



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A

201
NAPOLI





53 ~~1~~ VI

Il Suppl. Paleol. A. 201





L'auteur est représenté par un Génie debout qui frotte aux pieds l'athlète militaire et prie APOLLON et MINERVE d'accorder son ouvrage. Les Muses témoignent une agréable surprise. CLIO demande l'entracte. POLYMNIE et ERATOS le lui font. THALIE, Melpomène, ERATOS et les autres Sœurs terminent leur concert.

MELANGE
CURIEUX
DES
MEILLEURES PIECES

Attribuées à

MR. DE SAINT-EVREMOND.

Et de quelques autres

OUVRAGES

RARES OU NOUVEAUX.

Quatrième édition où l'on a retranché plusieurs Pieces,
pour en ajouter de plus intéressantes.

Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME PREMIER.



W. J. Boley fecit 1739.

A AMSTERDAM,
Chez CÔVENS & MORTIER.
M. DCC. XXXIX.





P R E F A C E.

Personne n'ignore qu'on a imprimé sous le nom de Mr. de St. Evremond une infinité de petites Pieces qui n'étoient point de lui. Les Libraires trouvoient leur compte à grossir ainsi les volumes; & il s'est même trouvé des Auteurs, qui se sont servis de cet artifice, pour faire valoir leurs productions. L'édition des Oeuvres de Mr. de St. Evremond, publiée à Londres sur ses Manuscrits en 1705, arrêta ce commerce honteux. Elle contient les Ouvrages qu'il reconnoissoit pour siens, sans aucun mélange de ce que l'indigence des Auteurs, ou l'avarice des Libraires lui avoient supposé.

Cependant, comme parmi les Pieces qu'on lui avoit attribuées, il y en a qui sont fort bien écrites, & dont Mr. de St. Evremond lui-même faisoit beaucoup de cas; le Libraire d'Amsterdam qui réimprima les OUVRES de Mr. de St. Evremond sur l'édition de Londres en 1706, souhaita d'en donner un Recueil. Je les lui envoyai, avec quelques Ouvrages qui étoient rares, ou qui n'avoient point encore paru. Mais ce Libraire

ii P R E F A C E

ne trouvant pas qu'il y en eut assez pour remplir deux Volumes de la grosseur qu'il s'étoit proposée, y suppléa par l'addition de plusieurs Pièces que j'avois rejetées. Tout cela parut en 1706, sous le titre de ME' LANGE curieux des meilleures Pièces attribuées à Mr. de St. Evremond, & de plusieurs Ouvrages rares ou nouveaux.

On réimprima ce Mélange à Cologne, ou plutôt à Utrecht en 1708, & l'on y ajouta les Memoires de Madame la Duchesse Mazarin. On l'imprima aussi à Paris en 1711, sous le titre d'Oeuvres mêlées, ou Mélange curieux &c. Il s'en est fait plusieurs autres impressions en France, avec celles des Oeuvres de Mr. de St. Evremond.

Voici le plan que j'ai suivi dans cette nouvelle Edition.

De tous les Ouvrages attribuez à Mr. de St. Evremond, je n'ai conservé que ceux qu'il avoit distingués à la marge de mon exemplaire par ces mots : point de moi, je voudrois qu'il en fût : point de moi, mieux que je ne saurois faire : point de moi, on me fait trop d'honneur. Il en faut excepter quelques-uns qu'il estimoit beaucoup, & que j'ai retranché pour des raisons particulières.

Ainsi, j'ai retranché les Reflexions sur la

P R E F A C E. 111

la Doctrine d'Epicure, parce que ces Reflexions, qui sont de Mr. Sarasin, se trouvent dans ses Nouvelles Oeuvres, imprimées en 1674, comme je l'ai remarqué dans la VIE de Mr. de St. Evremond. Il y a apparence qu'on les joindra à ses autres Ouvrages, lorsqu'on en fera une nouvelle Edition.

J'ai aussi retranché quelques Pieces de Mr. Pavillon, qu'on a inserées dans le Recueil de ses Ouvrages, publié à Amsterdam en 1715, & en 1720.

Le Dialogue des Morts de Mr. Despreaux, ne pouvoit plus reparoitre ici. Ce Dialogue avoit eu le sort de plusieurs Ecrits de Mr. de St. Evremond, où l'on avoit fait de si grands changemens, qu'il ne s'y reconnoit plus. Mais ces fausses impressions ont piqué Mr. Despreaux, & l'ont porté à nous donner cette Piece. On la trouve dans les dernieres Editions de ses Oeuvres, bien differente de ce qu'elle étoit dans ce Recueil. Ce n'est plus le même Ouvrage. Il y a néanmoins lieu de douter qu'elle soit précisément telle qu'il l'avoit faite d'abord. Scarron ne paroît plus sur la scene; & Mr. Despreaux a pu avoir de très-bonnes raisons pour supprimer le rôle qu'il jouoit en quelques

IV P R E F A C E

endroits, ou pour substituer à son nom, ce terme général, un François.

La Lettre de Consolation à Olympe ne paroît plus ici. Cette Lettre est d'Henault, & on la trouve dans ses Oeuvres diverses, imprimées en 1670. Mr. de St. Evremond a marqué le jugement qu'il faisoit de cette Piece, par ces mots, écrits à la marge de mon exemplaire: Point de moi. C'est prendre trop de peine à consoler une jeune Demoiselle de la mort d'un vieil homme. On n'y trouvera plus les Charmes de l'Amitié; les Pieces de l'Abbé Pic, tirées d'un volume imprimé à Paris en 1700, sous le titre de Nouveaux Ouvrages de Mr. de St. Evremond qui n'ont pas encore été publiés; ni une vingtaine d'autres petites Pieces en Prose & en Vers, qu'il seroit inutile de détailler. Je remarquerai seulement que deux de ces Pieces, savoir, les Observations sur la Maxime, Qu'on ne doit jamais manquer à ses Amis, & une Lettre A. M. J. G. E. C. D. P. ou au Comte d'Olonne, étoient originellement de Mr. de St. Evremond, mais qu'il les desavouoit de la manière qu'on les avoit imprimées. Dans mon exemplaire, il a écrit ces mots au sujet de la première: Tout est changé ici, je n'y reconnois

P R E F A C E.

v

connois rien. Ce n'est point la même chose que j'ai faite : & à l'égrad de la seconde, Tout est changé : point de moi comme elle est. Mr. de St. Evremond ne voulut pas se donner la peine de les refaire.

Enfin , j'ai retranché le Colomesiana, parce que je me propose de le faire réimprimer avec des Remarques, & d'y joindre quelques autres Pieces de Mr. Colomiés , qui n'ont encore paru.

Voici les Pieces que j'ai conservées ; & celles que j'ai ajoutées dans cette nouvelle Edition , pour suppléer aux retranchemens que j'ai faits. J'en parlerai dans l'ordre qu'elles sont imprimées.

Dans le premier Tome , on trouvera que j'ai conservé les Pieces suivantes :

Apologie de Mr. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse, & le Peuple.

C'est une Satire contre ce Duc. Mr. de St. Evremond a eu beaucoup de part à cette Piece, comme on le verra dans sa VIE.

De l'Usage de la Vie.

Fragment de Pétrone : de l'Eloquence.

De la vraye & de la fausse Beauté des Ouvrages d'Esprit.

Ces trois Pieces contiennent des reflexions très-sensées. On m'avoit assuré qu'elles étoient

vi P R E F A C E.

toient de Mr. de la Valterie, qui nous a donné une Traduction d'Homere, de Juvenal & de Perse : mais il y a quelque lieu d'en douter (1).

De l'Etude & de la Conversation.

De l'Amitié.

Abregé de la Vie de Mr. de Lionne, Ministre d'Etat.

Caractere de Charles II Roi d'Angleterre, par Mr. le Duc de Buckingham & Normamby.

Lettre touchant la Destinée du Comte de Buffy Rabutin.

Les Pieces ajoutées dans ce Volume, sont au nombre de trois.

La Preface de l'Ouvrage intitulé, Medailles sur les principaux Evenemens du Regne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

Pour faire connoître le merite de cette Piece, il suffira de remarquer qu'elle a été composée par l'Academie Royale des Inscriptions & des Medailles. C'est une Dissertation très-curieuse sur les Medailles. On y traite de la difference qu'il y a entre les Monnoyes & les Medailles, des differentes especes

(1) Voyez Tom. I. pag. 138, 139. dans les Notes.

especes de Medailles, & de la maniere de les composer. On y trouve; en même tems l'Histoire de l'Etablissement & des progrès de l'Academie Royale des Inscriptions & des Medailles, & le plan qu'on a suivi dans l'Histoire de Louis XIV. par Medailles, publiée en 1702. Ce dernier article y étoit essentiel, puisque c'est la Preface de cet Ouvrage. Cependant, à peine cette Histoire étoit-elle sortie de sous la presse, que la Preface fut supprimée par ordre du Roi. Mais elle passa dans un petit nombre d'exemplaires, qui nous l'ont conservée. Dans les autres, on la trouve quelquefois écrite à la main. On a fait une nouvelle édition de cette Histoire, qui s'étend jusqu'à la mort de Louis XIV; mais on n'y trouve point la Preface. Mr. Mead, célèbre Medecin de Londres, qui a enrichi sa Bibliotheque de tout ce qu'on a publié de plus curieux & de plus exquis sur les Sciences & les Belles Lettres, a bien voulu me communiquer son Exemplaire, où la Preface se trouve imprimée. C'est d'après cet Original que je la donne ici.

La seconde Piece ajoutée dans cette Edition, c'est une Comedie intitulée la Femme poussée à bout. Elle est traduite de

de l'Anglois de Mr. le Chevalier Vanbrug.

Les François la trouveront trop licencieuse. Leur Comedie est plus chaste que celle des Anglois. Mais on raisonneroit très-mal, si on en concluoit que les mœurs des Anglois sont moins réglés que celles des François, & qu'il y a plus de vertu à Paris qu'à Londres. Ceux qui ont quelque connoissance du monde ne tireront jamais cette conséquence. La licence du Théâtre Anglois s'introduisit sous le regne de Charles II. Les Poëtes se conformerent au goût de la Cour, & nos Comedies s'en ressentent encore aujourd'hui.

Cependant cette licence est desparouée des personnes les plus sensées de la Nation. Elle a même été vivement attaquée dans plusieurs Ecrits. Mr. Collier, Ministre Non-jureur, s'est signalé dans cette occasion. Ses rémontrances auroient, peut-être, eu plus d'effet, s'il s'étoit renfermé dans de justes bornes : il semble condamner absolument la Comédie. Quoi qu'il en soit, il publia en 1698. un Livre intitulé, Courte revûe de l'impiété & de l'impureté du Théâtre Anglois, &c. Cet Ouvrage a été traduit en François par le Pere de Courbeville, sous le titre de Critique du Théâtre Anglois. Je remarquerai, en passant, que c'est le même Mr. Collier

ier que le *Pere de Courbeville* cite avec é-
 roge dans sa Traduction du *Heros de Gra-*
ien, & qu'il qualifie Evêque Anglican.
 ependant il y a très-peu de personnes en
 Angleterre, qui sachent que *Mr. Collier* est
 Evêque; & il n'y a nulle apparence que
 son nom se trouve jamais dans la liste des
 Evêques de ce Royaume. Voila un piège
 pour ceux qui travaillent à l'Histoire des
 Auteurs. Ils se persuaderont que ce sont
 deux personnes différentes, & multiplieront
 des êtres sans nécessité. Voici l'explication
 de cette espece d'énigme. Messieurs les Non-
 breux ayant trouvé à propos de se sous-
 traire à l'Eglise Anglicane, depuis la Re-
 volution, & de faire secte à part, ont
 voulu avoir leurs Archevêques, leurs Evê-
 ques de Cantorbery, de Londres, &c. Les
 Catholiques Romains ont aussi les leurs: de
 sorte que nous avons en Angleterre deux
 sortes d'Evêques heterodoxes, ou pour par-
 ler plus civilement d'Evêques in partibus,
 qui y exercent leurs fonctions. L'Etat en
 est très-bien informé; mais il les tolere,
 car ce sont des ennemis de l'Etat qu'ils sont: toleran-
 ce, que certains Politiques jugeroient
 en plus dangereuse que la licence du
 théâtre.

Mr. Collier attaqua vivement la Femme
 poussée

P R E F A C E.

poussée à bout de *Mr. Vanbrug*, & une autre de ses Pièces intitulée la Rechute, ou la Vertu en danger. *Mr. Vanbrug* ne crut pas qu'elles fussent aussi licencieuses qu'on les representoit, & il les défendit dans un Ouvrage imprimé en 1698.

Mr. Collier avoit trouvé mauvais que dans la Femme poussée à bout, le Chevalier Brute mît une robe de Ministre pour décrier le Clergé. Il avoit aussi critiqué le Caractere de Constant, qu'on represente comme un homme accompli, quoi que sa conduite ne soit pas conforme aux Maximes de la Religion. Enfin, il avoit censuré quelques expressions de Madame Brute, de Belinde, & de Rasor, comme impies & prophanes. *Mr. Vanbrug* répond à toutes ces accusations, & fait ensuite l'Apologie de cette Piece en général.

Cette Comedie, dit-il (1), a été écrite il y a plusieurs années, & lorsque j'étois encore fort jeune: desorte que s'il s'y trouvoit quelques irregularitez dans la Morale, je pourrois être excusable de l'avoir faite, quoi qu'on pût me blamer, en quel-

(1) A Vindication of the *Relapse* and the *Provok'd Wife*, from Immorality and Prophaness: pag. 49.

quelque maniere, de l'avoir publiée. Mais je ne pense pas qu'elle soit si licencieuse, qu'on ne me puisse pardonner un & l'autre.

A l'égard du Chevalier *Brute*, je croi qu'il y a une infinité de Maris qui ont beaucoup de part à ses défauts: & il me semble que le role qu'il joue dans toute la piece, fait assez sentir le ridicule de son caractère. C'est lui qui donne lieu à tous les autres incidens. Je conviens qu'il y a pas beaucoup d'Intrigue dans tout cela; mais ce qu'il y en a, tend néanmoins à la reformation des mœurs. Car outre que sa figure doit nécessairement donner de l'aversion pour son Caractere, ses mauvaises conséquences de sa Brutalité croissent dans la conduite irreguliere de sa femme. Le mauvais traitement qu'il lui fait, ne justifie pas à la verité son intrigue: mais l'intrigue qu'elle forme dans les tems qu'elle est maltraitée, peut apprendre à certaines personnes à se tenir sur leurs gardes. Je ne trouve pas que nos femmes en Angleterre, tiennent beaucoup de l'humeur des Moscovites. Si vous leur voulez faire croire que vous les aimez, il faut leur donner des traits plus

XII P R E F A C E.

affectueux de votre tendresse: si vous en agissez autrement, l'Amant ne manquera pas d'en profiter, & de plaider sa cause d'une manière qui a, je pense, réussi plus d'une fois. J'avouë que la Religion (lorsqu'une Femme en a) est un grand rempart pour la sûreté du Mari; & on peut dire la même chose de la Modestie, de la Crainte, & de l'Orgueil: cependant tout cela n'aboutit pas à grand' chose, si le Galant a un ami dans la place. Je croi donc qu'une Comedie tend à une bonne fin, qui fait ressouvenir le Gouverneur que quelques braves que soient ses soldats, il lui peut arriver de les pousser à se mutiner.

Pour ce qui regarde les autres Caractères, comme il n'y a pas beaucoup de bon, il n'y a pas aussi beaucoup de mauvais. Madame *Fanciful* est tournée en ridicule sur sa vanité & sur son affectation. La *Françoise* donne une idée de ce qu'on peut souvent attendre d'une Suivante de son pays. *Heartfrée* se trouve pris, après les railleries extravagantes qu'il a faites de tout le sexe; & *Constant* se tourmente beaucoup pour une chose qui ne merite pas toutes les peines qu'il se donne. En-
fin,

ils s'occupent presque tous de ce qu'ils ne devroient pas ; & ceux qui voient ce manége, peuvent en profiter pour employer mieux leur tems.

J'ai crû qu'on liroit cette Comedie avec plaisir. Elle donne une assez juste idée du théâtre Anglois, & peut servir d'éclaircissement à ce que Mr. de St. Evremond dit de la Comedie Angloise.

Le premier Tome finit par la Réponse de Mr. Perrault aux Réflexions critiques de Mr. Despreaux sur Longin. Mr. Perrault publia cet Ecrit en 1694 ; mais il ne laissoit pas d'être aussi rare que s'il n'avoit jamais été imprimé. Je me suis imaginé qu'on seroit bien aise de le trouver dans la nouvelle édition de ce Recueil. C'est proprement une Reponse à la VIII. Reflexion critique de Mr. Despreaux, où il s'agit de Pindare. Mr. Perrault se proposoit de répondre à toutes les autres Reflexions de Mr. Despreaux, qui attaquoient son Parallele des Anciens & des Modernes ; je ne pense pas qu'il ait exécuté ce dessein. Mr. Despreaux avoit raison pour le fonds ; mais il traita trop durement son adversaire. Mr. Perrault avoit l'avantage de la douceur, de la moderation, & de la politesse. Après tout, on

vera dans cet Ecrit que Mr. Despreaux a imputé à Mr. Perrault bien des choses qu'il n'avoit point dites, & qu'il lui a donné un ridicule dont il n'étoit pas coupable: Pourquoi n'a-t-il donc pas rectifié ces endroits dans la dernière édition de ses Ouvrages? Comment accorder ce procédé avec cette droiture & cette équité, dont il se faisoit un rempart?

Le second Tome contient les Memoires de Madame la Duchesse Mazarin, le Playdoyé de Mr. Erard pour Mr. le Duc Mazarin contre Madame Mazarin, & un Factum pour Madame Mazarin contre Mr. Mazarin. Mr. de St. Evremond a célébré la beauté & le merite de Madame Mazarin en une infinité d'endroits de ses Ouvrages: il a rapporté plusieurs particularitez de sa vie, & a défendu sa Cause contre Mr. Erard. Tout cela doit naturellement porter ceux qui les lisent, à souhaiter d'être instruits à fond de ce qui regarde cette illustre infortunée. Les trois Pieces dont je viens de parler, leur donneront une ample satisfaction.

Les Memoires de Madame Mazarin
com-

(1) Memoires D. M. L. D. M. A Cologne, chez Pierre du Marleau. 1657.

(2) La

empruntent l'Histoire de sa Vie jusqu'à sa
traite à Chambery, en 1672. Ils sont de
composition de Mr. l'Abbé de St. Real,
comme je l'ai remarqué dans la Vie de
Mr. de St. Evremond. Ces Memoires sont
divis: d'une Lettre qui contient le Portrait
du Caractere de Madame Mazarin, &
qui nous donne une idée de sa conversation
& de ses manieres. Je les donne ici sur la
premiere Edition, faite à Paris en 1675,
en gros caractere (1).

Ces Memoires furent publiez en Anglois
en 1676 par le Sieur Porter: mais sa
Traduction est detestable. J'en ai donné
une moins mauvaise, qui a été imprimée
avec celle des Oeuvres de Mr. de St. E-
vremond en 1714, en trois volumes in oc-
tavo.

Ils ont aussi été traduits en Italien, &
publiez en 1677, à Geneve; si je ne me
trompe, sous le nom de Cologne (2). On y
a ajouté à la fin, une petite Piece intitulée:
Lettera d'un Gentiluomo sieguace della
Duchessa Mazarina ad un' Amico. L'Au-
teur rend compte à son Ami, du voyage de
Madame Mazarin en Angleterre, de la
ma-

(2) Le Memorie della Signora Duchessa Maza-
rini. In Colonia, appresso Pietro del Martello,

maniere dont elle y fut reçue, & des motifs secrets qu'on attribuoit à ce voyage. Cependant, j'ai de violens soupçons que cette Lettre est supposée. Ces sortes de fourberies sont si communes, qu'on ne sauroit trop avertir le Public de se tenir sur ses gardes. Mr. Bayle, zélé amateur de la vérité, se faisoit une affaire de les découvrir. La Lettre dont il s'agit ici n'est pas extrêmement longue: je me flate qu'on ne trouvera pas mauvais que je l'expose ici aux yeux du Lecteur, & que je propose ensuite mes doutes. La voici.

Conosco aver torto, ed un torto grandissimo d'aver tanto tardato à dargli mie nuove. Peccato confessato è mezzo perdonato. Se mancai al mio dovere, ecco amendo l'errore.

Mi retrovo in Inghilterra colla Signora Duchessa. Il motivo di questo nostro viaggio, se Vostra Signoria non lo sà, fù la persecuzione del Signor Mazarino, che immerso più che mai nella devozione, non potendo soffrire, che la Signora Duchessa fosse in libertà, che voleva con ogni mezzo chiuderla in un Convento. Si persuadeva questo Signore, ch'egli era la cagione forse di molte concupiscenze,
col

lasciar' esposta alla vista degli uomini
 la Fenice de beltà. Non trovi Vos-
 Signoria strano questo pensiero devo-
 a una persona , che vietò nell' Alsa-
 alle femine di filare col torello , ad-
 endo che il muoto del piede reiterato
 tava alla lussuria (1), quasi che si-
 contegni fossero l'ingingolo alle vo-
 cornali , quinci che il pensiero do-
 scorrere à desiare colla falsa il cibo.
 tra Signoria aurà saputo senza fallo ,
 se solcitava Madama Reale per per-
 tere l'esecuzione di quell' arresto ,
 gia la teneva esule dalla Francia, ma
 tosi dalla Signora Duchessa, s'involò
 uel Cielo , dal quale alterato poteva
 vere colpi fatali d'un destino infelice.
 o succintamente il motivo della nostra
 partenza.

estai stupito li giorni passati n'ell' in-
 lere da una Lettera d'un Amico , che
 ti, che fanno professione di penetrare
 reti de' gabinetti, sussurravano, esse-
 tata la partenze un' effetto di raffinata
 ica della Corte di Francia per avere
 o questa Maestà Britannica una perso-
 na

) Voyez les OUVRES de Mr. de St. Evre.
 Tom. V. pag. 209, 210.

na che potesse scuoprire i suoi sentimenti, ed il spirargliere de' buoni , sapendosi che

Ad una beltà nulla si niega.

In verità la cosa sembra assai verisimile , le la Signora non farebbe fuori del caso di rappresentare la scaltra Dalide , se , come si dice , veramente il Sansone fosse colto. Per me che corro sul diritto viale , non m'appongo à penetrare più avanti : Sò che non gli sarà noioso l'udire il nostro viaggio , dico che non gli sarà noioso , perche sendo stato veloce , no lo tratterò molto.

Pigliaffimo una cavalcatura à Genevra per Augusta datta in Tedesco Ausbourg , d'onde faceffimo spargere voce , che volevamo andare à Munic in Baviera , mà tórcendo altrove il passo , foffimo ben presto in Amsterdamo , dove la Signora Duchessa fù conosciuto sendo che ci feceero molte cortesie , e Vostra Signoria aurà visto in que' tempi , che le gazzette stesse ne parlavano. S'imbarcassimo al primo vento favorevole , e giugnessimmo in Londra un Giovedì. La Signora Duchessa *ornata monilibus suis* volse andar' à chiedere protezione à questa Maestà Britannica. Non gli dirò co' quanti termini. Sò

be-

uissimo, che molte mormorano della Signora Duchessa, perche si sia venuta a far nelle braccia d'un Principe che aveva altre fiato essere suo sposo, seconchè ella stessa parla nelle sue Memorie. Tutti quegli, che conoscono le buone qualità della Signora Duchessa, son certo, andranno da se simili pensieri fallaci, onci, e falsi. Per gli altri, che non la conoscono, sono ciechi, che giudicano l'inezia stessa esser' una nube fosca.

Maeftà l'accolse, egli è vero con molte dimostrazioni d'un' affetto particolare, l'albergò vicino, al presente la vede in casa, la visita, seco alla caccia la invita, e le assiste in tutto quanto può dispendere da una generosità, e magnanimità Reale. Molti quì pure nazionali si sentono parlare di queste bontà con un broncio assai mormatorio; mà non si può, lodare questi effetti della bontà Reale, che dar ricovo ad una Principessa, che è perseguitata, che perche non vuole schiava dell' ipocrisia. Dica il monarca quanto sà dire, la Signora Duchessa se burla; e gli basta d'esser bene dove si trova. Meco sovente dice d'essere totalmente contenta, che era ben ragione, che fosse

fosse una fiata in paradiso, doppo aver tanto sofferto col marito. Veramente come l'Inghilterra vien nomata per tutto il Paradiso del sesso femminile, si può ben dire, che fin quì era stata in Purgatorio.

Non è il mio disegno di scrivergli una Lettera ampia, mà solamente di dargli nuova della mia persona; è per questo, che in due parole hò voluto dirgi quanto poteva sodisfare in parte la da lei curiosità. Mi facci la grazia contracambiarmi col darmi contezza della sua salute, e delle novità del paese. Hò udito, che il Signor Mazarino vuol dar' in luce la risposta alle Memorie dalla Signora Duchessa, e che il Signore Contestabile Colonna vuol far lo stesso circa quelle di sua moglie. Comè anche la Signora Marchese di Courcelles, ed il marito vogliono entrambi spiegare le loro doglianze, se Vostra Signoria vedrà queste risposte, la supplico farmene parte con ogni celerità, e se bendomi ancor' io di far' ogni possibile per assicurarla che sono &c.

Cette Lettre est datée du mois d'Avril de l'année 1677. (1). Madame Mazarin arriva en Angleterre au mois de Decembre

1675.

(1) Londra alli 24. Aprile 1677.

5 : il y avoit donc plus de quinze mois
 il y étoit, lorsque le prétendu Gentil-
 me qui l'accompagna écrivit à son Ami,
 lui donner de ses nouvelles. Cela est-il
 la vraisemblance? L'Auteur a senti
 même cette absurdité, & a tâché de la
 cacher dans son préambule. Je pourrois
 citer qu'il est très-mal instruit des véri-
 es motifs du voyage de Madame Ma-
 rin en Angleterre, & de quelques au-
 particularitez qu'il rapporte: mais il
 va d'ajouter une remarque qui démon-
 la supposition de cette Lettre. L'Au-
 dit qu'il a appris que Mr. le Conné-
 e Colonne vouloit publier une Réponse
 Memoires de Madame la Connétable
 femme, sœur de Madame Mazarin.
 là, il regarde ces Memoires comme
 ouvrage de cette Princesse. Ils furent
 rimés en 1676 sous ce titre: Memoi-
 de M. L. P. M. M. G. Connéta-
 de Naples. Mais ce n'est qu'un Ro-
 fabriqué à l'imitation des Memoires
 Madame Mazarin, & très-mal écrit.
 Madame Mazarin fut, sans doute, la
 niere à s'en apercevoir, & à s'en plain-
 : comment est-il possible qu'un Gentil-
 me qui étoit actuellement auprès d'elle
 ait pu l'ignorer? La fourberie étoit si
vi-

visible, que le Sieur de St. Bremond, Auteur de plusieurs petits Romans, en prit occasion de donner d'autres Memoires en 1678, qu'il dédia à Mr. le Duc de Zell, & qu'il intitula, Apologie, ou les veritables Memoires de Madame Marie Mancini, Connétable de Colonna, écrits par elle-même. Madame Colonne n'a pas eu plus de part à ces Memoires qu'aux précédents, quoi que le Sieur de St. Bremond ait mis dans le titre, qu'ils avoient été écrits par elle-même.

Les Memoires de Madame la Duchesse Mazarin sont suivis des deux Pieces qui regardent le Procès que Mr. le Duc Mazarin lui intenta en 1689.

La premiere, c'est le Plaidoyé de Mr. Erard, avec sa Replique au Plaidoyé de Mr. Sachot. Mr. Erard étoit l'Avocat de Mr. Mazarin, & Mr. Sachot, celui de Madame Mazarin. Le Plaidoyé, & la Replique de Mr. Erard revûs & corrigez sur l'édition qu'on en fit à Paris en 1696, dans un Recueil de PLAIDOYÉZ de Mr. Erard. Ils sont accompagnez d'une Lettre de Mr. Erard à Mr. le Duc de Caderouffe. Madame la Duchesse de Bouillon étoit très-mécontente de Mr. Erard au sujet de son Plaidoyé contre Madame Mazarin, sa sœur.

Elle

Elle se plaignoit de ce qu'il avoit employé tout son art à déguiser la verité, & qu'il sembloit même avoir pris à tâche de tourner Madame Mazarin en ridicule. Mr. Erard tâche de se justifier dans cette Lettre, dont j'ai l'Original entre les mains.

La seconde Piece, c'est le Factum pour Madame Mazarin contre Mr. le Duc Mazarin. Ce Factum paroît ici pour la première fois. On y plaide la cause de Madame Mazarin avec beaucoup de solidité & de force : l'humeur, le génie, & la conduite de Mr. Mazarin y sont peints d'après nature : on y découvre tous les déguisemens & toutes les sophistiqueries de son Avocat. Si Mr. Bayle l'avoit eu en main, lorsqu'il parla de ce Procès dans le premier Tome de sa Réponse aux Questions d'un Provincial, il en auroit bien profité. Mais ces sortes d'Ecrits ne sortent guere de l'enceinte du Palais : on n'en imprime qu'un petit nombre d'exemplaires pour l'instruction des Juges.

J'aurois bien voulu pouvoir joindre à ces deux Pieces, la Réponse de Mr. Sachot au Plaidoyé de Mr. Erard : mais je l'ai cherchée inutilement ; & en effet, il paroît par la conclusion du Factum qu'elle n'a point été imprimée, & qu'on n'auroit pas même

pu.

XXIV P R E F A C E

publié ce Façtum, si l'on n'y eût été forcé par la publication du Plaidoyé de Mr. Erard. En effet, l'équité demandoit qu'on entendît les deux parties. Le Public sera désormais en état de prononcer, puis qu'il a toutes les Pieces du Procès. La Réponse de Mr. de St. Evremond au Plaidoyé de Mr. Erard est dans le cinquième Tome de ses Oeuvres.

On trouvera à la fin de ce volume, quelques petites Pieces de Poësie. Elles avoient déjà paru dans la premiere édition de ce Mélange, à la reserve des deux dernieres. On eut pû les reduire à un plus petit nombre: mais le Libraire a craint que ce retranchement n'augmentât trop la disproportion qu'il y a dans la grosseur des deux volumes.

Je ne parlerai point des petites Notes que j'ai faites sur quelques endroits de ce Recueil. Elles sont peu considerables; mais je me flate qu'elles ne seront pas tout-à-fait inutiles.

A Londres le 7. Novembre 1725.



T A.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS LE
PREMIER TOME
DU MELANGE CURIEUX.

A Pologie de Mr. le Duc de Beaufort
contre la Cour, la Noblesse & le
Peuple. Pag. 1

De l'Usage de la Vie. 23

CHAP. I. *Que l'Homme doit s'appli-
quer à la recherche de sa felicité,
puisqu'il est en son pouvoir d'augmen-
ter ses Plaisirs, & de diminuer ses
Miseres.* 23

CHAP. II. *De l'Existence de Dieu.* 29

CHAP. III. *Qu'il faut diminuer la
violence de ses desirs, par la consi-
deration de la veritable valeur des
choses que l'on desire.* 39

CHAP. IV. *De la Réputation.* 42

CHAP. V. *Des Ennuis & des Dé-
plaisirs.* 48

CHAP. VI. *Des Plaisirs.* 61

Fragment de Pétrone. *De l'Éloquence.* 71

Histoire de la Matrone d'Ephese. 103

Tom. I. ** De

TABLE DES PIÈCES.

De la vraie & de la fausse Beauté des Ouvrages d'Esprit.	Pag. 117
CHAP. I. <i>Comment on peut se for-</i> <i>mer à bien écrire, & à bien juger</i> <i>du mérite des Auteurs.</i>	119
CHAP. II. <i>De l'Honnêteté des Ex-</i> <i>pressions.</i>	132
CHAP. III. <i>De la Justesse du Rai-</i> <i>sonnement.</i>	145
<i>De l'Etude & de la Conversation.</i>	161
<i>De l'Amitié.</i>	171
<i>Abregé de la Vie de Mr. le Marquis de</i> <i>Lionne, Ministre d'Etat.</i>	179
<i>Caractere de Charles II. Roi d'Angleter-</i> <i>re. Par le Duc de Buckingham & Nor-</i> <i>manby. Traduit de l'Anglois.</i>	193
<i>Lettre touchant la Destinée du Comte</i> <i>de Buffly Rabutin.</i>	203
<i>Préface de l'Ouvrage intitulé, Médailles</i> <i>sur les principaux Evenemens du Regne</i> <i>de LOUIS LE GRAND avec des Ex-</i> <i>lications Historiques.</i>	207
<i>La Femme poussée à bout: Comedie</i> <i>traduite de la Piece Angloise intitulée,</i> <i>The provok'd Wife.</i>	233
<i>Réponse aux Reflexions critiques de Mr.</i> <i>Despreaux sur Longin. Par Mr. Per-</i> <i>rault.</i>	472



A P O L O G I E

D E

MR. L E D U C

DE BEAUFORT,

Contre la Cour, la Noblesse, & le Peuple (1).

MESSIEURS,

SI j'étois aussi éloquent, que ceux qui ont écrit pour la Cour, ou pour les Princes, vous auriez une belle Apologie en faveur du Duc de Beaufort; mais n'ayant fait que chasser toute ma vie, & jouer à la longue paume avec lui, vous me dispenserez, s'il vous plaît, de la fatigue de l'éloquence, & me permettrez d'al-
ler

(1) Mr. de St. Evremond a eu beaucoup de part à cette APOLOGIE ironique du Duc de Beaufort. Voyez la *VIE de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1651.

Tom. I.

A

ler mon grand chemin sans *barguigner* (1).

Pour entrer d'abord en matière, il me semble, qu'il y a trois Points en mon Discours aussi bien que dans son Avis. Le premier est de *le justifier à la Cour*, qui le croit, dit-on, mal-intentionné; le second, de *le rétablir auprès de la Noblesse*, qui l'a méprisé; le troisième, de *lui redonner l'Amitié du Public*, qui l'a abandonné. Jugez, Messieurs, si j'ai peu de chose à faire, & s'il ne seroit pas plus aisé de délivrer les Princes, & de perdre le Cardinal, que de réussir à ce que j'entreprends.

I. Je dis, que la Cour est tout-à-fait injurieuse à Monsieur de Beaufort, de croire, qu'il a de mauvais sentimens contre elle; & voici comme je raisonne là-dessus. Si Monsieur de Beaufort avoit conservé quelque haine pour la Cour, si la réconciliation de Monsieur le Cardinal n'étoit pleine de sincérité & de franchise, il se maintiendrait en état de lui nuire, ou de s'en garantir: mais tant s'en faut, pour ôter tout sujet de crainte & de soupçon, pour établir une entière confiance, il se décrédite exprès dans le Parlement, il s'attire le mépris des honnêtes gens, & la haine

(1) Expression ordinaire du Duc de Beaufort.

haine des peuples; quelle apparence donc, que Monsieur de Beaufort faisant toutes les choses, qui doivent plaire à la Cour, ait dessein de la desservir, ou de se brouiller avec elle?

Davantage, s'il étoit vrai, qu'il voulût entretenir une confédération désavantageuse à l'autorité du Roi, il seroit uni avec les *Frondeurs*, & tous ensemble auroient un même but & les mêmes intérêts; mais chacun sait, qu'il a rompu avec Madame de Chevreuse, de peur qu'il ne semblât aller contre le Testament de Louis XIII, s'il conservoit quelque sorte de liaison avec elle; quelle apparence donc, qu'un homme, qui a des respects si délicats pour la mémoire du feu Roi, pût avoir des sentimens si pernicieux contre celui-ci?

Pour l'union du Ministre & de l'Amiral (1), on ne sauroit apparemment la désirer ni plus forte, ni plus étroite; & ils sont trop généreux l'un & l'autre, pour croire, qu'on ait donné & reçu quatre-vingt mille livres de rente comme un gage trom-

(1) Le Duc de Beaufort avoit la Charge de Grand Amiral.

trompeur d'une fausse réconciliation.

Mais afin de laisser les conjectures, où il y a mille choses concluantes, pourquoi l'auroit-on appelé *Mazarin* sur le Pont-neuf, au Palais, & dans tous les lieux publics? Pourquoi dans la dernière assemblée du Parlement auroit-il sollicité ce qui lui reste d'Amis en sa faveur, s'il n'étoit véritablement dans ses intérêts?

On l'accuse de contribuer de tout son crédit à la ruine du Duc d'Espèrnon: Et que peut faire autre chose ce généreux Prince, à moins que de souffrir les injures chrétiennement, & de s'enfermer dans un Cloître? Ne faut-il pas avouer, que jamais persécution ne fut pareille à celle, que lui fit le Duc de Candale; & son acharnement à deshonorer un parent si proche ne mérite-t-il pas bien cette vengeance?

Mais à dire vrai, ce ne sont qu'intérêts particuliers; & en tout cas il se vange de ses Ennemis malgré la Cour, & par une espèce de compensation, il fait abandonner ses Amis pour lui plaire. Fontrailles & Matta autrefois si passionnés pour ses intérêts en ont fait l'expérience, & le Comte de Fiesque, après avoir reçu le
même

même traitement, devoit se reprocher toute sa vie l'inutile générosité qu'il eut pour lui.

Concluons donc, que jamais personne n'a mieux suivi les intentions de la Cour, & que la Reine auroit fort mauvaise grace de lui refuser le Gouvernement de Bretagne, si elle croyoit, que les grands services, qu'il a rendus, ne sont pas bien payez de l'Amirauté.

II. Après avoir justifié ce grand Duc pour ce qui regarde la Cour, je le veux justifier auprès de la vraie Noblesse, & faire voir, que rien n'est plus déraisonnable que le mépris, qu'on en a fait depuis quelque tems.

Quand je parle de la vraie Noblesse, je n'entens pas ceux, que le seul Langage de ce Prince fait ses ennemis; gens nourris dans la mollesse & dans l'oïveté, à qui les ruelles ont donné des entretiens tout particuliers.

Monsieur de Beaufort fait gloire d'ignorer des termes trop délitats (1), & capables d'amolir les courages, comme d'afoiblir les esprits. Il ne fait ce que c'est de

(1) Voyez ci-dessus, page. 13.

de justesse, ni de discernement; il ne cherche ni la politesse aux repas, ni la propreté aux habits; mais il fait le faire aimer de ses voisins, & quand il a besoin d'Amis, il trouve des cent Gentilshommes travestis en Diables (1), qui ne manquent point de *brocher Bayard* (2). Voilà quelle est la manière de vivre de ce grand Duc. Je voi bien, que j'ai à satisfaire la Noblesse sur un autre Point, & qu'il y a peu de Gentilshommes, qui parlant de l'Affaire de Renard (3), ne parlent aussi du peu d'envie, qu'on a eu de satisfaire des gens de qualité si fort offensés. Avant que de venir au détail, je vous dirai, que le bon Prince s'est repenti mille fois de cette action; & pour vous montrer, que je n'a-

(1) En habit de Chasse.

(2) Le Duc de Beaufort apelloit *brocher Bayard*, courir à toute bride après les Chiens dans des Godis.

(3) Renard étoit Valet de Chambre du Commandeur de Souvré. Il s'entendoit fort bien en Tapisseries, & il en faisoit apporter chez lui des plus belles & les vendoit aux personnes de qualité. Le Cardinal Mazarin en achetoit souvent, & il avoit quelquefois d'assez longues Conversations avec lui sur ces sortes de choses. Il acheta une petite Place auprès des Tuilleries, & y fit un Jardin extrêmement propre, qui étoit le Rendez vous ordinaire des personnes de la Cour, lors qu'elles sortoient des Tuil-

n'approuve pas l'affaire, ni la suite qu'elle a eüe, je l'accuse d'avoir eu trop d'emportement & de courage chez Renard; & trop de reflexion & de sagesse dans le procedé. Mais pour peu de bonté que vous ayez, Messieurs, vous excuserez un homme, qui a pris seulement une chose pour l'autre; qui fut vaillant, quand il falloit être sage; & qui fut sage, quand il falloit être vaillant: si bien que ce n'est qu'un peu de mécompte, & vous auriez trop de sévérité si vous ne lui pardonniez cette méprise.

Et après tout, quand on voudroit prendre les choses à la rigueur, contre qui se devoit battre Monsieur de Beaufort? S'il se

Tuilleries. Dans le tems que les *Frondeurs* ne vouloient pas laisser entrer le Roi dans Paris, les Courtisans ne laissoient pas d'aller aux Tuilleries, & de là au Jardin de Renard, qui y avoit une entrée. Un jour que le Duc de Candale, le Marquis de Jarzay, Bouteville, Saint Mesgrin, & quelques autres avoient fait partie d'y souper, les *Frondeurs* l'ayant sù dirent qu'il ne falloit pas souffrir cela; parce que si le Peuple les voyoit souvent il s'accoutumeroit insensiblement à voir le Roi. Le Duc de Beaufort partit là-dessus suivi de beaucoup de gens, & les ayant trouvés à table, il chassa les violons, renversa les viandes, & fit tout le désordre dont il étoit capable.

se fût battu contre Monsieur de Candale, qui étoit le vrai procédé en cette affaire, au moindre désavantage qu'il eût eu, toute la Cour s'en fût réjouie : la Reine étoit encore aigrie de la Guerre de Paris ; sa réconciliation avec Mr. le Cardinal Mazarin n'étoit pas encore bien faite ; presque tous les gens du monde s'étoient offerts à Monsieur de Candale : Dieu fait quelle joye, s'il eût reçu quelque blessure, ou rendu l'épée ? De se battre contre Bouteville, c'étoit une chose presque aussi fâcheuse ; il ne lui pouvoit arriver du desordre, que Monsieur le Prince & tous ses amis n'en eussent pris un merveilleux avantage. De la façon qu'il avoit traité Jarzay, c'étoit une affaire sans quartier ; & dans le vœu, qu'il a fait d'observer le Précepte naturel toute sa vie, il n'avoit garde de se porter à cette inhumanité.

Il est certain, qu'il se fût battu contre Moret, mais celui-ci lui donna un rendez-vous trop éloigné des Chirurgiens, comme lui dit judicieusement Monsieur de Beaufort : Et quant à ce que disoit là-dessus Mr. de Palluau, qu'il devoit se contenter de la Poudre de sympathie, cela est bon à des gens comme lui sans conscience ;

ce; mais ce Prince est trop homme de bien pour se servir de remèdes, qui ne sont pas naturels; Madame de Vendôme lui prêchant toujours, qu'il vaut mieux mourir mille fois, que de chercher la guérison dans la Magie.

Voilà les raisons, qu'il avoit de ne point tirer l'épée; chacun en aura les sentimens qu'il voudra: pour moi, je croirai toujours, qu'un homme généreux ne sauroit apporter trop de précaution, pour empêcher, que ses ennemis n'ayent avantage sur lui; ce qui pouvoit arriver à Monsieur de Beaufort, s'il se fût commis avec des personnes désespérées. Mais je veux, qu'il ait été emporté de trop de chaleur, & que par l'impetuosité d'un grand cœur, dont il ne fut pas le maître en cette occasion, il ait offensé mal à propos tant d'honnêtes gens: est-ce à dire qu'un outrage ne se puisse réparer que par la mort? Et lors qu'un grand Prince a la bonté de revenir, les civilités doivent-elles être méprisées? Quels complimens n'a-t-on pas faits aux intéressés, & quelles satisfactions ne leur a-t-on pas données, si vous en exceptez celle de se battre; satisfaction cruelle & sanglante, que toutes les Nations ont sujet

de nous reprocher? Si ce généreux Prince avoit les sentimens aussi délicats pour les injures, que ces Messieurs qui se plaignent, quels chagrins ne devoit-il pas ressentir, pour faire voir qu'il n'a rien oublié, qui pût gagner le cœur & l'amitié de la Noblesse? Vous savez, qu' aussitôt qu'il eût fait son accommodement, il commença à songer à la fortune des honnêtes-gens, & résolut d'employer tout son crédit pour les autres, sans penser à ses propres intérêts. Aux uns ce généreux Prince offrit la sûreté de sa protection ; aux autres ce Prince libéral offrit tous les avantages, qu'on pouvoit tirer de sa faveur ; il distribuoit les Charges, les Gouvernemens, & ne pût jamais trouver une creature parmi ces gens abusés des espérances de la Cour : il n'y en eut point, qui ne refusât ses bienfaits. Le dépit, qu'il eut de voir ses libéralités méprisées, le força de songer à ses affaires, & malgré le dessein, qu'il avoit de ne rien prendre, il se vit réduit à cette fâcheuse nécessité de solliciter ses intérêts.

Voilà le premier déplaisir, que le Duc de Beaufort reçût des Gentilshommes, & particulièrement de la Cour ; voilà les
pre-

premières marques de leur mépris, qui a passé en fort peu de tems jusqu'aux injures les plus sanglantes. Dans la Guerre de Paris on ne parloit que de sa générosité & de sa valeur : voyez quelle est l'injustice du siècle ! on prétend le deshonnorer aujourd'hui par les mêmes actions, dont est venue sa réputation.

Chacun fait, que tout le monde lui fit des complimens sur la mort de Nerlieu ; & quand véritablement il ne l'eût pastué, les plus modestes s'y fussent laissé persuader aussi bien que lui. Ce même monde, plein de complaisance & d'agrément en ce tems-là, devenant de mauvaise humeur présentement, lui veut ôter la gloire, qu'il lui a donnée, &, par une recherche aussi exacte qu'ingénieuse, trouve, à ce qu'on dit, qu'il n'aprocha de Nerlieu qu'après sa mort.

Son combat contre Briole étoit allégué comme un combat extraordinaire, qui faisoit trembler tous les Héros des Romains : aujourd'hui Briole lui arrache son épée, comme à un homme perdu, que l'empyement, ou quelque autre passion, avoit mis hors de lui-même.

Ces Messieurs se figurent-ils, qu'il soit

prêt de changer de créance aussi légèrement qu'ils ont fait, & qu'une personne, qui s'est imaginée d'avoir tué Nerlieu, quand on lui en a fait des complimens, soit résolue de n'en rien croire, lors qu'il leur prend fantaisie de se dédire? Non, non, Messieurs, vous devez avoir plus de fermeté, & jamais on ne lui reprochera une pareille inconstance. Il pouvoit bien être, qu'il ne l'avoit pas tué; mais puis que vous l'avez voulu, si à-présent vous tenez le contraire, cela n'empêchera pas, qu'il n'ait tué Nerlieu.

Des actions particulières on passe aux qualités de sa Personne. On le fait être grossier sans franchise; artificieux sans esprit; & par un mélange bizarre, il possède souverainement, disent-ils, les artifices de Monsieur de Vendôme & la simplicité de Madame sa Mère. Si vous les croyez, il promet à tout le monde, & ne tient jamais sa parole; il envoie trois couriers, dont pas un ne monte à cheval, & se refuse lui-même de la part de la Reine ce qu'il n'a pas demandé. Que voulez-vous de plus?

(1) Le Duc de Beaufort ne savoit pas placer les mots; & parloit comme les payfans; défaut qu'il tenoit de sa Mère, Françoise de Lorraine, fille unique

plus? Il sollicite publiquement pour un homme, & sollicite en particulier contre lui. Je ne sai ce que l'on ne dit point de son Langage, & de son Esprit. On lui fait écrire des Lettres ridicules à Monsieur de Bethune, où je m'assure, qu'il ne pensa jamais. Les incidens des procès sont pour lui des *accidens* de la vie; quand on mange de la viande en Carême, il y veut mettre la *politique*: les chambres tenduës de noir sont *lubriques*, & les yeux les plus lascifs sont *lugubres*. Laval est mort d'une *confusion* à la tête, & le Chevalier de Chabot, pour avoir été mal *timpané* (1). Il n'y a lâcheté qu'on ne lui fasse faire, il n'y a sottise qu'on ne lui fasse dire; & cependant il faut croire, qu'il est sincère & spirituel, & qu'il ne manque de bonne-foi, ni d'intelligence.

Peut-on s'imaginer, qu'une personne nourrie dans l'innocence des plaisirs des champs soit devenuë capable de tant de fourbes? Peut-on s'imaginer, qu'un Prince de sa naissance ignore l'usage des termes
les

que du Duc de Mercœur, la plus grossiere femme qu'il y eut en France, qui l'avoit élevé à la campagne, où il ne s'occupoit qu'à la chasse.

les plus communs. Pour moi, je vous avouë, qu'au-lieu de me figurer des choses si étranges, & si délavantageuses à Monsieur de Beaufort, j'admire toujours sa générosité ou sa patience, à pardonner ou souffrir les injures qu'on lui fait.

Si je ne craignois de passer ici pour déclamateur, je finirois ce chapitre de la Noblesse, en l'exhortant de vivre aussi bien avec lui, qu'il est résolu de bien vivre avec elle; & m'adressant aux Gentilshommes, je leur dirois de sa part: *Quittez, Messieurs, quittez cette baine malicieuse, & ce mépris affecté; rentrez dans les mêmes sentimens où vous étiez à la mort du feu Roi: souvenez-vous de ce tems généreux, où tout le monde se jettoit en foule dans ses intérêts; où le Colonel des Suisses (1), les Officiers de la Maison du Roi, & les gens de qualité renonçoient à la Cour, & à leur fortune, pour l'amour de lui. Si vous revenez, Messieurs, il est prêt de vous recevoir, & en état de faire pour vous les mêmes choses, qu'il a faites. Si vous ne revenez pas, je vous déclare, qu'il vous abandonne, & va tâcher de se rétablir dans l'affection des Peuples, qui l'ont quitté. Il vous a dû les com-*

mence-

(1) Mr. de la Chastre.

mencemens de sa réputation, mais il vous doit la meilleure partie de son mépris, & se trouve assez déchargé de toute reconnoissance par les ressentimens, où vous le poussez. Messieurs, il n'est pas besoin de barguigner davantage.

III. Il est tems de venir à sa justification auprès des Peuples, & comme il a vouë lui-même, qu'il leur doit son salut, sa fortune, & son crédit; il n'y a rien qu'il ne fasse, pour leur ôter la mauvaise impression, qu'ils ont prise, ou par son propre malheur, ou par la malice de ses ennemis.

Ce n'est pas, s'il vouloit s'exemter de reconnoissance, qu'il ne pût distinguer l'obligation; & quiconque voudroit examiner les choses avec la dernière rigueur, trouveroit sans doute: que leur affection étoit plutôt un effet nécessaire de son étoile, qu'un mouvement libre & obligeant de leurs esprits. Au seul Nom de *Monsieur de Beaufort*, les Peuples se sont trouvés émus sans le connoître, & par je ne sai quelle impulsion, tous les cœurs se sont portés à cette furieuse amitié. Il est certain, qu'il est devenu leur Pole, sans les avoir servis, sans les avoir pratiqués,
sans.

sans avoir rien fait, qui pût attirer ni leur gratitude, ni leur amitié, ni leur estime. De cette sorte, ils ont fait pour lui ce qu'ils ne se pouvoient empêcher de faire; &, à parler sainement, il est beaucoup plus obligé au bonheur de sa naissance, qu'à leurs bonnes volontés. Cependant, il avouë, qu'il leur doit toutes choses, & ne prétend point par une méconnoissance si exquise payer de véritables obligations. Il ne proteste pas seulement, qu'il sera toujours dans le dessein de servir des Peuples, qui l'ont servi; il assure, qu'il aura pour eux toute sa vie, des sentimens d'amitié particuliers, une parfaite ressemblance d'humeurs, un secret raport de pensées, une conformité admirable de langage & de manières, qui doivent maintenir entr'eux une liaison éternelle.

Et toutefois Messieurs de Paris veulent rompre injurieusement: d'une passion, qui alloit jusqu'à la folie, on les voit passer à une haine, qui va jusqu'à la fureur; ce ne sont que reproches d'inconstance & de perfidie. Et du moment, qu'ils l'ont vû moins misérable, ils l'ont traité comme un ingrat & un corrompu. Souffrez, Messieurs, que je vous parle sans passion. Si j'ai dit quel-
que

que chose en sa faveur , ne croyez pas , que je sois gagné , ni prévenu , ni que je veuille m'attirer une animosité générale , pour conserver les bonnes-graces d'un particulier. Je fais ici profession d'une sincérité toute entière , & Dieu m'est témoin , si je sui d'autre mouvement que celui de la raison.

Trois choses , si je ne me trompe , ont ruiné Monsieur de Beaufort dans votre esprit ; son accommodement avec Monsieur le Cardinal ; l'Amirauté qu'il a prise ; & les sollicitations , qu'il a faites dans les dernières assemblées.

Pour son Accommodement ; à moins que de le traiter avec beaucoup d'injustice , vous ne le sauriez trouver mauvais. S'ils'étoit accommodé sans considérer vos intérêts , & n'avoir eu soin que des siens , vous auriez sujet de vous plaindre , mais il est certain , que le but de sa reconciliation est de chercher des moyens plus sûrs & plus faciles de perdre le Cardinal. Il a vû toutes les Provinces soulevés sans fruit ; il a vû que la haine ouverte & déclarée ne servoit de rien ; il a eu recours aux apparences de l'amitié , & comme il dit lui-même , il a fait dessein de le perdre par le cabinet.

Son

Son esprit aussi capable d'intrigue que de guerre, & de dextérité que de hardiesse, lui fournira mille moyens adroits & ingénieux; sans parler de son étoile politique, qui le destine au Gouvernement de l'Etat, & le met au dessus de toutes les finesse d'Italie.

Si quelque personne, un peu trop délicat sur l'honneur, ne peut approuver que Monsieur de Beaufort conserve les sentimens de ruiner le Cardinal, après en avoir reçu des bienfaits si considérables; je lui répons, qu'il n'a point traité avec lui comme son ami; mais au contraire je me persuade, qu'en prenant l'Amirauté, il lui a fait le tour du plus cruel ennemi, qu'il eût au monde.

Et quoi, Messieurs, ne pensez-vous pas, que ce Prince l'a moins incommodé dans la Guerre de Paris, que dans la Paix; & à votre avis le combat de Vitry n'étoit-il pas plus indifférent à la Cour, que la négociation de l'Amirauté?

Dans cette Guerre, il étoit toujours en état, ou de s'enfuir, ou d'être battu, & jamais son courage & sa sûreté ne s'accordoient ensemble: on n'alloit à la campagne qu'avec frayeur, on rentroit peu souvent

vent dans Paris sans honte, & les succès les plus heureux étoient de faire venir du pain sans combattre.

En ce tems-là Monsieur de Beaufort réduit avec vous aux dernières nécessités ne faisoit, pour dire le vrai, ni beaucoup de peur, ni beaucoup de mal aux Troupes de Saint Germain; mais aujourd'hui qu'il force la Cour, qu'il ôte quatre-vingt-mille livres de rente à la Reine même, vous appelez cela Réconciliation, & bonne Amitié? Non, Messieurs, detrompez-vous, je vous prie, & croyez, qu'il a exercé la plus fine de toutes les vengeances.

Si dans le compliment, qu'il falut faire au Cardinal, pour le remercier de cette affaire, il l'assûra d'avoir le même Attachement à ses intérêts que Champfleury (1), il faut croire qu'il ajoûtoit la moquerie au premier outrage; & c'est violer le respect, qu'on doit à sa qualité de Prince, de s'imaginer, qu'il ait été capable de cette bassesse. Ceux qui sont dans le haut rang, peuvent bien se dire Amis des Ministres, mais de descendre à l'Attachement de Capitaine de leurs Gardes, cela n'est jamais fait : & pour vous ôter tous
les

(1) Capitaine des Gardes du Cardinal Mazarin.

les soupçons, que vous avez injustement pris, je vous demande, si les défiances de Monsieur de Beaufort sont moindres, qu'elles n'étoient auparavant. Lorsqu'une personne de qualité le fait appeler, & qu'il renvoye ces Messieurs à Commeny, comme on renvoye des créanciers à un intendant, ne faut-il pas dire, que c'est un artifice de la Cour? Et n'a-t'on pas imprimé une Lettre, qui témoigne assez le sentiment, qu'il a dans toutes les affaires qui se présentent? Il cherche les précautions que lui donne la défiance; si l'on délibère au Palais-Royal, si l'on délibère à l'Hôtel de Montbazou, ils ont tous leur conseil, & dans leur cabinet on résout toutes les affaires d'importance.

J'avouë que le Duc de Beaufort a sollicité pour le Cardinal; mais on ne me sauroit dénier, que c'étoit moins en sa faveur, que contre les Princes; & si vous lui donnez moyen de perdre le Cardinal par les Princes, & les Princes par le Cardinal, il vous aura la dernière obligation. C'est le malheur de la situation où il est, plus que la malice de son naturel, qui lui fait craindre tout le monde, & n'aimer personne. La bonté qui se peut conser-

ver

ver parmi des intérêts si délicats, lui reste encore. Il n'envie point à Monsieur le Prince la constance, qu'il témoigne au Bois de Vincennes, & comme il peut arriver tel desordre, qui feroit tort à sa gloire, il souhaite qu'il finisse promptement ses jours, pour mettre sa réputation à couvert.

Le tempérament du Prince de Conti est à son avis si foible & si délicat, que le moindre exercice, une chasse, une débauche, une petite agitation, seroit capable de le faire mourir, s'il étoit en liberté. Dans la dévotion, où il est, il ne se peut lasser de louer Dieu de la conversion du Duc de Longueville, & la joye qu'il a de lui voir dire son Breviaire ne se sauroit exprimer. Il est fâché, que le Cardinal soit occupé au gouvernement d'un peuple tumultueux, comme celui de France; & pour exercer la délicatesse de son esprit, il lui souhaite quelque bon Emploi dans l'Italie. Outre les sentimens de bonté, qui le portent à desirer la gloire de ces Messieurs, il faut avouer, que le soin du bien public ne lui laisse point de repos; l'intérêt de l'Etat lui devient si précieux, qu'il ne le sauroit souffrir entre
les

les mains de personne, & la vie même lui semble inutile, s'il ne l'employe charitablement à nous gouverner.

Sans le flater, Messieurs, il y a peu de chose, qu'on ne doive attendre de son zèle & de sa capacité. Faut-il empêcher, que l'Autorité Royale ne soit reconnue? Faut-il en même tems s'opposer à la liberté des Princes, & tirer le Duc d'Espernon de son Gouvernement? Faut-il exciter une sédition pour le bien de l'Etat, faire tendre les chaînes, armer les factieux? Faut-il se trouver à toute sorte d'Assemblées au Palais, à l'Hôtel de Ville, à tous les Conseils? Il n'y a fatigue ni danger, qu'il refuse pour l'amour de vous. On peut attendre de lui ces grands services; & le moindre soupçon, qu'on auroit de sa fidélité, lui seroit infiniment sensible. Il est prêt de sacrifier son repos pour le vôtre.

Il me semble néanmoins qu'on doit avoir de la considération, & ne rien exiger qui soit au dessus de ses forces. N'attendez pas, qu'il aille imprudemment s'opposer à l'Archiduc: on fait bien, que la Guerre de la Campagne lui est inconnue; & combattre avec des Troupes réglées est pour ce Héros une chose nouvelle.

C'est

C'est à faire aux Gassions, & aux personnes peu considérables par leur naissance, de passer leur vie comme des Cravates; c'est à faire à des gens désespérés de commettre la fortune d'un Etat au hazard d'une Bataille; pour lui, que sa condition & sa naissance rendent incapable de bassesse & de folie, il tiendra glorieusement sa place dans les Conseils, & emploiera tout son tems à former un Avis, qui puisse être dans la bouche de tout le monde, après être sorti de la sienne.



DE L'USAGE DE LA VIE (1).

CHAPITRE PREMIER.

Que l'Homme doit s'appliquer à la recherche de sa Felicité, puisqu'il est en son pouvoir d'augmenter ses Plaisirs, & de diminuer ses Miseres.

APRE's avoir longtems medité sur la condition des Hommes, je n'ai trouvé

(1) Cette Piece a été écrite en 1658,

vé que deux choses qui méritassent raisonnablement les soins du Sage. La première est l'*Etude de la Vertu*, qui fait l'honnête-homme; & la seconde, l'*Usage de la Vie*, qui le rend content, s'il peut le devenir; ou moins malheureux, s'il ne peut absolument se délivrer des souffrances.

Il est vrai que c'est une folie de chercher le Souverain-Bien ici bas. Toutes les idées qu'en ont donné les Anciens Philosophes n'étoient que des images confuses de celui qui peut remplir la vaste capacité de nos desirs; & l'incertitude de leurs sentimens qui varioient si souvent sur cette matiere, fait bien voir combien étoit douteuse cette Felicité, qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faste & d'ostentation.

En effet, le mouvement perpetuel des choses du monde, les revolutions continues de nôtre esprit, & l'inconstance de nos passions, ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme, pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de nôtre vie. Et quand je considere l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la foiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, alors je renonce aux vaines

nes

res poursuites de ce faux Bonheur ; & peu s'en faut que je n'entre dans une nonchalance générale de toutes choses. Car quelle douceur y a-t-il au monde qui ne soit mêlée d'amertume ? Nos Sens ne sont-ils pas souvent troublés dans leurs fonctions par le désordre de nos organes ; & notre Esprit n'a-t-il pas ses inégalités, causées par le dérèglement des sens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, souvent même quelque chose de moins que cela, nous change & change toutes choses à notre égard. Et quand il ne se feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environne, dans la plus heureuse situation où puisse être notre ame, & avec la meilleure constitution que puisse avoir notre corps, il est constant que nous sommes incapables de goûter une pure & véritable douceur.

Ni l'entretien d'un Honnête-homme, qui fait ma plus agréable satisfaction ni les délices des Repas, ni les charmes de la Musique, qui sont mes plus sensibles voluptés, ne m'ont jamais fait goûter les plaisirs que mon imagination m'en promettoit ; & je puis dire, avec vérité, que parmi les plus grandes libertés de mes

sens, j'ai goûté le bien dont je jouïssois avec si peu d'attachement, que d'ordinaire j'y méditois mes affaires les plus sérieuses.

Le divertissement de la Comédie, où l'on voit courir tant de monde, a-t-il fait sentir de véritables délices à ses partisans les plus déclarés? Pour moi, je n'en ai pû voir une infinité qu'avec ennui; & les plus belles, qui sembloient ravir tout le peuple, n'ont point eu d'autre pouvoir sur mon esprit que de me faire soupirer pour les maux de quelque Héroïne qui ne souffroit plus, ce qui m'affligeoit; ou pour ceux de quelque Héros imaginaire, dont les fausses douleurs m'arrachotent de véritables larmes, ce qui me remplissoit d'indignation contre moi-même.

Ni la beauté de nos Tuilleries qui enchantent tous les yeux; ni la magnificence du Cours, paré de l'éclatant embaras des plus superbes équipages; ni les brillantes Assemblées des plus belles personnes; ni les Spectacles, ni les Ballets, ni l'Art, ni le Luxe, ni les Richesses ne sauroient donner un plein contentement à aucun homme du monde.

Ceux qui ne voyent que rarement les Spectacles, en sont interdits, & ne sauroient

roient digérer le fracas de ces grands divertissemens. Ceux qui y vont souvent, y sont insensibles; & tous ensemble, par ravissement ou par stupidité, n'en goûtent point paisiblement les charmes. Ceux qui dans l'abondance de toutes choses flattent leurs sens de ce qu'il y a de plus exquis, ne donnent-ils pas des marques de leur chagrin jusques dans leurs délices, se plaignant que la multitude des plaisirs les leur rend odieux?

Mais si quel qu'un a jamais du être heureux, on m'avouëra que c'étoit ce grand Prince qui eut la Sagesse en partage (1). Sans s'embarrasser l'esprit de chimères, il se porta à la recherche des solides biens. Sa puissance lui en fit bien-tôt avoir la possession. Tout lui réussissoit au gré de ses vœux; & la jouissance suivoit toujours de près ses desirs. Cependant il déclare qu'il trouva tant de Vanité dans les Plaisirs, qu'il eut peine à s'empêcher de haïr la vie, & d'avoir horreur de sa durée. Il n'y a donc point ici bas de Felicité parfaite pour les hommes; & ils doivent plutôt songer à s'y défendre des maux qui les pressent, qu'à soupirer après un bonheur qui n'est point à leur portée.

B 2

Mais

(1) Salomon.

Mais encore qu'il soit vrai que nous ne pouvons trouver en cette vie la Béatitude imaginaire que nous y cherchons, il ne faut pas souhaiter la mort pour cela, ni nous abandonner comme par desespoir à nos Miseres : (car c'est là notre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne saurions atteindre, & de mépriser ceux qui sont sous nos mains). Nos Plaisirs sont courts, il est vrai; ils ne sont pas même exemts d'amertume : mais ce sont toujours des plaisirs. Ils valent beaucoup mieux que nos Miseres; & c'est un des plus grands Usages de la Vie, que de les ménager avec adresse.

Comme nous devons être capables de supporter le mal, nous devons aussi savoir jouir du bien. Il faut pouvoir également assoupir nos sentimens pour la douleur, & reveiller nos appetits pour le plaisir. Car la Temperance est éloignée de tout excès. Elle n'est pas moins ennemie des jeûnes outrés, que des débauches excessives; & celui qui se laisseroit mourir de faim, choqueroit autant les loix, que celui qui s'étoufferoit à force de manger.

Insensés que nous sommes, nous nous plaignons, à toute heure, des rigueurs
que

que nous souffrons en naissant, des inquietudes de nôtre vie, & des douleurs de nôtre mort. Cependant nous ajoûtons, tous les jours, de nouveaux maux à ces miseres; & il semble que nous ne soyons ingenieux que pour nous rendre plus misérables.

Cette conduite est bien éloignée de celle du grand Sage dont nous venons de parler. Il fit comme un essai de toutes les choses du monde pour lesquelles nous avons de plus violens desirs, & il en reconnut bien-tôt la vanité : mais il ne se laissa pas aller, pour cela, à un dégoût général de toutes les choses qu'il avoit recherchées; & demeurant toujours dans la même assiette, il jouïssoit paisiblement des Plaisirs.

Mais revenons à nôtre sujet, & voyons comment nous devons ménager les Biens & les Maux pour l'Usage de la Vie.

CHAPITRE SECOND.

De l'Existence de Dieu.

LORSQUE je fais une exacte réflexion sur toute ma Vie, je reconnois que

j'ai eu des chagrins & des satisfactions , selon les sentimens que j'ai voulu prendre. Mes pensées ont fait mes déplaisirs comme ma joye , & j'ai toujours trouvé en moi même la source de mes miseres & de mon bonheur.

Je ne dissimulerai point, que la persuasion de la Divinité , & l'incertitude de nôtre condition après la Mort, ont troublé, plusieurs fois , ma tranquillité. Dans ces momens d'agitation & de trouble , je considérois que toutes nos veilles, nôtre savoir, nos emplois, nos commodités , & nos honneurs doivent prendre fin à la mort; & qu'aucune de ces choses n'étant éternelle , il falloit rechercher ailleurs quelque ressource. Mais je permettois souvent à mon esprit de penser licentieusement sur ces matieres ; & ne respectant pas assez la premiere verité, je n'avois que des doutes & des difficultés sur l'Immortalité de l'Ame.

Comme je me reposois toujours en cela sur les raisons d'autrui, je n'en pouvois jamais avoir de connoissances certaines; & la confusion des sentimens de nos Auteurs me donnoit des peines insupportables. Jamais mon esprit & ma conscience n'étoient
d'ac-

d'accord. J'étois contraint de souffrir la violence de ces deux parties, qui combattoient sans cesse en moi-même ; & rien n'égalait mon inquietude, que la difficulté de résoudre la Question qui en faisoit le sujet.

Enfin rebuté de tant de secours étrangers, je me résolus à m'abandonner à mes propres recherches ; comme ces malades qui se voyant abusés par les Médecins, entreprennent de se guérir eux-mêmes. Ce fût là que je rompis tout commerce avec les Livres où je n'avois trouvé que difficultés & incertitudes. Ce fut là que je résolus de rentrer en moi-même pour consulter mes propres sentimens sur la structure de l'Univers, & sur l'Ordre admirable qui regne en toutes choses.

Lorsque je considérois les Cieux, la grandeur de ces voûtes merveilleuses me remplissoit d'étonnement & de je ne sais quel respect. La beauté des Etoiles, le silence & la solitude de la Nuit m'imprimoient une secrète horreur qui me disposoit insensiblement à la Religion.

Seroit-il possible, me disois-je à moi-même, que le Mouvement des Cieux, si juste & si réglé, n'eût pas une Intelligen-

ce pour Principe? Si ces globes merveilleux connoissent & reglent eux-mêmes leurs cours, ne sont-ce pas des Dieux qui gouvernent ce Monde comme il leur plaît? Et s'ils souffrent la violence de quelque pouvoir supérieur; qui peut commander à ces épouvantables machines qu'une souveraine puissance? Qui peut mouvoir ces grands corps qu'une force insurmontable? Qui peut accorder leurs divers mouvemens qu'une sagesse infinie? Ce Soleil, continuois-je, qui éclaire tous les hommes avec tant d'égalité, pourroit-il nous donner sa lumière au hasard? Et cette justesse que nous y remarquons, pourroit-elle venir d'ailleurs que d'une éternelle Intelligence?

Ensuite de ces méditations, je considérois le combat perpétuel des Elémens; & je ne pouvois assez admirer cette heureuse guerre qui entretient le Monde par tant d'admirables agitations.

Mais sur tout, je faisois ceder ma raison & ployer tout mon esprit au prodige du flux & reflux de la Mer. La vaste étendue des eaux m'épouvantoit : mais quand je venois à considérer que les vagues les plus furieuses se brisoient contre de petits cailloux, & ne les avoient pas plutôt ren-
con-

contrés, que malgré toute leur impetuosité elles étoient contraintes de retourner avec violence sur elles-mêmes; c'étoit là que je me récriois transporté d'admiration, & saisi d'étonnement:

*La Mer voit son onde arrêtée ,
Malgré ses plus puissans efforts:
Elle roule dessus ses bords
Le sable par lequel on la voit limitée.
Au lieu d'appaïser sa fureur ,
Neptune sent avec horreur
Les propres traits de son injure.
Il quitte ses petits cailloux ,
Et tournant sur soi son courroux ,
Toujours gronde, & toujours murmure.*

Enfin quand j'avois longtems considéré ces objets, je prenois plaisir à descendre en moi-même pour y observer la structure du Corps humain, & reconnoître tous les ressorts qui font mouvoir cette machine admirable. Je méditois sur l'assortiment de tant de parties diverses & toutes nécessaires à la composition & à la conservation de nos Corps. Tant d'os, de nerfs, de muscles, de sang, & d'esprits. Je considérois l'économie merveilleuse de toutes

tes ces pieces, & m'écriois avec admiration : Pauvre homme, qui ne connois ces choses que par le moyen de tes sens, pourrois-tu bien te dire l'Auteur d'un si excellent Ouvrage, toi qui ne le connois qu'après l'avoir fait ! Encor faut-il exposer toutes ces parties devant tes yeux pour t'en donner quelque connoissance. Il a falu que l'experience de plusieurs siècles t'ait fait comprendre de quelle maniere tu vis, tu digeres, tu remuës ; & malgré tes plus exactes observations, tu ne le donnois encore que d'une maniere très-imparfaite.

D'autre part, jettant la vûë sur le reste des créatures, j'examinois avec étonnement les différentes figures des Animaux : les écailles de nos Poissons, le ramage de nos Oiseaux, les fourrures des autres Bêtes ; & toutes ces choses, qui regardées sans attention, ne représentent rien de distinct à l'esprit, me découvroient sensiblement les plus grandes merveilles de la Nature. Car appelez *Destin*, *Nature*, *Intelligence* ou *Divinité*, ce qui fait & gouverne tout ici bas, n'est-ce pas toujours une souveraine Puissance ? N'est-ce pas toujours une Sagesse infinie ?

Alors je demeurais confus de l'ignorance

ce où j'avois été, & je ne pouvois assez m'étonner, ni de la malice des Impies, ni de l'aveuglement des Incrédules. Car il faut qu'un homme s'oublie entièrement soi-même, & perde la connoissance de toutes choses, avant que de perdre celle de son Créateur.

Quelque part que nous jettions les yeux, nous appercevons le caractère de la Divinité; & quiconque étudiera sagement la Nature, y trouvera des marques sensibles de la puissance dont elle dépend.

Mais nous avons certains Esprits lâches, toujours portés à l'imitation des autres, qui sans s'être examinés eux-mêmes, ni avoir médité sur ces choses, donnent dans l'Impiété, seulement pour se déclarer partisans de quelque fameux Libertin.

Il est même certains Esprits qui par une force d'ame extravagante ne veulent en rien dépendre de leur Créateur; & s'imaginent que l'obéissance qu'ils auroient pour cette Majesté infinie, choqueroit la liberté de leurs sentimens.

Cen'est pas qu'on ne voye les plus honnêtes-gens du monde, & les plus savans tomber dans quelque sorte d'Incrédulité ou d'incertitude. Ceux-ci ne se conten-

tent pas de découvrir une Intelligence éternelle par l'Ordre de l'Univers: leur Curiosité les pousse à rechercher ce que ce peut être; & après avoir étonné leur entendement de ses qualités infinies que l'Esprit de l'homme ne sauroit comprendre, ils demeurent souvent incrédules malgré qu'ils en ayent, & ne sauroient accorder les sentimens de leur esprit avec ceux de leur conscience.

Or, comme il faut se moquer des fots, & abhorrer les méchans, je croi qu'on doit avoir compassion des derniers, & les plaindre seulement de ce qu'ils sont misérables.

Quelques-uns se gênent à se persuader ce qu'ils ne sauroient comprendre. Les autres attaquent le Ciel par une malice épouvantable, & blasphèment contre un Dieu dont ils n'ignorent pas le pouvoir. Aussi sont-ils toujours dans le trouble & le désespoir; & après avoir été agités par la rage de l'impiété, ils se trouvent déchirés par les remords de leur conscience; sur tout quand la lumière les abandonne, & que la compagnie qui les assuroit, les laisse dans l'effroi de la solitude. Il n'y a Passion fâcheuse dont ils ne ressentent les mouvemens.

mens. La crainte, le trouble, l'inquiétude, & la fureur les travaillent tour-à-tour. Il vaudroit mieux pour leur repos, qu'ils ne rentrassent jamais en eux-mêmes, que d'avoir un moment de commerce avec leur conscience: car rien n'est égal au tourment de l'Impie.

S'il a poussé quelque blasphème,

On le voit bien tôt soupîrer :

L'esprit qui ne peut s'assurer,

Voudroit s'arracher à soi-même.

Il fuit & le jour & la nuit :

Il craint seul, il hait qui le suit :

Il se trouble & s'agite avec impatience,

Pour fuir la vérité qui lui sert de flambeau :

Mais il ne peut quitter sa Conscience,

Qui lui sert, à la fois, de juge & de bourreau.

Les Incrédules, pour n'être pas si criminels, ne sont pas moins misérables. Ils cherchent avec peine une chose qu'ils ne trouvent point; & accusent, à toute heure, la Nature d'être cruelle seulement à l'égard des hommes.

De là sont venues les plaintes de ce grand homme qui portoit envie à l'avantage qu'avoient les animaux de vivre dans

une commode ignorance de toutes choses, sans s'inquiéter de la recherche d'aucune vérité. De là vient encore le chagrin de ces gens qui ne sauroient penser sans envie à ceux des autres pays; ni voir aucune bête dans la douceur du repos, sans envier la tranquillité que lui donne la nature.

Il est donc vrai que la Créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos Plaisirs; & que le sentiment qu'on en a ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le bonheur; ni sans consolation dans la misère.

Un esprit bien fait ne goûte pas seulement des douceurs dans la jouissance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier son bienfaiteur, & chaque réflexion qu'il fait sur cela lui est un sujet de contentement.

C'est à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions: il n'y a point de si grandes amertumes qui ne s'adoucissent, par une parfaite résignation à la Providence.

Que chacun juge donc combien nous importe la Religion, combien il nous importe de connoître Dieu, & de nous soumettre à ses volontés, tant par la considération du devoir, que par l'intérêt de notre repos.

CHA-

CHAPITRE TROISIÈME:

Qu'il faut diminuer la violence de ses Desirs, par la consideration de la veritable valeur des choses que l'on desire.

JE ne trouve rien de plus utile & de plus important à quiconque veut goûter quelque douceur dans la vie, que de rompre ses plus grands attachemens, & de réduire la violence de ses Desirs aux simples mouvemens qu'on nomme Souhaits.

Cependant, comme il n'y a point d'homme qui n'ait quelque inclination particuliere, & quelque passion favorite, ce n'est pas une chose aisée que de parvenir à l'indifférence ; mais on peut au moins affoiblir ses chaînes, & il n'y a point de liens si forts que la raison & l'expérience ne puissent rompre avec le tems.

En effet, comme les objets les plus doux ont leur amertume, il n'y a point de doute que le cœur ne perde beaucoup de la violence de ses desirs par quelque dégoût. Alors l'homme s'élève insensiblement au dessus du monde. Les plaisirs qu'il avoit coutume de rechercher avec tant d'em-
presse-

pressément , lui paroissent insipides. Il voit alors combien il importe de connoître le juste prix de la gloire ; quelle peine ou quelle satisfaction on trouve dans la science , afin de ne rien attendre d'où l'on ait à se repentir , & ne rien espérer dont on ne puisse jouir.

Avec ces vûes , y a-t-il quelqu'un du changement de qui on doit désespérer ? Celui qui n'eût jamais en partage que les soumissions & l'obéissance , n'élèvera-t-il pas ses desirs à la gloire du commandement ? Les nécessiteux n'établiront-ils pas leur félicité dans l'abondance , pressés qu'ils seront de la misère qui les travaille ? Un infame qui souffre les remords de sa lâcheté , & les linderêses d'une mauvaise vie , ne tiendra-t-il pas heureux celui qui se verra dans l'estime des honnêtes gens ? Ceux qui seront embarrassés dans la foule , ne souhaiteront-ils pas le repos des solitaires ?

La pompe & la cour nous ennuyent : les bois & les champs nous deviennent insupportables. Mais quiconque n'a point ressenti les ennuis , ne sauroit presque se persuader de si étranges effets.

Nous pouvons enfin nous dégouter de nos conditions , mais non pas de celles que
nous

nous n'avons point éprouvées. Voici donc l'adresse dont on se peut servir en cette occasion, pour reconnoître la vanité de toutes choses.

Quoiqu'on ne possède pas seul tous les biens, tout le mérite, & toutes les belles qualités; on peut pratiquer ceux qui les ont acquises ou par leur fortune ou par leur vertu, & découvrir les chagrins dont ils sont dévorés. Nous les verrons alors pressés de nos mêmes maladies, sujets comme nous à tous les maux dont la nature nous afflige. Nous verrons un Savant ne pouvoir se défendre de son caprice & de sa sottise: un Héros foible, plein de défauts, aussi homme que ceux au dessus desquels il est élevé; & les plus grands originaux de l'Europe sujets à des foiblesses particulieres, comme les moindres copies.

Nous verrons enfin qu'il est impossible de renoncer à la nature, & de s'élever au dessus de la condition où Dieu nous a mis. Car il est de grands hommes, à la verité, si on les compare les uns aux autres: mais ils sont toujours en eux-mêmes foibles, inégaux & défectueux par quelque endroit.

La pompe & la splendeur ne contente pas tous ceux qu'elle environne. L'excès
des

des délices nous dégoûte plus souvent qu'il ne nous satisfait ; & tous les avantages de la nature & de la fortune, réunis en'emble, ne sauroient former une pleine & entiere félicité.

Cette considération temperera la violence de nos Desirs, & rompra peut-être cet attachement que nous avons aux objets les plus aimables & les plus sensibles ; & alors nous chercherons nos contentemens sans inquiétude, nous en jouirons sans empressement, & nous les perdrons sans regret.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la Réputation.

IL n'y a point de passion qui fasse plus de misérables, que celle que presque tous les hommes ont pour l'Estime universelle. Car à la réserve de quelques Ames véritablement fortes, qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes-gens, tous les hommes font, pour l'éclat, ce qui se devoit faire pour la vertu, & se laissent enchanter de l'ombre & de
l'ap-

l'apparence d'une chose dont le véritable corps ne les touche leulement pas.

Ils veulent que toutes leurs actions soient estimées vertueuses, & non pas qu'elles le soient. Ils ne souhaitent que l'applaudissement du Peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il est presque impossible de reconnoître la Verité : Et sans considérer le sentiment des sages, ils s'imaginent que toutes choses se doivent décider par le nombre ; & que l'opinion des Savans, qu'ils appellent des gens bizarres, ne sauroit obscurcir leur Renommée.

Les plus adroits font paroître, en ce point, assez de finesse dans leur conduite : car s'étant satisfaits eux-mêmes, & ayant contenté les honnêtes gens par quelque qualité essentielle, ils s'accommodent grossièrement à l'humeur du Peuple, & gagnent le vulgaire par la mine & par l'apparence.

Ils font des sottises volontaires pour agréer à de véritables fots. Ils paroissent sans esprit avec les stupides ; subtils avec les personnes ingénieuses ; généreux avec les hommes d'honneur ; & se tournent enfin à toutes sortes de caractères avec tant de souplesse, qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres.

Mais

Mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens , & que nous nous opposons au dessein de la nature qui nous a plus faits pour nous que pour les autres, je ne vois pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent. Au contraire, j'ai connu mille fois par experience, que ces hommes si avides de Réputation, la perdent presque toujours par le déreglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent ; & que rien ne les détourne tant de leur but , que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver.

En effet, qui est-ce qui a jamais eu assez de merite & de bonheur pour acquérir une Estime vraiment générale ? Qui est-ce qui a jamais été assez puissant pour interdire la médisance à tous ses ennemis ? Et qui est-ce qui a pû , jusques ici , fermer la bouche à l'envie ?

Je puis assurer que j'ai connu des personnes si agréables & si vertueuses, qu'on ne pouvoit les entretenir sans admiration & sans amour. Elles faisoient des partisans de leurs propres ennemis ; & il falloit être farouche jusqu'à l'excès pour résister aux charmes de leur conversation, ou ne se
laisser

laisser pas gagner à la bonté de leur naturel.

J'ai vû pourtant quelques Démonsvieux opposer leur malice à une si haute vertu; & selon qu'ils avoient ou d'adresse ou de puissance, arrêter le cours d'une Estime si juste & si bien établie.

Or, puisqu'il est impossible d'attraper ce fantôme, après lequel je voi courir tout le monde, quelle folie de travailler à l'aquerir avec tant de soins, & par des travaux si mal-récompensés!

D'ailleurs un Sot qui desire cette Estime avec passion, ne la méritant pas, ne la sauroit longtems posséder. Un Honnête-homme au contraire fait bien-tôt réflexion sur la foiblesse & la fragilité de ce petit bien; & connoissant ses miseres au travers des applaudissemens qu'on donne à son bonheur, il ressent des chagrins & des inquiétudes lorsqu'on se récrie sur ses avantages & sur sa félicité. *Veræ gloriæ cupidi nulla ratione quiescere possunt cum non inveniant unde possint aliquatenus gloriari.*

En effet, n'a-t-on pas vû un Vespasien parmi les magnificences & les splendeurs s'ennuyer de la longueur du Triomphe, & connoissant la vanité de la gloire dont

on

on le flattoit, paroître triste & chagrin jusques dans les Fêtes qu'on célébroit pour remercier les Dieux de sa fortune & de son bonheur? N'avons-nous pas vû ce grand & redoutable Roi de Suède (1) mépriser les Acclamations des peuples, & rejeter les Panégyriques des orateurs? Le Duc de Candale, que nous venons de perdre (2), regretté de tous les honnêtes gens, n'avoit il pas autant d'aversion pour cette sorte d'Estime, que nos Courtisans ont d'ardeur pour elle?

Il est donc constamment vrai qu'il est impossible de l'aquerir, & que quand même nous l'aurions aquire, la possession nous en seroit absolument inutile; que dépendant moins de nous que de la Fortune, elle se trouve sujette à ses inconstances; c'est un bruit qui ne frappe que l'oreille, & qui ne sauroit toucher sensiblement une belle ame.

Si nous voulons donc travailler à nôtre bonheur, tâchons de contenter l'esprit des Sages, qui sont, à la vérité, en petit nombre,

(1) Gustave Adolphe.

(2) Il mourut en 1658. Voyez la *Vie de Mr. de St. Evremont*, sur cette année-là.

bre, mais, de qui nous pouvons recevoir de véritables approbations.

Hatilius ne vouloit pas qu'un Sage hazardât sa vie pour le repos des fous. Mais devant nos services, & nous devant nous-mêmes, à l'utilité de nôtre Pays & au bien de nos Amis, nous devrions toujours faire des actions dignes de la Rénommée publique, & mépriser cette même rénommée, après les avoir faites.

Je ne voudrois pas conseiller toutefois un désintéressement qui allât jusqu'à ne faire trouver aucune satisfaction dans l'Estime qu'on mérite: mais comme les censures suivent de près les approbations, épargnons-nous l'aigreur de la critique, en nous défendant des fausses louanges qui nous la rendent plus sensible; tirons avantage de la bonne Réputation; ne soyons pas si farouches que de nous interdire toute sorte de complaisance touchant nôtre mérite; & si le public a de nous des sentimens injustes, appellons-en de cette opinion au jugement des sages, & nous retirons ainsi en nous-mêmes, pour nous consoler par le témoignage de nôtre conscience.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des Ennuis & des Déplaisirs.

C'EST un des grands secrets de la Vie que de savoir adoucir nos Ennuis, & si nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les atteintes. Sans cela il faut nous résoudre à être souvent misérables : car étant en butte à une infinité de malheurs, il ne se passe presque aucun jour où nous ne ressentions quelque nouvelle infortune. Or, je ne sache point de plus puissant remède à cela que la Prévoyance; & quiconque aura fait une exacte réflexion sur les traverses de la vie, se trouvera au moins consolable dans les disgrâces. Car comme on oppose toujours une vigoureuse défense à une attaque préméditée, l'ame qui se prépare à la résistance par la considération du péril, en est bien moins ébranlée.

Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pût être surpris par aucune disgrâce.

Qu'un

Qu'un heureux Courtisan possède la faveur de son Roi, & jouïsse tant qu'il lui plaira des délices de son bonheur : mais que l'exemple de tant de chûtes le porte à se défier de la fermeté de son assiette ; que pour être au haut de la rouë il ne leve pas toujours les yeux, mais qu'il les abaisse quelquefois ; qu'il regarde le lieu duquel il a commencé à s'élever, & qu'il considère le premier degré de sa Fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Qu'un Général d'Armée ne s'assûre pas toujours du commandement, & ne s'enfle pas de la gloire qu'il a acquise autant par l'assistance de ses troupes, que par sa propre valeur. Un seul jour peut décider de sa Fortune : mais aussi qu'après la perte d'une bataille, celui qui se trouvoit auparavant environné de tant de personnes, ne s'imagine pas s'être perdu avec elles. Il faut qu'il se possède, qu'il se retrouve, & qu'il puisse encore jouir de lui-même.

Qu'un Prince ne se fie qu'avec raison à son empire, & que l'obéissance de tant de monde ne flate pas témérairement son amour-propre. En vingt-quatre heures on a vû des Rois dans le trône, & à la

suite d'un chariot. En peu de jours on a vû le même Prince triompher, & être mené en triomphe. La revolte des peuples, ou la perte d'une bataille lui peut ravir sa Couronne, & mettre son ſceptre en une main étrangère.

Il faut que j'en faſſe un aveu public. J'adore les Romains, & je croi qu'ils ſont quelque choſe de plus que des Hommes. Je ne puis conſiderer ſans émotion, les Brutus, & les Caſſius, connoiſſant la fragilité des grandeurs humaines, diſpoſer de leur ſang ſur le point de la Bataille, & dans l'incertitude de l'événement ſ'embraffer comme pour la dernière fois. Je m'imagine que je les voi ſe faiſant leurs derniers Adieux avec de ſi beaux ſentimens d'affection & de courage.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la Prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, ſe perſuade qu'on ne peut ſ'y jeter ſans aveuglement. Mais comme c'eſt le défaut du Peuple d'entreprendre beaucoup de choſes qu'il ne connoiſt pas, & d'y renoncer auſſi-tôt qu'il les a connuës; il n'appartient qu'aux Honnêtes-gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de ſoutenir avec une même

me égalité d'esprit les faveurs & les disgraces de la Fortune.

Mais nous ne devons pas seulement nous préparer contre la perte des prosperités de la vie, il est bien d'autres épreuves de notre Constance. La Mort de nos Amis, & la nôtre même nous touche bien plus sensiblement. Aussi doit on l'attendre avec bien plus de préparation, qu'une simple privation de toutes les choses étrangères, qui doivent être indifferentes aux personnes sages.

Tous les jours je regarde combien de choses me sont chères, & les considerant ensuite comme mortelles & périssables, je me prépare à en souffrir la perte sans lâcheté.

Quand le soleil commence à luire, je ne m'attens point à voir le soir. Le jour & le moment auquel je mourrai ne ressemblera-t-il pas à celui que je passe aujourd'hui! On entendra également le bruit, on jouïra de la lumière, on vivra de la même sorte. Or, puisque nous devons tous mourir, & que nous sommes dans une si grande incertitude du tems de la Mort, préparons-nous, dès ce jour, à nous quitter les uns les autres.

Il ne se passe aucune heure où il n'y ait quelqu'un qui perde un Ami. Je puis donc aussi perdre , à tous momens , le mien ; & dans quelque tems que ce soit , les circonstances de sa Mort n'augmenteront point mon deuil ni mon affliction. Peut-être qu'il répandra son sang sur un échaffaut ; peut-être qu'un embrasement le réduira en cendres , ou qu'il sera englouti dans les flots. Mais ne croyez pas que le genre de sa mort redoublât ma tristesse , & que je me plaignisse de rien tant à sa mort , que de sa perte. C'est à lui seulement que je trouverois à dire ; & il ne m'importeroit guères que ce fût l'eau, le fer, ou la flamme qui me l'eût ravi.

Ce n'est pas que je prétendisse que nous devinssions barbares pour nous exercer à la Constance , & que la nature ou l'amitié ne pussent tirer de nous des larmes très-légitimes. Je soutiens, au contraire, que ce seroit être inhumain que de les refuser en certaines occasions.

On soupire & on pleure avec justice dans le trouble des premiers mouvemens : mais une Ame forte doit entrer en elle-même aussi-tôt , & se remettre dans l'assiette dont le désordre de la passion l'a tirée.

Car

Car un homme raisonnable peut-il considérer l'inutilité de ses pleurs, & la vanité de ses regrets, sans rougir d'une longue & violente affliction?

Que si nous pouvions réparer les mauvais succès, je serois d'avis que nous y employassions toutes sortes de remèdes: mais dans un accident sans ressource, que sert-il de s'affliger sottement, & de répandre des larmes, chères à ceux qui les versent, & inutiles à ceux pour qui elles sont versées.

*Oui, R**, tous ces cris sont des soins superflus.
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées:
Un homme enseveli ne considère plus
Nos yeux ni nos pensées.*

D'ailleurs les personnes les plus sensibles perdent enfin leur tendresse; & l'ame qui s'est d'abord excessivement affligée, s'épargne bientôt cette violence, & n'est pas longtems à épuiser ses regrets.

Nos plaintes s'en vont avec les années, & comme l'objet s'éloigne de notre imagination, le déplaisir s'éloigne aussi insensiblement de notre esprit.

Que si nous étions sages, ne devrions-

nous pas donner à la raison les sentimens que la foiblesse est contrainte de donner à la longueur des années?

Un Pere mort depuis peu d'heures, est aussi mort que nos bisayeux; & ce qui n'est plus pour nous, ne doit plus nous toucher.

*Votre Pere est enseveli,
Et dans les noirs flots de l'Oubli
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne fait rien de votre ennui;
Ne fût-il mort que d'aujourd'hui,
Puisqu'il n'est plus qu'un Es & que cendre;
Il est aussi mort qu'Alexandre,
Et vous touche aussi peu que lui (1).*

Cette seule raison est capable d'adoucir nos amertumes, & d'appaiser tous les mouvemens de nos douleurs. Celui que je viens de perdre ne sent rien, n'a plus de part au jour, & n'a non plus de vie que ceux qui furent engloutis dans le Déluge. Pourquoi donc me tourmenter vainement après une Ombre qui n'a ni voix ni sentiment?

Ne

(1) Theophile.

*Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes,
 Mais sage à l'avenir,
 Aime une Ombre comme Ombre, & des cendres éteintes
 Etein le souvenir (1).*

Il faut considérer de plus, que dans cette rigoureuse séparation de l'ame & du corps, la nature ne nous fait point de violence qu'elle ne fasse ressentir à tout le monde. De cette masse épouvantable d'hommes que la terre porte, en trouverez-vous un qui s'exemte de la cruauté de ses loix?

Je sai bien que chacun est sensible à sa douleur, & que ceux dont j'apporte ici l'exemple, endurent & se plaignent aussi bien que nous. Car, comme nous ne laissons pas de goûter nôtre bonheur pour connoître la felicité des autres, aussi la connoissance que nous avons des miseres de nos semblables ne nous ôte pas le sentiment de nos infortunes. Et puisque les personnes privées ont part aux réjouissances publiques, comment est-ce qu'elles ne l'auroient pas aux tristesses générales?

Il

(1) Malherbe , CONSOLATION à Mr. Du Perier.

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes, mais chacun a ses sentimens entiers, & souffre ainsi seul toute sa douleur.

Avoüons la verité. Ce qui nous touche le plus dans nos Disgraces, c'est de n'avoir personne qui nous ressemble. Nous ne saurions nous voir seuls destinés à souffrir un mal dont tout le monde peut être atteint comme nous. Et à parler sagement, rien n'augmente si fort les aigreurs de nos Afflictions que la fierté & l'orgueil de ceux qui semblent les braver.

Or ce ne sont pas seulement les hommes qui nous accompagnent au trépas, tous les Animaux, de quelque espece qu'ils soient, arrivent au même terme, & subissent la même loi. La force, l'adresse & la prévoyance, que la Nature leur a données pour la conservation de leur vie, demeurent vaines & inutiles à la Mort.

Les choses les plus insensibles ont leur fin, qui est une espece de Mort pour elles. Les Remparts qui se sont défendus des coups de canon & de la violence des hommes, auront leur part à cette ruine universelle. Les Elemens eux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits

truits. Les Cieux seront renversés: le Soleil & les Etoiles perdront leur lumière; & toute la masse du Monde sera confondue dans une ruine générale. Pourrions-nous donc demander avec justice le salut de nos Amis, ou le nôtre? & puisqu'il faut mourir nécessairement, n'est-ce pas une consolation pour nous de savoir que toutes les choses que nous avons vûes périront, & auront la même destinée que nous.

*Les Etoiles s'arrêteront ;
 Les Elemens se mêleront ;
 Et cette admirable structure
 Dont le Ciel nous laisse jouir ,
 Ce qu'on voit , ce qu'on peut voir ,
 Passera comme une peinture.
 L'impuissance de la Nature
 Laissera tout évanouir.
 Le Créateur du Firmament ,
 Celui qui tira du néant
 L'Air & le Feu , la Terre & l'Onde ,
 Renversera d'un coup de main ,
 La demeure du genre humain ,
 Et la base où le Ciel se fonde.
 Et ce grand désordre du Monde
 Peut-être arrivera demain.*

Mais voici une affliction à laquelle je suis tellement sensible, que je ne trouve point de force dans toute la Philosophie qui me la puisse faire soutenir. C'est celle qui me vient des Calamités publiques, auxquelles mes sentimens s'intéressent malgré moi. Je ne saurois ouïr les gémissemens des Peuples, je ne saurois entendre leurs cris, ni voir couler leurs larmes, sans que je me sente atteint d'une véritable compassion. Je ne puis être spectateur des désordres de mon Pays, ni considérer l'orgueil des Oppresseurs, sans concevoir une violente aversion contre eux.

Nous éprouvons encore une autre sorte d'ennui qui nous saisit au milieu des Voluptés mêmes. Ce n'est bien souvent qu'un dégoût de l'abondance: car nôtre ame, n'ayant pas assez de force pour la digérer, relâche beaucoup de la vigueur de ses sentimens, & succombe enfin à la violence de ses excès.

A cela, je ne trouve point d'autre remède que de moderer nos Passions, & de ménager nos Plaisirs avec une ingénieuse & sage économie. C'est ainsi qu'Epicure réveilleoit ses appetits par l'abstinence, & fuyoit tous les excès pour éviter l'incommodité

modité de la débauche. Et comme la compagnie continuelle même des plus honnêtes gens devient ennuyeuse, ou insensible, les esprits délicats s'éloignent volontairement les uns des autres pour éviter le chagrin qui les menace, & goûter mieux les charmes de la Conversation par la vigueur nouvelle qu'ils donnent à leurs sentimens.

Il ne me reste plus à parler que d'une autre sorte de Chagrin dont je ne puis deviner la cause; & comme on n'en sauroit bien connoître le véritable sujet, je trouve qu'il est malaisé de l'adoucir, ou de s'en défendre. C'est un Ennui secret qui se cache au fond de l'ame, & qu'on sent mieux qu'on ne le découvre. C'est lui qui se met au lit avec nous, qui s'éveille & qui se leve avec nous, qui nous accompagne aux repas, qui nous suit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la solitude, & qui n'abandonne point ceux qu'il a une fois saisis, qu'après avoir épuisé sur eux toute sa puissance.

J'ai fait de fâcheuses épreuves de cet Ennui, & j'en ai souvent ressenti toute l'amertume. Avec lui je suis entré à la Comédie, & j'en suis sorti de même. Je l'ai porté

dans les meilleures Compagnies, sans aucun fruit. J'ai pris durant ces accès les divertissemens les plus agréables : mais j'y étois alors insensible. Et au milieu des réjouissances de tout le monde, j'étois contraint de montrer ma mauvaise humeur, & de paroître dégoûté des plus doux contentemens de la vie. Et je n'ai enfin point trouvé d'autre remede pour le charmer, que la douceur des Repas.

La bonne chere avec ses Amis est le souverain remede contre cette sorte de chagrin : car outre que la Conversation, qui devient alors libre & plus gaye, l'adoucit insensiblement, il est certain que le Vin réveille les forces de la nature, & donne à nôtre ame une vigueur capable de chasser toute sorte d'Ennuis.

Je sai bien que certaines gens farouches, au moins de la mine & de l'apparence, témoigneront beaucoup d'aversion pour un remede dont néanmoins ils ne méprisent pas trop les délices. Mais loin d'ici toutes grimaces. Je m'embarrasse peu de leurs sévérités mal entendues, puisque le plus sévère Philosophe de la Terre nous a conseillé ce même remede ; que les plus farouches de nos Hommes illustres ont soumis,

mis, pour ainsi dire, leurs Vertus les plus austeres aux charmes de ce doux Plaisir; & que les plus honnêtes gens n'en dédaignent pas l'usage, mais se contentent d'en condamner l'excès.

C H A P I T R E S I X I È M E.

Des Plaisirs.

APRE'S avoir discoursu de nos Ennuis & de la façon dont on en peut adoucir les amertumes, il est à propos que nous nous entretenions des Plaisirs de la vie.

Quoiqu'à dire le vrai les choses étrangères contribuent beaucoup à nos Plaisirs, & qu'il ne suffise pas d'avoir des sens, si nous n'avons des objets pour les contenter; cependant la multitude en étant presque infinie comme elle est, il semble que nôtre bonheur dépend en quelque façon de nous-mêmes, & que les grands Divertissemens nous dégoûtent, si nos sens ne sont dans une disposition propre à en jouir.

Pour moi je serois d'avis que nous tinssions toujours nôtre Esprit présent aux Plai-

Plaisirs innocens qui se rencontrent ,
exempt des regrets que donnent les choses
passées , & libre des inquiétudes que nous
concevons pour l'avenir. Le seul Présent
est à nous ; & si nous étions sages nous
ménagerions chaque moment comme le
dernier de la vie : mais rien n'est plus or-
dinaire que le mauvais usage que nous
faisons du temps què la Nature nous a
donné. Il est peu d'hommes qui ne vé-
cussent assez long-tems, s'ils savoient bien
vivre : mais il arrive presque toujourns
qu'en mourant nous nous plaignons de
n'avoir pas encore vécu. Si nous avons
de longues années , nous les troublons
par la crainte de ne les avoir pas ; & quand
nous sommes arrivés à nôtre terme, nous
n'avons que le regret de les avoir fort
mal ménagées.

Ce Plaisir qui se présente est peut-être
le dernier auquel je puisse être sensible.
Une infinité de douleurs m'accableront
un moment après. Qui m'empêche donc,
insensé, de me réjouir innocemment
pendant que je le puis encore ? Faut-il
que la différence des Lieux, ou l'inégalité
des Objets, me tiennent toujourns dans le
chagrin, lorsque je puis vivre content en
tous les endroits de la terre ?

Je

Je demeure d'accord qu'à la vérité certaines personnes nous sont plus chères & plus agréables que les autres; que comme il y a des différens sujets de nous réjouir, il y a des délices plus & moins sensibles: mais pour un Plaisir que j'espérois avec ardeur, dois-je mépriser tous les autres?

La vie qui s'écoule à la Campagne n'est pas moins à moi que celle que je passe à Paris. Les jours que je me rends ennuyeux par mon chagrin me seront comptez comme mes plus belles Fêtes, & contribueront autant qu'elles à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Pourquoi donc troubler ici les charmes de mon Repos par le souvenir des Plaisirs que j'aurai goûtés, ou par l'imagination de ceux dont je prétens jouir?

C'est folie que de vouloir se retrouver ainsi aux Lieux que l'on a quittés; & de s'efforcer de se rendre présent à ceux où l'on ne peut pas encore si-tôt être.

Si les Plaisirs qui se trouvent aux Champs sont différens de ceux de la Cour, tâchons d'y accommoder nôtre ame: car qui est-ce qui nous peut empêcher de nous élever & de nous abaisser de cette sorte? Nous n'avons ici ni la Musique, ni le Bal,
ni

ni les Comédies ; mais aussi n'avons-nous pas à souffrir , ni à craindre les Disgraces & la Servitude.

La Conversation ne s'y trouve pas si agréable. Hé bien , on aura commerce avec soi-même , & avec des gens qui pour le moins ne seront pas fâcheux.

Caton entretenoit ses Enfans , après'être occupé tout le jour au service de la République , & les meilleurs Esprits de notre France ne dédaignent pas d'entendre les Contes de leurs Valets après les plus sérieux discours.

Il faut tâcher de vivre commodément par tout , & goûter les Plaisirs que nous peut fournir le lieu de notre demeure.

Ne faisons pas si fort les Philosophes que nous condamnions par notre chagrin les magnificences de la Cour. Je veux bien que nous imitions la vertu des vieux Romains. Soyons justes , soyons généreux comme ils ont été : mais nous pouvons nous passer de ces Maximes outrées dont l'austerité corrige moins de personnes qu'elle n'en effraye.

Si nous n'avons pas le moyen d'être splendides , n'accusons point les autres d'une splendeur immodérée : car certainement

ment on ne sauroit condamner tant de beaux ouvrages de l'industrie des hommes sans être farouche.

On peut admirer la pompe d'une belle Ville fort innocemment : on peut goûter les délices des Parfums, les douceurs de la Musique : on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la Peinture, sans violer les loix de la Tempérance.

Que si, par contrainte, ou par inclination, nous avons établi nôtre séjour à la Campagne, cessons alors d'admirer les travaux des hommes pour contempler les Ouvrages du Créateur, & les merveilles de la Nature : éloignons nos sentimens de l'orgueil & des pompes de la Cour ; & goûtons innocemment les douceurs qui se rencontrent aux lieux solitaires.

Les cieux, le soleil, les étoiles, les élemens n'ont-ils pas assez de beautés pour satisfaire l'Esprit qui les contemple ?

L'étenduë des plaines, le cours des rivières, les prairies, les fleurs, les ruisseaux n'ont-ils pas assez de charmes pour enchanter la Vuë ?

La musique des oiseaux manque-t-elle jamais dans nos Bocages ? Et s'il est vrai que les hommes aient appris la leur des

Ros-

Rossignols, quel avantage pour nous d'avoir un si grand nombre de ces petits maîtres, qui sont à nôtre service sans être à nos gages?

Mon cœur, dans tous les tems, a paru limité :

On ne m'a jamais vu de sotte vanité.

Je ne crains, ni ne brave.

Nul soin ne me paroît pesant :

Et ne me vens esclave

Ni des hommes, ni de l'argent :

Abhorrant l'émotion

Et la sale passion

Des ames intéressées,

Je laisse courir mes sens,

Et promener mes pensées

Sur les objets innocens.

Le plaisir de sentir des fleurs,

De qui l'odeur & les couleurs

Enchantent mes esprits malades :

Et l'eau qui du haut d'un rocher

Se précipite par cascades,

Sont ici mon bien le plus cher.

Le doux concert des Oiseaux ;

Le mouvant cristal des eaux,

*Un bois, des prés agréables,
Echo qui se plaint d'Amour,
Sont des matières capables
De me charmer nuit & jour.*

Enfin nous pouvons vivre contents par tout, & nous changeons seulement de plaisirs en changeant de demeure.

Nôtre Esprit trouve ici son plaisir dans l'étude de la Nature. Nos Sens y rencontrent leurs délices; & quiconque est capable de modération n'y trouve que trop de quoi se contenter.

Ni les bornes de la Solitude, ni le petit espace d'une Prison, ne sauroient empêcher que le Sage n'y trouve sa tranquillité. Il y peut méditer, s'y souvenir agréablement des bonnes actions qu'il a faites, & se consoler par de douces réflexions sur son innocence.

On n'a pas toujours besoin de l'étendue des Campagnes pour être heureux. Bien souvent nôtre bonheur est en nous-mêmes; & comme nous nous trouvons quelquefois chagrins dans la pleine jouissance de nôtre Liberté, il peut bien arriver que nous soyons satisfaits jusques dans les Prisons où l'on nous jette.

Les

Les plus cruels Tyrans ne sauroient trouver de cachots pour nôtre Ame; & ils n'en peuvent devenir les maîtres, à moins que nous ne voulions bien nous-mêmes la leur asservir. Leurs chaînes ne la sauroient lier, & en quelque endroit que soit enfermé le Corps, elle ne change pourtant ni de lieu, ni de demeure.

Ainsi nous pouvons trouver des Contentemens par tout : tâchons seulement d'en jouir avec modération; & soyons persuadés que c'est une erreur de condamner les Plaisirs comme Plaisirs, & non pas comme injustes & illegitimes.

A la verité, quelque innocens qu'ils puissent être, l'excès en est toujours criminel, & ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa Réputation par la Débauche, y perd le plus souvent la Santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Que si nous nous trouvons insensibles aux charmes de nos douceurs, excitons nôtre goût & nos apppetits par la considération des douleurs qui leur sont contraires.

Que ceux qui se trouvent dans les commodités de la vie, goûtent leur bonheur par l'opposition des necessités des autres;
&

& que la pensée des infortunes les fassent jouir délicieusement de la félicité qu'ils possèdent.

Qu'un homme de bien fasse réflexion sur l'état de sa conscience , & se réjouisse de ne trouver ni remords ni gêne au fond de son cœur.

Que la Santé que l'on goûte ordinairement de la même sorte qu'un bien insensible, que ce riche présent de la nature soit ressenti plus vivement par la comparaison des Maladies & des Infirmités auxquelles tant d'autres sont sujets.

Qu'un homme de bonne santé ne se tienne pas seulement heureux dans la jouissance de son bonheur, mais que la pensée de ne rien souffrir parmi tant d'objets fâcheux qui l'environnent, le rende encore plus content : Qu'il ne se réjouisse pas seulement des bonnes fortunes qui lui arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas : Que le plaisir qu'il goûte, & la douleur qu'il ne souffre point, contribuent également à lui donner de nouvelles satisfactions.

Au reste, bannissons cette vilaine passion d'Envie, ce mouvement infame qui corrompt tous nos Plaisirs. Que nos yeux & nos oreilles ne deviennent pas intéressés

sées parmi les possessions étrangères : mais goûtons, sans convoitise, tous les charmes des lieux que nous visitons.

Tout ce qui se fait pour le plaisir de la Vuë, n'est-il pas à moi durant qu'il est exposé devant la mienne?

Le Louvre, le Luxembourg, les Tuileries m'appartiennent autant, quand je considère leur beauté, qu'à ceux qui ont les titres de leur acquisition. Car à parler sainement, rien ne peut être à nous que par une actuelle jouissance.

La conclusion que je tire de tous ces discours, c'est qu'il nous faut réjouir avec modération. A le bien prendre, tout ce qui se fait au monde se fait seulement pour le Plaisir, & prenant diverses routes nous visons tous à un même but.

Celui qui cherche de l'estime au travers des mousquetades, & qu'on voit couvert de feux & de plomb pour aquerir de l'honneur, ne s'exposeroit pas au moindre danger s'il n'esperoit la satisfaction qu'on trouve en soi-même, ou celle qui vient de la renommée.

Celui qui vieillit dans un Cabinet, parmi la crasse & la poussière des Livres, n'employeroit pas la moindre veille à l'a-
qui-

quisition des Sciences , s'il n'en retiroit quelque volupté.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le Plaisir. Sans lui les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir : c'est lui qui remuë tous les corps : c'est lui qui donne le mouvement à tout l'Univers.

Que chacun prenne donc la voye la plus conforme à ses innocentes Inclinations, & jouisse de toutes les délices qui se présentent, lors qu'elles ne sont point opposées au sentiment de l'Honneur, ni à celui de la Conscience.



F R A G M E N T

D E

P E T R O N E.

DE L'ELOQUENCE:

MONSIEUR, j'eus l'autre jour bien du plaisir de voir avec quelle impatience

tience cet admirateur des Discours publics de *** souffrit ce que nos Amis disoient de l'Eloquence de nôtre siècle. Je ne sai s'il s'aperçut à quelques traits de leur Censure, que l'on en vouloit à son Héros (car vous savez qu'il est des Héros de toute maniere,) mais je remarquai qu'il avoit un fort grand dépit de ce qu'ils ne le préféroient pas à Cicéron & à Demosthene. Quoi qu'on lui pût dire pour le détromper, il ne fut pas d'humeur à se faire justice là-dessus. Je m'attens bien aussi qu'il ne me la fera pas, & qu'il ne me pardonnera de sa vie le peu de complaisance que j'eus pour lui. J'ai déjà entendu dire qu'il nous décrie par tout comme des Esprits satiriques, qui affectent de mépriser tout ce que les autres estiment, & qui veulent introduire une espece d'Inquisition dans les Belles-Lettres. Cependant vous savez que nos Amis n'ont pas besoin de ruïner la Réputation d'autrui pour élever la leur, & que celle dont nous parlons s'est établie sur des fondemens si peu solides qu'il est à croire que cet applaudissement **** qui l'a soutenuë depuis quelques années, ne prévaudra pas toujours sur l'opinion des honnêtes gens.

Mais

Mais à la bonne heure, laissons-le jouir de cette fausse gloire dont ses adorateurs vont l'enyvrer tous les jours; & contentons-nous de justifier nos Amis. C'est à quoi je veux travailler présentement; & sans me renfermer dans les bornes d'une Lettre, ni m'ériger en Docteur, je prétens vous écrire tout ce qui me viendra dans l'esprit, soit de mon propre fonds, soit de celui des autres, afin d'ôter les mauvaises impressions qu'on vous a voulu donner de nôtre Critique.

Vous savez, Monsieur, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé des gens qui se sont plaints du Goût dépravé de leur siècle, & de la Corruption de l'Eloquence; je crois que cette plainte a été de tous les tems, depuis la mort de Cicéron. L'Auteur du *DIALOGUE* qu'on attribue à Quintilien, condamne le même desordre; & pour remonter plus haut, Pétrone a fait une Satire ingénieuse contre les Déclamateurs de ce tems-là, qu'il accuse d'avoir gâté le Stile des jeunes gens. Le jugement qu'il en fait, est fort juste; & il tourne en ridicule les mêmes défauts contre lesquels nous nous élevons aujourd'hui; mais d'une manière si plaisante,

lante, qu'il me prend envie de vous envoyer en nôtre Langue, ce qu'il dit si agréablement dans la sienne, contre ce haut Stile que nous appellons *Phébus* ou *Galimatias*. Mais j'ai l'esprit tellement né pour la liberté, qu'il n'est pas en mon pouvoir de l'assujettir aux regles d'une Traduction fidelle. C'est pourquoi j'ai pris la hardiesse de lier les sens interrompus de Pétrone, par des choses qui sont purement de moi. Si cette occupation vous paroît peu digne d'un Magistrat, songez, s'il vous plaît, Monsieur, que nous sommes dans une saison où la Justice même nous permet de nous délasser. Je prétens avec cela, que vous m'en ayez un peu d'obligation, & que vous lisiez avec vôtre indulgence ordinaire, ce que j'écris présentement pour vôtre plaisir.

„ Je me promenois (*dit Eumolpe*) avec le jeune Asclite dans une Place assez proche des Ecoles publiques, lorsque nous vîmes accourir de toutes parts un grand nombre de personnes de différentes qualités, mais principalement une foule de jeunes Ecôliers qui se pressoient à qui entreroit le premier dans
 „ l'E-

„ l'École. La curiosité qui entraîne ai-
 „ lément dans ces lieux publics les hom-
 „ mes qui n'ont pas beaucoup d'affaires,
 „ m'obligea d'y suivre les autres. Je me
 „ mêlai parmi ceux qui entroient, & je
 „ m'enquis des gens qui se trouverent
 „ auprès de moi, quelle étoit la cause
 „ qui assembloit tant de monde. J'ap-
 „ pris qu'un Déclamateur célèbre, nom-
 „ mé Agamemnon, devoit faire une
 „ Harangue. Je demandai ensuite quel
 „ sujet il avoit pris pour son Discours;
 „ & l'on me répondit qu'il promettoit
 „ par son Affiche une Déclamation de
 „ deux heures, sous le Titre magnifi-
 „ que *de la Pieté cruelle*, pour exhorter
 „ le Roi Agamemnon à livrer sa fille I-
 „ phigenie qui devoit être sacrifiée à Dia-
 „ ne, suivant l'Oracle, afin de faciliter
 „ l'expédition de Troye. Je crus que
 „ la rencontre d'un Titre si specieux,
 „ ou bien la conformité du nom d'A-
 „ gamemnon que portoit le Déclama-
 „ teur, l'avoit engagé au choix de ce su-
 „ jet; & je ne doutai pas qu'il ne se mon-
 „ trât dans son Discours, digne Auteur
 „ d'une si belle Affiche. Il est vrai aussi
 „ que je n'y fus pas trompé; car après
 „ avoir attendu près d'une heure, nous

„ vîmes paroître sur une espece de Théa-
„ tre un peu élevé au dessus des Audi-
„ teurs, un homme d'un âge assez avan-
„ cé, qui n'avoit rien oublié ce jour-là
„ pour se mettre sur sa bonne mine. Il
„ jeta d'abord les yeux sur son Auditoi-
„ re pour assurer sa contenance; & après
„ avoir touffé, craché, & salué tout le
„ monde, il se tint quelque tems dans
„ une contenance triste, tournant les
„ yeux d'un côté & d'autre sur ses Audi-
„ teurs; puis tout d'un coup il commen-
„ ça son Discours d'une voix aigre &
„ traînante. Son Exorde étoit pompeux,
„ & plein d'Antitheses; ses Períodes é-
„ toient enflées à perte d'haleine, &
„ parmi ces grands Mots dont elles é-
„ toient composées, il n'y en avoit pas un
„ qui fût propre à attirer la bienveil-
„ lance & l'attention des Auditeurs, ni
„ à donner une idée générale de son Ac-
„ tion: mais pourtant on remarquoit
„ qu'il avoit ramassé dans les Livres tout
„ ce qui regarde la sainteté & l'infail-
„ libilité des Oracles. — Il avoit cela de
„ bon, qu'il ne citoit point de Vers d'He-
„ siode ni d'Homere. Dans le reste de
„ la Piece, il s'étendit fort sur les de-
„ voirs qui attachent les hommes à leur
„ Pa-

„ Patrie : il exagéra principalement l'é-
 „ troite obligation qui engage les Prin-
 „ ces à se dévouër entièrement à la gloi-
 „ re & au bonheur de leurs Etats : il fit
 „ une longue Description de tous les com-
 „ bats de la Nature & de la Religion dans
 „ le cœur d'un Pere qui doit perdre sa
 „ Fille , ou désobeïr aux Dieux : il ap-
 „ porta beaucoup de raisons pour prou-
 „ ver que la Religion devoit l'emporter
 „ sur la Nature , & qu'il falloit que le re-
 „ spect des Ordres du Ciel, *arrêât les*
 „ *mouvemens du sang , & calmât l'émo-*
 „ *tion des entrailles paternelles.* C'étoient
 „ là les termes dont se servoit ce Dé-
 „ clamateur , & tout son Discours étoit
 „ rempli de grands Mots qui ne signi-
 „ fioient rien , & qui sembloient faits ex-
 „ près pour la mesure énorme de ses Pe-
 „ riodes. Les Figures étoient si fréquen-
 „ tes , & particulièrement celles qui
 „ consistent dans l'arrangement des pa-
 „ roles ; l'Ordre dans lequel il les a-
 „ voit placées , étoit si commun , que
 „ le petits Ecôliers favoient quand le
 „ rang de chacune devoit venir , & les
 „ distinguoient toutes par leur nom. Il
 „ me souvient que j'entendis un homme
 „ auprès de moi , qui s'écria sur de cer-

„ tains endroits où je commençois un
„ peu à m'endormir ; *Ab ! la belle Pro-*
„ *sopopée ! Ab ! les belles Antitheses !* Je
„ souffris son admiration patiemment,
„ parce que peut-être il étoit gagé pour
„ applaudir, comme j'en ai vû quelque-
„ fois. Aussi-tôt qu'Agamemnon eut a-
„ chevé, chacun sortit de l'École ; & je
„ vous avouë que je ne fus pas des der-
„ niers à me débarrasser d'un lieu où
„ j'avois trouvé de quoi contenter ma
„ curiosité pour longtems. Néanmoins
„ j'eus encore envie de savoir ce que
„ l'on diroit sur cette Harangue. Je m'ap-
„ prochai de ceux qui s'étoient arrêtés
„ sous le Portique, ayant entendu en
„ passant qu'ils s'entretenoient sur cette
„ matiere. En effet, je trouvai que cha-
„ cun en formoit son jugement. La plû-
„ part en paroïssient fort contens ; plu-
„ sieurs louïoient la beauté du sujet ; d'au-
„ tres admiroient l'abondance des figu-
„ res, & la hardiesse de l'expression ; j'en-
„ tendis même qu'ils s'attachoient sur
„ toutes choses à exalter la durée de cette
„ action, s'étonnant qu'il eût pû fournir
„ à parler deux heures sur un sujet com-
„ me celui-là. Quelques-uns de mes amis
„ qui se rencontrèrent parmi eux, me
„ de-

demanderent ce que j'en pensois; & comme ils se persuadoient que j'avois quelque discernement pour ces ouvrages, ils voulurent m'engager à dire quel étoit mon sentiment sur le Discours d'Agamemnon. Je crûs que mon âge, & le grand nombre de personnes qui pouvoient m'entendre, m'obligeoient à avoir quelque retenue: c'est pourquoy, au lieu de m'expliquer avec cette liberté qui m'est ordinaire, je répondis froidement qu'il me feroit mal de censurer ce que tout le monde sembloit approuver. Pour moi, dit alors un jeune étourdi, qui s'étoit mêlé dans la troupe, il ne m'est pas possible de dissimuler davantage ce que j'en pense. J'avoué de bonne foi, qu'on n'en sauroit être plus mécontent que je le suis. Cette franchise me soula-gea un peu dans l'effort que j'avois fait pour me taire, & je fus bien aise de voir qu'un autre avoit hazardé d'en juger le premier. Mais afin d'engager ce Censeur à parler, je le priai de nous dire précisément ce qui lui déplaisoit le plus dans cette action. Tout, me répondit-il brusquement: Je blâme également le choix du Sujet, la con-

„ duite de l'Ouvrage, & le tour de la Dic-
„ tion. Je ne saurois même souffrir qu'un
„ Orateur suive plutôt la passion qu'il a
„ de parler, que la nécessité des choses qu'il
„ est obligé de dire. Cependant la plu-
„ part de ces Déclamateurs se persuadent
„ qu'il est de l'essence d'un beau Discours
„ de durer plus d'une heure, & ne songent
„ pas que c'est une présomption insupporta-
„ ble de prétendre qu'on soit obligé de
„ les écouter si longtemps sans s'ennuyer.
„ Pour moi, continua-t-il, j'admire
„ bien plus dans ces occasions la patien-
„ ce des Auditeurs, que la fécondité de
„ l'Orateur. Mais voyez, je vous prie,
„ à quoi cette belle maxime vient d'enga-
„ ger notre Déclamateur, à nous dire une
„ infinité de choses dont on a les oreilles re-
„ battuës dans les Ecoles. Pour ce qui
„ est de l'Ordre de son Discours, l'art en
„ est si grossier, que si vous en avez de-
„ mandé la Division aux moindres de ses
„ Ecôliers, ils vous diroient aussi-tôt de
„ combien de figures il étoit composé. Ils
„ le partageroient en quatre Lieux com-
„ muns : le premier seroit la sainteté des
„ Oracles ; le second, l'amour de la Pa-
„ trie ; le troisieme, l'obligation des Prin-
„ ces envers leurs Sujets ; & le dernier,
„ le

le respect que l'on doit aux Dieux.
Pour ce qui est de sa Diction, elle est si
affectée, que la recherche des mots lui
a plus coûté que tout le reste; Et après
avoir donné la torture à son esprit pour
les choisir, il l'a donnée à sa langue
pour les prononcer. Mais le Sujet me
paroît plus extravagant que tout le res-
te: car les Déclamations n'ont été in-
troduites que pour exercer l'esprit des
Jeunes gens sur des matières qui puissent
tomber dans l'usage ordinaire, Et pour
leur proposer des Exemples qui soient
propres à les instruire sur les choses où
ils sont obligés de parler. Cependant
quel intérêt peut-on prendre présentement
à une Avanture si opposée à nos Mœurs?
Quelle apparence y a-t-il qu'aucun de
ceux qui ont entendu Agamemnon, ren-
contre de sa vie une occasion de dire par
combien de bonnes raisons il falloit ap-
aiser Diane, Et sacrifier Iphigénie?
Que nous servira d'être persuadés que
les Grecs firent fort sagement de conten-
ter cette Déesse vindicative, qui n'au-
roit pas manqué sans ce Sacrifice de ren-
verser toutes les machines de leur Armée,
Et de prendre le bon Priam sous sa pro-
tection? Mais quand il arriveroit que l'on

„ se pût entretenir sérieusement de ces Con-
 „ tes-là, auroit-on bonne grace de se ser-
 „ vir de ces expressions outrées, & de ces
 „ figures extravagantes, contraires aux
 „ véritables mouvemens de la Nature, au
 „ Bon-sens & à l'air simple & facile a-
 „ vec lequel les honnêtes-gens ont accoutu-
 „ mé de s'expliquer ? Car enfin, tout ce
 „ qui n'est point conforme à la Nature,
 „ est opposé à la véritable Eloquence.

„ Bien que ce Censeur poussât son o-
 „ pinion trop loin, parce qu'en effet les
 „ quatre Parties du Discours d'Agamem-
 „ non traitoient des points de Morale
 „ qui peuvent tomber tous les jours dans
 „ la Conversation, sa Critique néan-
 „ moins ne me déplut pas ; & la chaleur
 „ qu'il avoit témoignée, m'excita de tel-
 „ le sorte à dire ce que j'en pensois, que
 „ quelque résolution que j'eusse faite de
 „ ne pas déclarer mes sentimens devant
 „ tant de monde, je ne pûs m'empê-
 „ cher de parler de la sorte.

„ JE NE VEUX, dis-je, condamner per-
 „ sonne en particulier, ni censurer le Dis-
 „ cours d'Agamemnon ; mais tout ce qui
 „ vient d'être dit en général sur les sujets
 „ ordinaires des Déclamations, est fort de
 „ mon

„ mon goût. Il me semble que j'entens
„ un homme qui rêve, ou qui est hors
„ de son bon sens, quand un Déclama-
„ teur bien nourri, & sain de tous ses
„ membres, crie à pleine tête, comme
„ j'en ai vû quelques-uns : *C'est pour vous,*
„ *mes Concitoyens, que j'ai perdu les yeux,*
„ *donnez-moi un guide qui me reconduise*
„ *entre les bras de mes enfans, que j'ai*
„ *abandonnés pour vous garantir de la fu-*
„ *reur des ennemis. Qui me rendra le*
„ *sang que j'ai répandu pour vous ! Sou-*
„ *tenez ce corps affcibli par les fatigues*
„ *de la guerre. Ces blessures honorables*
„ *que vous voyez, ont sauvé vôte Liber-*
„ *té ; elles sont comme autant de bouches*
„ *qui vous demandent quelque secours, &*
„ *qui témoignent ce que j'ai mérité de la*
„ *République.* Néanmoins on se resou-
„ droit à souffrir ces discours imperti-
„ nens, s'ils étoient de quelque utilité
„ pour parvenir à la perfection de l'E-
„ loquence : mais bien loin que les E-
„ coliers tirent du profit de ces sujets
„ pompeux, & de ces expressions for-
„ cées, quand ils sortent de là, il semble
„ qu'ils viennent d'un autre monde. Ils
„ sont même incapables de la Conversa-
„ tion des honnêtes gens ; & dès qu'ils

„ ont perdu de vûë le Théâtre de leurs
„ Ecôles, ils n'ont pas le courage de
„ parler en public. Cela vient de ce que
„ ces lieux destinés à l'instruction de la
„ Jeunesse, où l'on ne devoit enseigner
„ que ce qui est propre à leur éduca-
„ tion, ne servent qu'à les amuser, &
„ qu'on n'y apprend autre chose que de
„ ces fables ridicules. En effet, vous
„ les entendez retenir continuellement
„ du bruit *des chaînes que les Pirates pré-*
„ *parent aux malheureux qui ont été pouf-*
„ *sés par la tempête sur des côtes desertes ;*
„ l'on n'y parle que *des prodiges de la*
„ *cruauté des Tyrans, qui pour faire vio-*
„ *lence à la nature, commandent aux En-*
„ *fans d'être les bourreaux de leurs Peres.*
„ Enfin l'on n'entretient les Auditeurs
„ que de *ces Oracles barbares qui deman-*
„ *dent qu'un certain nombre de Vierges*
„ *soient immolées pour faire cesser la Pes-*
„ *te, & pour appaiser la colere des Dieux.*
„ Cependant ces figures chimeriques for-
„ ment insensiblement dans les Jeunes
„ gens une habitude à ne dire jamais
„ les choses en termes justes & natu-
„ rels. Il arrive même assez souvent,
„ qu'elles noircissent leur esprit par des
„ idées affreuses, & qu'elles leur donnent
„ en

„ en quelque sorte des leçons de cruau-
„ té. Mais ce n'est pas seulement dans
„ les Sujets élevez qu'on les accoutume à
„ ce dérèglement; car quand leurs Maî-
„ tres changent de matière dans les le-
„ çons qu'ils leur donnent, & qu'ils se
„ relâchent quelquefois à parler de ces
„ Passions, dont le caractère est opposé
„ aux figures enflées du haut Stile, ils
„ tombent tout d'un coup dans un excès
„ contraire à l'autre: ils ne se servent
„ que de diminutifs; toutes leurs paroles
„ sont doucereuses & confites (pour ainsi
„ dire) dans le miel; leurs pensées sont
„ plates & pueriles. Ils font des pointes
„ & des jeux de mots en parlant de leur
„ amour, & ils affectent d'accompagner
„ leur expression d'un air languissant; à
„ force d'être tendre, elle devient fade,
„ & enfin elle ne paroît pas moins ridi-
„ cule dans ce genre d'Eloquence que
„ dans l'autre. De sorte qu'il est aussi
„ peu possible à un Jeune homme d'a-
„ voir le goût du bon Stile parmi ces
„ mauvais exemples, que de prendre l'air
„ noble & aisé de la Cour parmi la pe-
„ danterie de l'école.
„ N'en déplaise à ces Déclamateurs, nous
„ pouvons dire qu'ils ont été les premiers

„ corrupteurs de l'Eloquence. Ils ont
„ avili cet Art admirable qui faisoit re-
„ gner Periclès & Démosthène sur l'es-
„ prit des hommes , & en ont fait un
„ jouët & un amusement d'enfans. Ils
„ lui ont ôté la force des pensées , en ne
„ s'appliquant qu'à l'arrangement des
„ mots , & à la cadence pompeuse des
„ périodes : car avant que ces docteurs
„ nourris dans l'obscurité , & qui n'ont
„ jamais rien vû que leurs livres , euf-
„ sent gâté l'esprit des Jeunes gens par
„ leurs méchantes maximes, l'Eloquen-
„ ce s'attachoit à former le jugement ;
„ la verité , la raison , la clarté étoient
„ son but & sa regle dans tous les dis-
„ cours ; elle n'étoit soutenüe que de la
„ grandeur des choses , & non pas de la
„ pompe des mots : jamais elle ne s'é-
„ chapoit dans ces Enthousiasmes qui
„ transportent un Auditeur comme par
„ magie dans des pays perdus , & qui ne
„ le ramenant au sujet qu'après avoir
„ lassé son attention. La Poësie même,
„ qui prend de plus grandes licences , étoit
„ libre sans effronterie , & ornée sans af-
„ fection ; elle parloit le Langage des
„ Dieux sans dire des extravagances. So-
„ phocle & Euripide prénoient quelque-
„ fois

„ fois le Cothurne, mais ils ne montoient
„ pas sur des échasses comme font des
„ Poètes de nôtre tems. Homere qui
„ favoit bien jusqu'où le Poëme héroïque
„ doit aller, ne guindoit pas son Stile
„ jusqu'au *Galimatias*, quand il le vou-
„ loit élever jusqu'au *Sublime*; car il y a
„ une simplicité d'expression qui n'ôte
„ rien à la grandeur des pensées, & il
„ ne s'ensuit pas que parce qu'une cho-
„ se est grande, il faille l'exprimer par
„ de grands mots. En effet, ce Poëte
„ incomparable composa des Vers si ma-
„ gnifiques dans ce genre-là, que Pin-
„ dare & les neuf Poètes Lyriques n'o-
„ sant se promettre de les égaler, ont é-
„ té contraints de tenter une autre sorte
„ de Poësie. Si l'on dit que l'exemple
„ des Poètes ne se peut appliquer à l'u-
„ sage des Orateurs, voyons si Platon,
„ Eschine ou Démosthène, ont voulu
„ prendre des leçons de ces gens qu'ils
„ nommoient Sophistes, & que nous ap-
„ pellons Pédans. Au contraire, ils les
„ ont toujours décriés comme des cor-
„ rupteurs des Mœurs & du Langage.
„ Platon entre autres les a bannis de sa
„ République, & disoit d'eux aussi bien
„ que des Poètes, *donnons-leur des Cou-*
„ ronnées,

„ *ronnes, mais que ce soit pour les chasser*
„ *honorablement de nôtre Etat.*

„ La sage, & si je l'ose dire, la chaste
„ Eloquence n'a rien que de réel, de so-
„ lide & de veritable; & s'il m'est per-
„ mis de parler ainsi, elle ne met point
„ de mouches & de fard sur son visage
„ pour paroître agréable : sa grace n'é-
„ clate jamais par des couleurs emprun-
„ tées, tous ses ornemens lui sont pro-
„ pres, & c'est par les traits de sa
„ beauté naturelle qu'elle charme, &
„ qu'elle persuade; son air majestueux
„ met entre elle & la fausse Eloquen-
„ ce, la même difference que l'on re-
„ marque entre une honnête femme &
„ une coquette. Cette causeuse, cette
„ grande diseuse de rien; en un mot,
„ cette monstrueuse Eloquence des Dé-
„ clamateurs a passé depuis peu de l'A-
„ sie dans la Grèce, où elle a répandu
„ un air contagieux qui a infecté les es-
„ prits des Jeunes gens : ceux mêmes
„ qui sembloient promettre de gran-
„ des choses, & qui avoient conservé
„ jusques alors le goût du bon Stile,
„ & la pureté du Langage, n'ont pû se
„ défendre de cette corruption. Depuis
„ ce changement, nous n'avons vû per-
„ sonne

„ sonne qui ait atteint la perfection de
„ Thucydide, ni qui ait égalé Hyperide : il n'a pas même paru de Poësie
„ qui n'ait été pleine de cette *Enflure*
„ *Asiatique* ; & tous les Ouvrages de
„ nôtre tems, de même que ces corps
„ qui n'ont pris qu'une mauvaise nourriture, n'ont pû parvenir jusqu'à la
„ Vieillesse. La plupart des Beaux Arts
„ n'ont pas eu un meilleur sort, & nous
„ avons vû la Peinture décliner peu à
„ peu depuis que les Egyptiens ont été
„ assez hardis pour entreprendre de
„ l'enseigner par une méthode plus
„ courte & plus aisée que celle de Zeuxis & d'Apellés.

„ Durant que je parlois de la sorte, &
„ que la chaleur de mon discours m'emportoit plus loin que je ne m'étois proposé, Agamemnon étoit sorti de son
„ École, après avoir reçu de ceux qui s'y
„ étoient arrêtés, l'applaudissement que
„ l'on donne d'ordinaire à ceux qui viennent de parler en public, quand ils descendent du Théâtre ; & comme il est
„ mal-aisé de se moderer sur l'amour des
„ louanges, il venoit sans doute en mandier quelqu'une auprès de nous : mais
„ voyant que je parlois avec assez d'action,
„ &

„ & que je ne faisois pas semblant de l'ap-
 „ percevoir, il se vint placer derriere moi
 „ pour m'entendre. Après m'avoir donné
 „ quelque attention, l'impatience le prit.
 „ Je ne sai s'il eut peur que ma Censure,
 „ qui n'avoit pour objet que l'Eloquence
 „ en général, ne descendît à une Critique
 „ de la sienne en particulier; ou si cet
 „ homme accoutumé à regenter les au-
 „ tres, ne pût souffrir que je me fisse écou-
 „ ter plus longtems sous le Portique;
 „ tout d'un coup il fendit la presse, & me
 „ frappant doucement sur l'épaule, il
 „ m'interrompit d'un air pédantesque, &
 „ dit en souriant : *Jeune homme, puisque*
 „ *vous tenez un discours qui n'est pas du*
 „ *goût de nôtre siecle, & que vous êtes en-*
 „ *core dans les bons sentimens, c'est une*
 „ *qualité si rare, que vous méritez bien*
 „ *que je ne vous cache pas le secret de*
 „ *nôtre Profession. Sachez donc que je*
 „ *m'accommode autant que je le puis, aux*
 „ *erreurs du tems, & qu'encore qu'elles*
 „ *n'ayent pas tout-à-fait corrompu mon*
 „ *Jugement, non plus que le vôtre, je*
 „ *suis contraint néanmoins de me laisser en-*
 „ *traîner au torrent, & de suivre plutôt*
 „ *ce qui est capable de plaire à la foule des*
 „ *Auditeurs, qu'à un petit nombre d'hon-*
 „ *nê-*

„ nêtes-gens. Car leur approbation ne
 „ suffit pas pour établir la Réputation
 „ d'un Orateur; c'est la Voix publique qu'on
 „ en croit, & le plus grand nombre l'em-
 „ porte toujours. Ce ne sont donc pas les
 „ Professeurs à qui l'on doit imputer l'a-
 „ bus des Déclamations: s'ils n'avoient pas
 „ de complaisance pour la folie du siècle;
 „ s'ils s'attachoient scrupuleusement à la
 „ pureté de l'ancienne Eloquence, leurs
 „ Ecôles deviendroient desertes, & cette
 „ multitude d'Ecôliers qui fait la gloire
 „ & la fortune d'un Maître, se dissipe-
 „ roit aussi-tôt pour courir après un autre
 „ dont la Méthode fût plus conforme à
 „ leurs inclinations. Il faut pour un Dis-
 „ cours public des pensées brillantes, des
 „ expressions hardies, de l'Invention, du
 „ feu d'esprit, & debiter tout cela effron-
 „ tément. Qu'importe qu'il y ait de la rai-
 „ son, de l'ordre, du bon-sens, pourvu
 „ qu'on impose, & qu'il n'y ait que deux
 „ ou trois hommes dans toute une Assen-
 „ blée, qui s'apperçoivent de vos défauts!
 „ Les Declamateurs ne sont pas en cela
 „ fort éloignés de la servitude des Parasi-
 „ tes, qui pour avoir place dans les bonnes
 „ tables, tiennent presque toujours un lan-
 „ gage contraire à leurs sentimens. S'ils
 „ ne

„ ne tendoient ces pieges à la vanité des
„ grands Seigneurs, ils courroient souvent
„ fortune de faire de mauvais repas. En
„ bonne foi, conseillerez-vous à ce Pa-
„ rasite de se laisser mourir de faim, plû-
„ tôt que de trahir la verité? Voudriez-
„ vous qu'un Pêcheur se morfondît inuti-
„ lement sur le rivage, plûôt que de met-
„ tre quelque appas au bout de son hame-
„ çon? Il en est de même des Déclama-
„ teurs que vous condamnez. Ce n'est point
„ à eux qu'il se faut prendre de cette cor-
„ ruption; c'est aux Peres de famille qui
„ ne veulent pas que l'on élève les Jeu-
„ nes gens dans les formes d'une Discipli-
„ ne severe; qui ont une impatience dé-
„ raisonnable de les avancer dans leurs
„ Etudes, & qui voudroient que leurs
„ Enfans fussent, pour ainsi dire, éloquens
„ dès le berceau. De-là vient que l'Erudi-
„ tion qu'ils rapportent des Ecôles est sem-
„ blable aux fruits que l'on fait mûrir par
„ artifice, & qui n'ont ni le goût ni la beau-
„ té de ceux qui viennent dans la saison.
„ L'ambition que l'on a de les pousser de
„ bonne heure dans le Barreau & dans les
„ Charges de la République, fait qu'ils y
„ entrent comme dans un nouveau monde,
„ & qu'ils sont d'ordinaire accablés du poids
„ de

„ de leur Dignité : cependant , si l'on vou-
 „ loit laisser conduire la Jeunesse par les
 „ degrés d'une Education bien réglée ; s'il
 „ étoit permis aux Professeurs de mesurer
 „ aux talens naturels d'un Ecôlier , les le-
 „ çons qu'ils lui donnent ; s'ils pouvoient
 „ suivre avec patience le progrès qu'il est
 „ capable de faire , & former ses Mœurs
 „ & son Jugement en polissant son Es-
 „ prit ; alors on pourroit esperer de voir
 „ revivre dans nôtre siecle l'Eloquence de
 „ Démosthène ; alors les Jeunes gens ap-
 „ prendroient dans l'Ecôle ce qu'il faut
 „ savoir pour réüssir dans le commerce du
 „ Monde , & passeroient avec succès de
 „ l'Etude à la Conversation des honnêtes-
 „ gens. Au lieu que les Ecôliers ne font
 „ que badiner dans l'Ecôle , ou se moquer
 „ de leurs Maîtres ; & en sortent si mal
 „ instruits , qu'ils se font moquer d'eux
 „ dans le Barreau. Mais ce que je trou-
 „ ve de plus ridicule , c'est que les Vieil-
 „ lards n'osent avouër de bonne foi , qu'ils
 „ n'ont pas été bien élevés dans leur jeu-
 „ nesse , & qu'ils veulent que leurs En-
 „ fans se reglent sur le mauvais Exemple
 „ de leur propre Education.

„ Le Discours d'Agamemnon me parut
 „ si

„ si raisonnable & si sincere (1), que je
 „ n'eus pas le mot à dire, & comme je
 „ n'ai jamais été assez fou pour m'ériger
 „ en reformateur du siècle, je ne m'opî-
 „ niâtrai point à combattre de si bonnes
 „ maximes. Ainsi je pris congé brusque-
 „ ment d'Agamemnon & de la compa-
 „ gnie pour aller trouver Asclite”.

N'EST-IL pas vrai, Monsieur, qu'il y
 a en cet endroit de Pétrone des traits d'u-
 ne Satire fine & délicate comme vous la
 demandez, & qu'ils semblent faits exprès
 pour tourner en ridicule la fausse Eloquen-
 ce, contre laquelle nos Amis parlèrent si
 sagement chez vous? N'avoient-ils pas
 raison de dire qu'on la souffroit avec peine
 dans les Ecôles, mais qu'elle étoit intup-
 portable par tout ailleurs? Ne vous sou-
 vient-il pas qu'ils la blâmoient de n'avoir
 aucun égard à la dignité de celui qui par-
 le, ni à la qualité de ceux qui écoutent,
 ni à la condition des tems, ni à la majesté
 du lieu? Qu'ils l'accusoient avec sujet de
 n'ob-

(1) En effet, Pétrone fait parler trop raisonna-
 blement un homme à qui d'abord il a donné le
 caractère d'un Pédant, lui qui par tout ailleurs con-
 serve si bien le caractère des personnes qu'il fait
 parler. Mais il faut croire que son humeur étoit
 de

n'observer point d'ordre dans son dessein, point de suite dans son discours, point de justesse dans son expression, ni de bornes dans sa durée? Ne futes-vous pas bien aise d'entendre celui d'entre eux qui dit toujours ses avis avec plus de chaleur & de liberté que les autres, se récrier sur le mot de *Durée*; & pester si plaisamment contre la longueur ennuyeuse de ces Discours, d'où l'on sort comme des mauvais songes, & dont on ne remporte rien que de l'ennui & du chagrin? Il vouloit établir en France la Loi de Pompée, *de la mesure des Horloges d'eau* pour les actions publiques, & que personne n'en fût exempt. Mais l'endroit où je trouvai sa Critique la plus agréable, fut la peinture naïve qu'il nous fit de ces Harangueurs froids & ennuyeux, qui commencent leurs Discours d'une voix fausse & languissante par ces mots: *C'est un Problème ordinaire chez les anciens Philosophes*; & cet autre, *Si la lumière du Soleil est impénétrable à nos regards*;

de tourner la Raïson même en ridicule, lorsqu'il se moquoit de ceux qui lui déplaisoient, bien qu'il les trouvât raisonnables en de certaines choses. Cette Remarque se trouve dans les premières éditions de ce Fragment.

gards; si le cours des Astres, & la rapidité du Firmament, &c. Encore, ajoutoit-il, si nous en étions quittes pour l'Exorde, on se resoudroit d'abord à leur pardonner ces premières fautes; mais d'ordinaire le reste de la Piece n'est rempli que de grands raisonnemens hors d'œuvre, de lambeaux décousus, & de lieux communs cités sans besoin & sans discretion. Ils seroient marries de nous pardonner un seul passage du *divin Platon*, ou du *savant Trismegiste*. L'Architecte enfin bâtit la maison avec aussi peu de jugement qu'il bâtit le portail, & tout leur Ouvrage ressemble à la Venus que ce Sculpteur ignorant avoit fait riche, parce qu'il n'avoit pû la faire belle. Cependant cette Eloquence a trouvé des admirateurs, & des gens qui se sont attachés à l'imiter. Elle a eu son cours parmi nous comme les Vers de Ronsard. Malherbe a commencé de nous donner le goût de la bonne Poësie, & les SATIRES de Boileau nous déferont à la fin des méchans Poëtes. Plût à Dieu qu'il en pût faire autant des méchans Orateurs! Mais le nombre en est trop grand; cette maladie s'est répandue dans le Barreau, comme celle des Abderites dont parle Lucien dans
cette

cette raillerie ingénieuse qu'il a faite des Historiens de son tems. A force d'avoir entendu les Tragédies d'Euripide, tous ces pauvres gens en recitoient sans cesse les Vers, comme s'ils avoient été dans les rêveries d'une fièvre chaude. Et ces Historiens qu'il leur compare, voulant imiter Herodote & Thucydide, commençoient leur Histoire de la Guerre des Parthes par des Avant-discours aussi impertinens que les Exordes de nos Déclamateurs.

Nôtre Ami, s'il vous en souvient, n'en seroit pas demeuré là, & auroit peut être fait des Portraits trop ressemblans des personnes qu'il vouloit censurer, si un autre plus modeste que lui, n'eût pris la parole, & dit des choses qui vous parurent si raisonnable, que vous souhaitâtes alors de les avoir par écrit. J'ai fait un effort pour vous contenter, & vous trouverez peut-être, que je les ai écrites à peu près comme vous les avez entendues.

„ P U I S Q U E vous avez parlé de cet
 „ endroit de Lucien, trouvez bon, dit
 „ notre sage Ami, que je vous interrom-
 „ pe, & que je dise à mon tour qu'il est
 „ vrai que ce Discours qu'il a fait sur la
 „ Maniere dont il faut écrire l'Histoire,
 Tom. I. E „ est

„ est le chef-d'œuvre de l'Esprit le plus
„ délicat de l'Antiquité. Je suis persuadé
„ qu'après Cicéron & Quintilien, nous
„ ne saurions prendre un meilleur Maî-
„ tre de l'Eloquence ; & que les pré-
„ ceptes qu'il donne aux Historiens, se
„ peuvent presque tous appliquer à l'in-
„ struction de ceux qui font profession
„ de parler en public. Mais pour ap-
„ pliquer à notre usage ce qu'il en a
„ dit, & ce que d'autres, qui ont excel-
„ lé dans cette Science, en ont écrit a-
„ vant & après lui, je voudrois le tour-
„ ner de la sorte.

„ Pour acquérir la perfection de l'Elo-
„ quence, il faut avoir un fonds de bon-
„ sens & de bon esprit, l'imagination vi-
„ ve, la mémoire fidelle, la présence agréa-
„ ble, le son de la voix net, la pronon-
„ ciation correcte, le geste noble, une
„ assurance honnête, & une grande faci-
„ lité de parler. Les quatre dernières qua-
„ lités se peuvent aquérir par les préceptes
„ de l'Art, & par un long exercice ; les
„ autres sont des dons de la Nature, que
„ l'art peut polir, mais qu'il ne sauroit
„ donner. Ces talens qui embrassent beau-
„ coup de choses, n'achèvent pas néan-
„ moins un Orateur ; l'étude & le com-
„ merce

„ merce du monde peuvent faire tout
 „ le reste. Avant que d'entreprendre
 „ de parler en public, il faut que la lec-
 „ ture des Auteurs qui ont quelque ré-
 „ putation, & particulièrement des ori-
 „ ginaux en chaque Science, ait enrichi
 „ nôtre esprit; il faut que la conversa-
 „ tion des Savans, & le conseil d'un Cen-
 „ seur honnête, habile & de nos Amis,
 „ nous enseignent l'usage, & nous ap-
 „ prennent à le régler sur le goût de
 „ nôtre siècle. Il est bon aussi que l'en-
 „ tretien des plus sages Courtisans, que
 „ les visites sérieuses chez les femmes
 „ d'esprit, & enfin que la lecture des
 „ meilleurs Ouvrages du tems, & même
 „ l'essai de la Poësie, ayent poli nos
 „ mœurs & nôtre langage.

„ S'il est vrai qu'un homme puisse jamais
 „ être assez heureux pour posséder ces a-
 „ vantages, voici de quelle façon il peut
 „ appliquer les préceptes que donnent
 „ Lucien & les autres qui en ont parlé.
 „ Lorsque le choix du sujet dépend de
 „ l'Orateur, il le doit prendre susceptible
 „ de force & d'ornement : il doit jeter de
 „ l'ordre dans son dessein, & de la liaison
 „ dans ses pensées; & s'il est possible, il
 „ ne faut pas que son Discours dure plus

„ d'une heure. Sa diction doit être pure
„ & propre à son sujet, riche & ornée
„ sans fard, forte & serrée sans sèche-
„ resse, convenable à celui qui parle,
„ au lieu, au tems & aux auditeurs. On
„ ne sauroit trop éviter les mots qui ne
„ sont plus en usage, ou ceux que l'on
„ affecte dans l'entretien des Dames à
„ cause de leur nouveauté. Ayons plus
„ de soin de nous rendre intelligibles,
„ que de paroître doctes; parlons de
„ sorte que le Peuple nous entende, &
„ que les Savans nous louent. Fuyons
„ néanmoins ces expressions que Mal-
„ herbe appelle *Plebées*, aussi bien que
„ celles qui sentent le *Phébus*, & qui
„ s'échappent jusqu'aux plus grandes li-
„ cences de la Poésie. Evitons cette *En-
„ flure Asiatique* ennemie du bon-sens
„ & de la vérité. Qu'un Orateur se sou-
„ vienne toujours que c'est à la *Vérité*
„ seule qu'il doit immoler les premières
„ productions de la chaleur de l'esprit :
„ Qu'il se détache courageusement de tous
„ les intérêts qui le pourroient engager à
„ une flatterie servile: Qu'il mette un frein
„ à sa langue, & à cette inclination mé-
„ disante qui le porte à la satire: Enfin,
„ qu'il surmonte un sot orgueil qui l'em-
„ pêche

„ pêche de prendre de bons conseils, &
 „ qu'il se défie de l'amour aveugle que
 „ tous les hommes ont pour leurs pro-
 „ pres ouvrages. Sa narration doit être
 „ exacte, claire, serrée; il faut qu'on y
 „ remarque par tout du désintéressement
 „ & de la bonne-foi : elle doit couler
 „ majestueusement comme les grands fleu-
 „ ves, & non pas avec rapidité comme
 „ les torrens. La grandeur des choses
 „ qu'elle traite, & non pas la grandeur
 „ des mots dont elle se sert, doit faire
 „ son élévation. Jamais elle ne sauroit
 „ être trop scrupuleuse à rejeter ce qui
 „ peut blesser la vrai-semblance. Il lui
 „ est permis de s'écarter quelquefois de
 „ son sujet, pourvû qu'elle ne s'égare pas,
 „ & qu'elle y revienne aussi-tôt avec plus
 „ de force ou d'agrément. Ses compa-
 „ raisons doivent être justes & courtes,
 „ ses metaphores suivies & naturelles, ses
 „ citations choisies & peu fréquentes, &
 „ moins encore dans une Langue étran-
 „ gere que dans sa Langue naturelle,
 „ si ce n'est qu'elles ne se puissent tra-
 „ duire avec la même beauté, où
 „ qu'elles ayent plus de poids & d'au-
 „ torité dans leur Langue. Il doit évi-
 „ ter les rencontres froides, les prover-
 „ bes,

„ bes, les équivoques, les pointes & les
 „ jeux de mots, comme de mauvaises ha-
 „ bitudes d'une éducation basse, & com-
 „ me des ornemens indignes de la veri-
 „ table Eloquence. On les pardonne a-
 „ vec peine aux honnêtes gens, même
 „ en badinant dans une conversation li-
 „ bre. Il faut enfin que les Passions soient
 „ amenées, & que leurs mouvemens fo-
 „ ient menagés avec discretion, & mêlés
 „ d'une grande variété. Il faut que les
 „ figures en soient disposées avec tant de
 „ délicateffe, & que l'art en soit si caché,
 „ qu'on ne reproche jamais à l'Orateur,
 „ que son Discours ressemble aux recêt-
 „ tes de ces Operateurs qui n'ont qu'un
 „ remede pour toutes les maladies, & qui
 „ mettent toujours les mêmes drogues
 „ & la même doze pour les compo-
 „ ser.

Voilà, Monsieur, si je ne me trompe,
 ce que nôtre judicieux Ami nous dit l'au-
 tre jour sur cette matiere. Je crois que je
 vous aurai fait plaisir de l'écrire, au moins
 vous puis-je assurer que je n'ai eu d'autre
 but que celui-là, & de défendre nos sen-
 timens contre l'admirateur de **

Après ce que je vous ai dit de Pétrone,
 vous me croirez bien hardi d'entreprendre
 de

de vous faire voir en nôtre Langue quelques traits de ce qui nous reste de ses Ouvrages : cependant vous devez me savoir un peu de gré de l'essai que j'en ai fait pour vous contenter. Je vous prie même de trouver bon qu'il demeure entre nous, parce qu'il est difficile d'imiter parfaitement la politesse de cet Auteur. Voici donc à peu près de quelle maniere il conte la Nouvelle de la *Matrone d'Ephese*, que vous avez tant d'envie d'entendre.

„ Lors qu'Eumolpe eut garanti ses a-
 „ mis du danger où ils s'étoient trouvés
 „ dans le Vaisseau de Lycas, & que par
 „ son adresse il eut apaisé ceux qui étoient
 „ entrez dans la querelle en faveur de Pun
 „ ou de l'autre des deux partis, il n'ou-
 „ blia rien pour faire cesser leur ressentiment;
 „ & afin d'achever cette reconcili-
 „ ation, il dit qu'il ne falloit plus parler
 „ que de se divertir. Insensiblement la
 „ Conversation se tourna sur des matieres
 „ agréables. D'abord elle tomba sur l'at-
 „ tachement qu'ont la plupart des femmes
 „ à donner de l'amour, & sur le desir
 „ qu'elles ont d'être aimées; enfin on par-
 „ la de leur facilité à s'engager dans de nou-
 „ velles passions, & de leur legereté à
 „ s'en dégager. Eumolpe n'avoit jamais eu

„ de tendresse pour le sexe. Il ne se piquoit
„ pas non plus de cette discretion qui obli-
„ ge les honnêtes gens à cacher ce qu'ils en
„ pensent : mais il avoit beaucoup d'esprit,
„ & la matiere fournissant assez d'elle-
„ même , il dit cent choses plaisantes pour
„ faire voir que les Femmes ne sont ten-
„ dres que par foiblesse ou par caprice ; qu'-
„ elles ne sont fidelles que par intérêt , ou
„ par crainte ; que la Coqueterie est le fonds
„ de leur humeur , & que leur Vertu n'est
„ qu'une habileté à cacher leurs coquete-
„ ries. Comme sa maniere de parler sen-
„ toit toujours le Poëte , il dit que l'ame
„ des femmes n'est pas moins fardée que
„ leur visage , & qu'il y a de l'artifice en
„ toutes leurs paroles & dans la plupart de
„ leurs actions , mais sur tout dans leurs
„ larmes. Il soutint que c'est le plus grand
„ art dont elles se servent pour tromper les
„ hommes ; qu'après ce qu'il avoit vu , il
„ se defieroit toute sa vie de ces femmes
„ qui pleurent la perte de leurs Amans , ou
„ la mort de leurs Maris.

„ Tisreine & ses Femmes écoutoient ce
„ discours impatientement , & vouloient in-
„ terrompre Eumolpe ; mais il étoit en pos-
„ session de dire tout ce qu'il vouloit , & de
„ le dire si plaisamment avec son air poëti-
„ que ,

„ que, qu'il mettoit toujours les Rieurs de
„ son côté. Comme il vit donc que le reste
„ de la Compagnie souhaitoit d'apprendre
„ ce qu'il avoit vû, & qu'hormis Tifreine
„ chacun avoit les yeux attachés sur lui
„ pour entendre ce qu'il alloit conter, il
„ commença de la sorte :

„ Il y avoit dans la Ville d'Ephèse u-
„ ne Dame dont toute la Grèce admiroit
„ la vertu & la beauté. Le Ciel lui a-
„ voit donné un époux digne d'elle, ils
„ s'aimoient tendrement, & cet amour
„ les rendoit heureux; mais le bonheur
„ dont ils jouïssent ne fut pas de lon-
„ gue durée, & la mort de cet époux fi-
„ nit bien-tôt le cours d'une félicité que
„ tout le monde regardoit avec envie.

„ Cette Dame parut tellement sensi-
„ ble à une si grande perte, qu'il ne
„ faut pas s'étonner si elle donna dans
„ la suite des marques si extraordinai-
„ res de sa douleur. Aussi ne se conten-
„ ta-t-elle pas d'assister, selon la coût-
„ me, à la Pompe funèbre de son ma-
„ ri, on la vit toute échevelée, fondre
„ en larmes, déchirer ses habits, & s'ar-
„ racher les cheveux devant le peuple
„ qui accompagnoit le convoi. Elle a-
„ voit fait embaumer précieusement le

„ corps de son cher époux, qu'elle vou-
„ lut suivre jusqu'au Tombeau, & comme
„ si la mort n'avoit pas eu le pouvoir de
„ les séparer, elle s'y enferma avec
„ lui, résoluë de pleurer nuit & jour,
„ & de se laisser mourir de faim ou de
„ douleur.

„ Ses parens & ses amis ne purent la
„ détourner d'une résolution si cruelle;
„ les Magistrats mêmes furent contraints
„ de la laisser dans ce Tombeau, voyant
„ que par leurs conseils ni par leur auto-
„ rité, ils ne gaignoient rien sur cet esprit
„ abandonné à son desespoir. Ainsi cette
„ Dame devint plus célèbre par l'excès de
„ son affliction, qu'elle ne l'étoit aupara-
„ vant par sa vertu, ni par sa beauté.

„ Elle avoit déjà passé deux jours sans
„ prendre aucune nourriture, n'ayant
„ pour toute compagnie qu'une femme
„ affectionnée, qui mêloit ses larmes aux
„ larmes de sa maîtresse, & qui prenoit le
„ soin d'entretenir la lumière qui les
„ éclairoit dans l'obscurité de ce Sepul-
„ chre. On ne parloit d'autre chose dans
„ la Ville d'Ephese, & chacun la propo-
„ soit comme un exemple admirable d'a-
„ mour & de fidélité.

„ En ce tems-là le Gouverneur de la
„ Pro-

„ Province avoit fait attacher en croix
„ quelques Voleurs tout proche du lieu où
„ la vertueuse Dame se consumoit en re-
„ grets. Le Soldat commandé pour gar-
„ der les croix pendant la nuit, de peur
„ que les corps ne fussent enlevés, ap-
„ perçut cette lumière qui étoit dans le
„ Sepulchre, & crût entendre les plain-
„ tes d'une personne affligée. Aussi-tôt
„ par un mouvement de curiosité com-
„ mun à tous les hommes, il s'avança
„ quelques pas de ce côté-là, & enten-
„ dant redoubler les mêmes plaintes, il
„ descendit enfin dans le Sepulchre pour
„ s'éclaircir de la vérité.

„ Au bruit qu'il fit en entrant, cette
„ Dame désolée, qui tenoit les yeux atta-
„ chés sur le Cercueil de son Époux, ne
„ pût s'empêcher de les tourner vers cet
„ inconnu. Si malgré sa douleur elle fut
„ surprise de son abord, ce Soldat ne le
„ fut pas moins d'un spectacle si lugubre;
„ mais sa plus grande peine fut de s'assu-
„ rer si ce n'étoit point une illusion, & si
„ ce Cercueil & ces femmes qui le gar-
„ doient, n'étoient pas autant de Fantômes.

„ Néanmoins dès qu'il fut revenu de son
„ premier étonnement, il vit bien que ces
„ objets devoient causer plus de compas-

„ sion que de craintes. Les plaintes qu'il
„ entendoit, lui firent comprendre à la
„ fin le sujet d'une affliction si extraor-
„ dinaire. Il remarqua aussi sur le visa-
„ ge abattu de cette Dame affligée, des
„ charmes que la douleur & l'abstinen-
„ ce n'avoient que bien peu diminués:
„ Et comme l'amour s'insinue aisément
„ dans les cœurs par la pitié, il plaignit
„ cette Dame, & l'aima presque en un
„ moment; de sorte que pour conserver
„ ce qu'il aimoit, il fut chercher quel-
„ que nourriture, qu'il porta aussi-tôt
„ dans ce Tombeau.

„ Alors il n'oublia rien pour la détour-
„ ner d'une résolution si funeste; il lui
„ dit que la sortie de ce monde étoit la
„ même pour tous les hommes, & lui re-
„ présenta que la fin de la vie étant iné-
„ vitable, les regrets de sa perte étoient
„ inutiles. Il se servit enfin de toutes les
„ raisons qu'on employe d'ordinaire pour
„ adoucir de semblables afflictions: mais
„ cette Dame au lieu d'écouter sa conso-
„ lation, redoubloit les efforts de sa dou-
„ leur, se meurtrissoit le sein avec plus de
„ violence qu'auparavant, & s'arrachoit
„ les cheveux, qu'elle jettoit sur le Cer-
„ cueil de son cher Epoux, comme de
„ nou-

„ nouveaux sacrifices de son amour & de
 „ son desespoir.

„ Le Soldat ne se rebuta point de cet-
 „ te obstination, & s'imaginant qu'il pour-
 „ roit fléchir plus aisément la Maîtresse
 „ par l'exemple de la Suivante, il essaya
 „ de persuader celle-ci par toutes sortes de
 „ moyens. Comme sa douleur étoit moins
 „ forte, & qu'elle n'avoit pas trop bien
 „ résolu de se laisser mourir de faim, elle
 „ ne pût résister plus long tems au pressant
 „ besoin de manger; & à la vûë des vian-
 „ des qui la tentoient davantage que tous
 „ les discours de ce consolateur, enfin
 „ elle se laissa vaincre, & surmontant un
 „ reste de pudeur qu'elle avoit de montrer
 „ moins de courage que sa Maîtresse, elle
 „ tendit la main pour recevoir le secours
 „ qu'on lui offroit si généreusement.

„ Dès qu'elle eut repris quelque vi-
 „ gueur par un peu de nourriture, elle
 „ se mit à combattre elle-même la dou-
 „ leur de sa Maîtresse par toutes les rai-
 „ sons que son amitié ou l'envie de sortir
 „ d'un si triste lieu lui purent inspirer.
 „ Que vous servira, disoit-elle, de finir
 „ vos jours dans ce Tombeau, & de ren-
 „ dre ici à la destinée une ame qu'elle ne
 „ vous demande pas encore?

„ N'exercez point sur vous ces injustes rigueurs :
 „ Que votre desespoir épargne un peu vos charmes ,
 „ Les Dieux peu touchés de vos larmes ,
 „ Ne vous rendront jamais l'Objet de vos douleurs.
 „ Vivez , mangez , & cessez de pleurer.
 „ Malgré de votre Epoux la perte douloureuse ,
 „ Il ne tient qu'à vous d'être heureuse ,
 „ Vous avez dans vos yeux dequoi la réparer.

„ Si votre mari étoit à votre place, il
 „ seroit sans doute plus raisonnable que
 „ vous n'êtes : on n'a point vû d'homme
 „ s'enterrer tout vif après la mort de sa
 „ femme. Croyez-moi , défaites-vous
 „ d'une foiblesse qu'on auroit droit de re-
 „ procher à nôtre Sexe, & jouissez des
 „ avantages de la lumière tant qu'il vous
 „ sera permis. Ce corps que vous arrosez
 „ de vos larmes, n'est plus bon qu'à vous
 „ apprendre quel est le prix & la brieve-
 „ té de la Vie, & de quelle façon vous
 „ devez la ménager.

„ La faim & le désir naturel de se con-
 „ server, sont de puissans séducteurs en de
 „ pareilles occasions ; les personnes mêmes
 „ les plus desesperées ont de la peine à ne
 „ pas écouter ceux qui leur conseillent de
 „ vivre. Il ne faut donc pas trouver étran-
 „ ge si cette Femme qui paroïssoit résolüe

„ à

„ à mourir de sa douleur, fut contrainte
 „ de succomber à ces persuasions & à
 „ l'exemple de sa Suivante.

„ Ce Soldat officieux voyant qu'il avoit
 „ gagné sur elle une chose qui lui paroif-
 „ soit d'abord impossible, porta ses desirs
 „ plus loin, & comme l'Amour nous fait
 „ imaginer de la facilité dans toutes les
 „ choses qu'il nous fait desirer, il crût
 „ trouver encore moins de résistance dans
 „ la vertu de cette belle affligée, qu'il
 „ n'avoit fait dans son desespoir.

„ Pour en venir à bout, il lui dit tout
 „ ce que les premiers feux d'une passion
 „ aidée d'une grande espérance, & d'une
 „ occasion favorable, peuvent inspirer de
 „ plus touchant. Le jeune homme ne
 „ paroissoit à la Prude, ni désagréable de
 „ sa personne, ni sans esprit: elle com-
 „ mençoit à remarquer qu'il faisoit toutes
 „ choses avec beaucoup de grace, & qu'il
 „ n'étoit pas incapable de persuader. Dé-
 „ ja cette sympathie secrète, qui fait
 „ plus souvent & plutôt que l'estime la
 „ première liaison des cœurs, agissoit si
 „ fortement sur le sien, que les conseils
 „ de la Suivante (qui n'oublioit rien pour
 „ reconnoître les graces de leur bienfai-
 „ teur) acheverent de la gagner.

„ Pou-

„ Pouvez-vous, lui disoit-elle, moins
„ faire pour celui qui vous a sauvé la vie,
„ que de répondre à son amour, puis-
„ que vous rencontrez heureusement en
„ lui de quoi vous consoler de la perte que
„ vous avez faite? Oubliez, si vous m'en
„ voulez croire, oubliez dans la douceur
„ d'être aimée, le reste de votre dou-
„ leur.

„ C'est pousser trop logetems d'inutiles soupirs ;

„ Ne vous opposez point à ses justes desirs :

„ La Nature vous dit, qu'il est doux de les suivre;

„ Ce n'est pas assez que de vivre,

„ Il faut vivre pour les plaisirs.

„ La Suivante appuyoit ces conseils
„ avec tant de force, qu'il est à croire,
„ qu'elle les auroit pris volontiers pour
„ elle-même. La Maîtresse n'y pût re-
„ sister davantage, tant il est vrai qu'une
„ confidente gagnée est d'un grand se-
„ cours pour un amant. Le moyen a-
„ près tout, que cette femme abattuë par
„ une si longue abstinence, & par l'ex-
„ cès de son déplaisir, eût la force de se
„ défendre contre un Soldat entrepre-
„ nant & passionné.

„ Ils demeurèrent ensemble, non seule-
„ ment

„ ment la première nuit d'une aventure
 „ si rare, mais encore le lendemain & le
 „ jour d'après ; les portes du Sepulchre
 „ si bien fermées , que quiconque y fût
 „ venu auroit pensé sans doute , que cet-
 „ te Dame étoit morte de douleur sur le
 „ corps de son mari.

„ Le Soldat charmé de la beauté de sa
 „ maîtresse , & du secret de sa bonne
 „ fortune , alloit pendant le jour ache-
 „ ter de quoi lui faire bonne chère , &
 „ le portoit dans le Tombeau dès que
 „ la nuit étoit venue. Cependant les pa-
 „ rens d'un de ces Voleurs qu'on avoit
 „ pendus , s'étant apperçus qu'il n'y a-
 „ voit plus de garde auprès d'eux , enle-
 „ verent le corps , & lui rendirent les
 „ derniers devoirs : mais le Soldat ayant
 „ vu le lendemain qu'il n'y avoit plus de
 „ corps à l'une de ces croix , revint au-
 „ près de sa maîtresse tout effrayé de la
 „ crainte du châtiment qu'il avoit meri-
 „ té , & lui conta le malheur qui venoit
 „ de lui arriver.

„ Il n'y alloit pas moins que de la vie ;
 „ le Gouverneur de la Province étoit sé-
 „ vère , ce Soldat desespéroit de sa grace ,
 „ & ne vouloit point attendre sa condam-
 „ nation. Il étoit donc résolu de se tuer
 „ pour

„ pour éviter le honte du suplice, rien
„ ne le pouvoit détourner de cette pen-
„ sée, & sans doute une mort violente
„ alloit ravir à cette belle le second ob-
„ jet de son amour. Déjà ce malheureux
„ Amant la supplioit d'avoir soin de sa sé-
„ pulture, & de le mettre dans ce même
„ Tombeau qui lui devoit être commun
„ avec son époux. Il étoit enfin sur le point
„ d'exécuter un si funeste dessein, lors
„ que cette Dame, qui durant ce discours
„ n'avoit songé qu'aux moyens d'empê-
„ cher sa mort, arrêta le coup de son dé-
„ sespoir.

„ Aux Dieux ne plaise, s'écria-t-elle,
„ que je sois réduite à regretter en même
„ tems la perte de deux personnes, qui
„ me sont si chères, puisqu'il y a des ex-
„ pediens pour m'en garantir. Il est juste
„ que ce qui me reste de mon époux ser-
„ ve à me conserver mon amant; j'aime
„ encore mieux voir pendre le mort,
„ que de voir périr le vivant.

„ A ces mots le Soldat tout transporté
„ de joye, se jette aux pieds de sa maî-
„ tresse, & ravi d'un conseil si ingénieux,
„ il confesse que son amour & ses services
„ sont trop heureusement récompensés.
„ Après cela, ils se mirent tous trois en
„ de-

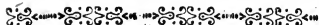
„ devoir de tirer le corps du Cercueil,
 „ le Soldat le chargea sur ses épaules, &
 „ fit si bien avec le secours de ces deux
 „ femmes, qu'il l'attacha sur cette croix
 „ d'où l'on avoit enlevé l'autre.

„ Le lendemain deux amis du mort,
 „ curieux d'apprendre ce qu'étoit deve-
 „ nue sa vertueuse femme, s'en allèrent
 „ de bonne heure vers le Tombeau. Ils
 „ s'entretenoient en chemin des loüan-
 „ ges d'une fidélité si extraordinaire, &
 „ quand ils furent proche des croix, ils
 „ leverent par hazard les yeux sur celle
 „ qui étoit le plus près d'eux, où ils re-
 „ connurent le visage de leur ami. Il a-
 „ voit été si bien embaumé, que les traits
 „ étoient encore assez remarquables. La
 „ peur saisit ces deux hommes à un tel
 „ point, qu'au lieu d'aller jusqu'au Se-
 „ pulchre pour s'en assurer davantage,
 „ ils coururent tous effrayés vers la Ville
 „ d'Ephese, où ils firent avec peine le
 „ recit de qu'ils venoient de voir. La
 „ nouvelle s'en répandit aussi-tôt, le peu-
 „ ple accourut en foule pour voir un
 „ spectacle si nouveau, chacun disant a-
 „ vec étonnement : *Comment se peut-il*
 „ *faire qu'un Mort soit sorti du Cercueil*
 „ *pour aller au Gibet?*

„ En

„ En cet endroit Eumolpe fut contraint
„ de finir son conte , parce qu'il se fit un
„ si grand éclat de rire dans toute la com-
„ pagnie , qu'on ne lui donna plus d'at-
„ tention. Les Mariniers qui s'étoient ap-
„ prochés pour l'entendre , retournerent
„ à leur emploi en battant des mains sur
„ une Avanture si plaisante. Et Tifreine
„ même qui durant le recit d'Eumolpe en
„ avoit rougi de dépit plus d'une fois , ne
„ pût s'empêcher d'en sourire. Le seul
„ Lycas qui avoit un fonds de mauvaise
„ humeur , capable d'empoisonner tou-
„ tes les joyes du monde , se prit à dire ,
„ en branlant la tête d'un air chagrin : Si
„ j'avois été à la place du Gouverneur
„ de la Province , j'aurois fait détacher le
„ Mort de cette croix , & je l'aurois fait
„ remettre dans le Tombeau avec les mê-
„ mes honneurs que la premiere fois ; a-
„ près cela j'aurois fait pendre en sa pla-
„ ce , avec toutes les marques de la der-
„ niere infamie , une si méchante femme.
„ Ce Jugement fut trouvé si à contre-
„ tems , & de si mauvais goût , qu'on ne
„ fit pas seulement semblant de l'enten-
„ dre , & chacun se remit à rire plus fort
„ qu'auparavant.

DE



D E L A V R A Y E

E T

D E L A F A U S S E B E A U T E

D E S

O U V R A G E S D ' E S P R I T . (1).

C H A P I T R E P R E M I E R.

SI l'idée que tous les hommes ont naturellement de la vraie beauté des Ouvrages d'Esprit n'étoit effacée par un grand nombre de faux Jugemens, il n'y auroit pas de si différentes opinions sur leur mérite : car cette idée seroit une règle certaine que l'on seroit obligé de suivre ; à moins que de vouloir s'exposer à la condamnation universelle des Lecteurs, qui découvriraient aisément combien on s'en seroit écarté.

Je ne remarquerai point ici les Causes qui ont formé dans la plupart des esprits l'ha-

(1) Cette Piece a été composée en 1690.

l'habitude si commune de porter tant de Jugemens déraisonnables. Il y en a de générales, qui ont tellement éteint la lumière de l'ame sur tous les objets qui ne sont pas exposés aux sens, qu'il y a des erreurs infinies dans toutes les Sciences, & même jusques dans le discernement du bien & du mal.

Il ya quelques autres Causes particulières qui pourroient empêcher par elles-mêmes de connoître la vraie ou la fausse Beauté des Ouvrages d'Esprit, quand la raison seroit d'ailleurs juste, exacte & éclairée.

Celle qui est la plus ordinaire, est la Précipitation. Car on se hâte de juger, ou par orgueil, pour ne paroître pas ignorant; ou par affection & par haine, selon que l'on est engagé dans quelque parti; ou par imitation, ne jugeant ni pour ni contre, que selon que l'on a ouï parler dans le monde; ou enfin par caprice, par hazard, par emportement & saillie d'humeur, comme il arrive souvent aux personnes de qualité, qui prétendent que leur rang seul leur donne toutes les lumières nécessaires pour se connoître au prix & à la valeur des dons de l'esprit.

Mais quoiqu'il en soit de ces Causes générales,

nérales ou particulières, la variété des sentimens est trop évidente pour douter qu'assurément on ne juge pas sur la même idée, ou sur la même Règle, bien qu'il soit certain qu'il y en a une.

C'est à la former dans les esprits que l'on employe la Rhétorique, la Poétique & l'Art d'écrire l'Histoire. Mais plus on a donné de Règles, plus il paroît qu'on les a négligées; & c'est une merveille que les plus habiles maîtres du monde, Aristote, Cicéron, Horace, Quintilien, ayent eû si peu de parfaits disciples.

Il semble donc qu'il faut s'écarter de la voye des Préceptes, & chercher ailleurs des vûes certaines & invariables, ou pour bien écrire, ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Ainsi, pour se donner un discernement juste & exact, il me semble premièrement, qu'il seroit à propos d'examiner un Ouvrage sur la Comparaison que l'on en feroit avec quelque autre qui seroit dans une estime universelle.

Malherbe a excellé sous le regne précédent dans la beauté des Odes, & elles ont encore aujourd'hui les mêmes charmes pour les Lecteurs habiles & judicieux.

C'est

C'est pourquoi lors que vous lirez une Ode à la gloire du Roi, faites comparaison de son stile avec celui-là; & selon que vous verrez qu'il y est conforme, ou qu'il y est conforme seulement jusques à un certain degré de perfection, vous pourrez décider.

Mais il faut que la Pièce de comparaison ait une réputation universelle, & que même on prévoye que cette réputation durera. Il y a eû des Auteurs qui ont eû de fort grands applaudissemens, mais qui n'ont pas subsisté au delà de peu d'années, pendant lesquelles l'entêtement des Lecteurs & les suffrages de leurs amis les faisoient valoir.

Il y a très-peu de vrais Modèles. Voiture même ne l'est pas; & beaucoup moins Balzac. Les gentilleses de Voiture, & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaît naturellement. L'un veut être agréable, & faire rire, de quelque humeur que l'on soit. L'autre veut être admirable, & se faire estimer par le nombre de ses paroles, & l'excès de ses amplifi-

(1) Par Mr. Despreaux.

(2) L'Auteur a en vûe le P. Bouhours, qui a écrit les *Vies* de St. Ignace, & de St. Xavier; & qui est

plifications. Les deux LETTRES écrites à Mr. de Vivonne (1), en imitant les manieres & de l'un & de l'autre, sont une fine satire de leur Stile, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs si célèbres il y a quelques années.

Il est aisé de prévoir que telle sera la destinée de certain Auteur qui ne compose ses Ouvrages que sur des mémoires des ruelles, & des conversations galantes; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le sujet en seroit la Vie d'un Saint, consiste à y amener quelque terme nouveau, quelque jolie maniere; & qui est très-content de lui lorsque la periode, qui n'a ni profondeur ni solidité, roule agréablement jusqu'au point (2).

Mais, sans faire ici des prédictions offensantes, on sait que Sénèque n'écrivoit autrefois qu'en semant tous ses Ouvrages de Pointes, d'Antitheses & de Paradoxes. Il surprit son siècle par le faste de ses décisions; & il y en a encore qui le prennent pour un modele d'Eloquence. Mais
on

est si connu par ses *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, par sa *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit*, &c.

Tom. I.

F

on écrirait fort mal, si on écrivoit comme lui; & on seroit assuré d'ennuyer ceux qui ont quelque goût & quelque délicatesse.

Ce n'est point avec ces Figures extraordinaires que la Nature s'explique. Tout ce qui demande une attention continuelle déplaît, parce que la plupart des hommes n'en sont pas capables. Il y a de la force & de la foiblesse dans quelque esprit que ce soit. Ce temperament bizarre nous fait trouver naturellement désagréables les Ouvrages où il faut une intelligence trop appliquée pour les concevoir; ou bien ce qui est trop au dessous de nous, & qui ne mérite pas assez que l'on y ait égard.

Cependant il y a peu d'Ouvrages d'esprit où quelqu'un n'ait assez excellé, pour y pouvoir servir de Règle. On a Homere & Virgile pour la Poësie Heroïque. Horace est un parfait Original de Satires, d'Epîtres & de Discours familiers. Je ne dis pas la même chose de ses Odes, & je m'en expliquerois plus au long, si la grande beauté de quelques-unes ne m'obligeoit de garder un respectueux silence pour beaucoup d'autres. Si l'Auteur des longs
Com-

Commentaires (1) désapprouve mon sentiment, j'ajouterais, ce qui l'appaisera peut-être, que celles d'Anacréon sont plus naïves, plus douces, plus insinuan-tes, & par conséquent plus parfaites.

Revenons aux Auteurs de nôtre Lan-gue. Corneille & Racine sont admirables en Tragédies. Il auroit été néanmoins à desirer que la netteté des expressions de Corneille pût être unie avec la variété & l'abondante fertilité de ses Pensées. Peu d'Auteurs parviendront à représen-ter autant de caractères différens, à in-venter autant d'intrigues, à faire raison-ner les personnages avec autant de sui-te & de solidité. On assiste encore à l'action qu'il ne fait que représenter. On passe tout d'un coup de la figure à la réalité. C'est Auguste que l'on en-tend parler dans C I N N A. C'est le Cid que l'on voit dans le premier Ouvra-ge, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville (2), & qui fut comme le signal de la course où il devoit rem-porter tant de prix. Ce n'est que la pleni-tude

(1) Mr Dacier, Admirateur outré des Anciens, qui a fait de fort longues Remarques sur Horace.

(2) La Tragi-Comédie du C I D.

tude de son sujet, qu'il pénétrait toujours dans toute son étendue, son imagination vaste, son génie inépuisable, qui a laissé dans ses expressions trop de confusion ; comme s'il étoit impossible d'être si profond & si solide, & assez clair en même tems. Mais de tels défauts n'empêchent pas que des Auteurs de cette réputation ne passent pour d'excellens Modeles. Si j'étois obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour Modelé, quand on écrit pour le Théâtre, je répondrois qu'il est plus difficile de suivre celui-ci, & qu'il est plus sûr d'imiter celui-là.

En voilà assez, ce me semble, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter davantage sur cette première vûë.

J'ajoute donc présentement, qu'au lieu de se demander à soi-même, VIRGILE écrivoit-il de cette maniere ? ou bien, MALHERBE chantoit-il ses belles Odes sur ce ton ? ou, si vous voulez ; Est-ce ainsi que CORNEILLE ou MOLIERE attiroient à leur Théâtre toute la Cour & tout le Royaume ? demandez-vous, Y a-t-il une disposition plus confuse que celle de cet Ouvrage ? Y a-t-il un dessein moins ingénieux ?

nieux ? Les expressions en peuvent-elles être plus imparfaites ? Y a-t-il une Imitation basse & servile plus visible que celle de cet Ouvrage ?

C'est un défaut bien commun que celui-ci ; & il arrive souvent que l'on devient un fort mauvais Copiste d'un très-bon Original. Il faut bien se donner de garde de tomber dans le dessein burlesque de ce Peintre qui fit un Portrait extravagant d'une Helene qu'il vouloit représenter parfaitement belle, & qui s'avise de lui donner ce qu'il avoit ouï louer dans les plus belles personnes. En effet, en changeant ses levres en Corail, ses joues en Roses, & ses yeux en soleils, & assemblant mal toutes ces choses, il fit une figure semblable à celle que décrit Horace dans son *ENTRÉE* aux Pisons. Il est vrai qu'il vouloit rire. Mais les Auteurs sont gens sérieux. Ils sont attentifs de bonne foi. Ils copient avec gravité.

Mais enfin, quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux-mêmes, on arrête quelquefois les saillies d'admiration qu'ils ne peuvent s'empêcher de montrer à leurs Amis, en les priant de faire plus mal sur le même sujet. Mais il faut être sincère

au

au delà de nos Mœurs, pour s'expliquer avec tant de netteté contre le ridicule Entêtement d'un Auteur, toujours présomptueux, qui ne lit que pour attirer votre suffrage, & non votre critique, quelque raisonnable & juste qu'elle soit.

Cependant on doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout Ouvrage, & l'embellissement, si j'ose ainsi parler, de la Beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorsqu'il veut que la maniere de s'expliquer paroisse si naturelle, que d'abord on juge qu'il seroit fort aisé d'entrer dans le même tour, & qu'il n'y ait que la reflexion sur ce qu'il a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur.

La Verité n'a rien de changeant. Le Mensonge imite la verité par toutes sortes de moyens. On le trouve toujours quand on va à elle; & l'on en est surpris, si l'on n'est pas assez attentif à le reconnoître. Mais lorsque l'on suit avec fermeté la raison, & que l'on arrive à penser juste, & à exprimer au vrai sa pensée, il est impossible que le Lecteur ne soit pas touché; parce qu'il y a dans tous les hommes

mes un penchant naturel pour tout ce qui est vrai : enforte que le faux ne peut plaire qu'autant de tems que l'on est ébloui de l'apparence du vrai, sous laquelle il se montre.

C'est pourquoi, si l'expression est basse, il s'en présentera sans peine, à vôtre esprit, un grand nombre de semblables : mais, si elle est simple, faites les efforts qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus belle, si ce n'est que vous soyez d'un esprit beaucoup supérieur, ou d'une experience dans l'art d'écrire bien plus avancée que celle de l'Auteur. Car cette simplicité a de differens degrés de perfection, comme tous les objets qui se présentent à nous.

Mais si nous voulons mettre à profit les deux vûes que nous avons proposées jusques ici, il faut necessairement avoir quelque connoissance des défauts que l'on trouve dans les Auteurs les plus parfaits. Car on n'écrit point ici pour instruire des personnes du commun, & l'on ne veut donner que des Remarques un peu curieuses.

La premiere est, que l'on ne doit pas se servir trop souvent, ni trop longtems de Mé-

zaphores. On s'en est beaucoup corrigé en ce siècle ; & à mesure que l'on y a pris le goût de la vraie Eloquence , tout cet amas pompeux de faussetés éclatantes a disparu. Les Savans du Siècle passé , qui s'en étoient remplis la lecture de quelques Anciens , crurent que leur Stile en feroit embelli. Mais il y avoit alors pour le moins, un aussi étrange caprice sur l'Eloquence , que sur les Opinions.

Au sortir des ténèbres profondes où les Siècles précédens avoient été comme assoupis , on se réveilla tout d'un coup , & alors on ne fût pas encore assez distinctement quel étoit le meilleur parti.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a été le premier aboli , dès le moment que l'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

Le Génie François , qui est vif , naturel & sincere , ne pût supporter ces Discours languissans , artificiels & embarrassés. Il nous est resté néanmoins quelques Métaphores , & il ne nous déplaît pas de voir des *feux* à la Colere & à l'Amour. Mais ces expressions sont devenues propres & littérales , & elles ne peuvent tromper personne.

La

La seconde Remarque est, que *ce seroit une faute inexcusable de passer d'une Métaphore, par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle, & d'allier ainsi des Images qui n'ont nul rapport entre elles.* Quand on est attentif à bien écrire, on fait continuer & soutenir la même idée. *Je le plains*, a dit l'Auteur des CARACTERES (1), *je le tiens échoué; il s'égare, & est hors de route. Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la Fortune.*

Vous voyez qu'il a eu soin de ne mêler rien d'étranger à la première image qu'il a donnée pour exprimer ce que le Riche pense quelquefois de la conduite du Philosophe. Celui-ci est représenté comme sur la mer. Le Riche prévoit qu'il y échouera. Il le voit hors de route. Il juge que ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & qu'il n'arrivera pas au port de la Fortune. Il n'y a pas là un seul terme qui ne soit allié l'un de l'autre.

Il auroit fait naufrage au port, si après toutes ces expressions tirées de la Navigation, il lui étoit arrivé de dire, *Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on*
bâtit

(1) La Bruyere.

bâtit sa Fortune. Cette nouvelle image de bâtiment jointe à celles de marine qui précédent, auroit produit un effet désagréable ; au lieu que tout étant bien uni, le discours en devient clair & aisé.

La troisième Remarque ressemble à celle-ci, & consiste à avertir que *l'on ne doit jamais passer d'une Personne à une autre dans la même Période.* Ce que l'on peut dire aussi des *Nombres*, & de ce que les Grammairiens nomment les *Modes* & les *Tems* de Verbes.

Je veux bien donner un Exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour son sujet & pour son stile. *Tout ce qui est ici bas*, dit cet Auteur si exact, *n'a point de consistance.* Il falloit en demeurer-là : mais on veut faire une Période. C'est pourquoi on ajoute ; *Et ce mouvement perpétuel de Créatures*, (Vous remarquez déjà que l'on passe d'un sujet indéfini, *tout ce qui est ici bas*, à un qui est déterminé, *Et ce mouvement perpétuel des Créatures*, qui n'ont qu'une liaison apparente par la Conjonction, & qui n'en ont point dans le sens.) On continuë : *qui prennent la place les unes des autres ; (ce qui ajoute une image tout à fait inu-*

inu-

inutile, puisqu'elle étoit assez marquée par le défaut de consistance, & par le mouvement perpétuel) *rend comme un hommage continuel à l'immuabilité de Dieu, qui est seul toujours lui-même.* Je dis que ces queuës de Périodes les rendent embarrassées, confuses, superflues, & que c'est-là véritablement un Stile de Déclamateur.

On pourroit dire la même chose de cette manière: *Tout ce qui est ici bas n'a point de consistance, & rend comme un continuel hommage à l'immuabilité de Dieu.* Et même il y a des gens assez exacts pour ne permettre pas que l'on joigne de si près une proposition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que le mouvement rend à l'immuabilité. C'est une Pointe qui ne fait rien à mon sujet.

Pour y revenir. Si des Auteurs de l'exactitude la plus accomplie tombent dans ces sortes de fautes, que sera ce des Auteurs vulgaires? Ces Remarques leur paroîtront trop sévères, parce qu'ils sentiront peut-être qu'ils ne sont pas en état de les pratiquer.

Tout ce que je puis faire présentement en leur faveur, c'est de ne leur en pas

proposer un plus grand nombre. On ne parle que d'Observations sur la Langue : mais on ne passe pas plus loin que d'examiner si un Terme est du bel Usage, & depuis quand on s'en sert. Dites-moi, je vous prie, vôte discussion ne peut-elle avancer plus loin. Un Ouvrage sera-t-il parfait quand il ne sera composé que de Mots fort choisis? Si c'est vôte pensée, vous êtes aisé à contenter : mais il y a beaucoup de gens plus difficiles parce qu'ils sont plus délicats.

CHAPITRE SECOND.

De l'Honnêteté des Expressions.

J'ÉTOIS autrefois trop indulgent, & je suis peut-être devenu trop austere Dans le feu de l'âge, en ces premiers embrasemens des passions, on ne fait ce que c'est que cette sage froideur d'une vie un peu plus avancée. On voit avec plaisir que des Auteurs admirés chez les Anciens & les Mo-

(1) Voyez ce qui a été dit en faveur de Pétro-ne, par Mr. Adrien de Valois, dans la Preface de l'édi-

Modernes, ont aimé les mêmes folies où le penchant nous entraîne.

Le libertinage & les débauches du Stile de Petrone n'ont rien alors qui rebute: C'est avec la dernière impudence que l'on en représente encore les déreglemens (1); & comme si ce n'étoit pas assez de toutes les hardiesses que l'on a dans ses *Fragmens*, on regrette la perte de ce qui y manque, de même que si l'on avoit perdu ce qui peut conserver l'Honnêteté parmi les hommes.

Je m'avise peut-être trop tard de faire ces réflexions: mais c'est ordinairement lors que l'on est arrivé où l'on vouloit aller, & que l'on parle du chemin que l'on a fait & de la route que l'on a tenuë, que l'on s'apperçoit de ses égaremens.

C'en est un, & je ne sai s'il y en a quelque autre plus extrême, que de s'adresser à tous les hommes de son tems, & à tous ceux qui viendront dans la suite des Siècles, sans avoir rien que de mal-honnête à leur dire.

C'est ne savoir pas qu'il y a un orgueil
se-

l'édition de cet Auteur faite à Paris en 1677; & Mr. Nodot, dans la Preface de sa Traduction de Petrone.

secrét au fond de l'ame, qui nous oblige de nous offenser de ces manieres trop libres, comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire, de la bien-séance & de l'honnêteté publique.

Que si l'Orgueil se taifoit, & que l'on eût l'art de lui imposer silence, ce qui est bien difficile, la Vertu ne se tairoit pas. Elle n'a pas encore abandonné tellement le genre humain, qu'elle ne lui ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un sexe s'armera toujours pour sa défense; la plupart des hommes ne sont occupés que pour elle.

Le plaisir même, je dis le plaisir permis & indifférent, deshonne quiconque le cherche avec affectation, ou qui le procure à autrui. Ainsi je ne sache pas de satire, renfermée en un seul mot. plus offensante que celle d'être nommé l'*Intendant des Plaisirs de Néron*.

Si je me déclare si franchement contre moi-même, par le désaveu des louanges que j'ai données à Pétrone, il faut s'attendre que je n'épargnerai pas la plaisanterie de Cicéron dans son ORAISON pour Coelius.

Je

Je demeure d'accord qu'il étoit nourri dans le monde & dans les affaires, qu'il s'éleva par son mérite beaucoup au dessus de la naissance; qu'il fut égal en dignité à Pompée & à César.

Mais certainement il s'oublia lui-même lors que se laissant aller au penchant de la raillerie, il reprocha, en plein Senat, à *Clodia* qu'elle avoit fait coucher avec elle son jeune Frere, *propter nocturnos quosdam metus*. On entendit fort bien l'équivoque; & je suis étrangement surpris qu'un si grand homme reprochât avec un seul trait d'Ironie, un si grand crime à *Cœlius*, s'il le croyoit véritable; ou qu'il se donnât la liberté de l'en accuser, s'il ne le croyoit pas.

Il seroit à desirer que ce qui a été ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même aux Poètes: *Virum bonum Oratorem esse oportet*.

On avoit extrêmement oublié ce Précepte dans nôtre Langue. Nos anciens Poètes François étoient presque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Desportes est un de ceux qui y sont tombés avec le plus d'affectation & d'effronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'es-
prit

prit fin, & qui voyoit le monde le plus poli, eut évité cette basse maniere avec assez d'exactitude, le Théâtre même n'a plus souffert que ses Auteurs aient écrit aucune parole trop libre. Ainsi toute cette licence n'est plus supportée même dans les Conversations les plus familières; & si nôtre siècle n'est pas plus chaste que les précédens, du moins il fait sauver les apparences, & se parer des dehors de la vertu.

Notre délicatesse va plus loin, & on n'aimeroit pas aujourd'hui la description d'un objet rebutant. C'est tout ce que l'on peut permettre à une personne malade de conter son mal. On la soulage en l'écoutant avec un peu d'attention. Mais cette complaisance que l'on a pour son infirmité, n'est pas une excuse pour elle, principalement si elle fait un trop grand détail.

Mais, excepté cette occasion, il n'est pas possible de faire une description supportable de choses pour lesquelles on a naturellement de l'aversion. Cependant ç'a été un défaut de beaucoup d'Auteurs. Buchanan a décrit une Vieille avec toutes les figures de sa Rhétorique. Saint-Amant a fait une Chambre de Débauchés avec toute

toute la naïveté de son Stile. C'est de la Rhétorique & de la naïveté perdus mal à propos.

Nous voici encore à Ciceron. Ce Consul devoit-il, parlant contre Pison, en présence du Sénat, se servir de termes qui représentent le plus fortement les plus sales circonstances de l'Yvrognerie ? Sa description est chargée d'un détail qui ne peut être que fort rebutant & très-désagréable.

Catulle pouvoit aussi donner aux ANNALES de Volusius un autre terme que celui de *cacata carta* (1). Ce Poète, qui prétendoit à la finesse du stile, devoit s'abstenir d'une Epithete si grossière & si libre.

Martial a cherché un détour pour louer la netteté de sa Chienne : mais en le cherchant, il est tombé dans une expression fort mal propre : *Gutta pallia non fefellit ulla* (2). Il étoit plus à propos de n'en point parler.

Sans doute que ces Auteurs étoient gâtés par leur mauvaise Morale. Il y avoit en ces tems, quelque beaux qu'on nous les fasse, de si grandes obscurités sur ce que

(1) CATUL. *Carm.* XXXVI.

(2) MART. *Epigr. Lib. I. Ep.* 110.

que c'est que la vraie Bonteance, qu'ils n'ont pas eu un Auteur qui l'ait observée exactement.

Mais, en voulant éviter ce défaut, prenez garde de ne pas tomber dans une faute fort commune en nos jours. On nous fait de si belles peintures des Passions & des Vices, jusques dans la Chaire, que l'on ne s'apperçoit presque point de ce qu'ils ont de plus difforme. On fait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuses, pour ne laisser voir que ce qu'il y a de conforme à la foiblesse & à la fragilité du cœur.

On seroit trop effrayé d'en connoître l'impiété. Personne ne veut s'attirer la vengeance du Ciel. On seroit humilié d'en pénétrer l'extravagance. On ne veut point être ridicule. Mais d'être foible, d'être fragile, ce n'est qu'être né homme; & personne ne pense à avoir honte de sa naissance, ni de sa destinée.

J'aime-

(1) Quelques autres Ecrivains ont aussi blâmé Juvenal d'avoir représenté les impuretez des Romains avec trop de liberté: mais Mr. de la Valterie l'a justifié dans la Preface de sa Traduction de Juvenal & de Perse, publiée en 1682. Au reste, On.

J'aimerois donc mieux encore un Portrait qui représenteroit fidelement les choses, que ces portraits flatteurs qui fortifient les hommes dans leurs fausses opinions, ou dans leurs désordres ordinaires.

N'allez pas néanmoins, sur les traces de Juvenal, présenter les traits les plus grossiers des plus grands déréglemens. En vain un Auteur si libre & si impudent me veut faire haïr les excès de Messaline. Je le hais encore plus qu'elle, & les débauches de son esprit, marquées dans la hardiesse de son stile, me scandalisent plus que celles des femmes les plus emportées par la fureur de leurs Passions (1).

J'aime mieux son Traducteur (2) que lui. Il a eu grand soin de conserver l'honnêteté de son stile en une si mauvaise compagnie. Il n'a ôté aux Satires de son Auteur, que ce qui pouvoit empêcher de les lire sûrement. La belle indignation contre les Vices de Rome, le feu du Poëte, sa vivacité, jus-

on m'avoit assuré que Mr. de la Valterie étoit l'Auteur de cette Piece : ce passage m'empêche de la croire.

(2) Le Pere Tarteron, qui donna en 1689. une Traduction de Juvenal fort élégante, mais peu fidele.

jusques au ton de Déclamateur, qui étoit le vrai Caractere de Juvenal, il l'a laissé tout entier. Et qu'on ne me dise pas que la Satire dépouillée de ces emportemens en seroit moins agréable : car il est constant que le sel de la fine Raillerie en fait seul tout l'agrément ; & qu'au contraire, la grossiereté d'un dechainement sans mesure, ne peut manquer de déplaire aux esprits qui ont quelque délicatesse. Ce qui est aisé à justifier par l'exemple de Monsieur Despreaux : car y a-t-il quelque Ancien qu'on lise avec plus de plaisir ? Cependant peut-on porter plus loin que lui la discretion & la retenue ?

Sa Muse toujours chaste, toujours honnête a sù poursuivre le Vice, & le condamner comme la Vertu le condamne elle-même, par sa lumiere, par son éclat. Car ce seroit outrer les choses, & les pousser jusqu'à la dernière rigueur, que de remarquer qu'il pouvoit bien ne donner aucun rang à *la Neveu* dans ses *Ouvrages* (1). Ce qu'il en dit est si bref, qu'il merite d'être

(1) *Et combien la Neveu devant son Mariage
A de fois au Public vendu son Pucelage.*

S A T. IV. VS. 33.

(2) Liv. IV.

(3) L'Au-

tre excusé, si c'est une faute; & si ce n'en est pas, il faut avouër qu'il a appris que l'on peut quelquefois parler d'une telle personne, mais avec tous les temperamens dont il se sert à propos, en un ou deux mots, & encore fort honnêtement.

Ce n'est pas ainsi que Lucrece en a usé sur la fin d'un de ses Livres (2). Il falloit avoir les veines allumées d'un flambeau de l'Amour, un bûcher tout entier embrasé dans le fond de l'Ame; ou, sans me servir de ces grandes expressions, il falloit être fou; comme en effet il l'étoit, pour nous peindre fort au long, & avec des circonstances extravagantes & sales, les Songes & les illusions d'un Jeune homme.

Plus j'y fais d'attention, & moins je trouve les causes pour lesquelles on s'entête d'un Auteur si emporté. Quand il veut faire le sérieux & le discoureur, d'abord c'est un homme perdu, qui ne sait ce qu'il dit. Témoin ce Vers que j'ai ouï citer souvent si mal-à-propos:

Primus in orbe Deos fecit timor (3)

, La

(3) L'Auteur se trompe: cet Hemistichie n'est point dans Lucrece. On le trouve dans Stace (*THEB. Lib. III. vs. 661.*); & parmi les FRAGMENS de Pétrone, (*p. 676. Ed. Burm. 1709.*) qui l'aura aparemment pris de Stace.

„ La crainte a fait accroire aux hommes qu'il y avoit des Dieux”. Car si on lui demandoit qui est-ce qui a fait naître cette Crainte? Ne seroit-il pas obligé de répondre, que c'est l'idée naturelle que les hommes ont de la Divinité? Car la crainte & les autres passions ne sont en nous que par les objets qui les excitent par le moyen de l'imagination ou de la pensée.

Que si je trouve en moi l'idée de la Divinité, avant que j'y trouve la crainte que je dois avoir pour elle, c'est donc cette crainte qui est l'effet, & non pas la cause de la pensée que j'en ai. Ne faut-il pas avoir bien peu de pénétration, & d'étendue d'esprit, pour n'aller pas jusques-là?

S'il veut descendre de cet état, qui ne lui convient pas, pourquoi faut-il qu'il aille perdre d'affez belles expressions, pour représenter des choses impertinentes, pour s'y arrêter longtems, & pour ne laisser point sans l'épuiser un aussi ridicule sujet que celui des Songes d'un âge qui n'a rien, même pendant le jour, qui merite un peu d'attention?

Si

(1) Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle.

(2) CH-

Si c'est là de la beauté, de la délicatesse, de l'érudition, j'approuve à la grossièreté de nos jours, qui ne supporteroit pas certainement une licence si déréglée, en quelque Auteur que ce fût.

Je voudrois bien pouvoir excuser Aufone, cet illustre Consul Gaulois (1) : mais la suite de cette remarque me porte, malgré que j'en aye, à parler de lui, & à en parler mal. Qu'y avoit-il de plus beau que son Action de grâces à l'Empereur sur le sujet de son Consulat ? Pline Second lui auroit envié cet Ouvrage. Qu'y avoit-il de plus ingénieux que le Supplice de Cupidon aux Champs Elysiens (2), & que ces Peines & ces Reproches que lui firent souffrir les Héroïnes, qui avoient toutes quelque sujet de se plaindre de lui ?

Il a fallu pour le malheur de sa Réputation qu'il se soit amusé à l'occupation du monde la plus indigne d'un honnête-homme (3). Jugez quelle perte de tems il a faite en s'amusant à rassembler tantôt un commencement de Vers de Virgile, tantôt une fin ; à lier toutes ces parties si

diffé-

(1) *Cupido cruci affixus.*

(3) *Cento nuptialis.*

différentes les unes des autres, pour en composer un Ouvrage tissu de textes.

Que dirai-je de ces expressions de Virgile, où il ne fait entrer que tout ce que l'imagination la plus déréglée peut se représenter de plus mal-honnête?

A dire vrai, voilà une peinture étrange de l'Homme. Celui qui est Auteur d'un ouvrage sérieux qu'il adresse à un grand Empereur, qui a de l'esprit & de l'érudition, comme on le voit assez en beaucoup d'autres endroits de ses Livres, est le même néanmoins qui prostituë ses Muses, & qui forme un ouvrage infame avec des morceaux d'une Poësie fort honnête en elle-même.

Ce n'est point être trop farouche, que de condamner toutes ces insolences. Ce le seroit être au gré de beaucoup de gens, que de condamner Virgile lui même sur l'Entrevûë d'Enée, & de Didon dans cette Caverne du IV. de l'ENEIDE :

*Speluncam Dido, Dux & Trojanus eamdem
Deveniunt.*

Ce seroit ne l'être pas moins, que de condamner Homère sur ce qui se passa entre Junon & Jupiter sur le Mont Olympe.
Ces

Ces deux grands & illustres Auteurs ont évité mille occasions où tout autre se seroit perdu. Si Pâris & Helene se parlent dans l'ILIADE, ce n'est que pour se faire des reproches. Calypso, Circé, les Sirènes de l'ODYSSÉE, n'ont rien qui allarme la Pudeur. Ulysse n'abuse point des bontés de la Princesse Nausicaa.

Quand on a l'ame grande, élevée, noble; que le génie est vaste; que l'imagination est nette & bien arrangée; on ne descend point aux bassesses que je condamne ici.

CHAPITRE TROISIÈME:

De la Justesse du Raisonnement.

LEs qualités par lesquelles on prétend se faire valoir, sont ordinairement celles que l'on n'a pas. Louer une perfection qui vaut son prix par elle-même, n'est point un titre sur lequel on ait droit d'en avoir la propriété. L'orgueil se forme à lui-même ce titre specieux. Mais il

y aura toujours beaucoup de différence entre estimer ce qui merite de l'être , & le posseder effectivement.

Les exemples n'autorisent point un défaut , & je ne veux point y tomber, quoiqu'il soit aisé de voir que les Auteurs du monde les plus estimés, & qui ont les premiers fait éclater si haut la gloire du Bon-sens , n'ont pas laissé de s'en éloigner toutes les fois qu'il y a eu occasion de faire valoir les opinions dont ils s'étoient déclarés protecteurs.

L'Entêtement , qui est une disposition d'esprit la plus contraire à la Raison , étoit néanmoins leur bon-sens ; & il n'y avoit pas de terme plus équivoque & plus embarrassant que celui-là dans leurs discours.

Le Cartesien regarde comme l'effet d'une lumiere nouvellement descenduë dans les esprits, tout ce qu'il médite sur le différent arrangement des parties ; & il se représente le Systême ancien comme un amas confus de ténébres.

Cependant, au même tems qu'il s'applaudit de la découverte de la Matière subtile, & des effets qu'il lui attribue ;
le

le Philosophe Ancien le regarde en pitié, & dit en lui-même que tout ce qu'il avance n'a rien de plus évident que les qualités occultes d'Aristote.

Ce qui m'a fait penser plus d'une fois, que l'on ne peut se flater d'être parvenu à une assez grande Justesse de Raisonnement, jusqu'à ce que l'on se voye délivré du joug des Opinions d'autrui, & de la dépendance servile d'un Style attaché au caractère ou au parti de certaines gens.

Il y a quelques années qu'il y eut dans la Langue Françoisse une espece d'inondation générale de certaines manieres de parler. On n'osoit plus se servir de la premiere personne ; & un Médecin qui demandoit des nouvelles à un Malade , n'avoit point d'autre réponse , sinon que *l'on avoit passé mal la nuit, que l'on avoit senti de grandes douleurs, que l'on étoit dans une extrême foiblesse.* Et comme l'intérêt du Médecin l'obligeoit à avoir de la complaisance pour ce jargon , il ne manquoit pas de répondre , *On vous ordonne, on vous conseille, on vous prie &c.* En un mot, tout se traitoit

toit par cette maniere, non seulement dans les entretiens, mais encore dans les Livres (1).

C'étoit de la Modestie & de l'Humilité toute pure que de parler ainsi. Pour moi, je dis que c'étoit de l'Hypocrisie & de l'Affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus basse & de la plus servile Imitation dans les subalternes.

Il y a une difference considerable entre les sentimens d'autrui & les miens; & je suis obligé d'exprimer cette difference. Si j'ai à parler d'une disposition qui soit dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, alors je puis dire, en parlant par exemple de l'estime que tous les hommes font de la Vertu ; *On a tant de penchant pour revenir au premier état où l'on avoit été destiné par le Créateur, que toutes les fois que l'on fait attention à la beauté de la Vertu, on ne peut s'empêcher de l'estimer & de l'aimer.* C'est à représen-
ter

(1) Les Jansenistes de Port-Royal affectoient de parler par *On*; Mr. Bayle croit qu'ils avoient appris cela de Mr. Pascal. Voyez le DICTIONNAIRE critique, à l'Article PASCAL, Rem. (M). Mr. de St. Evremond nous apprend que cette maniere de s'exprimer en tierce personne, fut introduite à la Cour
par

ter ces dispositions générales de l'Ame que cette maniere est parfaitement bien employée. Mais lors qu'il s'agit d'un sentiment particulier, de mon opinion, de mon goût, je soutiens que ç'a été une faute de bon sens de s'expliquer indéfiniment, & de n'oser dire quand on a reçu un bienfait, *je vous remercie*, & au lieu de cela d'aller chercher, *on vous est extrêmement obligé* (2).

Cependant je hai beaucoup le Livre d'un Auteur nouveau pour la liberté qu'il s'est donnée de se mêler mal-à-propos dans tous les sujets qu'il a traités. Un Livre est une conversation générale que l'on se propose d'avoir avec un grand nombre de lecteurs.

Je ne puis souffrir que vous tiriez vos preuves d'une infinité de petites Histoires dont vous me cachez toutes les circonstances, & dont vous déclarez même dans la Préface que vous supposez les noms.

D'ail-

par Mr. de Turenne. Voyez sa Lettre à Mr. le Prince d'Auvergne, Tome V. pag. 372.

(2) Mr. Pascal disoit que la Piété Chrétienne anéantit le MOI humain, & que la Civilité humaine le cache & le supprime. Voyez L'ART DE PENSER, III. Partie Chap. xx.

D'ailleurs vous en contez de toutes fortes , de serieuses , de plaisantes , de conscience , de galanterie : vous connoissez la Cour , la Ville , la Campagne ; sur tout les Communautéz & les Prédicateurs. Enfin vous avez supprimé vôtre nom : mais il n'y a point de Lecteur habile qui n'ait reconnu vôtre profession.

Cette liberté que je reprens en ce Livre , est sans comparaison plus excusable dans les *ESSAIS DE MONTAGNE*. Il est vrai qu'il dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations , & que lorsqu'il a fait quelques digressions il en revient toujours à lui-même , qui est le sujet de son Ouvrage. Mais en ramenant son Lecteur chez lui , il a toujours de quoi lui plaire & le réjouir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation lui man-

(1) M. Nicole dans l'*Art de penser* , & le Pere Malebranche dans la *Recherche de la Verité* , ont pris à tâche de décrier Montagne ; ce qui a donné lieu à Mr. de la Bruyere de faire cette Reflexion : *Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages* , dit-il , *ont blâmé Montagne* , *que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme : il paroit que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder*

manque, il a des amis qui la soutiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les Anciens & même quelques Modernes; & il se fait par ce mélange une variété qui plaît toujours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vû peu de certains Livres où il ne soit extrêmement maltraité (1). Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-mêmes, & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre ici son Apologie. Qui est l'Auteur qui n'a point eu ses défauts? Celui de parler franchement de soi même n'est peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la suite du discours y oblige.

Au lieu donc d'entrer dans une discussion plus étendue, j'aime mieux avancer pré-

der de pensées qui sont naturelles. LES CARACTERES ou les Mœurs de ce Siècle, Chap. des Ouvrages de l'Esprit, p. m. 31. On prit le parti de Montagne contre Mr. Nicole, dans un Livre imprimé à Paris en 1668, sous ce titre: REPONSE aux injures & railleries écrites contre Michel de Montagne dans la Logique de P. R. . . . par Guillaume Berenger. Mr. de St. Evremond étoit un des Admirateurs de Montagne. Voyez le III. Tome de ses OEUVRES.

présentement, que la source & l'origine de la justesse du Raisonnement, soit pour les pensées, soit pour les expressions, consiste dans l'indépendance & la liberté de l'ame.

Il y a assez d'idées naturelles de la Verité, assez de manieres naturelles de l'exprimer, si on vouloit avoir plus d'attention sur soi-même, que sur autrui. C'est justement les regards sur autrui qui gâtent tout, jusques à la Raison & au Bon-sens. Comme chacun a un certain ton de voix qui lui convient, & qu'il seroit ridicule à un autre de suivre servilement; de même chacun a une certaine maniere d'entendre & de parler. Quiconque ne parlera que selon ce qu'il pense, ne dira pas toujours des choses merveilleuses, mais il n'en dira point qui lui attirent une censure raisonnable. Personne n'est obligé de penser au delà de ses lumieres, & on ne sort jamais du bon-sens que parce que l'on veut aller plus loin.

Je ne donne point ici des excuses à la paresse ou à la stupidité: car quand on fait se servir de ce que l'on a reçu de la nature; il ne laisse pas de croître avec le tems; & ce Docteur si vanté dans les
Ecô-

Ecôles (1), dont il est devenu le chef, paroissoit stupide dans les premières années de ses études. Son bonheur fut de n'avoir qu'à suivre une route qui étoit déjà tracée. Dans le tems grossier où il parut, il n'y avoit nulle connoissance des Langues ni des Belles-Lettres. C'étoit assez d'arranger à des Clercs & à des Moines chaque preuve, de proposition en proposition. On ne pensoit alors qu'à remédier à l'ignorance la plus épaisse.

Pour exceller dans ce genre de Science un peu de maturité d'esprit servoit pour le moins autant que plus de vivacité. Le *Docteur subtil* (2), qui suivit de près, pensa perdre tout par trop de finesse; & je ne sai ce que cet esprit n'auroit point entrepris, s'il ne s'étoit trouvé borné par la methode de son siècle, qui consistoit à ne s'éloigner point des formules de *Pierre Lombard* Maître de toutes les Questions Scholastiques, dont on a fait dans la suite si peu de cas.

Il est vrai qu'il y a des Révolutions dans la République des Lettres comme dans tous les Etats, & que les affaires, les

G 5

goûts

(1) Saint Thomas.

(2) Duns Scotus.

goûts & les inclinations ont leur durée.

Il est du bon-sens de s'accommoder au tems où l'on se trouve. Tous les Sages l'ont fait. Je ne parle que de la maniere extérieure. On se prête par là à la Société des hommes; mais on n'y engage jamais jusques à la liberté de son Raisonnement. Car, si l'on mesure bien le ton de sa voix à l'oreille de ses auditeurs, & si ce seroit être ridicule que de crier en présence d'un petit nombre de gens, aussi haut que devant une nombreuse assemblée d'auditeurs; de même, la mesure des choses, ou des manieres de les proposer, doit être prise de la différente disposition des Tems où l'on parle.

Je ne saurois rendre l'Homme toujours constant. Il y a trop de choses qui contribuent à son Inconstance. Le même mouvement qui fait succeder les Siecles en la place les uns des autres, leur apporte de nouvelles manieres. Il faut ceder à cette impression puissante, si ce n'est que l'on soit né dans un rang assez considerable, ou que l'on se trouve dans une place assez illustre, ou que l'on sente en soi-même assez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de son siecle.

On

On a vû des Rois qui ont fait disparoître de leur Cour, la raillerie, les amusemens, & tous les autres plaisirs badins, par la profonde sagesse qu'ils faisoient paroître dans toutes leurs actions. On a vû la vigilance & l'activité des Ministres reveiller la paresse des Courtisans les plus oisifs, & les appliquer, par émulation, aux travaux sérieux & utiles de l'Etat. On a vû enfin la solide Eloquence des grands Orateurs de nôtre tems bannir des Discours publics, les pointes, les jeux de mots, & les faux-brillans, dont le goût avoit tant regné dans le siècle passé.

Mais il faut être véritablement grand pour changer ainsi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'est une espece de conquête qui vaut son prix; & la seule pensée de ne suivre que soi-même, & d'obliger les autres à nous suivre, est déjà héroïque.

Celle de ne soumettre son Raisonnement à personne, en approche de bien près. Il faut de la hardiesse pour aller seul, principalement aujourd'hui que l'on ne parle dans les Livres de Morale que des défauts du genre humain & de ses égaremens.

mens. Il semble que la voye de la Verité est fermée, & que l'on ne trouve de tous côtés que des erreurs inévitables.

Mais que peuvent les Erreurs contre un Esprit un peu ferme, lequel desoccupé de tous les embarras des Cabales qui partagent le monde, ne consulte, pour juger d'une chose, que ce qu'elle est en elle-même.

Quel plaisir ne goûte-t-il pas à decouvrir la Verité, qui est enfermée dans l'idée que la nature nous donne de chaque chose?

Ce qui fait que tant de Discours, ou prononcés ou écrits, ne persuadent point, c'est qu'il y a peu de gens qui les établissent sur les principes dont tous les hommes ont en eux-mêmes une conviction intérieure.

Tout le secret de la Persuasion consiste à les appliquer à ces premières Verités. Il n'y a que l'homme qui puisse se convaincre lui-même. Les Convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet. Mais depuis que vous avez mis la lumière d'autrui dans vos intérêts, & que

VOUS

(1) Mr. Nicole, Auteur de *PART de Penfer*, & de la Version Latine des *LETTRES Provinciales* de

vous avez découvert à l'homme que c'est lui-même qui pense & qui juge de cette maniere, attendez tout de sa confiance & de l'exécution de ses desseins.

Mais évitez avec un grand soin la faute d'un Auteur de la premiere reputation (1), qui veut que tous les hommes conçoivent les choses tout de même qu'il les a conçûes lui-même. Je ne sai si dans quelques autres occasions je n'en parlerai point; & je me suis déjà étonné qu'une Société puissante, qu'il n'a pas épargnée, ait eu toujours de fort grands égards pour lui.

Ce que j'ajouterai est que je ne puis le croire lorsqu'il dit que les hommes n'errént jamais en tirant d'un Principe ou d'une Définition, les Conséquences qui y sont renfermées. Car c'est là, si l'on veut y faire attention, que la fausseté d'esprit paroît davantage. Ainsi au lieu d'être de son sentiment, & d'enseigner que l'on erre aux Principes, & non aux Conséquences, je soutiens que c'est aux Conséquences que l'on se trompe, principalement lorsqu'elles

de Mr. Pascal contre les Jesuites, qu'il a accompagnée d'un Commentaire. Voyez dans le Dictionnaire de Mr. Bayle, l'Article NICOLE.

les ne sont pas immédiates, & non aux Principes.

Mais il étoit de l'interêt de son Ouvrage de décréditer les règles de la Logique d'Aristote. Pour moi qui n'ai nul interêt de les louer, je ne laisse pas de voir fort distinctement qu'elles peuvent servir beaucoup pour faire sentir aux esprits faux qu'ils ne raisonnent pas conséquemment. Mais qui est-ce qui ne le voit aussi bien que moi? N'est-ce pas la même chose que pensoit autrefois Horace, en nous donnant pour le premier & le plus important précepte de l'Art Poétique, d'où l'on peut tirer des règles pour tous les Ouvrages d'Esprit, qu'il falloit avec un grand soin conserver l'unité dans tout ce que l'on avoit à faire? *Sit simplex quodvis dumtaxat & unum.* Cette unité si chérie des Anciens est-elle autre chose que la Justesse du Raisonnement?

Que si vous voulez en être plus persuadé, considérez un moment ce qu'il dit de l'image qu'il met à la tête de cette admirable Epître. Y trouve-t-il un plus grand défaut que celui de la disproportion qui est entre les différentes parties qui la composent?

En

En effet, si Descartes a mérité des louanges en ce siècle, peut-on louer son Système par un plus bel endroit que par la suite & l'arrangement de ses parties?

J'ai un Livre de MEDITATIONS CHRE'TIENNES sur les Verités de la Foi. L'Auteur étoit un saint homme, je le veux croire sur sa réputation. Mais comme il l'avoit écrit en Latin, parce qu'il parloit trop mal François, un de ses Confreres eut ordre de le traduire, & il y réussit assez bien. Comme il se fait entre un Traducteur & son Auteur une espece de familiarité fort particuliere, on est plus en état d'en sentir les imperfections. Celui-là s'appercût bien tôt qu'il n'y avoit pas un seul Raisonnement attaché directement à son Principe. Toutes Conclusions indirectes, obliques, qui ne tiroient point leur verité du Principe dont on les faisoit venir. Rectifier ce défaut n'est plus traduire, c'est faire un nouvel Ouvrage.

On n'entend dans la Chaire autre chose que l'Apologie du dessein du Sermon, & de la division ou de la méthode que l'on prétend y suivre. Mais cette Apologie passée, le Prédicateur est le premier à l'ou-

l'oublier : il s'écarte, il fait des digressions, & il arrive à la vie éternelle, sans qu'il ait encore commencé de suivre l'arrangement qu'il avoit promis.

C'est le défaut de ceux qui se sont entêtés de ne parler que poliment, & d'avoir la dernière négligence pour la Justesse du Raisonnement.

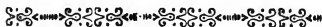
Il n'y eut peut-être jamais, sans en excepter le tems d'Auguste, une plus florissante élégance de Latinité, que vers le siècle dernier. Mais il auroit été à souhaiter que les Auteurs, qui n'étoient en cela que des Grammairiens, ou tout au plus d'agréables Déclamateurs, ne se fussent pas mêlés de dogmatiser sur la Religion.

Appliqués à l'étude des Langues savantes, ils ne purent raisonner avec assez de justesse sur des matieres élevées, dont ils n'avoient qu'une connoissance fort superficielle. Il falloit, s'ils avoient été plus sages, borner leur juridiction aux Auteurs profanes. Le Fèvre de Saumur l'a fait de nos jours avec succès; & l'Auteur des REMARQUES sur Horace (1) ira

(1) Mr. Dacier, qui explique néanmoins plusieurs

ira jusqu'au douzième Volume impunément. Les ANTIQUITÉS de Rosin y seront lûes avec moins d'ennui, parce que la lecture du Poëte viendra au secours du Lecteur. C'est un pays libre que celui de ces Antiquités Romaines ou Greques. Il est permis de perdre du tems à les écrire, ou à les lire, sans être obligé d'en rendre compte qu'à soi-même.

Mais de se mêler des saints Livres, & n'avoir que de l'érudition puisée dans les profanes, c'est sortir de son caractère. Le bon sens veut que l'on se mesure avec son sujet & avec son Lecteur. Pour peu qu'il y ait de disproportion, n'attendez plus de justesse.



DE L'ÉTUDE ET

DE LA CONVERSATION.

LA Conversation est un bien particulier à l'Homme, de même que la Raison. C'est le lien de la Société, c'est par elle que

seurs Passages de l'ÉCRITURE dans ses REMARQUES sur Horace.

que s'entretient le commerce de la vie civile, que les esprits se communiquent leurs pensées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, & que les amitiés se commencent & se conservent.

La Conversation de deux Amis rend leurs biens & leurs maux communs; elle augmente leurs plaisirs, & diminue leurs peines. Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre; rien ne fait mieux sentir la joye que le plaisir de la dire. Enfin l'homme est tellement né pour être sociable, que cette qualité n'est pas moins attachée à son essence que celle de raisonnable.

C'est agir contre l'intention de la nature que de fuir la compagnie : pour vivre toujours dans la Retraite, il faut être quelque chose de plus que les hommes, ou de moins que les bêtes. Encore y a-t-il quelque commerce entr'elles. Beaucoup de Philosophes ont soutenu que les animaux avoient un langage particulier, & plusieurs experiences ont donné lieu de le croire.

Du moins est-il bien vrai qu'il n'y a point d'animaux si farouches sur la terre, que de certains hommes qui font une profession

feſſion de mépris & d'averſion pour tout le genre humain; à l'exemple de cet extravagant Citoyen d'Athènes (1), qui ne parloit à perſonne que pour lui dire de s'aller pendre, & qui prit ſoin de faire ſon Epitaphe de maniere qu'il pût maudire les hommes après ſa mort.

Il faut avoir l'eſprit noirci de mélancholie pour mener une vie ſauvage, & le tenir toujours dans l'obſcurité. Je ne prétens pas blâmer ceux dont nôtre Religion a conſacré la retraite & le ſilence; au contraire je les admire; le principe qui les a portés à choiſir une vie ſi contraire à la nature, nous oblige de les révé rer. Comme il n'y a rien de plus rare que la vertu d'un vrai Solitaire, il n'y a rien auſſi de plus inimitable, & qui mérite mieux nos loüanges.

Mais il eſt vrai que parmi ceux qu'une véritable vocation, ou le caprice que l'on prend quelquefois pour elle, ont jetté dans le dégoût du monde, il s'en trouve bien peu qui perſe verent juſqu'au bout dans leur condition avec le même zele. L'état du Solitaire eſt un état violent pour l'homme: l'inſtinct naturel qui lui fait

(1) Timon le Miſanthrope.

fait aimer la Société , se rend à la fin le maître , & lui donne de tems en tems quelque regret de l'avoir quittée. Après tout , est-ce vivre que d'être caché toute sa vie ? Quelle difference y a t-il entre la mort & la retraite , entre la solitude & le tombeau ?

Il faut donc pour vivre en homme , conférer avec les hommes ; il faut que la Conversation soit le plus agréable bien de la vie , mais il faut qu'il ait ses bornes. Il en faut jouir avec choix , & en moderer l'usage avec discretion. Il n'y a rien de plus utile ni de plus dangereux : comme la Retraite trop longue affoiblit l'esprit , la Compagnie trop fréquente la dissipe.

Il est bon de rentrer quelquefois en soi ; il est même nécessaire de se rendre un compte exact de ses paroles , de ses sentimens , & du progrès qu'on a fait dans la sagesse. Pour recueillir le fruit de sa Lecture & des Entretiens que l'on a eus , pour profiter de ce que l'on a vû , il faut du silence , du repos , & de la méditation.

Il faut du tems pour l'Etude ; il en faut pour les affaires qui sont attachées à nôtre Profession. La Conversation ne peut pas occuper toute nôtre vie ; ces deux autres
de-

devoirs méritent de lui être préférés. L'ignorance est toujours honteuse à un honnête homme; sa condition ne l'excuse point, & le monde ne l'instruit pas assez. Quand on fait mêler également toutes ces choses, on se distingue fort de ceux qui ne s'appliquent qu'à une seule.

L'Etude est la plus solide nourriture de l'esprit; c'est la source de ses plus belles lumières: c'est l'Etude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la Conversation qui les met en œuvre & qui les polit: c'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, & qui peut faire d'un homme savant, un fort honnête homme.

L'Etude enfin met une plus grande différence entre le savant & l'ignorant, qu'il n'y en a entre l'homme ignorant & la bête; mais l'air du monde distingue encore plus l'homme poli d'avec le savant. La Science commence un honnête homme, & le Commerce du monde l'achève.

On a vû néanmoins des génies extraordinaires passer tout d'un coup de la méditation du cabinet aux charges les plus difficiles: mais ces gens-là ne peuvent être tirés en exemple.

Quand

Quand un homme enivré de sa Lecture, fait un premier pas dans le monde, c'est presque toujours un faux pas. S'il ne prend avis que de ses Livres, il court fortune de n'être jamais qu'un mal-honnête homme. L'Etude immodérée engendre une crasse dans l'esprit, & gâche tous ses sentimens ; il faut que la Conversation de nos Amis l'épure & le redresse.

C'est être heureux que de rencontrer un Ami fidele, éclairé, discret : fidele, pour ne nous rien déguiser ; éclairé, pour remarquer nos fautes ; & discret enfin pour nous en reprendre. Mais c'est le comble du bonheur de pouvoir croire ses conseils. Il arrive souvent que nous nous faisons un honneur de ne suivre que nos propres lumieres ; semblables aux voyageurs qui s'égarent faute de prendre un guide, ou de demander le chemin.

Il est vrai qu'un homme qui sent sa force, & qui connoît les avantages de son esprit, qu'un homme, dis-je, qui aspire à la belle gloire, & qui veut élever sa réputation, doit craindre comme un écueil d'être soupçonné de se laisser gouverner.

La dépendance est insupportable à un homme de cœur, & sur-tout celle de l'esprit.

l'esprit. Quand on veut exercer une espece de tyrannie sur la plus libre partie de nôtre ame, il est mal aisé de ne se revolter pas contre la raison, par dépit contre celui qui raisonne.

Il faut bien autant de discretion pour donner conseil, que de docilité pour le suivre: rien n'est si terrible qu'un Ami qui prend avantage de son experience, qui propose tous ses avis comme des loix, & d'un air de maître qui nous ôte le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plutôt que de le gagner par le discours.

Il ne manque jamais de se donner pour exemple. Il applique à tous propos les remarques de la vieille Cour. Il rapporte ses aventures pour des preuves; il a vû tout ce qu'il avance, tout ce qu'il dit est outré, & la peur qu'il a de n'en dire pas assez pour persuader, fait qu'il en dit toujours trop pour être crû.

Néanmoins, une grande foiblesse à recevoir conseil, n'est pas moins à blâmer, qu'une grande rudesse à le donner. Il est de nôtre intérêt de surmonter l'une & d'adoucir l'autre. Il faut quelquefois aider à la liberté de celui qui nous avertit, en recevant facilement ses avis.

Un

Un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un Ami trop complaisant ; quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur, il réveille mieux notre attention : les remèdes salutaires sont rarement de bon goût, & les Médecins les plus doux ne sont pas les plus secourables.

Nous devons nous regarder comme des malades, tant que nous avons besoin de conseil. Hé ! qui n'en a pas besoin ? Si l'avis est bon, pourquoi le rejeter, parce qu'il n'est pas donné de bonne grace ? Il faut voir si l'on en peut tirer quelque utilité avant que de le rejeter : il ne faut pas même rejeter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

Au pis aller, quand on n'en tireroit point d'autre fruit que d'apprendre à vaincre notre délicatesse, & d'ôter de nous-mêmes ce qui nous déplaît en autrui, n'est-ce pas assez pour nous obliger de les entendre, & d'en savoir gré ?

Le mauvais exemple peut servir à nous éloigner du mal, comme le bon à nous exciter au bien : profitons-en de quelque part qu'il nous vienne, de quelque façon qu'il nous soit donné.

C'est

C'est à nous à démêler l'or d'avec la terre, on le trouve rarement pur, mais il n'en est pas moins or : c'est la faute de l'artisan & non pas du métal ***.

On rencontre quelquefois des hommes d'un sens exquis, qui n'ont pas le don de s'expliquer. Il faut compatir au défaut de leur expression, & profiter de leur bon-sens. D'autres ont la facilité de parler, & ne s'attachent qu'à l'écorce des choses. Imitons ce qu'il y a de bon dans leur langage, & pénétrons plus avant dans la vérité.

Il en est d'autres encore qui ont travaillé toute leur vie pour se rendre habiles, & qui n'ont pû se rendre agréables : nous estimons leur savoir, mais leur façon nous rebute : nous serions bien aises de profiter de leurs connoissances, mais nous ne voulons pas essuyer leur mauvaise humeur.

Un peu de dégoût nous empêche de tirer de leur Conversation tout le fruit qu'on en peut tirer; nous préférons l'entretien d'un flatteur ignorant, à la conversation d'un savant homme, quand il est chagrin & sévère. L'autorité qu'il prend sur nous est fâcheuse à la vérité, mais n'est-ce pas un droit acquis par l'âge?

S'il nous fait part de ce qu'il fait, est-ce trop faire pour le reconnoître, que d'avoir une soumission apparente à ses sentimens?

Je ne veux pas, néanmoins, que cette soumission soit aveugle; il est juste de nous réserver la liberté de raisonner sur ce qu'il dit: mais il lui faut répondre avec beaucoup de déférence; il ne le faut contredire que pour nous instruire mieux; il faut se rendre à la raison dès qu'elle paroît, & la trouver belle, même dans la bouche d'un Pédant.

Néanmoins ne recevons pas la doctrine toute crüe; ne nous établissons point d'opinion sur l'opinion d'autrui; car ce n'est que dans la Foi *qu'il faut jurer sur les paroles du Maître.*

Pour connoître sainement les choses, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui qui les dit: l'air du visage, la façon de parler, la qualité, le tems, le lieu, tout impose. Vous entendez la Cour se récrier sur tous les Mots de ***, parce qu'il en dit quelquefois de bons. L'Admiration est la marque d'un petit esprit, & les grands Admirateurs sont la plupart de fort sottes gens. Ils ont besoin qu'on les avertisse quand il faut rire;
le

la Parterre, qui n'a d'autres lumieres que celles de la nature, juge mieux de la Comédie que ceux qui embarrassent le Théâtre.

Le plus grand secret pour réussir dans la Conversation, est donc, d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se défier toujours de sa raison, & quelquefois de celle de nos amis; de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit, de faire paroître tant qu'on peut celui des autres, d'écouter ce qu'on dit, & de répondre à propos. Enfin, de pratiquer le Précepte du bon Horace :

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici (1).



DE

L'A M I T I É.

LA premiere Amitié qui naît dans le monde, est celle qui se forme dans le sein des Familles. L'habitude continuelle d'être toujours ensemble, & de se considérer comme étant de même sang; les mê-

(1) *De Arte Poetica*, vs. 43.

mêmes sentimens dans lesquels on est élevé; la conformité que l'on a les uns avec les autres; la communication des secrets, des affaires & des intérêts: toutes ces choses contribuent autant à la naissance que la nature: elles consacrent pour le moins autant le nom de frere, de sœur & les autres, que le lien du même sang. Car, quelque chose que l'on dise de certains sentimens naturels que l'on a eus à la rencontre de ses parens que l'on ne connoissoit pas encore, il est certain que les exemples en sont ou exagérés ou rares, ou que nous en userions les uns avec les autres comme des étrangers, si nous ne nous étions accoutumés à considérer nos proches comme d'autres nous-mêmes. C'est donc là la premiere liaison de nos cours.

Il seroit à desirer que cette premiere Amitié durât toute la vie dans le même état qu'elle est en nos premieres années. Mais elle s'affoiblit insensiblement. En premier lieu, par le grand nombre des personnes dont une Famille est composée: car c'est un principe certain que l'Amitié ne sauroit durer longtems entre plusieurs personnes. De plus, on sort de sa Famille pour s'établir dans le Monde. On entre

tre par le Mariage en de nouvelles alliances : ou par la profession d'une pieté particuliere on sort de sa maison sans avoir le plaisir d'en adopter une autre. Ainsi on se fait d'un côté, en quelque sorte, une obligation d'oublier ses Parens ; & de l'autre, un devoir d'en aimer de nouveaux. Que dirai-je de l'interêt qui divise si souvent les Familles ? Quand même toutes ces choses sont réglées, le seul éloignement où l'on est diminue quelque chose de la premiere tendresse. En cet éloignement chacun se forme avec le tems des manieres particulieres, soit pour la conduite de sa vie, soit pour sa fortune, soit pour le gouvernement de sa famille. Le premier lien d'Amitié ne sert presque plus ensuite qu'à s'épargner un peu moins que l'on ne feroit si l'on n'étoit point parens, à avoir un peu plus de curiosité sur leur sujet, & à se mesurer avec assez de soin, pour ne paroître pas inferieur en rien aux autres.

Cela n'empêche pas que lorsqu'il se rencontre des occasions essentielles de se rendre service, on ne se fasse une gloire de n'y manquer en rien. Ainsi cette premiere Amitié qui est tendre dans les premieres

années, qui se relâche dans la suite de la vie, paroît néanmoins toujours forte, quand il s'agit de quelque intérêt important. Et pour moi, je croi que de toutes les Amitiés c'est celle-ci qu'il faut ménager avec le plus de soin.

Il y a une seconde espèce d'Amitié, qui a aussi ses perfections & ses imperfections, comme la première dont nous avons parlé. C'est celle qui se trouve entre un Mari & une Femme, lorsqu'ils sont entrés sans contrainte dans le mariage, & qu'ils y vivent en bonne intelligence. Elle a quelque chose de l'Amitié qui est entre le supérieur & l'inférieur, puisque les Loix ont déclaré que les Femmes devoient considérer leurs Maris comme leurs Maîtres; & que l'honnêteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de respect de leurs Femmes, que pour s'en dessaisir aussi-tôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les Loix & par la Coutume. Quand on vit ensemble de cette manière honnête, on est dans un commerce continuel d'Estime; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la Tendresse; on a le plaisir d'aimer & d'être aimé;

aimé ; on se fait même une gloire de son Amitié. Je croi que c'est ce mélange de tendresse, ce retour d'estime, ou, si vous voulez, cette ardeur mutuelle à se prévenir par des témoignages obligeans, en quoi consiste la douceur de cette seconde Amitié. Je ne parle point d'autres Plaisirs, qui ne le sont point tant en eux-mêmes, que dans l'assurance qu'ils donnent de la parfaite possession des gens que l'on aime. Ce qui me semble si vrai, que je ne crains point de dire que si l'on est assuré d'ailleurs de la parfaite tendresse d'une Femme, on en peut souffrir la privation aisément ; & qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'Amitié que comme des marques & des preuves qu'elle est sans réserve. Il est vrai que peu de gens sont capables de la pureté de ces sentimens. Aussi ne voit-on gueres de parfaite Amitié dans les Mariages, au moins pour long-tems. L'objet des passions grossieres ne peut soutenir un si noble commerce que l'Amitié. Après qu'il en a fait naître & conservé quelque tems l'ombre, & la ressemblance ; l'indifference, le mépris & d'autres nouvelles passions, viennent bientôt les effacer. La contrainte même où

l'on est de conserver toujours la même société, diminuë quelque chose du prix de la perseverance. On perd peu à peu l'assurance que l'on avoit d'être aimé : on entre en des défiances, des jalousies & des inquiétudes : on ne peut guères se les cacher, dans la necessité où l'on est de vivre éternellement ensemble. De là naissent des soupçons, des plaintes & des querelles. Les Enfans sont les seuls liens qui retiennent alors les Hommes & les Femmes dans leur devoir. Ce sont les gages & les fruits de leur première tendresse : c'est un intérêt qui les lie au moment que leur cœur alloit à la séparation. Mais quand on a parlé de l'Amitié, & quand on en parle tous les jours, ce n'est ni de cette première, ni de cette seconde que l'on a entendu parler.

C'est d'une espece toute particuliere. On veut qu'elle ne soit qu'entre deux personnes; qu'elle soit des années entieres à se former; que la seule Vertu en soit le fondement; qu'elle dure toujours; que ce soit une communication parfaite de toutes choses : en un mot, qu'il se fasse de ces deux personnes une métamorphose si générale; qu'elles se transforment mutuellement

ment l'une & l'autre. Les Auteurs triomphent sur ce Portrait. Ils lui donnent encore de plus belles couleurs que je ne fais. Cependant je croi pouvoir soutenir sans temerité, que ces habiles Peintres qui nous donnent de si illustres copies de l'Amitié, n'en ont jamais vû d'original. Mais enfin on se plaît à exagérer toutes choses. On oublie dès le premier moment que l'on commence un Livre, ou un Discours, que l'on est homme, & que l'on parle à des hommes.

Mais aussi il faut éviter de prendre pour Amitié je ne sai combien de commerces que l'on a dans la vie, qui ne méritent point assurément ce glorieux titre.

Pour être ensemble de quelque partie de plaisir, pour se trouver quelquefois dans les mêmes conversations, pour se rencontrer souvent ou à la Cour, ou à la ville, on ne peut pas s'assurer par ces sortes de liaisons d'une Amitié un peu forte. Toutes ces choses arrivent ordinairement par un pur hazard: c'est la fortune qui fait naître ces différentes occasions. Quelle part y peut avoir le cœur, que l'intérêt de quelque plaisir? Et cet inté-

rêt

rêt-là peut-il produire une Amitié fort parfaite? Il est vrai que l'on aime les gens commodes, plaisans, agréables; que l'on se trouve avec plaisir où ils sont, & qu'on leur fait un accueil favorable. On a encore des égards plus particuliers pour les gens qui ont la réputation d'avoir des amis, d'être hommes d'intrigue, & de pouvoir servir dans les occasions. Car de dire des choses plaisantes, & de pouvoir en faire d'utiles, ce sont deux grands moyens d'avoir quelque entrée dans les cœurs les plus inaccessibles.

Mais il n'est pas moins vrai que les gens que l'on ne connoît que sur ce pied-là, ne doivent pas mettre l'Amitié que l'on a pour eux, à une épreuve un peu forte. On ne veut guères acheter le plaisir que donne la Conversation d'une bel-esprit; & on remet assez ordinairement sur les autres, le soin de servir une personne qui ne fait que nous divertir.

Si l'on y fait un peu de réflexion, on verra que c'est cette espece d'Amitié, qui toute imparfaite & toute commune qu'elle est, ne laisse pas de former une Honnêteté sur laquelle on règle sa conduite, & qui est comme le fondement du repos public.

C'est

C'est elle qui apprend la maniere de vivre; & cette maniere de vivre comprend une infinité de petits devoirs sans lesquels tout seroit en confusion.

Une Amitié plus parfaite est un prodige, dont les exemples sont si rares, qu'on les peut aisément compter.



A B R E G E

D E L A V I E

DE MONSIEUR

D E L I O N N E.

MINISTRE D'ETAT.

MESSIRE HUGUES DE LIONNE, Marquis de Fresne, & de Berny, Ministre & Secrétaire d'Etat, Prevôt & Grand Maître de Ceremonies des Ordres du Roi, fils d'Artus de Lionne & d'Habbe de Servient, Sœur de Monsieur de Servient Surintendant des Finances,
Mi-

Ministre & Secrétaire d'Etat, naquit à Grenoble l'an 1611.

Etant encore fort jeune, son pere le confia aux soins de son oncle Mr. de Servient, qui en ce tems-là venoit d'être fait Secrétaire d'Etat à la place de Mr. de Bauciere. & qui se trouvant dans une grande consideration à la Cour, pouvoit lui donner lieu de faire valoir ses talens naturels, & faciliter son élévation aux grandes Charges.

Mr. de Servient son oncle, pour lui donner une teinture des affaires, commença par le mener avec lui en 1630. à Querasque, où il assista au Traité de Paix qui y fut conclu, & à son retour le voyant d'un esprit plus mûr que son âge ne le portoit, il lui donna la premiere commission de sa Charge, quoi qu'il n'eût alors que 18 ans.

Dans un âge si peu avancé, le Cardinal de Richelieu qui avoit un merveilleux discernement pour le choix des sujets propres aux grands emplois, ayant connu son genie, conçut une estime si particuliere pour lui, que quoi que son oncle fût disgracié quelques années après, & privé de sa Charge, il le voulut retenir au Gouverne-

vernement des affaires; mais il le refusa, & s'en alla faire un voyage à Rome. Ce fut en 1636. Il y acquit l'amitié & la confiance du Cardinal Mazarin, & depuis ce tems-là ils furent toujours unis d'une liaison très-étroite.

Quand ce Cardinal fut nommé par le feu Roi en 1641. pour aller seul Plénipotentiaire à Munster, Mr. de Lionne fut aussi nommé seul Secrétaire de l'Ambassade. Mais comme la mort du Roi changea la face des affaires, la Reine Régente qui connut que les Conseils du Cardinal étoient nécessaires au Roi son fils & à elle dans la conjoncture présente, envoya d'autres Ambassadeurs à Munster, & ordonna à Mr. de Lionne de travailler sous son Eminence; de manière que s'il n'alla pas traiter la Paix sur les lieux il n'y eut pas moins de part, puisque durant tout le tems qu'elle se traita, il en donna les instructions, il en écrivit les dépêches, il en fit tous les ordres, & qu'il eut le credit de faire nommer en 1643. Mr. de Servient son oncle, Ambassadeur & Plénipotentiaire pour la même Paix à Munster.

En 1642. il fut envoyé en Italie pour pacifier des differends du Pape Urbain VIII.

& du Duc de Parme, & il en vint fort heureusement à bout par un accommodement qu'il fit avec le Cardinal de Bichy, ensuite d'un discours fort vigoureux qu'il prononça dans le Senat de Venise, & qui fit dire à toute l'Italie que la sagesse consommée de ce Senat avoit cédé aux persuasions d'un jeune homme. Au retour de cette négociation il fut fait Conseiller d'Etat en 1643.

En l'année 1646. la Reine le fit Secrétaire de tous ses Commandemens, & comme elle étoit Regente, il devint par ce moyen dépositaire de son secret, & de toute la confiance de la Cour.

En 1651. elle lui donna place dans le Conseil de Conscience, & il en expédiait tous les ordres & toutes les résolutions.

En 1653. elle l'honora de la Charge de Prevôt & Grand Maître des Ceremonies des Ordres du Roi.

Il fut envoyé Ambassadeur extraordinaire en 1654. vers les Princes d'Italie, & assista en cette qualité au Conclave où fut élu le Pape Alexandre VII.

Enfin en 1655. après l'élection de ce Pape, il fut rappelé en diligence pour aller traiter la Paix à Madrid; son pouvoir

voir fut tout entier, écrit de la propre main du Roi, en présence d'un Seigneur Espagnol qui le vit signer, & qui suivit Mr. de Lionne à Madrid, pour en porter témoignage au Roi d'Espagne; marque extraordinaire de la confiance de son Maître, qui lui confie en quatre lignes tous les intérêts de la Couronne sans reserve. Voici les propres termes du pouvoir:

Je donne pouvoir au Sieur de Lionne Conseiller en mon Conseil d'Etat, d'ajuster, conclure & signer les Articles du Traité de Paix, entre moi & mon Frere & Oncle le Roi d'Espagne; & promets en foi & parole de Roi, d'approuver, ratifier & executer tout ce que ledit Sieur de Lionne aura accordé en mon nom, en vertu du présent pouvoir Fait à Compiègne le premier jour du mois de Juin 1656.

Signé, LOUIS.

Il avança tant à Madrid une négociation si glorieuse & si importante, que tous les Articles de la Paix y furent arrêtés, à la reserve d'un seul point, ce que marque assez le Traité des Pyrenées, où il est dit que ce Traité de Paix est fondé sur la Négociation de Madrid.

En

En 1658. il fut envoyé à la Diette de Francfort, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire & Plénipotentiaire dans l'Empire & tous les Royaumes du Nord, au sujet de l'élection de l'Empereur & de la pacification entre tous les Princes Chrétiens.

C'est-là qu'il rendit un service important à l'Etat, en faisant cette fameuse Ligue du Rhein, qui partageant comme en deux parts tout l'Empire entre le Roi & l'Empereur, oppofoit à la Maison d'Autriche la moitié des Princes d'Allemagne, pour fermer le passage à toutes les troupes qu'elle vouloit envoyer au secours d'Espagne en Flandres; ce qui dans la suite obligea les Espagnols à donner les mains à une paix aussi défavantageuse pour eux, que le fut alors celle des Pyrénées.

La gloire de ces trois importants Emplois est assez bien exprimée par ces paroles, que Mr. de Lionne écrivit lui-même fans aucune préparation dans le Livre des Bourgmestres de Francfort, dans lequel ils ont coûtume de prier les personnes de considération qui passent dans leur ville, de signer pour en conserver la mémoire. Voici les termes:

Quod nulli forsan mortalium contigit (va-

na absit gloria) ob fidem enim non sapientiam: intra triennii terminum à Domino, Domino meo Clementissimo Christianissimo Rege præfectus, Romæ, Madriti, Francofurti, creationi summi Pontificis, unicus pacis arbiter, electioni Imperatoris.

Primo in bonum Orbis Christiani feliciter perfectò.

Secundo in ejus perniciem ab Hispanis dilato.

Tertium quod Deus bene vertat, expeto.

Francofurti Junii. 1658.

Lors que Pimentel Seigneur Espagnol vint incognito à Lyon, où la Cour étoit sur la fin de l'année 1658. pour y proposer le Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, dans la vûe de mettre obstacle à celui de la Princesse Marguerite de Savoye, qui étoit alors sur le tapis; ce fut Mr. de Lionne qui fut employé pour faire connoître au Duc de Savoye, & à Madame Royale l'importance de l'alliance Espagnole, & pour leur faire goûter la nécessité où la Cour étoit, de rompre les engagemens que l'on avoit déjà pris avec eux: & il sût si adroitement conduire cette Négociation délicate, qu'il les y fit consentir de bonne grace.

Pour

Pour récompense de tous ces services, le Roi en 1659. lui accorda des Lettres Patentes, par lesquelles sa Majesté le gratifioit de la Dignité, Etat & Charge de Ministre d'Etat, avec vingt mille livres d'appointement.

Et ce fut en cette qualité que pendant que le Cardinal Mazarin négocioit en la même année avec Don Louis de Haro premier Ministre d'Etat d'Espagne, ce qui restoit à ajouter pour la Paix des Pyrenées, & le Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, Mr. de Lionne y travailloit aussi avec beaucoup d'application pour vaincre toutes les difficultés que l'obstination & la lenteur Espagnole y faisoient naître ; & tous les Espagnols étoient tellement persuadés de son mérite & de sa capacité, que Don Louis de Haro le traita avec la dernière distinction. Voici ce qu'en dit le Comte Gualdo Priorato dans son *Histoire de la Paix*.

„ Le jour même que le Cardinal arriva
„ à Bayonne, Pimentel s'y rendit pour le
„ complimenter de la part de Don Louis
„ & le prier de prendre soin d'une santé
„ si précieuse à tout le monde, puisque
„ le repos de toute la Chrétienté en dépen-
„ doit,

„ doit. Le 27. le Cardinal dépêcha le
 „ Marquis de Lionne vers Don Louïs
 „ pour lui rendre sa civilité, & il y fut
 „ reçu des Espagnols avec toute sorte
 „ d'honneur & de magnificence, bien
 „ qu'il n'eût alors aucun caractère, par
 „ lequel il pût représenter son Maître.
 „ Plusieurs des plus qualifiés de la suite de
 „ Don Louïs allerent au devant de lui
 „ deux lieues hors la ville; on le logea
 „ dans une maison qui lui fut préparée
 „ exprès, & quoique le Marquis de
 „ Lionne témoignât qu'il ne venoit là
 „ que comme Envoyé, tous les Grands
 „ & Don Louïs même le traiterent
 „ d'*Excellence*, & lui donnerent la main
 „ droite. Ce Premier Ministre vint au
 „ devant de lui jusqu'à la moitié de la
 „ Salle de ses Gardes, lui donnant la
 „ première place à sa table; il reçut vi-
 „ site en particulier de tous les Grands
 „ qui étoient alors à Fontarabie, & les
 „ Espagnols publièrent que le Marquis
 „ de Lionne par le seul mérite de sa per-
 „ sonne sans autre titre ni qualité devoit
 „ être traité avec tous ces honneurs.

Comme Mr. de Lionne avoit soutenu
 tant d'emplois de confiance, avec toutes
 les

les grandes qualités qu'ils demandoient, & sur tout avec une fermeté, un zele, & une fidelité sans exemple; le Cardinal Mazarin qui en avoit une connoissance parfaite, crut en mourant ne pouvoir mieux marquer la passion qu'il avoit toujours eue pour le service du Roi, qu'en lui recommandant Mr. de Lionne, & lui faisant connoître que les affaires étrangères étant les plus importantes de son Etat, Sa Majesté ne pouvoit sans danger les confier à un homme d'une moindre capacité, & d'une moindre experience que celles de Mr. de Lionne.

Le Cardinal Mazarin mourut au mois de Mars 1661. & le Roi déferant à ses Conseils, après avoir pris la noble & forte resolution de conduire par lui-même toutes les affaires de son Royaume, retint Mr. de Lionne pour être une des trois premieres têtes, par lesquelles il feroit executer ses principales volontés dans le gouvernement de l'Etat.

C'est dans ce Ministère que Mr. de Lionne a rendu à la France pendant dix années, & jusqu'au jour de sa mort les services les plus considerables.

Parmi ceux qui ont le plus éclaté, son me-

merite & sa capacité parurent sur tout en deux rencontres de réputation & de la dernière conséquence; l'une, fut la supercherie que le Baron de Batteville Ambassadeur d'Espagne fit à Londres au Comte d'Estrades au mois d'Octobre 1661; & l'autre, l'insulte que les Soldats Corfes de la Garde du Pape Alexandre VII. firent à Rome l'année suivante à Mr. le Duc de Crequi Ambassadeur de France. Il poussa les choses avec tant de vigueur, & en porta si haut la réparation, que plusieurs victoires n'auroient pas acquis au Roi tant de gloire, & un avantage si solide que les satisfactions publiques qu'on lui en fit, puisqu'au sujet de la première il obligea le Roi d'Espagne lui-même, à désavouer hautement le Procédé de son Ambassadeur à Londres, & à faire protester de sa part au Roi dans le Louvre par son Ambassadeur à la Cour de France, en présence de vingt-sept, tant Ambassadeurs qu'Envoyés des Couronnes & des Princes Souverains, que son Maître ne disputeroit jamais le pas à la France: Et qu'à l'égard de la seconde il obligea sa Sainteté & la Cour de Rome à souscrire, signer & executer les Articles portés au Traité de Pise, & dont les principaux

cipaux étoient, que le Cardinal Chigi, Cardinal Patron, & Neveu du Pape, viendrait en qualité de Legat en France, pour demander pardon à Sa Majesté, & que toute la Nation Corse seroit déclarée incapable de servir jamais, non seulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Ecclesiastique, & que pour en conserver la mémoire, il seroit élevé une Pyramide dans Rome, vis-à-vis l'ancien Corps de Garde des Corfes, avec une Inscription qui contiendrait en substance le decret rendu contre la Nation Corse.

Cette année 1662. fut encore remarquable par deux autres importantes affaires qu'il fût conduire & consommer heureusement avec tout le secret, & toute la circonspection imaginable; l'une est la Cession & Donation que le feu Duc de Lorraine, Charles, avoit fait au Roi de tous ses Etats après sa mort, & l'autre l'achat de la fameuse Place de Dunquerque, dont la dernière Guerre avec l'Angleterre, la Hollande, & l'Espagne a fait si fort connoître l'importance.

Il fit la même année une Ligue défensive avec les Hollandois.

Après de si grands services le Roi voulant

lant lui donner une autorité plus spéciale sur les affaires étrangères, qu'il dirigeoit seul comme Ministre d'Etat, depuis la mort du Cardinal Mazarin, lui ordonna de traiter avec Messieurs les Comtes de Brienne pere & fils, pour la Charge de Secrétaire d'Etat du département des Etrangers, de laquelle ils étoient revêtus; & il en fut pourvû par Lettres du mois de Fevrier 1663.

Sur la fin de la même année il renouvella l'Alliance avec les Suisses, & la Ceremonie s'en fit chez lui avec beaucoup de solennité.

Sous son Ministeriat & sa direction furent faites plusieurs Lignes, Traités de Confederation & de Paix.

Il fit le Traité de Paix de Breda en 1667. entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc, importante Paix qui facilita au Roi l'invasion qu'il fit la même année dans les Pays-Bas Espagnols, où il prit plusieurs Provinces.

Il fit en 1668. le Traité de Paix d'Aix la Chapelle, par lequel le Roi retint & assura ses Conquêtes de Flandres.

En 1669. aidé du Cardinal d'Estrées qui étoit alors Evêque & Duc de Laon,
il

il fit la Paix des Janſeniſtes, ſi conſiderable pour l'Egliſe, & obligea le Comte Palatin & le Duc de Lorraine à ſ'accommoder enſemble.

En 1670. il accommoda la Savoye avec la République de Genes, & il fit une Alliance illuſtre en mariant Magdeleine de Lionne ſa fille avec Mr. le Duc d'Eſtrées, alors Marquis de Cœuvres, Neveu du Cardinal d'Eſtrées.

Il conclut en 1671. le Mariage de Son Alteſſe Royale MONSIEUR, avec la Princeſſe Palatine, qui lui a donné des droits conſiderables ſur la Succeſſion du feu Eleſteur Palatin.

Mais parmi tous ces Traités qu'il fit pendant le cours de ſon Miniſtere, le plus important & le plus avantageux ſans doute à la France fut celui de la Ligue offenſive & défenſive qu'il fit avec l'Angleterre en l'année de ſa Mort, auquel Traité Sa Majeſté doit toute la gloire & l'avantage des rapides & prodigieufes Conquêtes qu'elle fit l'année ſuivante dans les Provinces-Unies.

Il mourut à Paris en 1671. âgé de ſoixante ans.

C A R A C T E R E

D E

C H A R L E S II.

R O I D' A N G L E T E R R E :

Par Mr. le Duc de

BUCKINGHAM ET NORMAMBY (1).

Traduit de l'Anglois.

SI j'entreprends de tracer le Caractere de CHARLES II. ce n'est ni sa qualité de Roi, ni l'honneur que j'ai eû de le servir, qui m'a engagé dans ce dessein; la premiere de ces considerations seroit trop générale, & l'autre trop particuliere. Mais comme c'est un sujet plein d'une grande varieté, j'espere que l'agrément qui en est inséparable, suppléera à tout ce qui peut manquer à l'Ecrivain. Cet agrément

(1) Jean Sheffield, Duc de Buckingham, mort le 34. de Février 1720. On a publié en 1723 deux volumes de ses Ouvrages en Vers & en Prose, qui n'ont pas répondu à l'attente du Public.

ment naturel suffit quelquefois pour faire valoir une peinture, quoi que mal tirée; & pour faire jetter plus souvent les yeux sur un visage qu'on aime, que sur la meilleure piece de Raphaël.

Pour commencer donc, selon la coutume, par sa Religion, laquelle depuis la mort de Prince a fait tant de bruit dans le monde; j'ose bien assurer que c'étoit seulement ce qui passe vulgairement, (quoi qu'injustement) pour une extinction totale de Religion, je veux dire le *Deïsme*. Et cette opinion peu commune étoit plutôt en lui un effet de la vivacité de son esprit, & de son temperament paresseux, que de sa lecture, ou de beaucoup de réflexion. Car par la vivacité de son génie il pouvoit discerner du premier coup d'œil les différentes fourberies cachées sous de pieux prétextes; & sa paresse naturelle le confirmoit dans la pensée de se défier également de toutes les Sectes, de peur de se trouver dans l'embarras d'examiner laquelle étoit la meilleure.

Si pendant qu'il vécut dans les pays étrangers, & sur la fin de sa vie il a paru un peu prévenu pour un certain parti de

Re-

Religion (1); on doit l'imputer seulement, d'un côté, à une certaine nonchalance naturelle, & à la complaisance qu'il avoit pour ceux avec qui il étoit obligé de vivre; & de l'autre à ce qu'il étoit fatigué de ces oppositions hardies qu'il rencontroit dans le Parlement; ce qui lui arrivoit bien-tôt dans les moindres difficultés: ce furent, dis-je, ces oppositions qui l'obligèrent à se jeter presque entre les bras d'un parti Catholique Romain, si distingué en Angleterre par sa fidélité; parti, qui ravi de le posséder, l'endormit par le doux son de POUVOIR ABSOLU, aux charmes duquel les meilleurs & les plus sages Princes ont rarement la force de résister.

Et quoi qu'il s'engageât plus fortement dans ce parti, lorsque la dissimulation est inutile, & qu'elle vient trop tard; au lieu d'en être surpris, nous devons considérer qu'avec le tems nos jugemens ne sont pas moins sujets à se prévenir que nos affections. Ainsi ce ne fut que par accident, & par un principe de foiblesse, que CHARLES II. entra dans les Opinions de ceux

(1) La Secte Catholique Romaine.

ceux qui avoient toujours travaillé avec tant de soin à augmenter sa Puissance.

Il aimoit l'aïse & le repos; & bien loin que les Guerres non-nécessaires qu'il entreprit contredissent cela, elles en font une preuve; puis qu'elles ne furent entreprises que pour complaire à des personnes, dont le mécontentement l'auroit plus inquieté de l'humeur qu'il étoit, que tout le bruit éloigné des canons qu'il écoutoit souvent avec beaucoup de tranquillité. D'ailleurs, l'Architecture navale & les affaires de la Marine étoient presque le seul plaisir de l'esprit auquel il semblât affectonné. On diroit que ses connoissances & son inclination portoient si fort de ce côté-là, qu'une Guerre de cette espece, servoit plutôt à amuser son esprit, qu'à l'embarrasser.

S'il ne se mettoit pas lui-même à la tête de sa Flotte, on ne doit l'imputer qu'à la passion que son Frere avoit pour la gloire des armes; & qui sous le prétexte specieux de mettre le Roi à couvert de tout danger, se paroît de tout l'honneur qui pouvoit venir de ce côté-là; aussi jaloux de tout autre qui auroit voulu s'en mêler, qu'un Roi d'un autre temperament,
l'an-

l'auroit été à son égard: Il est certain que jamais Prince ne fut naturellement plus propre à défendre les intérêts de son pays, qu'il l'étoit par toutes ses *inclinations Maritimes*; ce qui auroit été d'un grand avantage à cette Nation, s'il eût pris autant de soin de reprimer les efforts que la France faisoit pour augmenter sa puissance sur Mer, qu'il l'étoit pour avancer & encourager la nôtre. Mais on pourroit dire qu'il manquoit de jalousie dans toutes ses inclinations; ce qui me conduit à considérer ce Prince dans ses plaisirs.

Il y entroit plus de sensualité, que de délicatesse; & semblable à nos Courtisanes, il étoit plutôt engagé dans la bébaucherie pour la satisfaction des autres, qu'ardent à chercher par choix ce qui pourroit lui donner plus de plaisir. Je pense aussi que vers la fin de sa vie, il étoit déterminé autant par indolence que par amour, à passer le tems dans la compagnie de ses Maîtresses, qui dans le fond ne servoient qu'à remplir son Serrail, tandis que le plaisir enchanteur de s'amuser à rien faire, & à converser librement & sans contrainte, étoit la véritable *Sultane*, à laquelle il se devoit absolument.

Il avoit certainement de l'amour pour la Justice; car rien que cela n'auroit pu l'attacher si fortement à maintenir la succession de son Frere contre un Fils qu'il aimoit si passionnément (1), & contre l'inclination d'un parti qu'il redoutoit si fort. Je croi aussi qu'il faut attribuer à cet amour pour la Justice, tout ce qui semble contredire, en quelque maniere, l'opinion qu'on avoit généralement de sa Clemence; comme ce qu'il permettoit toujours qu'on procedât selon la rigueur des Loix, non seulement contre les Voleurs de grand chemin; mais aussi contre plusieurs autres personnes, à l'égard desquelles les Juges (selon leur coûtume) avoient souvent prononcé des Sentences très-dures & très-sévères.

Il avoit une merveilleuse facilité à comprendre les petites choses, & quelquefois il auroit pénétré assez avant dans les grandes; mais il étoit incapable d'une longue application. Il parloit toujours avec esprit dans toute sorte de conversations; & il faisoit si bien un Conte, que nous faisions semblant d'ignorer ce qu'il nous avoit raconté bien des fois, & cela, non par

fla-

(1) Le Duc de Monmouth.

flatterie, mais par le seul plaisir de l'entendre encore; comme on se plaît à voir plusieurs fois une bonne Comedie.

Il avoit des qualités bizarrement assorties. Il perdoit tout son tems avec les Femmes, & jusques vers la fin de sa vie, c'étoit son unique attachement; cependant il ne s'irritoit point contre ses Rivaux, & ne s'embarrassoit point de l'amour qu'on avoit pour lui. Du reste, tandis qu'il sacrifioit tout à ses Maîtresses, il ne pouvoit voir sans peine qu'elles perdissent au jeu un peu de cet argent qu'il leur donnoit avec tant de profusion, quelque nécessaire que fût le jeu pour les divertir. Il ne vouloit pas non plus risquer cinq Guinées à la paume avec ces mêmes personnes qui pouvoient en obtenir cinq mille de lui avant qu'il vînt jouer, ou dès qu'il avoit quitte le jeu.

Il ne manquoit pas à sa parole; mais il étoit plein de dissimulation, & fort adroit à ce manège; quoi qu'en même tems, ce fût l'homme du monde le plus aisé à duper; car toute son adresse alloit à se tromper soi-même, gagnant un peu d'un côté, tandis qu'il perdoit dix fois autant d'un autre, & faisant le plus de caresses à ceux qui

qu'il trompoient le plus ; cependant personne n'étoit plus propre à découvrir ce ridicule dans les autres.

Il étoit doux , accommodant & naturellement bon ; mais sévère & inflexible lorsque l'offense étoit grande. Il oublioit entièrement dans une absence de huit jours , les mêmes domestiques , à qui il pouvoit à peine refuser la moindre chose.

Quelque négligent qu'il fût de son naturel , il étoit en certaines occasions si actif & si infatigable , que personne n'auroit pû s'appliquer davantage , ou mener une affaire avec plus d'habileté.

Il étoit si libéral qu'il ruïnoit par là ses propres affaires ; car un Roi d'Angleterre indigent , tout est bouleversé ; & le Prince est réduit à la merci de son peuple. Cependant la pauvreté le réduisit à quelque chose de pis , car elle le força à se mettre dans la dépendance de son puissant voisin , le Roi de France , qui lui fit payer avec usure , le secours qu'il lui prêta durant toutes ces fâcheuses extrémités. Cependant sa grande profusion ne venoit pas tant de ce qu'il faisoit trop d'estime de ceux qu'il aimoit , que du peu de cas qu'il faisoit de l'argent qui ne passoit pas immé-
diatement.

diatement par les mains. Il s'aperçût à la vérité de son erreur; mais ce fut un peu trop tard.

Il avoit une si grande aversion pour toute sorte de formalités, qu'avec autant d'esprit, qu'aucun Roi en ait jamais eu & une mine très-majestueuse, il ne pouvoit point, même après s'y être préparé, faire le personnage de Roi un seul moment, ni dans le Parlement ni dans le Conseil, ni par ses discours, ni par sa contenance; ce qui l'entraîna dans une autre extrémité plus incommode en un Prince, qui étoit de négliger absolument toute distinction & cérémonie, comme des choses inutiles & impertinentes.

Le temperament de son Corps & de son Esprit étoit admirable; & par là il étoit amant généreux, mari civil & obligant, affectueux frère, père indulgent, & très-bon maître. S'il eût été autant soigneux de perfectionner les facultés de son ame, qu'il l'étoit de ménager la santé de son corps (quoiqu'he las! malgré tous ces soins sa vie ne fut pas fort longue!) il auroit été sans doute très-fameux dans le monde.

Toutes les regles ordinaires de la Physionomie

sionomie se trouverent heureusement démenties en lui; car avec un air triste & rebarbatif, il étoit d'un naturel gai, & plein de compassion; & les trente dernières années de sa vie, furent aussi fortunées, que toute la vie de son Père fut tumultueuse & funeste. Si quelques-uns ont soupçonné que sa mort a été anticipée, cela vient de ce qu'étant d'un temperament robuste & vigoureux le monde fut autant surpris de voir qu'il étoit mort avant l'âge de soixante ans, que s'il eût été impossible que rien eût pû lui ôter la vie que quelque funeste accident.

J'éviterois de rien dire sur un si triste sujet, si je ne croyois que dans un tel cas, le silence ne fût trop significatif. C'est pourquoi, je suis obligé de remarquer que le plus habile de tous ses Medecins & celui qui avoit le plus de merite (1), non seulement le jugea empoisonné, mais crut aussi l'avoir été lui-même peu de tems après, pour s'être déclaré là-dessus avec un peu trop de hardiesse.

Mais ici je ne dois pas oublier un acte de justice peu commun, mais sur quoi tout le monde est convenu presque unanimement.

(1) Le Docteur Short, Catholique Romain.

mement; c'est de ne pas soupçonner son Successeur d'avoir trempé en aucune manière dans une si horrible lâcheté: & peut-être auroit-on de la peine à trouver un exemple plus remarquable de cette force invincible de la vérité & de l'innocence: car c'est une chose qui approche du miracle, qu'un Prince si infortuné soit justifié dans ce point, même par ses plus grands ennemis, malgré toutes les circonstances qui donnent ordinairement lieu à de tels soupçons, & malgré cette extrême malice qui depuis quelque-tems, s'acharnoit sur toutes ses autres actions.



L E T T R E

TOUCHANT LA DESTINE'E.

D U C O M T E.

DE BUSSI RABUTIN.

Q U E peut on penser sur le chapitre de Monsieur de Bussi que ce que tout le monde a déjà pensé? Il est homme de qualité, il a toujours eu beaucoup d'es-

prit, & je l'ai vû autrefois en état de pouvoir esperer une haute fortune à laquelle sont parvenus beaucoup de gens qui lui étoient inferieurs.

Il a préféré à son avancement, le plaisir de faire un Livre (1), & de donner à rire au public; il a voulu se faire un mérite de sa liberté; il a affecté de parler franchement & à découvert, & il n'a pas soutenu jusqu'au bout ce caractère.

Après plus de vingt ans d'exil, il est revenu dans un état humilié, sans charge, sans emploi, sans considération parmi les courtisans, & sans aucun sujet raisonnable de rien espérer.

Quand on a renoncé à sa fortune par sa faute, & quand on a bien voulu faire tout ce que Mr. de Bussi a fait de propos délibéré, on doit passer le reste de ses jours dans la retraite, & soutenir avec quelque sorte de dignité un rôle facheux dont on s'est chargé mal à propos.

On s'expose au mépris quand on revient dans le grand monde après un certain âge, sans y apporter qu'un mérite inconnu à la plupart, avec la réputation d'un esprit aigre & mordant dont chacun se défie & que tout

(1) *L'Histoire Amoureuse des Gaules.*

tout le monde appréhende : sans parler qu'on ne manque guères d'avoir des manières usées & hors de mode, qui rendent un homme désagréable, incommode, & souvent ridicule.

On doit avouer que Mr. de Buffi avoit un esprit merveilleux. Les premiers Ouvrages que nous avons de lui, nous en donnent une idée très-avantageuse, & il auroit tout sujet d'en être content s'ils lui avoient coûté un peu moins cher. Son élocution est pure, & ses expressions sont naturelles, nobles, & concises. Ses Portraits, sur tout, ont une grace négligée, libre, & originale qu'on ne sauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médifant jusqu'à l'excès : ses meilleurs amis, & les personnes de la Cour les plus irréprochables ne furent pas exemts des traits perçans de sa médifance, Il a donné le démenti à toute l'Europe pour ternir la bravoure d'un homme qui a toujours passé pour téméraire ; & il a dit du mal de certaines femmes dont il n'a pas pu même inventer les désordres.

On ne sauroit mieux traduire qu'il a fait quelques endroits de Pétrone (1) ;

on

(1) Dans l'*Histoire Amoureuse des Gaules*.

on demeura pourtant quelque tems à reconnoître qu'il n'en étoit que le Traducteur.

On trouve dans ses derniers Ecrits beaucoup moins de cette finesse & de ce fel qui piquoit si agréablement dans les premiers; les pensées y sont moins nobles, & ses expressions moins naturelles.

Soit que son génie ne fût propre qu'à la Satire; ou que dans un âge plus avancé il ait perdu ses plus belles idées, il est sûr que ses Ouvrages sérieux plaisent fort peu.

On dit que l'on verra un jour l'Histoire du Roi de sa façon; j'ai de la peine à croire qu'il y réussisse (1): les grandes actions de ce Prince & les victoires sans nombre qu'il a remportées, pourront mal-aisément être bien décrites par un homme à qui il faudroit pour l'occuper heureusement & selon son goût, des fautes & des pertes continuelles.

Voilà, Monsieur, quel est mon sentiment touchant Monsieur de Buffi. Je l'ai connu autrefois très-particulièrement: il n'aimoit personne; & parvint enfin à n'être

(1) On a imprimé après sa mort ce qu'il avoit composé de cette HISTOIRE, & c'est la chose du monde la plus pitoyable.

tre aimé de qui que ce soit. Peu de gens s'intéressent à la Disgrace; on dit que moins encore se sont intéressés à son retour. Le bon cœur est une qualité qui fera toujours préférée au bel esprit dans la société civile.



P R E F A C E

De l'Ouvrage intitulé,

MÉDAILLES sur les principaux Evénement du Règne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

DE tous les anciens Auteurs, il n'y en a aucun qui traite des Médailles, & ce n'est gueres que dans le seizième & le dix-septième siècle, que de savans hommes ont pris soin d'en ramasser un grand nombre, & de les expliquer. Le Public en a tiré des avantages considérables pour la Geographie, pour l'Histoire, pour la Chronologie, & pour mille questions curieuses. Il seroit néanmoins à souhaiter, que les Anciens nous eussent eux-mêmes

mêmes expliqué leurs Médailles; ils nous auroient épargné bien de la peine, & beaucoup de Differtations; & auroient éclairci plusieurs choses, qui demeurent dans l'obscurité malgré les plus exactes recherches.

On n'a pas bien pû démêler jusqu'à présent la différence, qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles. Les avis sur cette matiere sont fort partagez. Ce qu'il y a de plus vrai-semblable, c'est que l'on doit appeller Monnoye, la pièce de Métal, qui d'un côté, porte la tête du Prince regnant, ou de quelque Divinité, & dont le revers est toujours le même; parce que la Monnoye étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoître, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus, avec une prouë de Galère au revers, étoit la premiere Monnoye de Rome; Servius Tullius y mit au lieu d'une Prouë, une Brebis ou un Bœuf, d'où vient le nom de *Pecunia*, à cause que ces sortes d'Animaux étoient du genre de ceux, qu'on appelloit *Pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une Femme armée, avec l'Inscription, ROMA, & au revers un Char tiré.

tiré à deux , à trois , ou à quatre Chevaux ; ce qui fit des Princes de Monnoye nommées, *Bigæ*, *Trigæ*, *Quadrigæ*. On mit aussi des Victoires , ce qui fit des *Victoriats*. Toutes ces Pièces différentes sont reconnues pour Monnoyes, de même que celles qui portent certaines marques comme un X, c'est-à-dire, *Denarius*, une L. *Libra*, une S. *Semis*, ou en enfin deux ou trois espèces de Boules. Les diverses marques font connoître le poids, ou la valeur de la Pièce.

Ce qu'on appelle Médailles des Roi de Macedoine, de Syrie, ou d'Egypte, étoit aussi apparemment des Monnoyes, parce que de chacun de ces Rois on n'en a gueres que d'une sorte. On y voit d'un côté leur Tête, avec les ornemens qui leur étoient propres, & au revers tantôt un Aigle tenant un Foudre, tantôt une Galère qui designe la ville de Tyr ; une Victoire , ou quelque autre Divinité , & pour toute Inscription le nom du Prince. Aucune de ces Pièces ne marque d'événement positif, & par conséquent, ce sont des Monnoyes.

Il n'est pas de même , de ce qui a été frappé depuis Jules César. Il y eut alors

alors & des Monnoyes & des Médailles. Les Monnoyes ont ordinairement d'un côté la Tête du Prince , & de l'autre le nom des Monetaires , avec ces mots III VIR. A. A. A. F. F. *Triumvir, Ære, Argento, Auro, Flando, Feriundo.* Les Médailles sont les Pièces, qui marquent au revers quelque événement memorable.

A l'exemple des Romains, les Rois & les Princes ont fait frapper des Médailles. Elles se sont extrêmement multipliées, sur tout dans les derniers tems, & on a déjà vû plus d'une Histoire Métallique. Mais ces Histoires ne sont proprement qu'un amas de Médailles faites par plusieurs particuliers, qui la plupart, ont travaillé sans méthode, & sans génie.

La Médaille est un monument durable, & fait, pour transmettre à la posterité les grands événemens. Ce qu'elle représente, & ce qu'elle dit, elle doit le représenter & le dire d'une manière noble & ingénieuse. Les Anciens nous en ont laissé de beaux modèles, mais jusqu'à présent on ne les a guères suivis.

Mr. Colbert, qui n'avoit que de grandes idées, sur tout lorsqu'il s'agissoit de la

la gloire de son Maître, crût avec raison que rien ne pouvoit mieux perpetuer le souvenir des actions du Roi, que des Médailles sur les Evénemens de son Règne; & afin qu'elles fussent recherchées dans tous les tems, ce Ministre resolut de commettre à des gens choisis le soin de les composer. Il forma donc, avec l'agrément de Sa Majesté, une petite Académie, où il se trouvoit fort souvent, & où l'on commença l'Histoire que l'on donne au Public.

Comme il n'y avoit encore aucune règle établie pour cette sorte de travail, on ne parvint pas d'abord à bien prendre le goût des Anciens. Ce qu'on appelle le Moderne, ne pouvoit servir d'exemple. Car tout ce que les Curieux ont jusqu'ici rassemblé de Médailles modernes, en fournit à peine quelqu'une digne de l'attentoin des gens de Lettres. Il a donc fallu se former des principes, il a fallu fixer des Régles, soit pour l'Inscription, qu'on nomme *Lengende*, soit pour le Dessain, qu'on nomme *Type*. Et tout cela a fait que du tems de Monsieur Colbert, on n'a pas beaucoup avancé.

Mr. de Louvois, trouva cette Histoire
com-

commencée , & ne fut pas long-tems à comprendre l'importance de la continuer. Il rendit les Assemblées plus fréquentes , & obtint du Roi qu'elles se tiendroient au Louvre. On travailla avec beaucoup d'assiduité , & on fit de grands progrès dans un Art assez négligé jusqu'alors.

Après la mort de Mr. de Louvois, le soin des Academies fut remis par S. M. à Mr. de Pontchartrain , alors Secrétaire d'Etat , & aujourd'hui Chancelier de France. Comme il aime les Lettres, qu'il a le goût délicat , le sens exquis, & une ardeur toujours égale pour tout ce qui peut avoir le moindre rapport à la personne du Roi, il a fait revoir avec soin toutes les Médailles, dont on avoit arrêté les Dessains, & même celles qui étoient déjà frappées. On en a reformé quelques-unes; on en a ajouté un très-grand nombre, & l'on a poussé l'Histoire du Roi jusqu'à l'avènement de Monseigneur le Duc d'Anjou à la Couronne d'Espagne. Mr. de Pontchartrain le fils, Secrétaire d'Etat, secondé le zele de Mr. son Pere; & Monsieur l'Abbé Bignon, chargé d'une espece d'inspection générale, a conduit tout avec une vigilance si constante, une si heureuse

de facilité de génie, & une si vaste capacité, qu'en assez peu de tems on est parvenu à mettre ce volume au jour.

L'Académie n'avoüe & ne reconnoît pour son véritable Ouvrage, que les Médailles qui composent cette Histoire. Mais outre qu'elle a crû à propos de corriger ou supprimer, il en a paru beaucoup d'autres dans le Recueil du Pere Boissier, & chez des Curieux, frappées même aux Balanciers du Roi, & qui toutefois n'appartiennent point à l'Académie. On ne peut sans injustice lui attribuer ces dernières, & la réflexion la plus légère fera bien sentir la différence.

C'est proprement depuis l'année 1694. que l'Ouvrage qu'on publie aujourd'hui a commencé de prendre la forme, où on le voit presentement. Messieurs Charpentier, l'Abbé Tallemant, Racine, Despreaux, Turreil, l'Abbé Renaudot, Dacier, & depuis la mort de Mr. Racine, Mr. Pavillon y ont donné toute leur application, & tous leurs soins: eux seuls ont concouru ensemble à composer cet Ouvrage & le perfectionner autant qu'il leur a été possible.

Dans la composition des Médailles, on s'est

s'est formé sur l'antique, soit pour les Types, soit pour les Légendes. Au bas de chaque Médaille gravée en taille douce, une relation succinte en expose le sujet. On s'est même astreint, à renfermer la relation dans un nombre de paroles, qui n'excede jamais la page, afin que le Lecteur puisse avoir toujours la Médaille devant les yeux. Cette contrainte a empêché, qu'en certaines occasions on ne s'étendît, autant que le sujet l'eût voulu. Cependant on a tâché de n'omettre aucune des circonstances nécessaires. Ainsi les Lecteurs auront plus d'un plaisir à la fois; ils verront l'image d'un grand événement; ils en liront le détail abrégé; ils jugeront du tour ingénieux que l'invention de la Médaille presente à l'esprit; ils trouveront de la diversité dans les Dessins & dans les Légendes, & pourront tout ensemble s'amuser & s'instruire. On a négligé bien des actions, qu'on auroit eu soin de relever dans un Regne moins glorieux. On n'a choisi que les plus éclatantes, & on n'a point cherché à faire paraître d'un succès tant soit peu douteux.

C'est injustement qu'on nous reprocheroit, d'avoir frappé des Médailles sur des

Pro-

Provinces & sur des Villes, qui dans la suite ont été reprises par les Ennemis, ou rendues par des Traitez; car c'est un usage universel. A peine Trajan eût-il conquis la Dace, qu'elle se revolta; il la reconquit, elle secoua une seconde fois le joug. Les Médailles pourtant sont demeurées & l'on admire encore la magnifique Colonne Trajane, qui contient les circonstances & les merveilles de ces deux Expéditions. Marc Aurélé soumit les Quades & les Marcomans; & quoique ces Peuples se fussent aussi-tôt après soulevés, on ne laissa pas de dresser à son honneur la Colonne Antonine, qui est aussi un des plus beaux Monumens de Rome. L'Antique & le Moderne sont remplis de pareils exemples, & l'on ne doit point s'en étonner; car les succès demeurent toujours certains, & le changement qui arrive, ne diminue rien de la gloire, qui les accompagne.

Le grand nombre de Médailles frappées par les Villes d'Asie, d'Afrique, & par les Provinces soumises à l'Empire Romain, feront peut-être dire, que les Médailles du Roi auroient aussi dû être faites par les Villes conquises, & par les autres Villes

Villes ou Provinces du Royaume, & non par une Compagnie instituée pour cela. Mais on doit se souvenir, que la plupart des Médailles des Empereurs, & sur tout celles qui marquent des événemens, étoient frappées dans Rome, souvent par ordre du Senat, & toujours par les Monétaires sous l'autorité de l'Empereur.

Que s'il reste encore quelque scrupule, il n'y a qu'à considérer qu'autrefois dans l'Empire Romain, comme aujourd'hui en France, on ne battoit ni Monnoye ni Médaille, que par l'autorité du Prince, c'est un droit de Souveraineté, cela n'a pas besoin de preuve. Ainsi tous les Monétaires de Rome, & tout ce qu'on appelloit *Néocores* en Grece & en Asie, étoient nommés par le Souverain, ou par les Preteurs des Provinces, comme le sont aujourd'hui les officiers des Monnoyes. Par conséquent tous ceux, qui se mêloient de faire frapper des Médailles pour l'Empereur, étoient ses créatures, & étoient payez sur ses revenus. Quand donc les Villes conquises, ou les Villes du Royaume auroient fait des Médailles pour le Roi, elles eussent toujours été composées par l'ordre des Intendans, ou des principaux

paux officiers, qui sont tous à ses gages; & n'auroient pû être frappées ailleurs, qu'aux Monnoyes de sa Majesté. La seule différence, c'est qu'une Compagnie instituée pour la Composition des Médailles, travaille avec plus d'ordre, plus de choix, & plus de retenue. Le Roi a toujours chargé quelqu'un de ses Ministres du soin des Arts & des Sciences. Le Ministre veille à les faire fleurir, & cherche tout ce qui peut relever la gloire de son Maître, à laquelle la gloire de la Nation est attachée. De sorte que sans la participation du Prince, quoique ses bienfaits donnent le mouvement à tout, les Academies travaillent chacune dans leur Ressort. Quel desordre la licence de faire des Médailles ne produit-elle pas dans les autres Etats? où, sans compter que souvent elles manquent de sens & de raison, qu'elles sont très-mal gravées, & de très-méchant goût pour le Dessin, il y en a de contraires à l'Etat, d'injurieuses au Gouvernement, & de préjudiciables à la vérité de l'Histoire.

Le Regne du Roi a fourni une ample matiere, à frapper pour lui seul des Médailles telles que les ont meritées tous les

Tom. I.

K

grands

grands & tous les bons Empereurs. On voit des Provinces subjuguées en peu de jours; plus de trois cens Villes prises, & des Villes qui, par leurs fortifications & par leur situation naturelle, étoient plus difficiles à conquérir, que ne l'étoient autrefois les Provinces entieres. On voit des Batailles gagnées sur Terre & sur Mer; les Alliez secourus, protegez, & rétablis; la Discipline Militaire dans son plus haut point. On voit la Marine florissante, des Ports sur les deux Mers, des Vaisseaux & des Galères qui font respecter par tout le Pavillon François. Au milieu de tant de prodiges, qui regardent la Guerre, on trouve des Etablissmens pour les Pauvres, pour les soldats, pour la Noblesse, pour les gens de Lettres. On admire la bonté prevenante du Prince, sa justesse, sa piété, sa clemence, sa moderation, sa liberalité, sa magnificence; enfin tout ce que renferme de glorieux la vie des Héros de l'ancienne Rome.

Il faut présentement parler de l'Art de faire des Médailles. Celles qui sont contenues dans Luckius, dans la France Métaillique, & dans quelques autres Recueils, ne paroissent pas l'ouvrage d'une longue
mé-

méditation. Les Savans ne les ont ni retenues, ni approuvées, & personne jusqu'ici n'a prescrit des règles pour cet Art. L'Académie a suivi des Principes certains; tous puisés dans l'Antique, dont elle a essayé de connoître la beauté, & de pénétrer la finesse.

Les Médailles peuvent se diviser en trois Classes. Il y en a de simples, de métaphoriques, & de mixtes.

Les simples sont celles, qui représentent un événement tel qu'il est, & dont la légende ne dit autre chose que le fait. En voici des exemples. Les Parthes, dans la défaite de Crassus & d'Antoine, firent beaucoup de prisonniers, & enlevèrent un grand nombre d'Enseignes & de Drapeaux. Auguste quelques années après étant allé en Syrie, Phraate Roi des Parthes, pour éviter la guerre dont il se voyoit menacé, rassembla tous ces Prisonniers & tous ces Drapeaux, & les renvoya à Auguste, qui lui accorda la Paix. Les Médailles ne représentent qu'un Parthe à genoux, qui présente une Enseigne Romaine; la légende dit seulement, *SIGNA A PARTHIS RECEPTA*, les Enseignes Romaines rapportées par les Parthes. On

trouve plusieurs Médailles de cette sorte, *REX ARMENIJS DATVS*, c'est l'Empereur qui couronne le Roi d'Arménie. Dans les *Congiaires*, l'Empereur fait distribuer au Peuple certaine mesure de blé, ou certaine somme d'argent. Dans les *Allocutions*, il est debout sur une espèce de Thrône militaire, qui s'appelloit, *Suggestum*, & parle aux Troupes de sa Garde, ou à d'autres soldats. Les légendes sont toutes simples, *CONGIARIUM*, *ADLOCUTIO*. Il en est de même de plusieurs Edifices; *PORTUS TRAJANI*, le Port que Trajan fit faire, & qu'il nomma *Centum cellæ*; *PORTUS OSTIENSIS*, le Port d'Ostie que Neron acheva; *PORTUS AUGUSTI*, le Port que Neron fit bâtir à Antium, que quelques-uns croient être le Port de *Nettuno*. Toutes ces Médailles ne représentent que l'Edifice dont elles parlent. Il y a dans ce volume plusieurs Médailles simples comme celles-là; entre autres la Médaille sur la Regence de la Reine Mere, où l'on voit le jeune Roi assis dans son Thrône, & à côté de lui la Reine sa Mere, qui soutient la main dont il porte son sceptre. La légende, *ANNÆ AUSTRIACÆ*
R E-

REGIS ET REGNI CURA DATA, signifie *le soin du Royaume & de la Personne du Roi, confié à la Reine Anne d'Autriche*. Telles sont les Médailles sur les Invalides, sur le Port de Cete, sur les Fortifications de Strasbourg, &

Les Médailles métaphoriques sont celles, où la chose représentée, & la légende conviennent métaphoriquement à la personne, pour qui elles sont faites. Quand Auguste obligea les Parthes à rapporter les Enseignes Romaines, outre les Médailles dont on vient de parler, nous en avons d'autres, où Mars tient une de ces Enseignes; la légende MARS ULTOR, *Mars vengeur*, désigne l'Empereur à la tête de son Armée, prêt à venger l'affront que les Romains avoient reçu. Il y a une Médaille d'Adrien, où Jupiter paroît la foudre à la main; la légende JOVI TONNANTI, signifie, *Jupiter tonnant*: c'est-à-dire l'Empereur qui foudroye les Juifs révoltés. Le même Adrien dans une autre Médaille est sous la figure d'Hercule; la légende HERCULES GADITANUS, indique cet Empereur, qui pour punir les méchans, alla comme Hercule jusqu'à l'extrémité de l'Espagne. On

trouve encore dans les anciennes Médailles: Jovi Conservatori, Tutatori, Apollini Invicto, Salutaris. Soli Comiti. Mars Pacator; Mars Victor; Salvs Pvblica; Salvs Generis Humani; Fortvna Redvx. Il y en a un grand nombre à l'honneur des Imperatrices: on les a représentées tantôt sous la figure de Venus, Venus Genitrix, pour louer leur beauté & leur fécondité, tantôt sous la figure de Cybele; Mere des Dieux, Mater Magna, ce qui signifie par métaphore *Mere des Césars*, qu'on regardoit comme des Dieux.

Il ne sera pas inutile à ce propos de faire voir la différence du goût des Modernes au goût des Anciens. Henri II. l'un de nos Rois, étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Duchesse fit frapper une Médaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un Arc à la main, & foule aux pieds l'Amour: la légende, OMNIUM VICTOREM VICI, veut dire, *j'ai vaincu le vainqueur du Monde*. Cette pensée est très-belle, & dans tout le moderne à peines'en trouve-t-il cinq ou six de cette beauté-là.

Cac

Car la comparaison est très-galante, de Diane qui se vançoit d'avoir surmonté l'Amour vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers, qui avoit soumis à ses charmes un jeune Roi, fort aimable. Cependant pour le Type, les Anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentés de le mettre près d'elle, ou enchaîné, ou lui présentant son Arc & ses fleches; parce que la bienséance est blessée de voir cette Divinité foulée aux pieds, d'autant plus que l'Amour designe le Roi. Quand à la légende, les paroles conviendroient mieux à une Devise, elles manquent d'une certaine gravité requise pour les Médailles. Les Anciens auroient mis simplement, *DIANA VICTRIX, Diane victorieuse*; & c'étoit une Médaille parfaite.

On en trouvera ici plusieurs dans le genre metaphorique. La Reine avoit un droit incontestable sur le Duché de Brabant, sur les Comtez de Namur & de Hainaut, & sur quelques autres Seigneuries des Pais-bas; les Espagnols refusant de lui faire justice, le Roi entra à main armée dans la Flandre, & conquit plusieurs Villes, entre autres Oudenarde. La Médaille,

daille, frappée sur la prise de cette Place, représente Mars, qui met une Couronne murale sur la tête de l'Hyménée; on lit autour : MARS HYMENÆI VINDEX: ce qui s'applique facilement au Roi que l'on compare au Dieu de la Guerre, & qui en cette occasion est l'appui de l'Hyménée. Pour le rétablissement de la santé du Roi à Calais, le Type représente la Déesse *Salus*, à la maniere des Anciens, & le mot, SALUS IMPERII, veut dire *le salut du Royaume*. On n'a fait usage de ces figures, qu'autant que la Religion le permet, c'est-à-dire, pour exprimer les qualitez qu'on attribuoit aux Divinitez Payennes.

Les Médailles mixtes sont celles, qui tiennent des simples & des metaphoriques, soit dans le type, soit dans la légende, & où l'on employe des figures qui servent de symboles. Il n'est pas possible de peindre au naturel les Provinces, les Villes, ni beaucoup d'autres sujets qui entrent dans les Médailles. Les Anciens, pour y suppléer, ont inventé des figures symboliques reconnues de tout le monde. Par exemple, ils représentent la Judée sous la figure d'une Femme près d'un Palmier, à cause

se que cette Province est fertile en Palmiers; l'Armenie par une Femme portant sur la tête une espece de Thiare, qui étoit la coëffure des Armeniens, & ainsi de plusieurs autres. Les Provinces dont les Types se trouvent chez les Anciens, & qui entrent dans les événemens de cette Histoire, y sont peintes de même que dans l'Antique, comme l'Espagne, l'Italie, Rome, &c. A l'imitation des Anciens, celles dont il n'y a aucun Type connu, on les représente sous la figure de Femmes accompagnées de quelque chose de particulier qui les fait reconnoître. La France porte un habit semé de Fleurs-de-Lys. La Hollande a près d'elle un Lion tenant sept flèches, qui signifient les sept Provinces Unies. A l'égard des Villes, quand elles n'ont rien de particulier, on les désigne par des Femmes couronnées de Tours, comme la Ville d'Alexandrie & quelques autres dans l'Antique, & on met près d'elles un Bouclier où sont leurs Armoiries. Notre Religion ne permet pas d'imiter les Anciens qui distinguoient la plupart de leurs Villes, par la Divinité principale, qu'on y adoroit.

Il y a une très-grande quantité d'autres

K 5

figu-

figures, qui ont des attributs; Mars, Pallas, Hercule pour la Guerre; Minerve pour la Prudence, ou pour les Arts; Apollon & le Soleil pour l'ordre, la Fécondité, les Lettres; Neptune pour la Marine; la Justice, la Prevoyance, l'Espérance, l'Hyménée, Bellone, la Victoire, la Paix, &c. On se sert aussi de Trophées, ou de Couronnes de Laurier pour les Batailles, de Couronnes d'Olive pour la Paix, de Couronnes Murales pour les prises de Villes, de Couronnes Vallaires pour les attaques des Camps & des Lignes. Les Dieux de Fleuves marquoient aussi les Lieux des événemens, ou la situation des Villes; enfin on trouvera dans ce volume presque tous les symboles Antiques, dans le même sens qu'ils ont été autrefois employés.

Parmi les Médailles mixtes, il y en a de plusieurs manieres. Souvent la légende fait connoître la figure, & l'application qu'on lui donne; & c'est en quoi elles different des metaphoriques, qui ne nomment que la figure. Car dans les mixtes on ne fait point de difficulté de s'enoncer nettement & d'appliquer au Prince; ce que représente le Type. La Prise de Charleroi en 1693. assûroit la conquête de

de Namur & de Mons, parce que Charleroi est situé sur la Sambre, entre Mons & Namur; le Type de la Médaille est la *Sûreté*; la légende SECURITAS IMPERII PROPAGATI, signifie, *sûreté des nouvelles Conquêtes*. SECURITAS, c'est le nom de la figure, IMPERII PROPAGATI, en fait l'application. La plupart des Victoires sont de même, VICTORIA RETELENSIS, TRANSALPINA, CELTIBERICA, NAVALIS, &c. Les paroles de la légende ne nomment pas toujours les figures qui sont dans les Types, & on se contente d'y mettre le fait, comme dans la Médaille sur la dernière Prise de Roses. Hercule & Neptune soutiennent ensemble une Couronne murale, pour marquer que cette Ville étoit assiégée par mer & par terre. La légende RHODA CATALONIÆ ITERUM CAPTA, veut dire, *seconde prise de Roses en Catalogne*. Quelquefois au contraire on représente l'Action d'une manière historique, ou symbolique; & la légende l'attribue à quelque qualité, ou vertu particulière, qui en marque, ou le motif, ou quelque circonstance. Par exemple, à l'Audience des Ambassadeurs de Siam, les Siamois

sont au pied du Thrône de Sa Majesté, & la légende dit, *FAMA VIRTUTIS*, la *Réputation de la Vertu*; parce que c'est la haute Réputation du Roi, qui leur a fait traverser les Mers pour lui demander son alliance. Ce Type est purement historique: en voici un symbolique. Dans la Médaille sur l'acquisition de Dunkerque, la Ville paroît sous la figure d'une Femme couronnée de Tours, qui présente au Roi le Plan de la Citadelle; les mots de la légende sont, *PROVIDENTIA PRINCIPIS*, parce que cette acquisition fut un effet de la provoyance du Prince.

Voilà généralement à quoi se peuvent reduire toutes les sortes de Médailles. Quand les événemens sont peints au naturel, & que la légende ne dit que le fait, ce sont des Médailles simples; quand les Types contiennent quelques figures fabuleuses, & que la Légende désigne métaphoriquement les personnes, sans les nommer, ce sont des Médailles métaphoriques. Enfin quand les Types sont en partie symboliques, & en partie historiques, & que la légende est de même; ce sont des Médailles mixtes. Les simples sont les plus faciles à faire, & pourvu que la Légende soit en termes simples & nobles, elles

elles ne laissent pas d'avoir de la beauté. Les métaphoriques sont les plus belles, & les plus mal-aisées à trouver à cause de nôtre Religion. Les mixtes sont les plus communes, & il s'y trouve souvent de l'allégorie & du mystère, mais elles aiment à le découvrir, & plaisent à l'esprit sans l'embarasser. Il est fort difficile de mettre de la variété dans les légendes & dans les Types. Les Anciens ne s'en mettoient pas trop en peine, & ils avoient peut-être raison; mais comme l'uniformité est sujette à faire languir, il a fallu sur les mêmes sujets, comme les Sieges de Villes qui sont en grand nombre, diversifier les Types, & les légendes, & c'est ce qui a le plus coûté.

Ceux qui voudront s'adonner à cette sorte de composition, ne doivent point chercher ici d'autres règles, que les exemples. Ce qu'on peut dire néanmoins, c'est que les Médailles se font, ou pour des personnes, ou sur des événemens. Lorsque la Médaille est pour une personne, on marque dans le revers, sa naissance, ses principales qualités, ses emplois, ou ce qu'il y a de plus éclatant dans sa vie. Lorsque la Médaille est sur quelque événement, on s'attache à la principale cir-

constance, au motif de l'action, à l'effet qu'elle produit.

Il faut sur tout éviter dans les Types les objets desagréables, & les figures qui ne sont ni connues, ni approuvées; il faut aussi se garder de multiplier les personnages, à moins que le sujet ne l'exige. Quant aux légendes, elles veulent un stile grave & court; on doit fuir les phrases, les jeux de mots, & les pointes, & s'abstenir le plus qu'il est possible, de certains termes, qui bien que très-Latins, ne conviennent pas toujours à la Médaille. Une des choses les plus essentielles encore, c'est de ne jamais faire parler les figures, comme dans cette Médaille de Diane que nous avons rapportée & où Diane dit elle-même, OMNIUM VICTOREM VICI: *J'ai vaincu le vainqueur du monde.* Il y a d'ailleurs un certain goût, & une certaine finesse qu'il est plus aisé de sentir que d'attraper. Toutes les compositions d'esprit demandent du genie; & les regles ne sont faites que pour ceux qui en ont; mais au moins ceux qui ne se mêlent pas de faire des Médailles, seront en état d'en juger, & de distinguer les bonnes. Celles-ci peuvent avoir un avantage sur les Anciennes, c'est la clarté. L'Antique souvent ne se fait

fait pas trop bien entendre, faute de déclarer nettement les faits, & plus souvent faute de mettre les Dates. C'est ce qui ne manque point à cette Histoire, on a toujours mis à l'Exergue la Date, & quelquefois même le sujet de la Médaille, lorsque la légende ne le dit pas; ce qui ôte toute obscurité.

Peut-être, qu'à la vûë de plusieurs de nos Médailles fort simples & en apparence si aisées à trouver, on se figurera qu'elles ne demandoient pas de grands efforts d'imagination. Cependant si les Lecteurs veulent bien se souvenir, qu'en tout genre d'écrire rien ne vaut la noble simplicité, & ne coûte tant que le tour naturel, ils desavoueront leur jugement précipité, & pourront enfin remarquer ce que le premier coup d'œil n'apperçoit pas toujours.

Au reste, comme il est juste de ne rien dérober au mérite de ceux, qui, de quelque façon que ce soit, ont eû part à ce travail, on se croit obligé d'apprendre au Public, que Mr. Anisson, Directeur de l'Imprimerie Royale, a conduit l'Edition avec une exactitude, & avec une intelligence dignes des Manuces, & des Etienne. Mr. Coppel le fils, l'un de nos plus
grands

grands Peintres, a employé toute la grace & toute la force de son Art à bien exprimer les Dessesins inventés par l'Academie; il y en a deux cens de sa main, & le Frontispice est aussi de lui, à la réserve du Portrait du Roi, que l'on doit au celebre Mr. Rigaud. Les autres sont de Mr. Le Clerc, fameux Graveur, qui en a aussi gravé plusieurs lui-même. Mr. Mauger, en moins de sept années, a gravé en acier deux cens soixante Médailles, & toutes les têtes du Roi. Le reste est de Mrs. Roëttiers, Bernard & Roussel; Mr. Berrain, Dessinateur du Roi, a fait les Dessesins des Bordures, & des Fleurons. Les têtes du Roi en taille-douce sont faites au burin par le Chevalier Edelinck. Les revers sont gravés à l'eau forte par les deux freres Simonneau, par le Sieur Audran, & quelques-uns par le Sieur Picard. Les connoisseurs distingueront bien le travail des uns & des autres, tous excellens en leur genre. Les Caractères d'Imprimerie sont nouveaux, dessinés, gravez, & fondus par le Sieur Grandjean. Enfin on n'a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de cet Ouvrage, quoique la matiere seule eût suffi, pour le faire universellement rechercher.

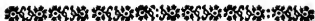




*LA FEMME POUSSEE A BOUT,
Comedie.*

LA
FEMME
POUSSE'E
ABOUT.
COMEDIE,

Traduite de la Piece Angloise intitulée
THE PROVOKD WIFE.



P E R S O N N A G E S.

CONSTANT, Amant de Madame Brute.
HEARTFRE' (1), Ami de Constant, & Amant
de Bellinde.

LE CHEVALIER BRUTE.

TREBLE, (2) Maître à chanter.

RASOR, (3) Valet de Chambre du Chevalier
Brute.

UN JUGE DE PAIX.

MYLORD RAKE, (4) Ami du Chevalier Brute.

LE COLONEL BULLY, (5) autre ami du Che-
valier Brute.

UN PAGE de Mylord Rake,

LE GUET.

MADAME BRUTE.

BELLINDE, Niece de Madame Brute.

MADAME FANCIFUL (6).

LA SUIVANTE de Madame Fanciful, Dèmoi-
selle Françoisse.

LES FILLES de Madame Fanciful.

L A

(1) *Heartfré*, ou plutôt *Hea ifree*, signifie cœur
libre.

(2) *Treble*, c'est le Dessus en Musique.

(3) *Rasor*, un Rasoir.

(3) *Rake*, un Debauché, un petit Maître.

(5) *Bully*, un Bretteur, un Fierabras.

(6) *Fanciful*, fantasque, extravagante.



LA
FEMME
POUSSE'E A BOUT.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente la maison du
Chevalier Brute.*

SCENE PREMIERE.

LE CH. BRUTE *seul.*

Que l'Amour est un mets rassasiant,
quand on le met à la sauce du maria-
ge. Deux années de Sacrement ont
bouleversé mes cinq sens: tout ce que je
vois, que j'entends, que je flaire, que je
goute & que je touche me paroît femme.
Cependant jamais jeune homme n'eut tant
d'impatience d'être quitte de son Gouver-
neur,

neur, ni jeune fille de sa bavete, que j'en avois d'être marié; une Religieuse ne s'ennuie pas davantage de faire penitence, ni une vieille Servante d'être pucelle, que je m'ennuiois d'être garçon. Affurément, il doit y avoir une secrete malediction attachée au nom de Femme; la mienne est jeune, belle, elle a de l'esprit, de la vertu, & je ne la puis souffrir. Il n'y a qu'une chose au monde que je haïsse plus qu'elle, c'est de me battre. Si j'avois la quatrième partie de ma mauvaise volonté en courage, je la mettrois hors de chez moi à coups de pié au cul, sans égards pour toute sa race... Mais le Mariage a mis ma résolution si bas, que je n'oserois jamais tirer l'épée, quand même il s'agiroit d'en être débarrassé tout d'un coup. Ah! la voici.



SCENE SECONDE.

LE CHEVALIER BRUTE,
MADAME BRUTE.

MAD. BRUTE.

DInez-vous ici, Monsieur?

LE CH. BRUTE.

Comment voudriez-vous que je vous
aprisse ce que je ne fais pas moi-même.

MAD. BRUTE.

Je ne pensois pas que ma demande dût
vous chagriner.

LE CH. BRUTE.

Si penser de travers étoit une excuse
pour l'impertinence, les femmes auroient
toujours une raison pour se justifier dans
la plupart des choses qu'elles disent ou
qu'elles font.

MAD. BRUTE.

Si j'ai dit quelque chose qui puisse vous
déplaire, j'en suis fâchée.

LE CH. BRUTE.

Que vous en foyez fâchée ou non, ce-
la m'est aussi indiférent. qu'il vous doit
l'être que je dine aujourd'hui à la maison
ou en Ville.

MAD.

Ma question tendoit seulement à pouvoir donner ordre, que l'on vous servît à vôtre goût.

LE CH. B R U T E.

Voilà joindre sottise à sottise ; ce que je trouvai excellent hier, je le trouverois mauvais aujourd'hui, & ce qui me paroitroit bien aujourd'hui peut-être me semblera detestable demain.

M A D. B R U T E.

Mais si je me fusse informée de ce que vous vouliez à vôtre dîner.

LE CH. B R U T E.

Pour lors c'eût été plus de peine que la chose n'en vaut.

M A D. B R U T E.

Je ne cherche qu'à savoir ce qui peut faire plaisir à mon mari.

LE CH. B R U T E.

Cette science-là n'est pas le talent d'une femme.

M A D. B R U T E.

Je ne fais point ce que je suis capable de faire, mais je n'ai jamais eu autre envie que de vous contenter.

LE

LE CH. BRUTE.

Si les volontez des femmes étoient suivies, que le monde seroit bien gouverné!

MAD. BRUTE.

Mais, Monsieur, quel sujet vous ai-je donné d'en user avec moi comme vous faites depuis peu? Les choses n'ont pas toujours été de la même manière. Vous m'aviez épousée par amour.

LE CH. BRUTE.

Et vous par amour pour mon bien. Ainsi vous avez votre récompense, & moi j'ai la mienne.

MAD. BRUTE.

Qui vous donne donc du chagrin?

LE CH. BRUTE.

Le Curé.

MAD. BRUTE.

Pourquoi? que vous a-t-il fait?

LE CH. BRUTE.

Il m'a marié.



SCENE TROISIEME.

MADAME BRUTE *seule.*

JE pense que ce maraut-là est possédé; on m'avoit bien avertie avant de l'épouser, qu'il n'en useroit pas mieux avec moi, mais je croiois que mes charmes seroient assez forts pour le reduire, & qu'en tout cas une femme n'étoit jamais malheureuse avec un mari riche. Ma vanité m'a trompée & mon ambition m'a renduë malheureuse, mais ce qui me console un peu, c'est que si je veux me vanger, l'occasion en est favorable. Il est permis à une femme d'avoir un galand, c'est un apui..... ce vilain-là..... mais il n'est pas assez scelerat jusques ici, il n'a pas encore été assez malheureux? qui sait jusques où il pourra me pousser; je ne l'ai jamais aimé; cependant je lui ai toujours été fidelle, & cela en depit de toutes les attaques que l'art & la nature ont livrées au foible cœur d'une pauvre femme en faveur d'un trop aimable amant. Je pensois qu'une resistance si vertueuse seroit recompensée par un traitement plus honnête..... mais qu'en dire,

re, peut-être les duretés de mon mari sont la juste punition de ma cruauté pour mon amant. Bon Dieu ! avec quelle joye je m'abandonnerois à ce sentiment, si l'on pouvoit trouver des raisons pour le défendre. Helas je vois trop bien..... mais que vois-je donc qui s'opose si fort à mon plaisir ? la fidélité que j'ai jurée à mon mari..... Qu'as-tu promis, malheureuse..... tu ne saurois te le cacher..... De lui être fidelle jusques à la mort. Cela est vrai, mais ne m'a-t-il pas promis aussi de vivre bien avec moi ? a-t-il gardé sa parole ? quand il y manque ne suis-je pas autorisée à manquer aussi à la mienne ? cela me paroît sans réplique. Quand le Roi manque au serment de son sacre, le peuple alors est dispensé de son serment de fidélité : les promesses d'une femme & d'un mari, ne sont-elles pas de la même nature ? Mais cette condition ne fait point partie d'un contract de mariage. Qu'importe, elle est sous entendue.

Après tout, je sens bien, qu'à examiner la chose plus long tems dans le fond de mon ame, les phantômes qui pourroient s'oposer à mes inclinations, ne seroient pas en si grand nombre. Bon Dieu !

Tom. I.

L

quel-

quelles belles idées de vertu, nous autres pauvres femmes nous sommes-nous mises en tête, sur la parole de ces vieux rêveurs nommez Philosophes: la Vertu est elle-même sa récompense; la Vertu est ceci, la Vertu est cela? La Vertu n'est qu'une bête, & un Galand vaut quarante fois mieux.

SCENE QUATRIEME.

MADAME BRUTE.
B E L L I N D E.

M A D. B R U T E.

Bon jour, ma chère Nièce.

B E L L I N D E.

Bon jour, Madame, vous me paroissez bien peu contente ce matin.

M A D. B R U T E.

Il est vrai, je suis chagrine.

B E L L I N D E.

Qui vous a donc fait peine?

M A D. B R U T E.

Mon Mari.

B E L L I N D E.

Ce sont tous gens à noyer, le vôtre surtout,

tout, qui est le plus brutal mortel que je connoisse. Je viens de lui demander comme il sortoit, quelle heure il étoit; Me prenez-vous, m'a-t-il répondu, pour l'horloge de la Paroisse créée & mise au monde pour en instruire le Quartier?

M A D. B R U T E.

Il venoit de me dire des choses bien plus desobligeantes. En un mot, ma chère, il en use avec moi si durement depuis un tems, que je suis toute résolüe d'en user en franche femme & de le faire Cocu.

B E L L I N D E.

Cela feroit véritablement en user sans façon & avec franchise.

M A D. B R U T E.

Mon Enfant, je dis plus ce que je pense, que tu ne t'imagines. Je fais bien qu'à prendre les Loix de la Religion à la rigueur, je ferois mal; mais s'il y avoit dans le Ciel une Cour de Chancellerie comme en Angleterre, laquelle eût le pouvoir de dispenser quelquefois de l'exacte observation des Loix en faveur de l'équité, j'y obtiendrois assurément la permission de cocufier mon faquin de Mari.

B E L L I N D E.

Vous gagneriez encore plutôt votre procès là-haut si l'on vous y renvoyoit devant une Chambre des Seigneurs.

M A D. B R U T E.

Tous les deux Tribunaux me feroient également favorables. C'est lui qui est l'agresseur & non pas moi.

B E L L I N D E.

Mais vous savez bien la maxime, qu'il faut rendre le bien pour le mal.

M A D. B R U T E.

Il doit y avoir faute dans la version à cet endroit-là. Je te prie, ma chère, sois de mon opinion, je suis persuadée que j'ai raison, & je suis entiere dans mon sentiment. Fais en autant lors que tu auras envie de quelque chose, car il ne faut point laisser perdre les prérogatives de nôtre Sexe. Je te permets de croire que je badine & que je veux me réjouir, mais dans peu tu verras que je parle tout de bon & que mon dessein est sérieux.

B E L L I N D E.

Je ne chercherai jamais à pénétrer dans les secrets que vous voudriez me cacher.

M A D.

M A D. B R U T E.

Helas! ma chere, puis-je en avoir pour toi? Mon cœur avec toi est toujours sur mes lèvres.

B E L L I N D E.

Et vos pensées sont dans vos yeux, qui n'ont pas la même discrétion que vos lèvres. Ils viennent de vous trahir & je les ai vû languissans.

M A D. B R U T E.

Mes yeux languissans, & pour l'amour de qui, mon Enfant?

B E L L I N D E.

Pour l'amour d'un galand homme, aussi persuadé de vôtre haine pour lui, que je suis convaincuë de vôtre amour.

M A D. B R U T E.

Constant, veux-tu dire?

M A D. B R U T E.

Vous l'avez nommé.

M A D. B R U T E.

Bon Dieu! d'où te peuvent venir ces imaginations-là?

B E L L I N D E

De ce qui apprend tant de choses au monde. J'ai remarqué.

L 3

M A D.

M A D. B R U T E.

Qu'as-tu donc tant remarqué de si extraordinaire?

B E L L I N D E.

J'ai remarqué que vous ne le rencontriez jamais sans rougir, que vous tâchiez de l'éviter, & que vous deveniez après cela d'un chagrin qui vous rendoit tout insupportable; en un mot, j'en ai vû assez pour me convaincre que jamais le cœur d'une femme n'a été si déchiré, que l'est le vôtre, par l'amour qui vous pousse, & par la crainte qui vous retient.

M A D. B R U T E.

Que l'illusion est puissante!

B E L L I N D E.

Que les femmes sont foibles!

M A D. B R U T E.

Je te prie, ma belle Nièce, d'avoir un peu meilleure opinion de ta Tante.

B E L L I N D E.

Ma belle Tante, ayez meilleure opinion de votre Nièce, & croyez qu'elle n'est pas aveugle.

M A D. B R U T E.

Tu me mettrois en colère à la fin.

B E L -

BELLINDE.

Et vous, vous me feriez rire.

MAD. BRUTE.

Jusques à quand continueras-tu sur ce ton-là?

BELLINDE.

Je ne prends point le change.

MAD. BRUTE.

Tout ce que je puis te répondre....

BELLINDE.

Ne servira de rien.

MAD. BRUTE.

Si je te jurois que tout ce que tu t'imagines est fantaisie.

BELLINDE.

Rien n'en seroit moins vrai, quand vous auriez fait un faux serment.

MAD. BRUTE *embrassant Bellinde.*

Pardonnons-nous donc l'une à l'autre le tort que nous nous sommes faites réciproquement, moi en voulant te faire un secret de mon amour, & toi en le pénétrant.

BELLINDE.

Je suis trop bonne pour le refuser, & cependant j'ai beaucoup plus sujet d'être fâchée que vous.

L 4

MAD.

M A D. B R U T E.

C'est la verité, ma chere, tu m'avois donné tant de preuves de ton amitié que je dois m'imputer à crime ma reserve pour toi; mais pour me pardonner plus facilement, ma chere Enfant, songe que lorsque le penchant de la nature nous entraîne à des choses défendues par l'honneur & par la Religion, nous voudrions même cacher à nôtre ame les foiblesses de nôtre corps.

B E L L I N D E.

Cela est le mieux du monde, mais j'espere qu'en recompense, vous ne voudrez plus rien cacher dorénavant à vôtre Amie, les foiblesses de vôtre corps augmentassent-elles de jour en jour.

M A D. B R U T E.

Tu peux en être sûre, dès à présent je cesse d'avoir aucune reserve pour toi; & pour t'en convaincre je t'avoue de bonne foi que ma vertu est en grand danger. Le merite & l'esprit m'attaquent, & l'amour & la nature secondent leurs efforts: d'un autre côté les manières brutales de mon Mari me poussent à la vengeance, & le Diable qui est toujours à l'afut des occasions

sions favorables, me détermine à m'en ressentir par celle de toutes les vangeances qui plaît le plus aux femmes.

B E L L I N D E.

Vous êtes bien-heureuse que Constant ne connoisse pas le mauvais état des fortifications; s'il le savoit il livreroit bientôt l'assaut à la place.

M A D. B R U T E.

J'aurois bien de la peine à l'empêcher d'être emportée; mais ses yeux ont été moins clair-voyans que les tiens, & je lui ai si bien caché ma passion qu'il n'en fait encore rien. Je ne suis pas coquette, ma chère; par là tu le vois bien, & si tu veux suivre mon avis tu ne la feras jamais. Je fais bien que la coqueterie est d'un excellent assaisonnement pour rendre les femmes apétissantes, & j'aurois vû avec autant de plaisir qu'une autre, une troupe de jeunes gens, me faire les doux yeux, tâcher de s'insinuer auprès de moi, & attentifs à toutes les occasions de faire cent petites choses pour me donner du plaisir. C'est même une sorte de joye d'apprendre que quelqu'un s'est noyé ou pendu pour l'amour de vous. En verité à ne consul-

ten

ter que ce qui est de femme en nous, cela feroit un vrai plaisir.

B E L L I N D E.

Je vous jure que cela me chatouilleroit beaucoup.

M A D. B R U T E.

Mais après tout c'est une de nos mauvaises coutumes, quand nous donnons le moindre sujet d'espérance aux Amans avec qui nous n'avons pas envie d'en venir à la conclusion: car rien n'est si déraisonnable que d'induire les hommes dans un mal dont nous n'avons point l'intention de leur appliquer le remède.

B E L L I N D E.

Cela est vrai, mais aussi c'est renoncer au plus grand plaisir de la vie, car je suis sûre que la jouissance de sa Maitresse ne donne pas à un Amant la moitié du plaisir, que trouve une femme à se jouer d'un soupirant.

M A D. B R U T E.

Sur ce pied-là notre Voisine est la plus heureuse femme du monde.

B E L L I N D E.

O! l'impertinent composé! ce n'est que vanité & qu'affectation; aussi est-ce un
ori-

original de ridicule en dépit de tout ce que l'art & la nature ont jamais fourni à personne de son Sexe devant elle.

M A D. B R U T E.

Encore croit-elle que tous les hommes sont ses esclaves, & quelles que soient leurs manieres, elle en tire toujours des conclusions pour s'afermir dans ses imaginations.

B E L L I N D E.

S'ils la fuient, c'est, dit-elle, par modestie; & elle attribue le soin de l'éviter à la discretion de leur amour.

M A D. B R U T E.

S'ils en usent avec elle sans politesse, c'est pour ne pas donner des occasions de parler au monde.

B E L L I N D E.

Quand ses extravagances font rire les hommes, elle les croit enchantez de son esprit.

M A D. B R U T E.

Et lors que ses impertinences les rendent chagrins, c'est, à ce qu'elle pense, la jalousie qui les rend tristes.

B E L L I N D E.

Enfin elle fait interpréter si subtilement

L. 6.

leurs

leurs actions & leurs paroles, qu'elle trouve par tout des marques de leur passion pour elle.

M A D. B R U T E.

Et regarde avec un œil de pitié les autres femmes, qu'elle s'imagine en sécher de jalousie.

B E L L I N D E.

Mais, je vous prie, par compassion pour nous-mêmes, choisissons un meilleur sujet de conversation, car Madame Fanciful me fait mal à la tête; Croyez-vous que vôtre Mari ait du penchant à devenir jaloux?

M A D. B R U T E.

Non, il n'aime point assez pour être jaloux. Bon Dieu! que les hommes sont déraisonnables; ce qui les rend jaloux c'est le plus ou le moins d'amour qu'ils sentent pour leurs femmes: ils n'ont aucun égard à leur tempérament pour vivre en repos ou pour s'alarmer, c'est cependant lui qui décide du sort de la tête des Maris. Les hommes peuvent jaser tant qu'il leur plaira, mais ils n'en savent pas encore autant que nous, cela est certain.

B E L

B E L L I N D E.

Du moins dans ce qui regarde nos petites affaires.

M A D. B R U T E.

Moi je pense que nous serions aussi habiles qu'eux dans les affaires d'Etat; ils font, défont, refont; & après tout cela, rien qui vaille.

B E L L I N D E.

Pourquoi donc n'entrons-nous pas dans les intrigues du Gouvernement aussi bien qu'eux?

M A D. B R U T E.

C'est, mon Enfant, que nous avons nos intrigues particulières, lesquelles nous font plus de plaisir.



SCENE CINQUIEME.

Le Théâtre change, & représente la toilette de Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL, LA
FRANCOISE, une SUIVANTE.

Dans l'original tout ce que dit la Françoise est une espece de baragouin mêlé des deux Langues Angloise & Françoise, si ce n'est en quelques endroits qu'elle parle bon François.

M A D. F A N C I F U L.

COMment suis-je ce matin?

L A S U I V A N T E.

Vous paroissez bien défaite Madame, c'est la verité.

M A D. F A N C I F U L.

Vous êtes bien mal faisante, mon Amie, de me le dire, quand bien même ce seroit la verité; ne savez-vous point qu'il n'en faut pas tant pour me déranger? Presentez-moi le miroir, je suis sûre que les choses ne sont pas comme vous le dites; que vous en semble, Mademoiselle? (*Partant à la Françoise.*)

L A

L A F R A N Ç O I S E.

Moi, Madame, je trouve que jamais vous ne fûtes si belle qu'aujourd'hui.

M A D. F A N C I F U L.

En vérité les François sont les gens du monde les plus obligeants, & qui disent les choses le plus agréablement. Leurs manieres sont charmantes & point flatueuses sur tout.

L A F R A N Ç O I S E.

Vous nous rendez, justice, Madame.

M A D. F A N C I F U L, *faisant des mines
au miroir.*

Surement c'est ma Suivante qui se trompe ici, elle est seule de son sentiment, & le miroir lui donne le dementi. Mais en vérité je crains terriblement qu'il ne me flatte & qu'il ne me fasse le regard beaucoup plus engageant que je ne l'ai.

L A F R A N Ç O I S E.

Croiez-moi, Madame, vôtre visage est plus beau que tout ce que peuvent représenter tous les miroirs du monde.

M A D. F A N C I F U L.

Mais est-il bien possible que mes yeux soient si tendres & si pleins de feu?

L

L A F R A N Ç O I S E.

Madame, si vôtre miroir étoit un miroir ardent, vos yeux mettroient le feu à la maison.

M A D. F A N C I F U L.

Mademoiselle, je vous donne cette robe de chambre. (*A la Suivante*) Sortez, ma fille. En verité je ne la puis plus souffrir, cette carogne me paroît d'une laideur insupportable.

SCENE SIXIEME.

MADAME FANCIFUL, LA
FRANÇOISE.

L A F R A N Ç O I S E.

AUprès de vous, Madame, il n'y a point de visage, qui ne paroisse laid.

M A D. F A N C I F U L.

Je ne pense point cela, Mademoiselle, & je vous trouve tres-jolie, moi.

L A F R A N Ç O I S E.

Ah, Madame! où est le Soleil, la Lune ne brille pas.

M A D. F A N C I F U L.

La jolie expression que voila! N'a-
vez-

vez-vous jamais eu d'intrigue, Mademoiselle?

L A F R A N Ç O I S E.

Oui, Madame (*en soupirant.*)

L A F A N C I F U L

Etiez-vous aimée?

L A F R A N Ç O I S E.

Non, Madame ; (*elle soupire encore.*)

M A D. F A N C I F U L.

Vous n'étiez pas aimée ! Bon Dieu ! que je serois malheureuse en pareille occasion. Mais heureusement la nature m'a faite si délicate qu'aparemment on ne me touchera guère le cœur. Je suis délicate, Mademoiselle, mais très-délicate. Je pense que quand tout le mérite du genre humain seroit rassemblé en un seul homme, je trouverois qu'il lui manqueroit encore quelque chose pour mériter que l'on s'abaissât jusques à lui ; cependant ce n'est point que j'aye le cœur de diamant, & je sens bien que j'aimerois, mais à la fureur, s'il s'offroit quelqu'un qui méritât ma tendresse. Je ne suis pas insensible, je suis seulement difficile.

L A F R A N Ç O I S E.

Ah, Madame ! que ne suis-je un beau jeu-

jeune Seigneur pour votre service, je ferois l'impossible pour trouver le chemin de votre cœur. Je ferois des vers, je composerois des chansons, je vous donneroies des serenades, je ferois des presens à votre Demoiselle Françoisse, je nedormirois pas, je ne mangerois point, je deviendrois maigre, je deviendrois fou, je me noyerois, je me pendrois moi-même; Ah, ma chere Dame, que je vous aimerois ! (*elle l'embrasse.*)

M A D. F A N C I F U L

Il faut avouër que les manieres de la Nation sont bien obligeantes ; je vous prie, Mademoiselle, agréez un present de ces deux paires de gands.

L A F R A N Ç O I S E.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon adorable Maitresse.

SCE-

(1) Il y a dans l'Anglois, par le *peny-post*, c'est à-dire, par la poste d'un sou. Elle porte les Lettres dans tous les quartiers de Londres, & à quelques Miles aux environs.

(2) Le

SCENE SEPTIEME.

MAD. FANCIFUL, LA FRANCOISE,
LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

M Adame, voilà une Lettre qui vient
de la Ville (1).

MAD. FANCIFUL.

Quelque nouvelle conquête, je vous
le garentis, car assurément j'étois d'un
brillant à éblouir hier au soir à la prome-
nade de Saint James (2). L'aimable cho-
se, c'est une Chanson que l'on vient de
faire sur moi, (*elle baise la Chanson*) sois
la bien-venue. Faites venir Pipe, qu'elle
la chante.

*Pipe entre, & elle se retire après avoir chanté la
Chanson qui suit :*

Fuyez les regards de Philire,

Bergers qui voulez vivre heureux ;

Lorsque ses yeux sont tout de feux

Son cœur est tout de glace, & jamais ne soupire.

Un Ciel est sous sa loi, mais les plus tendres vœux

N'ouvrent point de passage en ce charmant Empire.

(Un Valet entre & donne une seconde Lettre.)

LE

(2) Le parc de Saint James, où le beau monde
se promène l'été le soir, & l'hiver à midi.

Madame, voilà encore une autre Lettre que l'on vient de recevoir pour vous.

M A D. F A N C I F U L.

Voilà la fatigue que j'essuye tous les matins. Mademoiselle, je vous prie, que font vos Dames Françoises quand elles sont importunées comme vous me voyez?

L A F R A N Ç O I S E.

Madame, elles ne s'en plaignent jamais; au contraire quand une Dame Françoisie a rempli la centaine deses Amans, elle travaille au plus vîte sur nouveaux fraix à la seconde classe. Oh, pour cela elles ont bien le cœur à la besogne.

M A D. F A N C I F U L.

Je pense qu'elles ont le goût bon, car je conçois que c'est un plaisir inexprimable de faire mourir d'amour tous les hommes, & toutes les femmes de jalousie. Mais je vous assure que cela me fait une vraie peine, & que je prends part aux maux que je fais souffrir. Seigneur, pourquoi me former de manière que je düsse donner tant de mauvaises nuits à toute une Ville ! Mais lisons ma Lettre.

Si

Si vous avez envie au lieu de vous entendre louer pour vos perfections, d'entendre vous reprocher vos défauts, venez dans une heure d'ici vous promener avec votre Suivante dans l'allée verte du Parc Saint James; vous y trouverez un homme qui vous adore pour vos bonnes qualitez, & qui vous hait pour vos mauvaises. Pour ne faire plus que vous aimer toujours il a grande envie de vous corriger. Si l'heure & le lieu que je vous ai marqué vous conviennent, vous connoîtrez qui je suis. Si l'occasion ne vous plait point, vous ne le saurez jamais, ainsi prenez votre parti.

Cela est du dernier familier, Mademoiselle, mais j'ai une envie démesurée de savoir quel est le hardi maraut qui m'écrit si galamment.

L A F R A N Ç O I S E.

Il faut prendre votre écharpe & votre masque & venir au rendezvous, voilà comment en usent les Dames Françoises.

M A D. F A N C I F U L.

A un rendezvous, Mademoiselle, & à un rendezvous avec un homme?

L A

L A F R A N Ç O I S E.

Eh! pourquoi non?

M A D. F A N C I F U L.

Quoi? avec un homme que je n'ai peut-être jamais vû de ma vie?

L A F R A N Ç O I S E.

Tant mieux, ce sera quelque chose de nouveau.

M A D. F A N C I F U L.

Mais fai-je quel dessein il peut avoir formé, peut-être veut-il me ravir, je dois savoir auparavant.....

L A F R A N Ç O I S E.

Vous ravir, bagatelle! Je voudrois bien voir, moi, un Coquin assez hardi pour me ravir. Oui, oui, je le voudrois bien voir.

M A D. F A N C I F U L.

Mais ma reputation, Mademoiselle, ma chere reputation.

L A F R A N Ç O I S E.

Madame, quand on l'a une fois perdue, on n'en est plus embarrassée.

M A D. F A N C I F U L.

Fi, Mademoiselle, la reputation est une pierre précieuse.

L A F R A N Ç O I S E.

Qui coûte bien cher, Madame.

M A D.

M A D. F A N C I F U L.

Voudriez-vous sacrifier v^{otre} honneur
à v^{otre} plaisir ?

L A F R A N Ç O I S E.

Je suis Philosophe.

M A D. F A N C I F U L.

Mon Dieu ! comment parlez-vous ?
Quoi que l'honneur soit un fardeau il
faut toujours le porter.

L A F R A N Ç O I S E.

Chacun a sa façon ; quand quelque
chose m'incommode, moi, je m'en dé-
fais vite.

M A D. F A N C I F U L.

Allez, vous êtes une vilaine François-
se, & je vous mettrai dehors si vous con-
tinuez davantage vos discours effrontez.

L A F R A N Ç O I S E.

Mettez-moi dehors, c'est bien fait, mais
je veux aussi vous y mettre moi. Allons
voir ce que vous veut l'homme au billet
obligeant. (*Elle lui donne ses hardes & les
lui met.*) Tenez, voilà v^{otre} écharpe, voi-
là v^{otre} coëffe, voilà v^{otre} masque, voi-
là tout. Hé, Mercure, vien-ça Coquin.
Va chercher une chaise pour Madame &
une autre pour moi. Va, va donc vite.

Al-

Allons, Madame, dépêchez-vous. Bon Dieu, quels scrupules!

M A D. F A N C I F U L.

Allons donc, cela va bien; pour cette fois je suivrai vôtre avis, par l'envie insurmontable que j'ai de connoître quel est le brutal qui m'écrit; mais j'ai trop de délicatesse pour entrer en aucun éclaircissement avec lui.

L A F R A N Ç O I S E.

Belle chose vraiment que la délicatesse quand il s'agit de se divertir! Vous voilà équipée, partons..... hé bien... qu'avez-vous donc?

M A D. F A N C I F U L.

J'ai peur.

L A F R A N Ç O I S E.

Je n'en ai point moi.

M A D. F A N C I F U L.

Je n'ose y aller.

L A F R A N Ç O I S E.

Demeurez donc.

M A D. F A N C I F U L.

Je suis poltrone.

L A F R A N Ç O I S E.

Tant pis pour vous.

M A D,

M A D. F A N C I F U L.

C'est un malin Démon que la Curiosité.

L A F R A N Ç O I S E.

C'est une charmante Sainte.

M A D. F A N C I F U L.

Elle est la cause de la chute de nos premiers Peres.

L A F R A N Ç O I S E.

Elle a bien diverti leurs enfans.

M A D. F A N C I F U L.

L'honneur est contre.

L A F R A N Ç O I S E.

Le plaisir est pour.

M A D. F A N C I F U L.

Faut-il y aller?

L A F R A N Ç O I S E.

Il faut y aller, comme il faut manger, il faut boire, il faut dormir, il faut vivre; la même nature qui nous a assujetties à une infirmité nous a assujetties à toutes les autres, & la même loi qui nous oblige à dormir nous oblige à manger, à boire &c. Vous me ferez enrager.

M A D. F A N C I F U L.

Mais, Mademoiselle il faut que la raison corrige la nature.

Tom. I.

M

L A

L A F R A N Ç O I S E.

Il feroit beau le voir, c'est sa Sœur aînée: ce feroit une bonne insolente que la raison.

M A D. F A N C I F U L.

Avez-vous donc coutume d'écouter votre nature preferablement à votre raison, Mademoiselle?

L A F R A N Ç O I S E.

Oui da.

M A D. F A N C I F U L.

Pourquoi?

L A F R A N Ç O I S E.

Pourquoi? parce que la nature me fait plaisir & que la raison me donne du chagrin.

M A D. F A N C I F U L.

Ah! la mechante François.

L A F R A N Ç O I S E.

Ah! la belle Angloise. (*en la poussant dehors.*)

Fin du premier Acte.



A C.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Parc de
Saint James.*

MAD. FANCIFUL, LA FRANCOISE,
HEARTFRE.

MAD. FANCIFUL.

EN verité, Mademoiselle, je vous jure que je suis dans une impatience extrême de connoître l'impudent qui me fait venir. (*Elle apperçoit Heartfré.*) Voilà Heartfré, mais ce ne sauroit être lui, il fait profession ouverte de haïr les femmes; mais qui fait ce que peuvent avoir fait des yeux aussi dangereux que les miens?

LA FRANÇOISE.

Madame, il nous aproche.

MAD. FANCIFUL.

Oui, c'est lui. Ah, c'est le Cavalier du monde le plus insupportable pour moi, m'adorât-il à la fureur.

M 2

He-

H E A R T F R E'.

Madame, je suis vôtre très-humble serviteur, je ne vous rendois point justice, & je ne vous croyois pas autant de raison & d'envie d'être corrigée que vous en marquez, en venant ici.

M A D. F A N C I F U L.

Monfieur, l'on pourroit peut-être attribuer à un simple mouvement de curiosité, tout ce que vous donnez à mon envie d'être corrigée. Oui c'est le seul desir de connoître quel est le mortel assez mal appris pour écrire une lettre si impertinente, qui m'amene ici. (*Elle déchire sa lettre.*)

H E A R T F R E'.

Etes-vous satisfaite, Madame? cela doit être.

M A D. F A N C I F U L.

Oui, je la suis. Bon jour, Monfieur.

H E A R T F R E'.

Restez un moment, Madame, si vous avez vôtre compte je n'ai pas le mien. Avec vôtre permission je veux avoir un moment de conversation avec vous; Voulez-vous, Madame, devenir la plus aimable femme de Londres ou non? Com-
ment

ment vous me regardez , pourquoi vos yeux font-ils effarez ? Est-ce que ma question est si impertinente ? je vois bien que vous croiez l'être déjà.

M A D. F A N C I F U L.

Je vous prie, Monsieur, qu'il me soit permis de vous faire une question à mon tour ; de quel droit pretendez-vous me faire subir votre examen ?

H E A R T F R E'.

Par le droit du plus fort. Je le suis ici, car vous ne sauriez gagner si vite votre carosse que je n'aye le tems de vous dire en chemin, tout ce que je veux vous faire entendre.

M A D. F A N C I F U L.

En verité, Monsieur, vous prenez-là de grandes libertez.

H E A R T F R E'.

J'en tombe d'accord, Madame, mais il n'y a point moyen de vous en defendre. Sachez donc que je veux avoir une intrigue avec vous.

M A D. F A N C I F U L.

Avec moi, Monsieur ?

H E A R T F R E'.

Oui, Madame, avec vous, & si vous

voulez devenir un peu plus raisonnable que vous ne l'avez été par le passé, le plaisir que je m'y promets, n'aboutira qu'à augmenter votre réputation du bon côté.

MAD. FANCIFUL.

Cela valemieux du monde, Monsieur.

H E A R T F R E'.

Jusques ici, Madame, mon indifférence m'a fait regarder toutes les femmes du haut en bas : mon dédain égaloit le vôtre. Presentement il ne tient qu'à vous de changer mon indifférence en empressement, si vous voulez me faire une composition raisonnable. Votre vanité, Madame, doit vous y engager, & je ne vois point ce qui la pourroit flater davantage.

MAD. FANCIFUL.

Peut-on, sçavoir, Monsieur, à quel prix se mettroit votre indifférence, si par caprice, par mauvais goût, on en avoit envie?

H E A R T F R E'.

Pourquoi non, Madame? Je vais vous proposer mon marché en Quouacre, & vous dire d'abord le dernier mot (1). Quittez,

(1) Les *Quouacres* (ou comme les Anglois l'écrivent *Quakers*) ne surfont point : & ils ne rabattent rien de ce qu'ils ont d'abord demandé.

tez, Madame, vos manieres affectées, & je renonce pour vous à mon indifférence.

MAD. FANCIFUL.

Mes manieres affectées!

HEARTFRE'.

Oui, Madame, je ne veux vous rien faire quitter dont il ne vous soit avantageux de vous defaire.

MAD. FANCIFUL.

Vous tirez terriblement sur le brutal, Monsieur. Allons Mademoiselle.

LA FRANÇOISE.

Allons, allons, allons.

HEARTFRE' *les arrêtant.*

Cela ne servira de rien, Madame, je ne vous quitte point que je ne sois au bout.

MAD. FANCIFUL.

Mais quel est vôtre dessein, Monsieur?

HEARTFRE'.

Je veux vous dire que vous êtes la femme la plus ingrate qui soit sous le Ciel.

MAD. FANCIFUL.

Et à qui suis-je si ingrate?

HEARTFRE'.

A la nature.

M 4

MAD.

Pourquoi ? qu'est ce que la nature a fait pour moi ?

H E A R T F R E'.

Mille belles choses que vous gâtez par votre affectation. Elle vous a faite toute belle, vos traits peuvent passer pour son Chef-d'œuvre, votre taille est toute régulière, & vous auriez de l'esprit si vous aviez assez de jugement pour ne point donner dans une affectation outrée qui vous rend impertinente. Je ne sai pas qui peut vous avoir gâtée là-dessus, mais vous en êtes venuë au point d'être un objet de mépris pour les hommes, & de pitié pour les femmes. La nature n'a laissé dans votre visage aucune imperfection, aucun trait irrégulier, pas la moindre tache; & vos grimaces éternelles y mettent trente défauts, vous êtes venuë à bout avec bien de la peine de paroître laide. Les pieds, les mains, les doigts, rien ne se remue chez vous que par convulsion. Pour votre discours; celui des crieurs de prestiges à une foire quand ils vantent au peuple leurs raretez & leurs curiositez n'est guere plus galimatias, ni plus guindé.

L A

L A F R A N Ç O I S E.

Est-ce que l'on fait l'amour en Angleterre comme cela?

M A D. F A N C I F U L *à part.*

J'écarterois de rage si je ne craignois de l'en faire rire encore.

H E A R T F R E.

Je ne doute point, Madame, que ma sincérité ne m'ait attiré vôtre haine, car vous avez trop de vanité pour vous être reconnuë dans le portrait veritable que j'ai fait de vous : car si vous vous sentiez aussi extraordinaire que vous êtes, vous vous corrigeriez pour l'amour de vous-même. Mais il est aussi difficile de persuader une femme des affectations qui lui mesfient, que de faire convenir un Poëte des fautes de sa piece.

M A D. F A N C I F U L.

Je ne m'étonne point que les manieres du beau monde déplaisent à un homme d'un gout sauvage.

H E A R T F R E.

Mais si je viens à bout de vous convaincre que tout le monde vous desapprouve autant que moi, & que ceux qui vous flatent ne vous applaudissent que pour vous

Confirmer dans vos manieres ridicules, & faire durer le plaisir qu'ils ont à se moquer de vous.

M A D. F A N C I F U L.

Monsieur, quand tout le monde dont vous parlez me viendrait dire que mes manieres sont mauvaises, comme tout le monde seroit de vôtre sentiment, je serois persuadée qu'il n'y entendroit rien, & je m'en tiendrois à mon goût.

Madame Fanciful & la Françoise sortent.

L A F R A N Ç O I S E.

Le voila mort.

H E A R T F R E', *en les montrant de la main.*

Voila comment pensent toutes les femmes. Quel Sexe! pour cette fois j'ai voulu blanchir un Negre. Mais dorénavant j'entreprendrois plutôt d'apprendre à un Courtisan d'être sincère, à un Usurier d'être genereux, à un homme de Robe d'être desinteressé, & à un Prêtre d'être humble, que de faire reprendre l'air naturel à une femme qui en est une fois sortie, pour se parer de manieres extravagantes.

SCE-

SCENE SECONDE.

CONSTANT, HEARTFRE.

HEARTFRE.

BOn jour, mon cher Ami.

CONSTANT.

Vôtre Serviteur *l'homme sans chagrin*,
que faites-vous ici si matin?

HEARTFRE.

Ce que je suis sûr que vous ne devinez
jamais. Je viens de tâcher à convain-
cre Madame Fanciful qu'elle étoit la fem-
me de Londres la plus extravagante.

CONSTANT.

Le bel emploi!

HEARTFRE.

Je lui ai raconté en aussi bon François
qu'il m'a été possible, ce que l'on dit
d'elle dans le monde, & ce que j'en pen-
se, en un mot j'ai eu aussi peu de mena-
gement pour elle, qu'un Roi qui se se-
roit rendu absolu, en auroit pour la Char-
tre

tre qui contient tous les privilèges de la Nation (1).

C O N S T A N T.

Et comment a-t-elle pris tout cela?

H E A R T F R E'.

Comme les enfans font les pilules; Ils les mordent & puis ils les crachent.

C O N S T A N T.

Mais dites-moi, mon cher, quel Diable vous mit en tête de vous ériger en réformateur du genre humain.

H E A R T F R E'.

Je ne savois à quoi passer mon tems ce matin; & d'ailleurs quelque peu d'attachement que j'aie pour les femmes je perdois patience d'en voir une que le Ciel a pris tant de soin à former, se donner des peines infinies pour se rendre l'Arlequin de la Creation.

C O N S T A N T.

Je voudrois bien que la cruelle que j'aime fît un aussi mauvais usage de ses charmes & devînt impertinente au point que le dégoût pût me délivrer du Diable qui me

(1) Les Anglois l'appellent *Magna Charta*. Elle contient suivant les uns, les privilèges accordez à la Nation par Henri premier; & suivant les autres, les

me possède. Le Diable qu'on peint si noir, c'est l'Amour

H E A R T F R E'.

Pourquoi donc vous y laissez-vous gouverner?

C O N S T A N T.

C'est, mon cher Ami, qu'il entre dans ma composition une plus grande quantité de chair & de sang que de grace & de libre-arbitre. Ah! ma Maitresse, ma chere Maitresse, je meurs d'amour pour vous. Faut-il qu'une femme si aimable soit une Sainte lorsque la Religion est devenue hors de mode!

H E A R T F R E'.

Il ne faut desespérer de rien. Le tems est un grand maître, secondé de la perseverance.

C O N S T A N T.

Ils ont déjà joué leur role sans effet. Il y a deux ans que son brutal de mari m'invita à ses noces: je vis alors pour la premiere fois la femme que j'ai tant aimée depuis.

les conditions auxquelles seulement, les Anglois ont toujours reconnu leurs Rois, redigées & mises en ordre sous ce Prince.

depuis. Un Martyr n'aime point davantage son ame quand il s'expose au suplice pour la sauver. Que cela m'a-t-il servi? Elle est toujours aussi froide que l'étoile du Nord.

H E A R T F R E.

Toutes les femmes ont froid naturellement, & c'est ce qui leur donne tant d'envie d'être échauffées.

C O N S T A N T.

Si vous êtes mon ami, vous croirez toutes les femmes des Anges pour l'amour de ma Maitresse. Si vous connoissiez sa vertu.....

H E A R T F R E.

La tête d'un Amant est une des plus plaisantes choses du monde. Vous êtes amoureux de votre maitresse pour sa vertu, & vous ne vous plaignez cependant que parce qu'elle ne veut point être vicieuse.

C O N S T A N T.

La seule consolation que j'attens c'est de vous voir un jour aussi passionné que moi. Au milieu de mon chagrin ce me fera un sujet de joye.

H E A R T-

H E A R T F R E'.

Ce jour-là n'arrivera pas encore si tôt, ce n'est pas que je ne puisse en galant homme prendre mes ébats aussi bien que vous; je puis aussi faire le soupirant auprès d'une femme, lui prodiguer les noms de Nymphe, d'Ange, de Déesse, & lui débiter un fatras de sots complimens, langage ordinaire des Amans. La différence qu'il y a entre vous & moi, c'est que je persuade à une femme qu'elle est un Ange, & elle vous le persuade à vous. Je veux vous confier le remède qui m'a toujours garanti de devenir amoureux. Ce qui m'a préservé pourra vous guerir.

C O N S T A N T.

Je veux bien vous entendre pourvu que vous ne perdiez pas dans vos discours le respect que l'on doit au Sexe.

H E A R T F R E'.

C'est ce qui nous gêne que ce respect outré. J'en vais parler avec équité & vous n'aurez pas lieu d'être fâché. Je n'ai jamais regardé les femmes telles qu'elles paroissent à nos yeux par le secours du Tailleur, du Cordonnier, de la Coëffeuse & des filles de Chambre: je m'en suis encore
moins

moins rapporté aux portraits que les Poëtes & les Peintres nous en font. Pour rendre justice à leur mérite je les considère dépouillées de tous ornemens étrangers, je m'attache à la pure nature, & je les regarde comme j'aurois fait Eve notre premiere mere si je l'avois vûë toute nuë dans son jardin. Examinez leur cœur, ce n'est qu'orgueil, vanité, indiscretion, avarice, & par dessus tout cela un fond inépuisable de méchanceté: c'est d'où elles tirent tant d'intrigues controuvées; dont elles font des confidences malignes aux hommes, afin qu'ils les repandent dans le monde, au préjudice de la réputation de leurs ennemies. Quelles machines ne remuent-elles pas pour engager un pauvre Amant, qu'elles jettent comme le noyau de la cerise après l'avoir succé: en un mot vous les voyez toujours dans le travers, & en guerre ouverte avec la droiture & le bon sens.

C O N S T A N T.

Fort bien, Monsieur, voilà un portrait peint d'assez belles couleurs.

H E A R T F R E.

Quant au pur extérieur elles sont revêtues

tues d'une peau assez fine ; qui couvre à peu de choses près la même matière dont vous & moi sommes formez. Pour ce qui est de leur démarche, de leur air, de leur maintien, & de toutes ces autres affectations dont je vous vois si épris ; si vous voyiez votre Maitresse tenir son rang à quelque grande cérémonie, promener d'une démarche plus fiere que celle d'un paon, la longue queue de sa robe, & après tout parée encore des marques de sa dignité, je conçois bien que cela vous inspireroit des sentimens de respect & de veneration, tels que ceux que l'on doit au Ciel. Je tourne presentement la medaille, si vous la voyiez vêtue d'un méchant cotillon & d'une mauvaise robe de chambre se donner les mêmes airs ; Qu'en penseriez-vous ? vous en imposeroit-elle autant alors ?

C O N S T A N T.

Arrêtez, maudite langue, je ne puis plus vous entendre davantage.

H E A R T F R E.

Dites donc ce que vous y trouvez de si aimable.

C O N S T A N T.

Je les aimerai éternellement.

H E A R T-

H E A R T F R E'.

Quoi ? sans espérances ?

C O N S T A N T.

Oui, sans en avoir aucune.

H E A R T F R E'.

La résolution est assez modeste : peut-être aurez-vous trouvé dans quelque Philosophe moderne , que l'amour ainsi que la vertu étoit sa propre récompense. Ainsi vous & votre Maitresse avez la même satisfaction l'un loin de l'autre que les Amans vulgaires ne trouvent que lors qu'ils sont en présence.

C O N S T A N T.

Vous êtes chimerique ; mais, mon cher, si elle pouvoit devenir sensible. (*Il l'embrasse.*)

H E A R T F R E'.

Je vous prie au moins de ne me point prendre pour votre Maitresse. Ce sont des gens incommodes que les Amans.

C O N S T A N T.

Qui fait ce que le tems peut faire.

H E A R T F R E'.

Vous disiez tant tout à l'heure, que le tems ne pouvoit y rien faire.

C O N S -

C O N S T A N T.

Pas le moindre coup d'œil favorable en deux ans ! il fait avouër qu'il y a plus que du malheur ordinaire.

H E A R T F R E'

Il n'y a rien d'étrange à cela : vous ne lui agréez point. Voilà tout le mystère.

C O N S T A N T.

Je vous prie , ne me faites pas perdre le peu d'esprit qui me reste.

H E A R T F R E'.

Oh ! il est sûr, Monsieur, qu'elle en devrait mieux user avec vous, vous êtes un jeune homme bien bâti & fort revenant..... Allons, voulez-vous la venir voir, elle peut avoir changé. Oui, tant qu'elle fera femme, vous devez espérer de.....

C O N S T A N T.

Je ne gagnerois rien à lui rendre visite. Souvent pour attraper quelque coup d'œil, j'en fais d'intéressées à son cheval de mari, mais dès que j'entre elle a toujours un prétexte prêt pour sortir & me laisser avec lui.

H E A R T-

H E A R T F R E.

Vous lui avez encore obligation si elle n'a pas fait confidence à son mari de votre passion, c'est encore là un des bons procédés des femmes, & par différentes vûes. Quelquefois c'est pour endormir le mari, afin que se reposant sur leur vertu, il puisse être trompé plus commodément; souvent aussi c'est pour l'engager en une querelle, dans l'espérance qu'il y sera tué, quand elles ont intention de devenir veuves. Mais le plus fréquemment c'est pour faire battre deux Rivaux afin de se mettre en réputation par le bruit que fait la mort d'un homme tué pour l'amour d'elles. Si c'est l'Amant qui succombe, elles s'en croient quittes pour s'écrier en aprenant la nouvelle, Ah! que je plains le pauvre malheureux; Ce qui ne les empêche pas de prendre couleur au lansquenet un quart d'heure après.

C O N S T A N T.

Prenez garde, mon cher Ami, après toutes vos invectives à ne point tomber sous la coupe des femmes. Elles sont vindicatives.

H E A R T.

Elles ne me sauroient faire pis qu'à vous, qui dites tant de bien d'elles. Ah! voici nôtre Chevalier qui vient.

SCENE TROISIEME.

LE CHEVALIER BRUTE,
CONSTANT, HEARTFRE.

H E A R T F R E.

VOtre très-humble serviteur, Monsieur.

L E C H. B R U T E.

Je suis le vôtre de tout mon cœur.

H E A R T F R E.

Comment se porte-t-on chez vous?

L E C H. B R U T E.

Que la peste étouffe tous ceux qui y sont.

C O N S T A N T.

Comment se porte Madame? il me semble qu'il y a long-tems qu'on ne l'a vue.

L E C H. B R U T E.

Je n'en fais rien, car je n'ai pas couché
au

an logis. Elle ne se portoit que trop bien hier au soir.

C O N S T A N T.

Vous avez été à la campagne.

L E C H. B R U T E.

A la campagne? Non. Mais au cabaret.

C O N S T A N T.

Vous êtes un franc Anglois, mon cher, vous ne connoissez pas votre bonheur. Si j'avois épousé une femme aussi aimable que la vôtre, je ne passerois pas une nuit hors du logis pour tous les vins de la France.

L E C H. B R U T E.

Pas une nuit hors du logis! ma foi je n'y trouverois pas mon compte.

H E A R T F R E'.

Il n'y a pas de division entre vous & Madame?

L E C H. B R U T E.

Non, de par tous les Diables, il y a une conjonction, & la peste soit au Curé qui nous a marié. Je crois, mes chers Amis, que vous devez bien vous moquer de moi. Je m'imagine vous paroître comme un Diable.

H E A R T-

HEARTFRE'.

Est-ce que vous croyez porter des cornes?

LE CH. BRUTE.

Non, ma femme est trop craignant Dieu pour m'en donner.

HEARTFRE'.

Mais sur quoi comptez-vous pour lui conserver toujours sa vertu?

LE CH. BRUTE.

Sur la persécution, c'est pourquoi elle ne lui manquera pas. La vertu se corrompt dans l'aise & le repos, & s'épure dans les souffrances.

HEARTFRE'.

Mon cher Chevalier, la vertu des femmes est bien fragile.

LE CH. BRUTE.

Cependant l'on a tant de peine à venir à bout de les réduire.

CONSTANT.

Vous avez la plus aimable femme du monde, & vous vous croyez encore un mari malheureux, si, si, cela est honteux.

LE CH. BRUTE.

Ma foi, la meilleure femme est toujours

jours une femme, c'est en dire assez. Si j'étois marié à un tonneau de vin de Champagne, je pense même que je ne le pourrois souffrir.

H E A R T F R E'.

Pourquoi vous êtes-vous donc marié? vous étiez assez vieux pour vous connoître.

L E C H. B R U T E.

Je me suis marié parce que j'avois envie de coucher avec elle & qu'elle ne l'a jamais voulu autrement.

H E A R T F R E'.

Que ne la forciez-vous?

L E C H. B R U T E.

Oui cela étoit excellent pour m'attifer sur les bras cent affaires avec tous ses parens, après quoi il eut encor fallu donner de l'argent à quelqu'un pour avoir ma grace. Mais ce qui m'en empêcha encore davantage, c'est que pour lors je craignois la chaudiere & les crocs comme tous les Diables; cela vient de la mauvaise compagnie que je hantois alors, je ne voyois que des faquins, des gens peureux de l'autre monde, qui alloient à l'Eglise, disoient graces après le diner, & n'avoient pas

pas la moindre teinture des manieres des gens de qualité.

H E A R T F R E'.

Vous êtes presentement dans une meilleure société.

L E C H. B R U T E.

Mylord Rake & moi, nous nous quittons aussi peu que les doigts font la main. Il pourra bien arriver qu'une de ces nuits nous nous ferons roïer de coups par compagnie. Seriez-vous d'humeur de risquer quelque tapage cette nuit?

C O N S T A N T.

Non, je vous jure, mon talent est pour des exercices moins violens.

L E C H. B R U T E.

Je vous entens, vous êtes pour les exercices où l'on ne se blesse point en tombant. Que la peste étouffe toutes les suivantes de Venus. Voulez-vous boire ensemble cette après-dinée, & y a-t-il moyen.....?

C O N S T A N T.

Pour aujourd'hui excusez moi, ce sera pour une autre fois. Je vous irai moi-même proposer la partie, & nous passerons une heure ou deux.

Tom. I.

N

L E

L E C H. B R U T E.

Une heure ou deux, c'est bien la peine. Avez-vous renoncé au vin? Venez.

C O N S T A N T.

Il faut que j'aille voir ma Maîtresse.

L E C H. B R U T E.

Qui est-elle?

C O N S T A N T.

Avez-vous coutume de nommer la vôtre si librement?

L E C H. B R U T E.

Oui vraiment.

C O N S T A N T.

Je n'ai point coutume d'en user de même.

L E C H. B R U T E.

Pourquoi?

C O N S T A N T.

Parce que c'est une chose qui veut être tenue secrète.

L E C H. B R U T E.

Je voudrois que ma femme le fût, il n'y auroit plus de secret long-tems.

C O N S T A N T.

Pourquoi? la croyez-vous incapable de garder un secret?

L E

L E C H. B R U T E.

Aussi incapable que de faire carême.

H E A R T F R E'.

Constant, il faut que vous lui fassiez confiance de vos inclinations pour voir s'il dit vrai.

L E C H. B R U T E.

Non, je vous prie, j'en aurois par trop la tête rompuë.

C O N S T A N T.

Je parie une guinée que vous ne le lui feriez jamais dire.

L E C H. B R U T E.

J'en gage dix que je le saurois incontinent.

C O N S T A N T.

Comment vous y prendriez-vous pour extorquer ce secret?

L E C H. B R U T E.

Je ne lui demanderois point de me le dire.

H E A R T F R E'.

Si rien en pouvoit venir à bout, ce seroit assurément ce moyen-là.

C O N S T A N T.

Mais croyez vous Monsieur?.....

Oh! Monsieur, je crois qu'une femme & un secret peuvent aussi peu durer ensemble que la neige & le feu. Je suis las d'entendre parler de toutes ces carognes-là; laissons & ma femme & votre maîtresse, je les donne au Diable de bon cœur aussi bien que tout animal porteupe. Je reclame seulement quatre nobles vivantes avec Babet Sands à leur tête. Mylord Rake & moi soupçons en leur compagnie dix fois en quinze jours.

(*Il sort.*)

SCENE QUATRIEME.

CONTSTANT, HEARTFRE.

C O N S T A N T.

Voilà un homme dont les principes s'accomodent fort avec les vôtres, mais il a plus que vous d'être un fiéffé poltron. Quand je songe à la maniere dont il en use avec sa femme, je suis prêt de le poignarder.

H E A R T F R E'.

Les Amans ont ordinairement la vue
foi-

foible, le sens du toucher épuise les quatre autres, on les lui sacrifie. Ne voyez-vous pas que sa brutalité est la seule chose qui puisse vous faire parvenir où vous tendez. Si rien peut faire refoudre Madame Brute à faire une infidélité à son mari, c'est le désir de la vengeance, les femmes en font davantage pour se venger, qu'elles n'en feroient pour l'Evangile. Prenez donc courage; j'ai de grandes esperances pour vous, & puis que je ne vous puis guerir de votre passion, du moins je vous veux rendre heureux, car rien n'est si incommode en société qu'un Amant transi.

C O N S T A N T,

Ah! mon cher Ami, flattez-moi un peu moins; & ne me donnez point de si belles esperances, j'en pourrois bien mourir de joye.

H E A R T F R E.

Il n'en est pas encore tems, attendez que les choses soient un peu plus avancées. Allons-nous en dîner au cabaret, & que l'esperance vous donne de l'appetit.

SCENE CINQUIEME.

*Le Théâtre représente la maison de
Madame Fanciful.*

MADAME FANCIFUL, LA FRAN-
COISE, LA SUIVANTE.

M A D. F A N C I F U L.

Avez-vous jamais rien vu de si in-
commode, Mademoiselle?

L A F R A N Ç O I S E.

Pour vous dire la vérité, Madame,
c'est un Monsieur fort mal-élevé.

M A D. F A N C I F U L.

Mal-élevé, Mademoiselle? je le trou-
ve d'une insolence insupportable. Cepen-
dant je vous avouerai ma foiblesse, c'est
le seul homme sur la terre qui pût m'ar-
racher des faveurs, & je ne sais point
ce qui en arriveroit s'il étoit poli. En
vérité si les hommes savoient combien les
femmes sont sensibles à la politesse, ce
seroit la seule science qu'ils étudioient.

L A S U I V A N T E.

Madame, Monsieur Treble est ici. Il
a apporté les vers que vous avez faits, &
que

que vous lui-avez donné pour mettre en musique.

MAD. FANCIFUL.

Vite, faites-le entrer. Que je vais avoir de plaisir, Mademoiselle!

SCENE SIXIEME.

MADAME FANCIFUL,
MR. TREBLE.

MAD. FANCIFUL.

Monsieur Treble, mon petit Dialogue est-il mis en musique?

TREBLE.

Oui; Madame, & je me flatte que vous en serez contente.

MAD. FANCIFUL.

C'est dequoi il ne faut pas douter, car j'ai dire la verité vous êtes un homme d'un merite surprenant pour la composition. Mais sur tout votre musique vaut celle des Anges quand vous travaillez sur mes paroles.

TREBLE.

Ce sont vos paroles qui m'inspirent, Madame, & qui font tout le merite de l'air.

N 4

MAD

M A D. F A N C I F U L.

Vous me confusez , Monsieur , mais
faites-nous au plus vite entendre votre
ouvrage.

T R E B L E.

Tout-à-l'heure, Madame.

D I A L O G U E

Entre un Amant & sa Maitresse.

L'Amant.

*Les feux qui sortent de vos yeux
Vont mettre l'Univers en cendre.*

La Maitresse.

Il se trouveroit glorieux.

Quel sort plus beau peut-il attendre?

L'Amant.

*S'il n'est plus de Bergers, de chants à votre gloire,
Qui fera retentir les airs?*

La Maitresse.

*Les Dieux prendroient le soin de chanter ma victoire.
Eux seuls sont dignes de mes fers.*

T R E B L E.

Qu'en dites-vous , Madame?

M A D. F A N C I F U L.

Cela enleve , Monsieur Treble, cela
en-

enleve. Quel feu? quelle science vous avez mise dans votre Chançon! Je veux vous dire l'occasion qui m'a fait accoucher de ce petit Dialogue; la Lune est la mere, pour son pere c'est un songe. Je révois une nuit que d'une commune voix j'avois été nommée Reine du pâle monde de la Lune, & que la premiere fois que je parus sur mon thrône tous mes Sujets devinrent amoureux de moi. En m'éveillant je vis du papier & de l'encre qui ne faisoient rien sur la table; je jettai ma robe de chambre sur mes épaules & je m'en vins faire cet impromptu sur mon songe.

T R E B L E.

Je conjecture, Madame, que la conversation du Dialogue se fait entre votre Majesté & son premier Ministre.

M A D. F A N C I F U L.

C'est cela même. Ce Ministre vient m'avertir de m'inquiéter un peu plus du bien de mes Sujets, & moi comme Reine je trouve la proposition des plus impertinentes. Mais votre air est si languissant, que je voudrois que vous nous en pussiez chanter quelqu'autre pour nous réjouir. N'avez-vous rien de nouveau?

T R E B L E.

J'en ai un, Madame, qui ne paroît que d'hier. Le voici.

A fraix communs faisons l'amour,

Philis, brûlez pour moi d'une flamme fidelle.

Et je vous trouverai plus belle,

Que Venus & toute sa Cour.

Mais si vous faites la cruelle

Vous me paroîtrez sans appas,

Voici ma devise éternelle,

N'aime point qui ne t'aime pas,

L A F R A N Ç O I S E.

L'on ne peut rien de mieux. Je gage-rois que les paroles sont de Heartfré.

T R E B L E.

Ne chanterez-vous point ce matin, Madame?

M A D. F A N C I F U L.

Ah! bon Dieu, chanter! mon pauvre Monsieur Treble, mon rhume est si obstiné qu'il ne m'est pas permis d'y songer.

T R E B L E.

J'en suis fâché, Madame, & je crois qu'il n'y a personne qui ne voulût devenir Medecin pour avoir le plaisir de contribuer à votre guérison.

M A D.

MAD. FANCIFUL.

Je dois justice au genre humain là-dessus. Tous ceux qui me connoissent ont eu assez bon goût pour m'offrir tous les remèdes qu'ils ont à leur disposition.

TREBLE.

Ils ont raison, Madame, & tout le monde y perd beaucoup lors que vous n'êtes pas en état de chanter. Je vous crois la mortelle qui à cet égard approche le plus près des Chérubins.

MAD. FANCIFUL.

Si j'ai quelque mérite là-dessus, c'est à vous, Monsieur Treble, que j'en ai l'obligation. J'entends tout le monde me dire que j'ai la voix belle & une méthode qui fait paroître extrêmement toute la musique que je chante. Et franchement je commence d'en croire quelque chose depuis ce qui arriva l'autre nuit; la croiriez-vous, Monsieur Treble? Me promenant assez tard dans le parc, comme c'est ma coutume, il me prit fantaisie de chanter un Vaudeville, & j'eus le lendemain à mon réveil neuf Billets doux sur cet événement, trois en vers & six en prose.

N 6

TRE-

T R E B L E.

Vous le meritez, Madame, mieux que personne. Avez-vous quelque chose de plus à m'ordonner?

M A D. F A N C I F U L.

Rien pour à présent, mais je vous retiens pour venir ici pendant le mois tous les matins pour me chanter quelque chose de ce qui se fera.... Vous m'entendez. Je reconnoîtrai vos peines.

T R E B L E.

Ah! Madame.

L A F R A N C O I S E.

Adieu le charmant Monsieur Treble.

Il sort.

S C E N E S E P T I E M E.

MADAME FANCIFUL, LA
FRANCOISE UN VALET.

L E V A L E T.

M Adame veut-elle dîner?

M A D. F A N C I F U L.

Oui, que l'on serve. Mademoiselle, il faut que Heartfré m'ait enforcellée. Vous

de

ne sauriez vous imaginer combien de fois je l'ai retrouvé dans mon imagination. En verité c'est dommage qu'il soit si impoli. Ne-dites-vous point la même chose?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que c'est si grand dommage, que si vous m'en vouliez croire, vous le feriez enlever, & vous l'enfermeriez chez vous sous la clef jusques à ce qu'il eût appris toutes les civilitez & toutes les courtoisies qu'une belle Dame doit attendre d'un Cavalier de merite.

MAD. FANCIFUL.

Oui-da, je suis sûre que ses airs brusques tomberoient bien-tôt, car il a de grandes dispositions à devenir bien amoureux de moi, malgré son aversion pour tout le sexe: sans cela auroit-il pris pour moi toute la peine qu'il s'est donnée? Seigneur, que je connois de femmes à qui une pareille conquête donneroit bien de la vanité! mais en verité je ne saurois regarder comme une si grande victoire une conquête qui par tant de raisons m'étoit trop dûë. Mais que faire pour le polir? car jusques à ce qu'il le soit devenu je ne le pourrai souffrir.

Il faut, Madame, le plaisanter par tout où vous le trouverez en jettant un ridicule sur tout ce qu'il viendra à dire ou à faire.

M A D. F A N C I F U L.

Veritablement la satyre a toujours été d'un usage merveilleux pour corriger le ridicule des gens. Outre cela c'est mon talent que la plaisanterie: quand je veux je suis plus piquante que personne. Donnez-moi une plume & de l'encre, je m'en sens en verve & je veux lui écrire.

(*Elle s'assied.*)

(*Elle se leve.*)

Non, je veux lui faire voir que je ne pense point à lui, & le punir de cette manière-là.

(*Elle se rassied.*)

Il vaut mieux pour le punir lui faire voir que j'y pense, mais en mal.

(*Elle se leve.*)

Non, c'est le meilleur parti de le laisser-là. Il prendroit pour des faveurs chaque coup de fouet que je lui donnerois.

(*Elle s'assied.*)

C'est dommage aussi de ne se pas servir d'une

d'une satire aussi fine & aussi ingénieuse
que ce je vais écrire.

(Elle se leve.)

Mais s'il prend cela de travers, j'en
deviendrai folle.

(Elle s'assied.)

Après tout je crois que je dois écrire.

(Elle se leve.)

Je ne veux pas témoigner que je pense
à lui : cela fera le même effet.

L A F R A N Ç O I S E .

La voilà déterminée.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

La Scene est chez le Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME
BRUTE, BELLINDE.

LE CH. BRUTE.

On deffert.

DEbarraſſez-nous ici, j'attends compagnie. Apportez-moi toujours ma boëte a tabac, je veux fumer une pipe.

M A D. B R U T E.

En verité, Monsieur, je m'étonne que vous ne quittiez pas cette vilaine habitude.

LE CH. BRUTE.

Je vous prie, ma femme de ne pas faire ici l'impertinente.

BELLINDE.. à Mad. Brute.

Quelle est la compagnie qu'il attend cet après-midi.

M A D. B R U T E.

Je donne à tout le monde à le deviner:

cc

ce peut être Constant qui vient ici assez souvent à l'heure qu'il est. S'il vient je suis résoluë de rester.

BELLINDE.

Voulez-vous envoyer querir nôtre ouvrage & travailler ici?

MAD. BRUTE.

Il va nous empester avec son tabac.

BELLINDE.

Rien n'incommode les femmes lorsqu'il s'agit de venir à bout de ce qu'elles veulent faire.

MAD. BRUTE.

Que l'on apporte ici l'ouvrage de ma Nièce & le mien.

(On l'apporte.)

LE CH. BRUTE.

N'y a-t-il que cette sale pour travailler dans tout le logis?

MAD. BRUTE.

Nous prendrons garde à ne vous point interrompre.

BELLINDE.

Vôtre tabac vous rendroit trop pensif, mon cher Oncle. Nôtre babil vous égaiëra, rien n'est si bon contre les fumées de rate que la langue des femmes.

LE

LE CH. BRUTE.

Je m'y attens bien, Madame l'éveillée.
Dans peu il se fera ici autant de bruit que
dans un moulin à papier.

MAD. BRUTE. à *Bellinde*.

Ne prenez pas garde à ce qu'il dit, &
laissez-le parler comme il voudra.

LE CH. BRUTE.

Le plaisant remède pour guérir les maux
de rate que la langue d'une femme ? ne
voudroient-elles pas aussi s'en servir pour
guérir les maux de tête ?

MAD. BRUTE.

En vérité, Bellinde, vous avez bien
avancé depuis hier.

BELLINDE.

Aussi je me suis tuée de travailler ; que
dites-vous de mon ouvrage ?

MAD. BRUTE.

Ma Nièce, voilà la plus belle frange
du monde, vous avez le meilleur goût
que je connoisse. Je veux que vous me
donniez un dessein pour rajuster ma jupe
cramoisi.

LE CH. BRUTE.

Que la peste soit à votre jupe. Il se
fait :

fait ici un tel bruit par vôtre babil qu'un homme ne sauroit venir à bout de mettre en ordre ses pensées.

M A D. B. R U T E.

Ne lui répondons point ; que me conseillez-vous ?

B E L L I N D E.

Je n'y voudrois rien changer , il me semble assez beau tel qu'il est.

M A D. B. R U T E.

Cela est vrai : mais l'habit le plus beau ennuye à la longue , si de tems en tems l'on n'y change quelque bagatelle pour lui donner un air de nouveauté.

L E C H. B. R U T E.

Je lui ai appris quelque chose aprochant de cela.

B E L L I N D E.

Nous devrions le piquoter.

M A D. B. R U T E.

Je ne demande pas mieux. Ma chere, ne vous ennuye-t-il pas un peu de n'être point mariée ?

B E L L I N D E.

J'entens dire des choses du mariage dont je sens que je m'accommoderois assez.

M A D.

M A D. B R U T E.

Et que craindriez-vous d'y trouver qui vous en fit repentir?

B E L L I N D E.

Un mari. Sans cela je me marierois cent fois pour une.

M A D. B R U T E.

Oh ! la malicieuse fripone. Ce que vous dites est bien éloigné de ce que vous pensez.

B E L L I N D E.

Point du tout, mon mari seroit mabête, sur tout s'il fumoit du tabac.

M A D. B R U T E.

Pourquoi ? cela sert souvent à chasser les mauvaises odeurs.

B E L L I N D E.

Y en a-t-il d'aussi dégoûtante que celle d'un mari qui sent le tabac?

M A D. B R U T E.

Il y a des maris qui le font par politique, afin d'empêcher leurs femmes de les joindre de si près, la fumée les écarte.

B E L L I N D E.

C'est justement dans ces écarts-là que l'on les fait mieux cocus.

Le Chevalier Brute se leve en furie & jette sa pipe.

S C E.

SCENE SECONDE.

LE CHEVALIER BRUTE, MAD.
BRUTE, BELLINDE, CONS.
TANT, HEARTFRE.

LE CH. BRUTE.

OH! je vous ferai gagner bien vite le haut de l'escalier, garces confédérées, ou je vous ferai venir des cornes sur la face à beaux coups de poing.

MAD. BRUTE.

Ah Seigneur! il veut nous battre, mon cher Monsieur Constant, sauvez-nous.

LE CH. BRUTE.

Cocu. C'est moi qui vous la ferai avec la ver. (*Elles sortent.*)

SCENE TROISIEME.

LE CHEVALIER BRUTE,
CONSTANT, HEARTFRE.
UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QU'est-ce donc, Monsieur le Chevalier, que tout ceci?

LE

L E C H. B R U T E.

Je suis assuré que si la femme eût été créée lors du péché du premier Ange; pour sa punition l'on ne l'auroit pas précipité dans l'enfer, on l'auroit marié.

H E A R T F R E.

Quel nouveau chagrin vient de vous arriver?

L E C H. B R U T E.

Ces honnêtes Dames qui sortent m'ayant ouï dire que j'attendois votre visite cet après-midi ont voulu s'emparer de la chambre pour m'y faire enrager moi & toute ma compagnie.

C O N S T A N T.

Est-ce là tout? Je vous assure que leur compagnie nous auroit fait beaucoup de plaisir.

L E C H. B R U T E.

Votre visite en ce cas-là m'eût incommodé moi, car elles ne sauroient souffrir l'odeur du tabac, & leur babil fait mal à la tête. J'ai grande envie de dire..... quelque chose.

C O N S T A N T.

Que ce soit, *sauf l'honneur des Dames*, je vous prie.

L

Que toutes les femmes crévent par le milieu du corps. Ne voulez-vous pas vous asseoir? Laquais, qu'on apporte du vin, vous fumerez bien une pipe?

C O N S T A N T.

Je vous prie de m'en exempter, & de me permettre même de ne point boire.

L E C H. B R U T E.

Qui vous roule donc dans la tête? Songez-vous à votre Maitresse, & vous a-t-elle défendu de boire? Je suis sûr que c'est quelque précieuse Infante comme ma femme. Depuis un tems elle est devenue si délicate que c'est pour elle un sujet de querelle qu'une chemise sale. Mais que la peste ronge toutes les femmes, parlons de boire. Prenons chacun notre verre, je veux vous envoyer chercher une boete de pralines pour vous seicher la bouche.

C O N S T A N T.

N'en faites rien: je veux bien boire un verre de vin pour vous contenter, mais ne vous mettez point en déperle.

L E C H. B R U T E.

Vous êtes trop honnête. Allons coquin, (*parlant à son Valet*) versez du vin

à Monsieur. A vous, mon brave, une femme est un Diable, je bois à votre futur mariage, Messieurs.

HEARTFRE.

Je suis votre très-humble Valet.

LE CH. BRUTE.

Comment trouvez-vous mon vin?

CONSTANT.

Admirable.

HEARTFRE.

Il est excellent.

LE CH. BRUTE.

Allons un autre verre.

CONSTANT.

Non, je vous supplie de nous excuser. Nous reviendrons vous voir une autre fois, & alors nous ne l'épargnerons pas.

LE CH. BRUTE.

Encore un coup, & je ne vous presse plus. Ce sera la santé de votre Maîtresse que nous boirons. Croyez qu'il faut que je sois de vos amis pour cela.

CONSTANT.

C'est me faire plaisir, je vous jure. Allons des verres.

LE

LE CH. BRUTE.

De tout mon cœur. Je consens que cela lui fasse du bien.

(*Il touffe dans son verre.*)

HEARTFRE.

Et qu'elle devienne complaisante.

CONSTANT.

Avez-vous avallé de travers?

LE CH. BRUTE.

Si j'aimois assez ma femme pour être jaloux, je prendrois ceci à mauvais augure & je croirois avoir bû sa santé. Je ne l'ai jamais fait sans avoir eu envie de vomir dans le verre.

CONSTANT.

Elle a trop de vertu pour donner jamais de la jalousie à un homme raisonnable.

LE CH. BRUTE.

Peste soit de sa vertu. Si je l'avois surprise en galanterie, elle me ruineroit encore en procès.

HEARTFRE.

Et vous obligeroit de lui donner pension pour être un cocu distingué.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Mylord Rake, le Colonel
Tom. I. O Bul-

Bully, & d'autres Messieurs encore sont aux piliers bleus à vous attendre.

LE CH. BRUTE.

Tableau. C'est pour delibérer sur les exploits de cette nuit.

HEARTFRE.

Nous ne pretendons point vous empêcher de faire vos affaires.

LE CH. BRUTE.

Je ne devrois point vous quitter, mais je vous prie de me pardonner pour cette fois ici. Nôtre conference ne durera pas peut-être long-tems, & si vous vouliez m'attendre une demi heure ou une heure, en cas que je ne sois pas revenu..... Je n'irai pas plutôt.

HEARTFRE à Constant.

Mon ami, voilà une proposition toute charmante.

C O N S T A N T.

Acceptons la. Qui fait ce qui en pourroit arriver?

HEARTFRE.

Monsieur, pour vous prouver le cas que nous faisons de vôtre conversation, nous vous attendrons ici tant que vous reveniez.

LE

L E C H. B R U T E.

Je voudrois bien demeurer avec vous, mais il faut que l'affaire que vous savez se fasse. Ecoutez, je suis avec Mylord en termes de vous faire entrer dans la partie, & il ne tiendra qu'à vous de venir faire le Diable avec nous cette nuit, si le cœur vous en dit.

C O N S T A N T.

Nous vous en sommes bien obligez, mais pour moi j'ai partie faite ailleurs.

L E C H. B R U T E.

Avec qui? avec votre maîtresse je gage. Je vous prie, laissez la salope de guivoise souper de ses pensées lubriques, & venez passer la nuit en meilleure compagnie. Vous ne pouvez.....

C O N S T A N T.

Vous l'avez dit.

H E A R T F R E'.

J'ai la même occupation, & vous savez qu'il faut que les affaires se fassent.

L E C H. B R U T E.

Oui l'affaire des femmes, & quand le monde en devroit perir.

(*Il sort.*)

O 2

SCE-

SCENE QUATRIEME.

CONSTANT, HEARTFRE.

CONSTANT.

A Dieu..... le cheval ! ah ! que je ferois, mon ami, que ma chere maitresse fût de l'humeur de bien des femmes que je connois, qui croiroient manquer de savoir vivre, si dans l'absence du mari elles ne recevoient la visite des Amis qui viennent le voir.

HEARTFRE.

Pour l'amour de vous je le lui pardonnerois, quand même elle.... Mais quel expédient trouverons-nous pour la voir ?

CONSTANT.

Ils ne réussiroient pas, & nos souhaits & nos inventions seroient également inutiles.



SCE-

SCENE CINQUIEME.

MADAME BRUTE, BELLINDE,
CONSTANT, HEARTFRE.

HEARTFRE.

QU'en pensez-vous donc presentement mon cher?

CONSTANT.

Je crois que je vais m'évanouïr.

HEARTFRE.

Je ferai les premiers complimens pour vous donner le loisir de reprendre haleine.

MAD. BRUTE.

Messieurs, nous nous croyons obligées de rentrer pour vous remercier de vôtre courtoisie. Nous vous devons les mêmes complimens que les Infantes faisoient aux tems jadis aux Chevaliers errants qui les avoient délivrées des griffes de quelque monstre ou des mains d'un brutal de geant. Vous nous avez tirées d'un pareil danger. Mon mari....

BELLINDE.

Comment la fumée qui lui sortoit de la bouche ne vous a-t-elle pas jetté à la renverse?

O 3

HEART-

Il est vrai, Mesdames, nous avons entrepris une rude aventure, mais nous en eussions fait encore davantage, si de plus grands Heros que nous, ne nous l'avoient enlevé.

C O N S T A N T.

Quoi que je sois très-satisfait de vous avoir rendu ce que vous voulez bien appeller un service, je suis fâché cependant que cela n'ait pu arriver qu'en nous rendant témoin d'une chose que vous vouliez peut-être dérober à la connoissance de tout le monde.

M A D. B R U T E.

Je crois qu'il n'y a pas grand dommage pour mon mari. Il en fait trop pour vouloir que ses emportemens demeurent cachez. A mon égard je n'en suis point fâchée ; puisque ce secret n'est tombé qu'entre vos mains & celles de Monsieur ; j'ai de trop bonnes raisons pour croire que vous en pensiez rien à mon desavantage, ou que vous en fassiez jamais aucun mauvais rapport.

C O N S T A N T.

Madame, je voudrois bien avoir mérité
la

la bonne opinion que vous avez de moi.

M A D. B R U T E.

Je ne fais que vous rendre justice en connoissance de cause, comme je fais à tout le monde.

H E A R T F R E'.

Je vous prie, mon ami; enseignez-moi un peu ce que vous faites pour gagner ainsi l'estime des Dames? j'y suis, je vous l'avouë, un grand novice.

B E L L I N D E.

Monsieur, voulez-vous bien que je vous catechise, moi?

H E A R T F R E'.

Oui-da, Madame, de toute mon ame.

B E L L I N D E.

Il faut être toujours propre, de bonne humeur, point gourmand, ne jamais fumer du tabac, & ne boire que pour la soif.

H E A R T F R E'.

Cela n'est pas aisé.

C O N S T A N T.

Madame, lui casser son verre c'est lui fendre le cœur.

B E L-

B E L L I N D E.

Est-il possible qu'un galant homme
puisse tant aimer à boire?

H E A R T F R E'.

On prend du vin comme un contre-
poison.

B E L L I N D E.

Contre qui ? je vous prie.

H E A R T F R E'.

Contre l'amour.

M A D. B R U T E.

Vous appréhendez donc étrangement,
Monsieur, de devenir amoureux.

H E A R T F R E'.

A en mourir de peur si le danger m'en
paroissoit présent.

M A D. B R U T E.

Pourquoi donc tant d'aprehension ?

H E A R T F R E'.

Parce que j'ai toujours eu aversion de
servir de doguin, & de jouët.

B E L L I N D E

Il a raison, bien des femmes n'ont gue-
res plus de considération pour leurs A-
mans que pour leurs chiens.

M A D. B R U T E.

Mais vous n'avez jamais aimé ?

H E A R T-

HEARTFRE'.

Non, Madame, & j'en rends graces
au Ciel.

BELLINDE.

Qui vous a donc rendu si savant ?

HEARTFRE'.

Les malheurs d'autrui, Madame.

BELLINDE.

C'est être un écornifleur de devenir
sage aux dépens d'autrui: cela est vilain.
Si vous aviez acheté votre sagesse aux dé-
pens de votre repos, elle vous seroit
beaucoup plus profitable & vous seroit,
sans mentir, plus d'honneur. Personne
ne vous la plaindroit.

SCENE SIXIEME.

MADAME BRUTE, BELLINDE,
MAD. FANCIFUL, CONS-
TANT, HEARTFRE',
UN VALET.

LE VALET.

Madame, Madame Fanciful deman-
de à vous voir.

O 5

MAD.

M A D. B R U T E.

Juste Ciel, aidez-nous ! quel déluge d'impertinences nous allons essuyer.

M A D. F A N C I F U L.

Ma chere Madame Brute, ma chere Bellinde : (*Elle les embrasse.*) il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vûes.

M A D. B R U T E.

Il n'y a cependant que trois jours, Madame, que j'ai eu cet honneur. Il faut que vous aiez bien mal passé le tems ; puis qu'il vous a paru si long.

M A D. F A N C I F U L.

A ne vous rien celer, je viens d'être si fatiguée des instances d'un pauvre Amant malheureux, que si je ne craignois de donner trop à parler par la nouveauté du fait, j'arracherois de mes propres ongles ces yeux qui font tant de desordre, afin de me mettre en repos & d'y laisser le genre humain. Qu'en pensez vous, Monsieur Heartfré ? car c'est vous que je prends pour mon conseil.

H E A R T F R É.

Ce que je pense, Madame, c'est que l'on

l'on doit favoriser les projets qui sont pour le bien du genre humain..

M A D. F A N C I F U L.

C'est à dire que je puis m'arracher les yeux sans que vous le trouviez mauvais.

H E A R T F R E.

J'ai trop de respect, Madame, pour désapprouver jamais rien de tout ce que vous voudrez faire.

M A D. F A N C I F U L.

Vous n'étiez pas si complaisant il y a quelques heures. Le croiriez-vous, Mesdames? Monsieur a eu ce matin la générosité surprenante de m'avertir de soixante impertinences qu'il avoit remarqué dans mes manieres, en moins de tems qu'il m'eût été possible de tomber dans deux..

C O N S T A N T.

Madame, c'est le caractère de mon ami d'être libre avec les Dames..

M A D. F A N C I F U L.

Cela est vrai, Monsieur, mais sa charité va au delà de l'imagination.. Il a eu la bonté de me donner un plan pour me reformer jusques au bout des ongles.. Je pense, Monsieur, que suivant vos règles voilà comme je devrois tenir mes doigts..

(Elle tient ses doigts ouverts mal-adroitement.)

Mes yeux le choquent, il trouve à redire à ma manière de regarder.

(Elle le regarde de travers.)

Est-ce celle-là qui vous agréé ? Je ne me souviens plus bien de ce qu'il trouvoit à dire à mon port, je fais bien qu'il y reprenoit quelque chose. En vérité, Mesdames, je pense qu'il me vouloit donner la démarche. De grace, Monsieur, faites un tour de chambre ou deux, afin que ces Dames puissent rendre justice à votre bon air. Le petit impoli ne tient compte de ma prière, mais la compagnie n'y perdra rien.

(Elle se promene d'abord d'une démarche lourde avec une regard fier & le sourcil froncé, & reprend après ses manières coquettes & affectées.)

Voilà l'air, la démarche & le port que Monsieur me vouloit faire prendre ; mais par malheur je suis une femme entêtée, sans goût pour les belles choses, aussi ai-je perdu l'empire d'un cœur comme le sien, lequel m'étoit acquis si j'eusse voulu être un peu plus docile à ses leçons.

HEART.

H E A R T F R E'.

Voilà justement comment en usent les femmes quand elles croient être aimées, ou lors qu'elles aiment.

Constant tire Madame Brute à quartier.

M A D. F A N C I F U L.

Je pense, Monsieur, qu'il y auroit moins de vanité pour moi à croire le premier qu'à vous de penser le second.

H E A R T F R E'.

Madame, ce que je pense de tout ceci, c'est que si j'étois amoureux, vous auriez trouvé le moyen de me faire enrager.

M A D. F A N C I F U L.

Je pense que ce ne seroit point par un redoublement d'amour. Mais laissons cela, vous vous laissez si fort gouverner à votre bile que vous deviendriez brutal insensiblement.

B E L L I N D E.

Je gagerois qu'elle l'aime à la fureur. Donnons-lui de la jalousie pour nous en éclaircir. (*à part.*)

Je vous avouë, Madame, (*à Madame Fanciful.*) que je ne demanderois pas mieux, moi, que de trouver un Amant qui eût assez

de sincérité pour m'avertir de mes défauts, afin que je pûsse m'en corriger.

M A D. F A N C I F U L.

Souffrez donc que je vous propose Monsieur. J'ai l'honneur de le connoître assez pour vous être ici caution que pour peu que vous receviez bien sa sincérité, elle ira jusqu'à l'impudence.

H E A R T F R E.

Je vous remercie, Madame, de votre recommandation. Mais comme je hais l'oisiveté, vous me dispenserez d'entrer au service de Madame. Il n'y auroit rien à faire pour ma critique. Je serois beaucoup mieux auprès de vous, où je ne manquerois jamais d'emploi.

M A D. F A N C I F U L.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il deviendrait brutal.

B E L L I N D E.

Un peu de brusquerie marque un cœur droit, en faveur de quoi je puis tout pardonner. Ainsi, Monsieur, s'il n'y a que la peur de n'avoir rien à faire qui vous empêche d'entrer à mon service, hazardez-vous de vous y enroller, je vous garantis que vous y trouverez de l'exercice.

H E A R T

H E A R T F R É.

Je m'engage donc, Madame, à votre service. Mais au moins ceci n'est point du tout raillerie.

(Il veut lui baiser la main.)

B E L L I N D E.

Tout beau, Monsieur, je ne paye point par avance, mais quand je suis bien servie je donne de bons gages, & paye ponctuellement.

(Heartfré & Bellinde continuent à parler seuls.)

M A D. F A N C I F U L à part.

Je ne puis plus souffrir cette comédie. Voyez la folle, je pense qu'elle s'imagine qu'il lui parle tout de bon. Mais en vérité, il faut qu'elle soit folle aussi pour croire que l'on me sacrifie à elle.

(Elle regarde Bellinde avec mépris.)

La belle guenon auprès de moi! si j'étais homme je ne la pourrois point regarder, le vilain nez, le menton pointu, quel cou de grue, pour ses yeux..... quelles levres, ce doit être le plus mauvais baiser du monde. Non, il est impossible qu'il l'aime jamais, mais n'importe, je souffre trop de leur tête-à-tête. Monsieur Heartfré, vous savez.

savez bien, je pense, que nous ne devons point nous vouloir de mal pour ce qui s'est passé, il faut excuser les femmes sur bien des choses.

H E A R T F R E'.

Oui, Madame, jusques à un certain âge.

M A D. F A N C I F U L.

Je ne pense pas l'avoir encore passé.

H E A R T F R E' *à part.*

Je pense même que vous ne le passerez jamais.

M A D. F A N C I F U L *à Mad. Brute.*

Madame, voulez-vous bien être témoin de nôtre reconciliation?

M A D. B R U T E.

La paix est-elle faite enfin?

H E A R T F R E', *avec un air de mépris.*

Oui, nous recevons ses excuses.

M A D. F A N C I F U L *à part.*

Qu'il fait de sang froid des réponses piquantes!

M A D. B R U T E.

Y'a-t-il encore quelque cartel qui subsiste entre vous?

H E A R T-

H E A R T F R E'.

De mon côté, je réponds que non.

Parlant à Constant.

Je m'attends bien cependant d'en recevoir de sa part qui ne serviront de rien.

C O N S T A N T.

J'en suis persuadé. Mais je crois qu'il est à propos de nous retirer, de crainte de lui donner occasion de médire.

H E A R T F R E'.

Je vous sui.

C O N S T A N T.

Mesdames, nous vous souhaitons le bon soir. Nous voyons bien que Monsieur Brute est engagé trop avant dans sa partie pour revenir si-tôt. Allons, Heartfré.

H E A R T F R E'.

Mesdames, je suis vôtre très-humble serviteur.

(Parlant à Bellinde.)

J'espere, Madame, que vous vous souviendrez de nôtre marché. Je parlerai toujours comme il vous plaira.

B E L L I N D E.

Je vous donne la même liberté de dire vos sentimens, que les Membres du Parlement doivent avoir.

(Ils sortent.)

M A D.

M A D. F A N C I F U L *à part.*

Cela est bien joli. . . Le lourdaud, de quel air il est sorti sans jeter sur moi le moindre regard, tandis qu'il la regardoit avec des yeux pleins de tendresse. . . Les gens d'Eglise ont beau dire, le tems des miracles n'est point fini, il y a quelque chose de surnaturel dans ce qui arrive ici. Un brutal comme l'un, & un petit souillon comme l'autre, sont venus à bout de me faire perdre l'esprit. Mais je ne la puis souffrir plus long tems, elle me paroît devenue dix fois plus hideuse que Cornet. Retirons-nous pour songer à la vengeance.

A Madame Brute.

Je suis vôtre très-humble servante, Madame. Il faut que je prenne congé de vous.

M A D. B R U T E.

Quoi! vous nous quittez déjà?

M A D. F A N C I F U L.

Excusez-moi pour aujourd'hui, Mesdames, j'ai dix-huit visites à rendre cette après-midi, vous voyez que je suis aussi courue des femmes que des hommes.

B E L L I N D E *seule.*

Autant des uns que des autres.

M A D.

M A D. F A N C I F U L.

Assurément vous ne ferez point un pas hors de votre chambre.

M A D. B R U T E.

En verité, Madame, je vous reconduirai jusques en bas.

M A D. F A N C I F U L.

Non, s'il vous plaît, ma belle Dame. Savez-vous que les ceremonies me font évanouïr.

M A D. B R U T E.

Je vous prie, permettez-moi. . .

M A D. F A N C I F U L.

Vous savez que c'est me desobliger.

M A D. B R U T E.

En verité il faut que. . .

M A D. F A N C I F U L.

En verité vous n'en ferez rien.

M A D. B R U T E.

En verité je le veux.

M A D. F A N C I F U L.

En verité vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien.

(Elle sort en courant & on la suit.)

M A D. B R U T E.

La ridicule ! elle m'a mise de mauvaise
hu-

humeur pour quinze jours. Que son impertinente visite a interrompu une conversation charmante.... Avec quelle rapidité le torrent de l'amour entre dans un cœur quand une fois le desir s'en est emparé & qu'il lui en ouvre l'entrée. Grands Dieux ! qu'il y a de plaisir à faire ce que vous nous défendez.

SCENE SEPTIEME.

MADAME BRUTE,
CONSTANT, *qui rentre.*

M A D. B R U T E.

Vous voila encore ici ?

C O N S T A N T.

Je fais bien, Madame, qu'il est contre les règles de rentrer si-tôt, & de rendre ses visites si près l'une de l'autre, mais vous me pardonnerez, je crois, quand je vous aurai dit que je suis sorti seulement dans l'aprehension de Madame Fanciful. Si elle a autant de malignité que d'extravagance, elle eût fait de sots commentaires sur la longueur d'une visite, qui lui eût paru durer trop long-tems.

M A D.

On ne pourroit pas même, Monsieur, s'empêcher de pardonner des fautes bien plus grandes en faveur de votre bon naturel, qui vous rend si scrupuleux sur ce qui peut nuire à la reputation des Dames.

C O N S T A N T.

Je dois donc me promettre, Madame, la grace d'un autre plus grand crime qui le merite déjà par lui-même, c'est l'amour. Pardonnez-moi, Madame, l'entreprise que j'ai faite de m'ouvrir le chemin de votre cœur. Vous seule en avez jamais su le mystere.

M A D. B R U T E.

Quand de pareils crimes sont commis en secret ils en sont de moitié moins punissables. Mais après tout il n'y a qu'un repentir sincere qui en puisse meriter le pardon.

C O N S T A N T.

Si la sincerité du repentir consiste dans le chagrin d'avoir offensé, tous les Cloîtres de la Chrétienté ne renferment pas un plus sincere penitent que moi. Mais je ne saurois croire que l'on me compte pour
un

un crime, d'aimer ce que l'on ne sauroit s'empêcher d'adorer.

M A D. B R U T E.

Ne comptez-vous pour rien le dessein formé d'ôter à une femme la seule chose qui la rende digne de respect..... la vertu.

C O N S T A N T.

Sa vertu. Ne nous abusons point, Madame, la véritable vertu ressemble aussi peu à ce que l'on appelle ordinairement de ce nom, qu'aux vices même. La vertu consiste dans un cœur droit, incapable de lâcheté, sincère, plein de bonté & de compassion; & non pas dans une chasteté chagrine & scrupuleuse, qui se fasse des phantômes de rien. La véritable vertu, celle qui par elle-même est estimable & qui ne dépend point du caprice des mortels, doit être la même en tous tems, en tous lieux, & dans les hommes comme dans les femmes. Vous voyez par là que ce ne peut pas être ce qu'on appelle continence: ce phantôme d'honneur que les hommes ont méprisé dans tous les siècles, a toujours été abandonné aux femmes que l'on a persuadées de s'en parer aux

aux dépens des plus doux plaisirs.

M A D. B R U T E.

Si la chasteté n'est qu'une bagatelle, pourquoi la prêchez-vous avec tant de soin à vos filles & à vos femmes?

C O N S T A N T.

C'est que nous les voulons garder pour nous seuls, & nos filles pour les maris que nous tâchons de leur trouver.

M A D. B R U T E.

Cependant elle doit être de conséquence; puisque sans elle vous ne pouvez être content du Sexe.

C O N S T A N T.

Ce qui fait l'importance de cet honneur chimerique, ce sont les imaginations & les chimères que certains peuples se sont mises en tête là-dessus. La nature ne nous a point appris toutes ces délicatesses.

M A D. B R U T E.

Comment prouveriez vous, Monsieur, tout ce que vous avancez?

C O N S T A N T.

Par l'usage d'une Nation voisine de la nô-

nôtre (1), & dont l'on a toujours vanté la prudence. C'est dans les Républiques, Madame, qu'il faut chercher la raison. On y examine toutes choses aux lumières du bon-sens. Dans les Monarchies, c'est le caprice qui décide.

M A D. B R U T E.

Je ne pense point cependant que vous accusiez les Anglois d'être assez legers pour établir leurs coûtumes au hazard.

C O N S T A N T.

Que dites-vous, Madame, d'un habit noir rendu blanc à force de poudre, pour le grand deuil?

M A D. B R U T E.

Vous devez être content de vos sophismes, Monsieur, ils ont eu tout l'effet que vous en devez attendre: l'on est ébloui de leur brillant, mais ils ne sauroient éclairer jusques à la conviction.

C O N S T A N T.

J'en suis au desespoir, Madame.

M A D. B R U T E.

Et je suis fâchée moi de vous entendre tenir ces discours.

C O N S T.

(1) Il semble que l'Auteur veuille parler de la Hollande. Veritablement les filles y sont beaucoup moins

Aprenez-moi pourquoi.

M A D. B R U T E.

C'est que si vous avez pretendu me persuader par vos raisonnemens, il faut que vous me croyiez l'entendement bien faux. Et je serois fort aise d'être mieux dans vôtre estime.

C O N S T A N T à part.

Je la vois venir, elle ne fait un si grand cas de son honneur, & ne me veut tant persuader de son prix, que pour m'obliger à plus de reconnoissance quand elle me le sacrifiera.

à Madame Brute.

Je vous prie, Madame, de croire que je n'ai parlé qu'en raillant, vous connoissez trop le bien & le mal pour esperer serieusement de vous en imposer par des raisonnemens comme les miens. Mais, Madame, croyez à vôtre tour que je fais assez le prix des choses pour estimer infiniment vôtre vertu, & pour en avoir une
re-

moins réservées que dans les autres Pays, & on leur pardonne bien plus aisément les foiblesses où elles peuvent tomber.

Tom. I.

P

reconnoissance éternelle, si jamais vous la sacrifiez à mon amour.

M A D. B R U T E.

Je pense veritablement que l'obligation seroit si grande, que rien ne la pourroit acquitter.

C O N S T A N T.

Oui, Madame, aimassiez-vous un Roi, il vous en devra toujours plus qu'il n'en pourra payer.

M A D. B R U T E.

Quand une fois nous avons lâché à nos débiteurs tout ce qu'ils souhaitent d'emprunter, la compagnie de leurs créanciers leur devient à charge.

C O N S T A N T.

Oui, Madame, quand ils empruntent de gens qui tirent de gros intérêts, mais non pas lors que l'on le leur prête généreusement. Qu'on nous laisse choisir nos créanciers, & rarement se trouvera-t-il parmi nous un ingrat.

M A D. B R U T E.

Que dites-vous de mon mari? il m'a épousée par inclination.

C O N S T A N T.

Je dis, Madame, que vous êtes la femme.

M A D.

Le mariage donne-t-il dispense aux Amans qui s'épousent, de la fidélité qu'ils se sont jurée.

C O N S T A N T.

Ils la prennent toujours. La constance est un brave, qui aime la liberté & qui ne veut agir que de son propre mouvement. Il ne sauroit souffrir que l'on le veuille attacher avec les chaînes du mariage. C'est un vil esclavage, où nous nous plongeons dans la crasse & dans l'ordure. C'est une mauvaise terre où il ne croît que de mauvais sentimens, de l'avarice, de la paresse, de la lâcheté & de la vilainie.

M A D. B R U T E.

Ceci est-il dit aussi sans exception?

C O N S T A N T.

Je le pense. Si vous pouviez m'épouser & que vous le voulussiez faire, je me ferois fort cependant que notre mariage seroit une exception à ce que je viens de dire.

M A D. B R U T E.

C'est être sage que de faire des complimens qui ne peuvent engager à rien.

P 2

C O N S -

Ah! Madame, que je ferois l'occasion de vous persuader de la sincérité de mes sentimens. Mais condamnée sans espoir d'aucune redemption d'être la compagne d'un mari qui ne connoit pas son bonheur, j'espère que vous voudrez bien souffrir qu'un homme pénétré d'estime pour votre mérite & qui rend justice à vos charmes aux dépens du repos de son cœur, ose jeter sur vous ses regards.

M A D. B R U T E.

Tandis que vous vous en tiendrez à des regards, le mal ne sera pas si grand que l'on ne souffre volontiers que vous vous contentiez.

C O N S T A N T.

Est-ce qu'il n'est pas permis d'emprunter en donnant de bonnes sûretés que l'on rendra le soir ce qui aura été confié à midi.

M A D. B R U T E.

Quelles sûretés suffisantes peut-on donner que l'on tiendra sa parole?

C O N S T A N T.

Mais ce doute est injurieux à celui qui veut emprunter.

M A D.

Il est injurieux seulement s'il le croit tel. Puis que le bonheur n'est que dans l'imagination, il faut que le malheur ne soit aussi qu'une fantaisie.

C O N S T A N T.

Je vous y prens, Madame, & en conclus que puis que l'offense ne consiste que dans l'imagination de l'offensée, il n'y a qu'à lui cacher la chose pour ne point faire de mal.

M A D. B R U T E *s'en allant.*

Un moyen encore plus sûr c'est de ne point prêter l'oreille à vos raisonnemens.

C O N S T A N T *la suivant.*

Mais, Madame!

M A D. B R U T E.

Mais, Monsieur! c'est à mon tour presentement de montrer de la discretion. Elle ne me permet pas de souffrir une plus longue visite.

C O N S T A N T *l'arrêtant.*

Non, Madame, je ne vous quitte pas que vous ne me flatiez de l'espoir de vous revoir dans un lieu & dans un tems plus commode.

M A D. B R U T E *sortant.*

Je ne vous en donne peut-être que trop

pour avoir mon congé. Vous devez être content de ce que j'ai pu faire pour vous.

C O N S T A N T *quand elle sort.*

Oui, voilà la plus aimable femme qui soit au monde. Dans quels transports de joye elle me laisse. Elle veut que j'espère.... Oui, elle vient de me le dire en propres termes. Mais devois-je m'en contenter.....? Oui, ma foi, je dois être content de cette entrevûë. Il m'est permis d'avoir presentement de l'espoir, j'en ai entendu le mot, il sortoit de sa bouche & il s'adressoit à moi.

SCENE HUITIEME.

C O N S T A N T , H E A R T F R E'.

C O N S T A N T.

Vous venez de me rendre le plus grand service du monde en entretenant hors d'ici l'aimable Bellinde. Embrassez-moi, honorable Mercure, & laissez-moi vous ferrer autant que le fait le corps de jupe neuf que l'on met à une épaisse Provinciale qui veut paroître de belle taille en arrivant à la Cour.

H E A R T.

H E A R T F R E'.

Quel Diable cause de si grands transports?

C O N S T A N T.

Ne les blâmez point. Ils sont trop bien fondez. On me donne de l'espoir, mon ami.

H E A R T F R E'.

De l'espoir. Eh ! de quoi?

C O N S T A N T.

De quoi ? de ce que ma Maitresse & moi, car il faut être deux pour cela, ferons incessamment cocu Monsieur Brute.

H E A R T F R E'.

En quels termes t'a-t-elle dit.....?

C O N S T A N T.

Elle m'a dit que... que fais-je, il ne m'en souvient plus d'un mot. Mais ses yeux pleins de feu & de tendresse m'ont dit au delà de ce que je pouvois attendre. Venez au cabaret, je vous promets de vous y regaler de tout ce qui s'y trouvera d'exquis. Je veux donner tout mon argent aux garçons, faire faire un feu de joye devant la porte, publier que les Plenipotentiaires ont signé la paix, & que les

Commissaires de la Banque d'Angleterre
deviennent honnêtes gens.

SCENE HEUVIEME.

*La Scene represente une chambre de
Cabaret.*

MYLORD RAKE, LE CHEVA-
LIER BRUTE, LE COLONEL
BULLY, UN PAGE.

T O U S *ensemble.*

HUZZA (1).

MYL. RAKE.

Allons, Garçon, verse... Confusion
& point d'ordre. Il y a ici liberté de con-
science.

T O U S *ensemble.*

Huzza.

MYL. BAKE.

Je veux vous chanter une chanson que
j'ai faite ce matin sur ce sujet.

LE CH. BRUTE.

Elle est mauvaise, je parie.

LE

(1) C'est le cri de joye des Anglois, qu'ils pronon-
cent *Houza!*

Mylord ne veut-il pas nous dire qui l'a faite?

LE CH. BRUTE.

Ecoutons d'abord.

MYL. RAKE.

Que sert il, Parlement, d'allonger vos séances?

Si c'est pour établir seulement parmi nous

La liberté des consciences:

La vin le fera mieux que vous.

Lors que j'ai mis pinte sur pinte,

Je bois, je fais l'amour au gré de mes desirs.

Jupiter ni Pluton, les remords ni la crainte,

N'osent chicaner mes plaisirs.

Qu'en dites-vous, Messieurs?

Tous ensemble.

Admirable.

LE CH. BRUTE.

Je ne donnerois pas une épingle d'une chanson qui n'est pas remplie d'impudence & d'infamie.

MYL. RAKE.

Je suis bien-aïse que ma Mase soit de votre goût, Allons, bûvons. La nuit se passe, & nous manquerons de tems pour faire le tapage. Page, fors pour aller à la découverte, & viens nous rapporter ce

346. M E' L A N G E

qui se passe dans le camp, dont nous devons insulter un quartier.

L E P A G E.

J'en rendrai un compte exact à votre Grandeur.

M Y L. R A K E.

Allons, que le vin nous donne du courage, prenons de la bravoure en buvant. Courage, braves Chevaliers, la victoire nous attend.

L E C H E V. B R U T E.

Et l'on me couronnera de lauriers. Je veux boire des mieux que le Diable m'emporte.

M Y L. R A K E.

Allons, Garçons, versez de nouveau. Au Diable les gens de bien.

L E C H. B R U T E *yvre.*

Au Diable les gens de bien..... Que le Guet les suive & que l'Exempt soit marié.

T o u s *ensemble.*

Huzza.

M Y L. R A K E.

Que fait-on présentement dans les rues? maraut, de qui sont-elles peuplées?

L E

LE PAGE *rentrant.*

Mylord, il est Dimanche au soir, elles sont pleines de Bourgeois yvres.

MYL. RAKE.

Courage, mes enfans, nous allons voir beau jeu.

LE COL. BULLY.

Allons, généreux Chevalier.

LE CH. BRUTE.

Allons Colonel. Celui qui dira que le Chevalier Brute n'est pas aussi fou & aussi devot que le plus yvre Bourgeois... il en a menti, & c'est un fils de putain.

LE COL. BULLY.

Voilà parler bravement & comme un véritable Anglois. Comme un homme né libre.

LE CH. BRUTE.

Que cela vous fait-il, mon ami, que je sois Anglois ou François?

LE COL. BULLY.

Morbleu, Monsieur, ne vous fâchez pas.

LE CH. BRUTE.

Morbleu, je veux me fâcher, moi... Si je suis né libre & Anglois, qu'avez-

vous à faire de discourir de mes privilèges?

M Y L. R A K E.

Chevalier, ne querellons pas ici, je vous prie. Attendez le jour pour éclaircir vos differens particuliers, & employons la nuit contre les ennemis communs.

L E C H. B R U T E.

Mylord, je vous respecte, vous êtes un homme de qualité, mais je ferai connoître à ce compagnon-là, que depuis que le poil me croît, j'ai été élevé aussi en possession de mes privilèges que le Roi de France l'est de ses prérogatives. En vertu de ses prérogatives il prend de l'argent où il ne lui en est pas dû, & moi suivant mon privilège je refuse de payer où j'en dois. Liberté, propriété & le bon vieux temps.

T o u s ensemble.

Huzza.

*Le Chevalier Brute sort en trébuchant
& les autres le suivent.*

SCE-

SCENE DIXIEME.

*Le Théâtre représente une chambre à
coucher.*

MADAME BRUTE, BELLINDE.

MAD. BRUTE.

IL commence à se faire tard, Bellinde,
& je me sens à moitié endormie.

BELLINDE.

Il est près de minuit. Ne voulez-vous
pas vous coucher?

MAD. BRUTE.

Me coucher, mon enfant, afin de
donner le plaisir à mon mari lorsqu'il re-
viendra mort-ivre de m'éveiller dans mon
premier somme, ou peut-être au milieu
de quelque songe agréable qui devien-
drait plus délicieux en avançant.

BELLINDE.

Vous ne devez pas appréhender son
retour de toute la nuit. Le laquais dit
qu'il est allé faire la débauche avec My-
lord Rake.

MAD. BRUTE.

Il n'y a point véritablement d'apparen-

ce qu'il quitte si-tôt une si bonne compagnie. Que les hommes deviennent porcs, ma chere, quand ils se dégoûtent des femmes!

B E L L I N D E.

Et qu'ils son chat-huants quand ils en sont amoureux!

M A D. B R U T E.

Mais alors nous sommes obligées de pardonner une foiblesse dont nous sommes la cause.

B E L L I N D E.

Cela devrait être ainsi, mais cependant il est mal-aisé de le faire; car quand un homme devient amant, il devient en même tems si sature qu'une femme qui auroit aimé sa compagnie auparavant, a de la peine à le souffrir. Je pense que voilà pourquoi le monde est rempli d'amans maltraitez.

M A D. B R U T E.

Et moi, je t'avoüe que je ne serois pas fâchée de voir un homme en l'état d'un âne pour l'amour de moi.

B E L L I N D E.

J'en serois aussi ravie moi, mais ce seroit seulement pour me savoir bon gré d'avoir

d'avoir été assez charmante pour le mettre en cette posture. Veritablement je lui conseillerois de choisir une épreuve moins perilleuse pour persuader de sa passion.

MAD. BRUTE.

Il pourroit se presenter dans un état plus décent & plus agréable. Après tout, ma chere, la vie des femmes seroit bien triste, s'il n'y avoit point d'hommes que nous eussions envie de mettre en l'état des ânes. Nous serions embarrassées de nos jours & ne nous plaindriens plus du destin pour en avoir si fort borné la durée.

B E L L I N D E.

Il en faut tomber d'accord. C'est aux hommes que nous sommes redevables des plus doux agrémens que nous trouvions dans la vie. Pour vous parler du fond du cœur, s'il n'y avoit pas d'homme au monde, je sens bien que je ne serois pas plus long-tems à ma toilette qu'à dire mes prieres. Je crois même que je ne m'habillerois pas pour aller le Dimanche à l'Eglise quand je croirois n'y être vûë que des Anges.

MAD.

M A D. B R U T E.

Mais ne crois-tu pas que l'émulation, qui est entre les femmes à qui fera la mieux mise, tiendrait la place de l'envie de plaire aux hommes?

B E L L I N D E.

Non, car on ne se veut parer mieux qu'une autre que pour donner plus qu'elle dans la vûë des hommes. S'il n'y en avoit plus, adieu habits d'or & d'argent, nous vous trouverions trop pesans.

M A D. B R U T E.

Adieu la comedie. Les plus belles pièces nous sembleroient ennuyeuses.

B E L L I N D E.

Adieu Hidepark (1), la poussière nous y étouferoit.

M A D. B R U T E.

Adieu le park St. James. La promenade nous rendroit lasses à mourir.

B E L L I N D E.

Adieu nôtre bonne Ville de Londres, vôtre fumée de charbon de terre nous deviendrait insupportable.

M A D. B R U T E.

Adieu l'Eglise, je doute que la dévotion

(1) Lieu près de Londres où se fait le cours.

tion eût le credit de nous y mener.

B E L L I N D E.

Nôtre confession est trop sincere pour ne point meriter l'absolution.

M A D. B R U T E.

Point, cela ne sert de rien si elle n'est entiere. Pour le repos de nôtre conscience il faut tout dire.

B E L L I N D E.

Ainsi soit-il.

M A D. B R U T E.

Je m'accuse donc d'aimer d'être sur le premier banc de la loge aux spectacles, car si l'on est sur le second, deux actes se passent souvent avant que personne se soit avisé que vous êtes-là : quand je suis établie en mon poste, dès que j'apperçois deux hommes qui se parlent à l'oreille après m'avoir regardée, je ne doute jamais que ce ne soit pour dire du bien de moi, ce qui me donne cent pensées de vanité auxquelles je m'abandonne avec plaisir.

B E L L I N D E.

Vous faites ma confession en disant la vôtre. Après.

M A D.

M A D. B R U T E.

J'attends avec impatience le premier bon mot afin d'avoir occasion de rire pour montrer mes belles dents. Si comme cela arrive souvent il est trop longtemps à venir, je parle à l'oreille à une amie pour avoir sujet de faire un moment de conversation dans laquelle je change dix fois d'air, de visage, vive, féroce, enjouée, mélancolique, languissante.... non pas que ce que nous disons demande tout cela. Mais....

B E L L I N D E.

J'entens tout à demi mot; & il me souvient d'avoir été bien des fois dans de pareilles conversations.

M A D. B R U T E.

Il faut l'avouer, ma chère, il y a des femmes qui sont de grandes maitresses la-dessus, & qui savent en vous parlant vous enchanter avec leurs minauderies. Oh ça, avoue, n'as-tu jamais étudié dans ton miroir?

B E L L I N D E.

Oh! vous le faites, vous qui me le demandez.

M A D. B R U T E.

Je te l'avouë, & fort souvent.

B E L.

B E L L I N D E.

Et moi je l'avouë aussi. Je fais à merveille prendre une contenance convenable quand je parle ou quand j'écoute, suivant les gens qui sont de la conversation, mais je n'ai pas encore pû trouver un air de visage qui soit bon pour les équivoques de la comédie. Vous savez que le parterre & le théâtre jettent les yeux sur les femmes dès que l'on en dit pour étudier leur maintien. Oh! rien n'est si contraignant. En dût-on crever il faut s'empêcher de rire, ce seroit avouër que l'on entend le bon-sens de l'équivoque & que l'on est savante dans les mystères. Cependant il est dur d'être obligée de garder le sérieux pour lors.

M A D. B R U T E.

Je trouve moi que ce sérieux affecté nous fait encore paroître plus savantes que ne seroit de rire avec les autres. Si nous n'y entendions point finesse, nous serions naturellement comme le monde.

B E L L I N D E.

Pour moi je prens toujours ce tems-là pour me moucher.

M A D. B R U T E.

Il y a des pièces où tu dois avoir le mou-

mouchoir à la main moitié du tems.

B E L L I N D E.

A quoi servent aussi tant de prédicateurs de réforme? Que quelcun des plus zélés n'entreprend-il de bâtonner les Poètes qui osent nous faire rougir?

M A D. B R U T E.

C'est qu'il appréhenderoit que nous ne lui en voulussions bien du mal dans le tems que nous lui en ferions de grands remerciemens. Il n'y a rien au monde de si extravagant que la modestie à laquelle l'on veut assujettir les femmes.

B E L L I N D E.

Oui, c'est le caprice des hommes de nous assujettir à leurs imaginations. Si nous prenons des airs un peu libres, ils trouvent que nous perdons nos agrémens: ils savent bien cependant que notre modestie n'est que pure grimace; c'est de quoi ils nous raillent tous les jours. Ils nous appellent effrontées si nous sommes naturelles, & hypocrites si nous sommes composées.

M A D. B R U T E.

Après tout cela quinecroiroit impossible à une femme de se faire servir par un
hom-

homme? Cependant la nature favorable à notre sexe nous a donné d'un autre côté de quoi les faire courir après nous. Ils ont beau nous reprocher nos foibles, ils sont encore plus foibles que nous. Tant que le vaisseau du monde voguera, ce seront toujours les femmes qui en tiendront le timon. Mais ne dirons-nous pas un mot de ce pauvre Constant avant de nous coucher, quand ce ne seroit que pour donner occasion à un songe agréable? Je suis sûre qu'il parle de moi, ou qu'il y pense du moins, soit-il au milieu de ses prières.

B E L L I N D E.

Il le doit faire toujours. Vous en avez fait assez pour lui aujourd'hui.

M A D. B R U T E.

Je l'ai assez maltraité, mon honneur n'a rien à me reprocher. Il y a deux ans qu'il m'assiége inutilement.

B E L L I N D E.

Je ne le plaindrois pas si au bout d'un siège de quatre il pouvoit gagner le pillage de la Ville.

M A D. B R U T E.

Cela peut être, mais je crains bien qu'elle ne puisse pas tenir si long-tems.
Pour

Pour t'avoïer la verité, la Garnison commence à se lasser, elle se revolte & demande à capituler.

B E L L I N D E.

Pour avoir une bonne composition il ne faut point attendre à l'extremite.

M A D. B R U T E.

Je souhaiterois seulement pouvoir tenir encore assez long-tems pour te voir prendre un engagement. Je voudrois que nous entraissions en même tems dans la carrière afin de savoir qui seroit la plus constante? Que ferois-tu si Heart-fré devenoit bien amoureux de toi?

B E L L I N D E.

Je l'aimerois, pour faire dépit à la folle Madame Fanciful. Mais je suis rebutée, quand je le vois si froid, & je desespere de venir jamais à bout de l'échauffer.

M A D. B R U T E *la battant.*

Il faudroit pour cela qu'il fut froid à ne pouvoir pas vivre. Ma chere petite friponne, je voudrois être homme pour l'amour de toi.

B E L L I N D E.

Et vous souhaitez bien-tôt de redevenir femme pour l'amour de vous, ou les
hom-

hommes sont bien trompez dans ce qu'ils pensent des deux sexes, mais quand je pourrois faire la conquête de cet enfant de Bacchus, & devenir la Rivale de sa bouteille, que ferois-je de lui, il n'a pas assez de bien pour que je l'épouse, & je suis sûre que vous ne voudriez point, ma chere Tante, que vôtre Nièce commît fornication.

M A D. B R U T E.

Pourquoi non? je prendrois cela, comme une marque de ton affection pour moi. Cela me rassûreroit tandis que je commettrois autre chose.

B E L L I N D E.

Si je ne puis me résoudre à vous servir de cette manière, ce sera de qu'elqu'autre qui ne vous fera pas moins de plaisir. Mais comment ferons-nous pour avoir au plus vite une autre conversation avec nos éveillez?

M A D. B R U T E.

Il nous faut avoir recours à la ruse que nous ont montrée nos meres qui l'avoient apriée de nos grand-meres. Ecrivons-leur un billet entre le serieux & le plaisant, & qui en cas de besoin puisse passer pour un
tour

tour de gens qui veulent rire. L'invention est merveilleuse pour sauver l'honneur des femmes.

B E L L I N D E.

Vos intentions sont les meilleures du monde, Mais où sera le rendez-vous?

M A D. B R U T E.

Au Jardin du Printemps (1). Je veux que nous y allions masquées afin de les surprendre. Ce sera le plus divertissant de la fête. Je ne me suis jamais sentie en si bonne humeur de faire des fredaines.

B E L L I N D E.

Ecrivez donc, je vous prie, incessamment le billet qu'il leur faut envoyer.

M A D. B R U T E.

Allons dans la Chambre pour cet effet, mon enfant, & je l'écrirai tandis que tu seras à dire tes prières.

Fin du troisième Acte.

ACTE

(1) Jardin de l'autre côté de la Tamise. C'est un rendez-vous de galanterie aussi fréquenté & fameux dans son espece, que le derriere des Chartreux l'étoit jadis à Paris pour les duels.

(2) C'est

Elle va donner l'allarme au Guet.

M Y L. R A K E.

Allons, Chevalier, montrez-vous digne de l'être, nous avons une cause d'importance à défendre. Il y a un homme de tué.

L E C H. B R U T E.

Son ombre sera bien-tôt contente. Je lui veux sacrifier un Connétable (1) tout-à-l'heure, & brûler son corps sur sa chaie de bois.

(Ils apperçoivent un Tailleur qui porte un paquet.)

Qui va là? Un voleur, je gage.

L E T A I L L E U R.

Vous me pardonnerez, Messieurs, je suis honnête homme.

M Y L. R A K E.

Nous l'allons voir presentement. Que le Général l'examine.

L E

() Le *Connétable* est une espece de Magistrat, qu'on élit tous les ans dans chaque Paroisse, parmi les Artisans, & qui a le pouvoir de prendre au Corps les perturbateurs du repos public, & de les mener devant un Juge de Paix ou Commissaire, qui les examine & les envoie en prison. Les Connétables accompagnent souvent le guet.

(2) Les Non Conformistes passent ordinairement

en

LE CH. BRUTE.

Oui, oui, laissez-le moi examiner. C'est lui ou moi qui ont fait le coup. Il a la mine d'un coquin de fripon. Vient-ça, maraut, sans équivoque & sans reservation mentale, dis-moi ta Religion & ta vacation, je verrai bien par là de quoi tu es capable.

LE TAILLEUR.

Avec votre permission, je suis un pauvre Tailleur Non-Conformiste.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes d'une Religion où l'on aime à mentir, & d'un métier où l'on vole encore plus volontiers (2). Ainsi, Coquin, vous allez être puni comme vous le méritez. Qu'on lui mette un baillon & qu'on me le pend.

LE TAILLEUR.

Je vous prie, mes bons Messieurs, ne me faites point de mal. Vous m'obligez

en Angleterre pour de fort honnêtes gens, mais ils ne sont pas aimez de ceux de la Religion Anglicane qui est la dominante. Pour les Tailleurs, ils y sont en même estime qu'en France, mais on peut dire qu'ils sont tenus encore pour honnête gens en ces quartiers-là, en comparaison de la reputation qu'ils ont en Allemagne.

gez de vous dire pour ma défense, qu'en vérité je suis un honnête homme & un loyal ouvrier.

LE CH. BRUTE.

Tu as beau jaser, tu seras pendu par ton cou.

MYL. RAKE.

Faisons inventaire de ce qui est dans son paquet.

LE TAILLEUR.

Helas! Messieurs, c'est la robe du Curé de la paroisse.

MYL. RAKE.

La robe d'un Prêtre: Chevalier, feriez-vous homme à ne point faire scrupule de vilipender un peu le Clergé? Craignez-vous d'abuser.....

LE CH. BRUTE.

Moi, je suis fou, & je ne crains point d'abuser de rien, si ce n'est de ma femme. Je la nomme..... avec respect.

MYL. RAKE.

Allons, endossez ce harnois pour charger le Guet, & mettons le Clergé de moitié. Les coups tomberont sur vous, mais le scandale tombera sur lui.

LE

LE CH. BRUTE *mettant la robe.*

De par tous les Diables, voilà ce qui s'appelle un beau dessein. 'Donnez.'

LE T A I L L E U R.

Helas! mes bons Messieurs, je suis ruiné si vous me prenez ma robe.

LE CH. BRUTE.

Allons, maraut, décampe au plus vite. Remercie-nous de que tu fors d'ici sans contusion.

LE T A I L L E U R *à part en sortant.*

Je pense que je ferai bien de suivre son avis. Si je disutois plus long-tems, la dispute pourroit bien aboutir à me faire froter. Il y a plus de folie dans la tête de ces jeunes gens de qualité, que d'argent dans leurs bourses, & ils auront plutôt coupé la gorge à un homme que payé une dette.

LE CH. BRUTE.

Comment me trouvez-vous la mine présentement?

M Y L. R A K E.

Fort haute. Il ressemble à un Evêque allant aux guerres saintes : Mais.... aux armes voici les ennemis.

SCENE SECONDE.

LE CONNÉTABLE, LE GUET,
ET LES ACTEURS *de la Scène précé-*
dente.

LE GUET.

Qui va là ? Arrêtez. Venez parler
au Connétable.

LE CH. BRUTE.

Le Connétable est un coquin, & toi tu
es un..... fils de putain.

LE GUET.

La belle réponse pour un Curé!

LE CONNÉTABLE.

Il me semble, Monsieur, qu'un hom-
me qui porte votre habit devrait donner
un meilleur exemple.

LE CH. BRUTE.

Canaille, je vous ferai voir qu'il y a des
gens de ma condition qui savent donner
aussi méchant exemple que vous le pour-
riez faire, chiens.

(*Il vient pour battre le Connétable, le
Guet le saisit, & ses Camarades fuient.*)

LE

CURIEUX. 367

LE CONNÉTABLE.

Nous voilà sûrs du Curé, quoi qu'il en soit.

LE CH. BRUTE.

Tuë, tuë, ... & tuë, tuë.

LE GUET.

Quelle pitié ! de la maniere dont il est animé, je gage qu'il a tué quelqu'un cette nuit.

LE CH. BRUTE.

La recompense du meurtre est la corde, ainsi je ne fais point métier de tuer personne. Ma vacation est de boire & de trafiquer de bénéfices.

LE GUET.

Il parle presentement comme un homme d'esprit. C'est une pitié, Voisins, qu'il soit en un état à se faire méconnoître.

LE CH. BRUTE.

Vous en avez menti, l'on ne me méconnoît point, je suis aussi yvre que je le parois.

LE GUET.

Regardez-le un peu, Monsieur le Connétable, c'est quelque pauvre Prêtre qui a perdu

perdu l'esprit. Je gage trente sols qu'il fait des merveilles en chaire.

LE CONNÉTABLE.

Allons, Monsieur, en considération de votre état je ne vous enfermerai pas avec la canaille, mais je ne saurois m'empêcher de vous placer en lieu où je puisse répondre de vous jusqu'à demain matin.

LE CH. BRUTE.

Vous pouvez me mettre où vous voulez, vous êtes les plus forts, mais si je puis faire du mal, je ne vous épargnerai pas, chiens.

SCENE TROISIEME.

Le Théâtre représente une chambre à coucher.

H E A R T F R E' *seul.*

Qui me rend inquiet... l'amour..? Non je suis son serviteur. Mon cœur n'est pas fait pour lui... Cependant quand je rêve, c'est à Bellinde... Est-ce que cela signifie que je l'aime? Sur ce pied-là j'aimerois toutes les femmes que je rencontre. Mais ne me trompe-je point? Je
ne

ne l'aime pas parce que je songe à elle, mais je songe à elle parce que je l'aime. Cela peut fort bien être. Pourquoi aurois-je rêvé d'elle cette nuit? N'ai-je point rêvé cent fois de même de ma mère? Mais Bellinde me revient sans cesse dans l'esprit, quoi que je sois bien éveillé. Ainsi font souvent cent autres femmes pour lesquelles je ne voudrois pas donner trente sols. Il me semble après cela que j'ai toute l'envie possible de lui parler sans avoir rien à lui dire. Suis-je le premier qui ait eu envie de faire une impertinence?

SCENE QUATRIEME.

CONSTANT, HEARTFRE.

C O N S T A N T.

COMment vous va? Quoi! déjà habillé? Je croyois qu'il n'y eût que les Amans qui fussent brouillez avec le chevet, & je comptois de vous trouver ronflant des mieux. C'étoit autrefois ma coutume quand je n'avois rien dans le cœur.

H E A R T F R E.

Mon cher ami, c'est parce que je prens;

Q 5

VOSS

vos affaires extrêmement à cœur. J'ai rêvé toute la nuit comment m'y prendre pour vous servir près de Bellinde?

C O N S T A N T.

Près de Bellinde?

H E A R T F R E'.

C'est près de Madame Brute que j'ai voulu dire, & j'ai de bonnes esperances d'en venir à bout. Vous devez être très-satisfait de la manière dont elle en usa hier avec vous.

C O N S T A N T.

Si satisfait qu'il n'y a que les terreurs paniques des Amans qui me fassent douter du succès de mes vœux. Mais qui peut avoir causé un si grand changement en elle?

H E A R T F R E'.

Ma foi, je pense que vous en avez obligation à la brutalité du mari. Par ce que nous vîmes hier, il faut qu'il la batte.

C O N S T A N T.

Je le pense. Le meilleur moyen qu'ait un mari de conserver ses droits, n'est pas de se battre pour cela avec sa femme. Elle le devoit faire hier cocu sur la place, pour montrer qu'après le combat elle étoit restée

restée maitresse du champ de bataille.

H E A R T F R É.

Un Conseil de guerre de femme tenu alors le lui eût fait faire. Une aussi aimable femme que Bellinde doit véritablement être traitée d'une manière un peu plus honnête.

C O N S T A N T.

Encore Bellinde !

H E A R T F R É.

Madame Brute, voulois-je dire. Qui Diable me fait faire deux fois la même bévûë ? (*à part.*) Maudite langue, tu me trahis.

C O N S T A N T.

Heartfré, regardez-moi entre deux yeux & répondez-moi comme il faut. Est-ce Bellinde ou Madame Brute qui vous rend si distrait ?

H E A R T F R É. !

Madame Brute ou Bellindé ?

C O N S T A N T.

Va, tu es amoureux. Je n'en veux point savoir davantage.

H E A R T F R É.

Moi, amoureux !

C O N S T A N T.

Croi-moi, ne le nie point. Tu le fais d'un si mauvais air que cela ne serviroit qu'à te faire plaisanter davantage. Au reste, mon cher ami, je t'en félicite.

H E A R T F R E.

Apparemment, vous avez entrepris de me le persuader & vous voulez....

C O N S T A N T.

Elle régné déjà dans votre bouche, & vous êtes trop galant homme pour que la bouche & le cœur ne soient pas toujours d'accord. Mais dis moi comment, ... comment le Diable a fait pour.... ho ho.....

H E A R T F R E.

Je suis persuadé que vous plaisantez toujours. Vous n'en croiez rien.

C O N S T A N T.

Je le croirois seulement à voir la manière dont vous vous défendez.

H E A R T F R E.

Vous m'impatientez. Je nie le fait tout de bon... Faut-il me donner au Diable? C'est du bon ton que je vous assure qu'il n'en est rien.

C O N S.

C O N S T A N T.

Ha ha ha ha!

H E A R T F R E.

Est-ce qu'il est si extraordinaire qu'un homme prenne un mot pour l'autre. Cela ne vous est-il jamais arrivé?

C O N S T A N T.

Cent fois, mais c'est que j'étois amoureux.

H E A R T F R E.

Je vous avoie la vérité. Vous pouvez en rire, mon cher ami, jusques à rendre l'ame, mais du moins n'en faites rire personne & ne le dites point aux gens.

(Il l'embrasse.)

C O N S T A N T.

Presentement que vous m'avez avoué la chose, ce seroit une cruauté que de me moquer de vous. Mais dites-moi au moins quelles nouvelles armes l'amour a trouvé pour vous blesser.

H E A R T F R E.

Helas, mon ami! j'ai été frappé parce je ne sai quoi, dont personne ne peut rendre compte. Car jusques-ici j'avois vu de plus beaux objets sans en être ému.

Mais que sont devenus tous ces excellens remedes que vous prépariez contre l'amour? Leur efficace s'est-elle toute perduë en un jour?

H E A R T F R E'.

Je croirois faire un crime de penser à m'en servir.

C O N S T A N T.

Les deux années de chagrin que vous m'avez vu essuier, ne vous découragent-elles point d'entrer dans la carrière?

H E A R T F R E'.

Ce que je prévois me fait trembler, mais il ne fauroit me faire reculer, semblable à ces braves qui sont par point d'honneur ce que le courage fait faire aux autres. Ils tremblent à la vuë du peril, mais ils ne laissent pas d'avancer.

C O N S T A N T.

Si vôtre maitresse vous traite comme le meritent les impiétez que vous avez commises contre le sexe, vôtre crainte se trouvera bien fondée. Mais voyons, par où pretendez-vous en venir à-bout?

H E A R T F R E'.

Vous savez que je suis bien novice dans
l'art

l'art de gagner une maitresse, & je suis
resolu d'agir par les conseils d'un ami.

C O N S T A N T.

Il faut écrire des billets doux, donner
des serenades, se trouver aux Eglises,
contrefaire l'homme que sa passion rend
insensé, faire faire de petits airs, être
empressé à rendre de petits offices, faire
les doux yeux en toutes rencontres. Vous
n'avez que faire de me regarder, car a-
vec tous ces soins l'on court souvent ris-
que au bout d'un an ou deux d'être trai-
té d'incommode marmot, & mis hors
de toute esperance.

H E A R T F R E.

Cela est dur.

C O N S T A N T.

Cependant c'est là souvent nôtre sort,
nous autres pauvres Amans.

H E A R T F R E.

Je merite bien la peste pour m'être
laissé enroller parmi des gens si fort à
plaindre.

C O N S T A N T.

Prenez garde sur tout en vous plai-
gnant de ne rien dire de trop libre. Cela
ne

ne feroit qu'irriter votre Maitresse & croître votre peine.

H E A R T F R E.

Que ne me consolez-vous plutôt? Vous savez que dans vos chagrins je vous ai toujours encouragé de mon mieux.

C O N S T A N T.

Je le veux bien, & pour vous donner de la constance dans les maux, que vous souffrirez en punition de vos impietez envers le sexe, je veux bien vous représenter, que les femmes sont de chair comme nous, & sujettes par là aux mêmes foiblesses; elles ont beau tenir bon pendant un tems, il faut à la fin qu'elles capitulent. La Nature, cet excellent Ingenieur, fait un si grand feu dans la place qu'il faut qu'elle se rende, ou qu'elle soit brûlée toute vive.

L E L A Q U A I S.

Monsieur, un homme qui a une lettre à vous rendre demande à vous parler.

C O N S T A N T.

Faites-le entrer.

L E P O R T E U R.

Monsieur, deux Dames des mieux faites m'ont donné une lettre à la bourse
avec

avec ordre de ne la remettre qu'entre vos mains. J'ai été chez vous où l'on m'a dit que vous étiez ici.

C O N S T A N T.

Voulez-vous attendre la réponse?

L E P O R T E U R.

Non, Monsieur, dès qu'elles m'ont eu parlé, elles ont disparu aussi vite que fait le pucelage d'une fille qui a attrapé quinze ans.

C O N S T A N T.

Cela est bien. Voyons ce dont il s'agit, & qui a employé cet honnête Mercure. *Il lit.*

Si vous & votre rejouissant Camarade pouvez prendre deux heures de tems sur vos affaires & sur vos devotions, trouvez-vous à huit heures du soir au Jardin du printems. Ne songez point à vous charger d'armes, celles que vous portez ordinairement vous suffiront. Vous n'y aurez à faire qu'à des femmes.

Ainsi, mon cher, voilà de quoi amuser votre appetit jusques à ce que le plat de votre Maitresse soit prêt pour vous.

H E-

C'est de la part de quelqu'une de nos vieilles connoissances que vient ce message d'honneur. Je n'irai point, cela est inutile.

C O N S T A N T.

Oh, mon cher ami, vous serez de la partie. J'ai reçu un cartel, c'est une affaire d'honneur où j'ai besoin d'un second.

H E A R T F R E'.

Je vous avertis que j'en ferai un fort mauvais. Je suis hors de combat de la blessure que m'ont faite les yeux de Belinde. Je n'aurai pas la force de tirer l'épée.

C O N S T A N T.

Marchons si ce n'est que cela. Votre épée sera toujours assez bonne pour les ennemis avec qui nous avons affaire.



SCE-

SCENE CINQUIEME.

*Le Théâtre représente le Commun
Jardin.*

LE CHEVALIER BRUTE, LE
CONNE'TABLE, LE GUET,
LE JUGE DE PAIX, UN VA-
LET.

LE CONNE'TABLE.

ALlons, Monsieur, je voulois en con-
sidération de vôtre profession vous
laisser cuver vôtre vin, mais vous m'avez
mis hors de patience. Nous allons voir
ce que le Juge de Paix fera de vous.

LE CH. BRUTE.

Et toi, coquin, tu vas voir ce que je
dirai au Juge de Paix.

LE CONNE'TABLE *frappe à la porte du
Juge de Paix. Il vient un Valet à qui il parle.*

Je vous prie, mon ami, de dire à vô-
tre Maître que nous avons arrêté un liber-
tin de Prêtre. Nous serions au desespoir
de le scandalizer, mais il est si brutal que
nous ne savons qu'en faire.

LE

L E V A L E T.

Je vais avertir Monsieur.

L E C H. B R U T E.

Quel plaissant Juge de Paix ! voilà ,
Monsieur le Connétable.

L E C O N N É T A B L E.

Il prendra le soin de vous, je vous en
assure.

L E J U G E D E P A I X.

Voilà bien du bruit, Monsieur le Con-
nétable ! Qu'y a-t-il ici ?

L E C O N N É T A B L E.

Je vais vous dire, Monsieur....

L E C H. B R U T E.

Laissez - moi parler, ou que le Diable
t'emporte. Je suis Prêtre une fois, & dois
savoir mieux expliquer les mysteres que
toi.

L E J U G E D E P A I X.

Quelle pitié de voir un Ecclesiastique
en cet état ! Je vous prie, Monsieur, de
laisser parler le Connétable, & je vous
assure que je vous écouterai après aussi
longtems que vous le voudrez.

L E C H. B R U T E.

Oh ! l'honnête Magistrat ! Je suis,
Mon-

Monfieur , vôte très-humble ferviteur.

LE CONNÉTABLE.

Monfieur , il a voulu infulter le Guet toute la nuit , & juré.....

LE C H. B R U T E.

Vous en avez menti.

LE JUGE DE PAIX.

Jé vous prie , Monfieur , donnez-nous un moment de patience.

LE C H. B R U T E.

Monfieur , je fuis vôte très-humble ferviteur.

LE CONNÉTABLE.

En verité , Monfieur , il eft venu nous attaquer fans que nous lui ayons rien dit , nous appellant coquins & fils de putain , & nous voulant charger avec un bâton à deux bouts. Il étoit en compagnie de Mylord Rake , & ils ont fait le Diable toute la nuit.

LE JUGE DE PAIX.

Ah , ah ! Dites-moi , Monfieur , s'il vous plait , êtes-vous le Chapelain de Mylord ?

LE C H. B R U T E.

Monfieur , je prefume..... je puis fi je veux....

Lx

Ma question, Monsieur, est si vous l'êtes.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, vous faites des questions à merveille.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, de me répondre pertinemment.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, avez-vous coutume de répondre pertinemment quand vous avez bû?

LE JUGE DE PAIX.

Il est bien besoin de cela. Je ne puis rien tirer de lui, je vous prie au moins, Monsieur, de me dire votre nom.

LE CH. BRUTE.

Mon nom c'est, attendez, c'est..... Hiccops.

Il a le hoquet (1).

LE JUGE DE PAIX.

Hiccops, le Docteur Hiccops, je connois bien des Curez de Campagne, sur tout

(1) Il y a dans l'Anglois; *he hiccops*, c'est-à-dire, *il a le hoquet*: ce qui lui donne occasion de s'appeler *Mr. Hiccops*, ou *Mr. Hoquet*.

tout près de Londres qui portent ce mot-là pour nom ; où logez vous, Monsieur ?

LE CH. BRUTE.

Ici & là.

(à part.)

Voilà un homme bien curieux.

LE JUGE DE PAIX.

Voilà un étrange homme. Où prêchez-vous, Monsieur ? Avez-vous quelque Cure ?

LE CH. BRUTE.

Oui, Monsieur, j'en ai une excellente la meilleure Cure du monde pour la chaud à vôtre service, Monsieur.

LE JUGE DE PAIX.

Seigneur, ayez pitié de nous.

LE CH. BRUTE à part.

Ce Maraut-là est si babillard & fait un si grand nombre de questions impertinentes, qu'il faut que ce soit la femme du Juge de Paix qui ait pris ses habits.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, je vous proteste que je ne fais qu'en faire.

LE CONNÉTABLE.

En vérité, Monsieur, je n'ai jamais vû de si fâcheux hôte que lui.

LE

LE JUGE DE PAIX.

Je crois que le meilleur est de le lâcher.
Je ne crois pas à propos de le scandalizer
pour ce qu'il a fait.

LE CONNÉTABLE.

Monfieur, tout ce qu'il vous plaira.

LE CH. BRUTE.

Monfieur le Juge de Paix, fans interrompre Monfieur le Connétable, j'ai une petite faveur à vous demander.

LE JUGE DE PAIX.

Monfieur, je vous écoute de toutes mes oreilles.

LE CH. BRUTE.

Monfieur, je fuis vôtre très-humble ferviteur, j'ai certain petit befoin qui m'appelle là-bas, je vous prie de finir au plutôt.

LE JUGE DE PAIX.

Si j'étois sûr que ce ne fût point pour faire du defordre de nouveau je vous ferois relâcher.

LE CH. BRUTE.

Non, Monfieur, j'en jure par.... ma Prêtrife.

Lx

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, laissez-le aller.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je suis vôtre très-humble serviteur. Si vous voulez boire une bouteille....

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je ne bois jamais le matin.
Bon jour, Monsieur, bon jour. (*Il sort.*)

LE CH. BRUTE.

Bon jour, Monsieur, bon jour. Oh ça, Monsieur le Connétable, nous voilà maintenant en liberté d'aller vous & moi relancer une garce.

LE CONNÉTABLE.

Non, Monsieur, je vous remercie, j'ai une femme assez belle, & tout homme raisonnable s'en contenteroit.

LE CH. BRUTE.

Hé, hé, hé ce fou est marié... vous ne voulez donc pas venir?

LE CONNÉTABLE.

Non, Monsieur, en verité.

LE CH. BRUTE.

J'y veux aller moi, & que le Diable t'emporte toi & ta femme.

LE CONNÉTABLE.

Le bon Curé que voilà!

SCENE SIXIEME.

*Le Théâtre représente le Jardin du
Printemps.*

CONSTANT, & HEARTFRE'

traversent le Théâtre:

MADAME FANCIFUL, & la FRAN-
COISE *qui les épeint, entrent quand ils sont
sortis.*

C O N S T A N T.

NOus voici à l'heure du rendez-vous.
Promenons nous de ce côté.

M A D. F A N C I F U L.

Cela va le mieux du monde jusques-là,
nous les avons suivis sans être découver-
tes. C'est assurément un rendez-vous qui
les amene ici. Que mon cœur est agité
par la jalousie & la crainte. Mais ce qui
me sembleroit encore plus fâcheux, seroit
d'avoir pour rivale cette carogne de Bel-
linde. Si je m'en apperçois, tout ce qui
est de femme en moi sera mis en œuvre
pour lui faire perdre contenance.

C O N S T A N T *rentrant.*

Je n'ai pas encore vû une femme qui
ait

ait fait mine de nous en vouloir. J'aprehende bien que l'on ne nous ait donné une baye.

H E A R T F R E'.

Je ne serois point fâché que cela fût, car je ne suis point en humeur de prendre du plaisir, ni d'en donner à personne.

C O N S T A N T.

Vous leur en ferez toujours assez quand ils vous verront si chagrin & que je leur en aurai appris le sujet. Mais pourquoi être si triste & si abatu avant d'avoir essuyé aucunes rigueurs?

H E A R T F R E'.

Par la même raison qui vous rend si joyeux sans que vous ayez encore reçu aucunes faveurs. Les plaisirs & les peines font plus d'impression lorsque l'imagination nous les représente, que quand les choses arrivent en effet.



SCENE SEPTIEME.

MADAME BRUTE, BELLINDE
masquées & en grisettes, MADAME
 FANCIFUL, LA FRANCOISE,
 CONSTANT, HEARTFRÉ'.

C O N S T A N T.

Qui sont ces Dames-là? Je pense que
 ce n'est point nôtre gibier.

H E A R T F R É'.

Si ce sont elles nous sommes assez punis
 d'avoir négligé la meilleure proie qui
 soit au monde, pour venir ici faire les a-
 vanturiers.

M A D. F A N C I F U L *à la Françoise.*

Je suis sûre que voilà leurs maitresses.
 Mais cependant je ne reconnois pas leurs
 robes de chambre qu'elles devroient por-
 ter. C'est la taille & le port de Bellinde,
 & de sa tante.

L A F R A N C O I S E.

Oui, Madame, ce sont elles assuré-
 ment.

M A D. F A N C I F U L.

Coulons nous derrière la palissade pour
 entendre ce qui se dira.

M A D.

MAD. BRUTE *masquée à Constant.*

Avez-vous peur de nous, Messieurs?

H E A R T F R E'.

Pourquoi non ? Si les aparences ne sont point trompeuses , nous pourrions courir quelque risque avec vous, Mesdames.

B E L L I N D E *masquée.*

Sur le chapitre des femmes il n'en faut pas croire toujours les aparences.

H E A R T F R E'.

C'est parler juste. On s'y tromperoit trop souvent ; mais rarement parce qu'elles se trouveroient mieux valoir , que les apparences ne promettroient.

B E L L I N D E.

Vous croiez donc toujours, Monsieur , que l'extérieur est ce qu'il y a de meilleur en nous?

H E A R T F R E'.

C'est toujours ce qu'il y a de plus....

C O N S T A N T.

Mon ami , prenez garde à vos rechûtes.

M A D. B R U T E.

Est-ce que Monsieur a coûtume de dire des sottises aux Dames?

R 3.

C O N S.

Oui, c'étoit assez sa manière ci-devant.

B E L L I N D E.

Apparemment qu'il en avoit de bonnes raisons. Elles vous ont peut-être mal recompensé de vos services.

M A D. B R U T E.

Y en a-t-il quelqu'une qui se soit jouée de vous, Monsieur?

B E L L I N D E.

A-t-elle ri quand vous pleuriez?

M A D. B R U T E.

Avez-vous trouvé qu'elle dormoit trop tranquillement tandis qu'elle vous faisoit veiller?

B E L L I N D E.

Celui qui portoit vos billets doux a-t-il été battu?

M A D. B R U T E.

Et vos missives jettées au feu?

H E A R T F R E'.

J'ai bien envie moi de faire autre chose que plaisanter.

BEL-

B E L L I N D E.

Quoi donc? nous voudriez-vous battre?

H E A R T F R E'.

Je ne fais, mais je pourrois bien...

SCENE HUITIEME.

LE CHEVALIER BRUTE, *toûjours en Curé*, ET LES ACTEURS *de la Scene précédente.*

C O N S T A N T.

Quel Diable apperçois-je là! Le Chevalier Brute vêtu en Prêtre. Il est mort yvre.

L E C H. B R U T E.

Ah! ah! Constant & Heartfré avec deux Garces, je gage. Parbleu, Messieurs, je vous trouve d'une grande épargne de n'avoir pas une pauvre..... de reserve pour un survenant.

(Il prend sa femme & Bellinde par dessous les bras.)

Mais j'aurai ma part de ce que vous avez.

R 4

H E A R T-

H E A R T F R E'.

En quelle rencontre vous êtes-vous trouvé, Chevalier?

L E C H. B R U T E.

Je viens de faire les plus beaux exploits du monde. J'ai battu le Guet & honi le Clergé.

H E A R T F R E'.

L'expédition est des plus glorieuses.

L E C H. B R U T E.

Et que pensez-vous que je veuille faire à l'heure qu'il est?

C O N S T A N T.

Qui pourroit le deviner?

L E C H. B R U T E.

Mettez-moi de votre partie & je vous donne à souper, à vous & à vos Garces.

M A D. B R U T E *à part.*

Ah! bon Dieu! nous sommes perdus.

H E A R T F R E'.

Nous ne saurions souper ensemble parce que nous avons quelque autre chose à faire Constant & moi, mais si la compagnie de ces Dames vous fait plaisir, nous vous cederons avec joye les pretensions que nous pourrions avoir sur elles.

B E L.

B E L L I N D E à part.

Quel embarras ! comment en sortir ?

L E C H. B R U T E.

Attendez que je voye leurs habits.....
Non, ils ne pourroient pas payer l'écot.
Il n'y a pas de Cabaretier qui donnât à
souper là-dessus.

H E A R T F R E.

Monsieur le Chevalier, nous vous lais-
sons en bonne fortune.

C O N S T A N T.

Adieu, mes Reines, mettez ce jeune
Gentilhomme à bien.

M A D. B R U T E.

Ah Messieurs ! vous êtes trop honnêtes
gens pour nous laisser entre les mains d'un
yvrogne qui nous brutaliseroit.

L E C H. B R U T E.

Yvrogne je vous apprendrai, fouil-
lons, que je suis homme de qualité, le
Roi m'a fait Chevalier (1).

H E A R T F R E.

Vous êtes en bonnes mains, mes Prin-
cesses, adieu, adieu.

M A D.

(1) C'est à peu près comme s'il disoit, je me suis
fait Secrétaire du Roi.

J'aimerois autant être entre les mains du Diable. Laissez-moi aller où..... Bon Dieu, aidez-moi.

(Elle se sauve & se demasque un moment à Constant.)

L E C H. B R U T E.

Oui, oui, je vous mettrai le Diable au corps. Allons, haridelles, ou j'ôte-
rai tout le crépi de votre face.

C O N S T A N T.

Tout beau, tout beau, Monsieur le Chevalier. Elle s'évanouit.

L E C H. B R U T E.

Je la ferai tomber en pamoison moi.

C O N S T A N T.

Venez ici Heartfré.

(Bellinde se demasque à Heartfré & se remasque.)

H E A R T F R É.

O Ciel! c'est vous, ma chere Dame. Cela va finir dans un moment.

C O N S T A N T.

Terminons vite cette Scene-ci.

H E A R T F R É.

En voila assez, mon galand. Tout ce-
la

la n'étoit que plaisanteries. Ce sont des Dames de nôtre connoissance à qui nous n'avons pas été fâché de faire un peu de peur. Que la raillerie finisse & laissez-nous en repos.

LE CH. BRUTE.

Je ne veux point vous y laisser moi, je ne vous quitte pas.

H E A R T F R E.

Faites-le si vous voulez m'obliger, & ne répliquez pas davantage.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes tous deux des grivois fort mal-aprîs. & peu civils. J'espere que vos Garces m'en vangeront & qu'elles vous donneront la sauce comme vous la meritez.

M A D. B R U T E.

Je n'en reviendrai jamais, tant j'ai été épouvantée.



SCENE NEUVIEME.

MADAME FANCIFUL ET LA
FRANCOISE *cachées*, MADAME
BRUTÉ, BELLINDE, CONS-
TANT, HEARTFRE',

C O N S T A N T.

Vous avez été bien près du précipi-
ce, Mesdames.

B E L L I N D E.

Il faut que les femmes passent leurs
fantaisies comme vous voyez, nonobstant
les accidents auxquels elles s'exposent.

H E A R T F R E'.

Ils ont pu avoir des suites encore plus
facheuses.

M A D. B R U T E.

Plus il y a eu de danger dans ce que
nous avons fait pour vous, plus vous
nous avez d'obligation.

C O N S T A N T.

J'espère aussi, Madame, que vous nous
regarderez comme des Chevaliers errans,
heureux à redresser les torts que l'on
veut

veut vous faire. Voilà la seconde fois que nous vous tirons des mains des enchanteurs.

M. A. D. B R U T E.

Nous en aurons plus d'inclination à nous confier à votre courtoisie & discrétion, & nous croirons suivre en cela notre destinée qui semble vous avoir fait nos gardiens. Mais j'aprehende bien que nôtre fredaine ne nous fasse tort dans votre esprit.

H E A R T F R E.

Mesdames, vous êtes les maitresses de nôtre esprit. Ordonnez-nous de penser ce qu'il vous plaira, nous obeïrons.

B E L L I N D E.

Je vous ordonne donc, Monsieur, de croire dorénavant que les femmes valent quelquefois mieux qu'elles ne paroissent valoir.

(Madame Brute & Constant s'entretiennent à part.)

H E A R T F R E.

Madame, vous m'avez converti d'un bout à l'autre, & pour faire ma nouvelle profession de foi entre vos mains, je me

sens

R. 7

sens toutes les dispositions du monde à devenir bien amoureux.

B E L L I N D E.

Je vous en fais, Monsieur, les complimens de tout le sexe.

H E A R T F R E'.

Ce n'est qu'à vous, Madame, qu'ils font dûs. Toutes les autres ensemble n'eussent jamais rien gagné sur moi.

B E L L I N D E.

Je vous avouerai, Monsieur, qu'une semblable confession de foi me rend assez vaine. Mais je voudrois savoir en quoi mon mérite consiste, & ce qui m'a renduë seule capable de vous convertir?

H E A R T F R E'.

Dans votre modestie, qui vous a caché si long-tems ce que vous valez.

B E L L I N D E.

Un autre pareil compliment avec votre sang froid, & je vous hais à jamais.

H E A R T F R E'.

Il y a des femmes qui veulent que l'on les trompe toujours. Si vous êtes de cette humeur,.....

BEL-

B E L L I N D E.

Non, Monsieur, je veux toujours que l'on soit sincere, & que les hommes ne disent jamais de douceur qui oblige de rougir ou du moins d'en faire le semblant.

H E A R T F R E.

Puis que vous aimez que l'on s'exprime naïvement, je vous dirai donc, Madame, le plus naturellement qu'il me sera possible, que l'on ne peut vous aimer plus que je fais, que mon amour durera toujours quand vous seriez ma femme. C'est le plus grand bien où j'aspire.

B E L L I N D E.

Comme le Chevalier Brute a fait la Dame qui est ici. Malgré toutes vos résolutions de ne point changer de manieres, un mois de mariage vous donneroit autant d'indifference qu'il en a ; seulement vous seriez moins brutal. Vous autres hommes êtes d'étranges gens, vous perdez l'esprit pour venir à bout de vos Maîtresses, rien n'égale l'impatience où vous êtes, que celle qui vous vient dès que vous avez obtenu ce que vous demandiez, pour en être défaits. Dites la verité. Bien des amours qui avoient tenu bon contre les cruautés
des

des Maitresses ne sauroient soutenir leurs faveurs sans s'éteindre.

HEARTFRE'.

Je dois avouer, Madame, qu'à la honte de nôtre sexe les choses sont à-peu près comme vous le dites.... mais mettez-moi à l'épreuve, ma chere Dame, &.....

B E L L I N D E.

C'est assurément le meilleur moyen de vous bien connoître, mais je le trouve aussi bien dangereux pour moi.

à. *Madame Brute.*

Madame, ne voulez-vous pas faire un tour dans la grande allée? Il y fait si noir que nous ne courons aucun risque d'être reconnues.

M A D. B R U T E.

Je me trouve un peu fatiguée, ma bonne, & je voudrois bien encore me reposer un peu en rêvant. Que ma paresse & ma fantaisie ne t'empêchent pas de te promener.

C O N S T A N T à part.

Elle a envie que l'on la laisse seule avec moi. Mes affaires sont en bonne posture.

BEL

B E L L I N D E.

Nous allons faire un tour & nous vous viendrons rejoindre.

à Heartfré.

Allons, Monsieur, furetons le jardin, nous ferons peut-être quelque belle découverte.

H E A R T F R É.

Madame, je ferai tout ce qui vous fera plaisir.

C O N S T A N T à Heartfré.

Je vous prie, faites votre promenade un peu longue, je pourrai bien faire quelque chose où il seroit fâcheux que vous me vinssiez interrompre.

H E A R T F R É.

Je vous entens; c'est assez.

(Bellinde & Heartfré s'écartent.)

M A D. B R U T E.

Je suis sûre, Monsieur, que je vous parois bien libre. Je tremble que vous n'en foyez scandalisé, & que vous n'en perdiez la bonne estime que vous pouviez avoir de moi.

C O N S T A N T.

L'estime que j'ai pour vous, Madame,
est

est aussi obstinée que vôtre cruauté, rien ne sauroit l'entamer.

M A D. B R U T E.

Donc si je cessois d'être cruelle vous perdriez aussi-tôt toute vôtre estime.

C O N S T A N T.

Madame, la conséquence n'est pas juste. Je sens bien qu'alors je vous aimerois encore, s'il est possible, plus que je ne fais, & j'estime toujours infiniment les personnes que j'aime.

M A D. B R U T E.

Vous me permettrez d'en douter si vous aviez une femme, & qu'elle eût un favori.

C O N S T A N T.

Si je lui en avois donné un juste sujet, je n'aurois pas le front de l'en blâmer.

M A D. B R U T E.

La question c'est de savoir ce qui peut s'appeller un juste sujet.

C O N S T A N T.

Des coups donnez par un mari le seront toujours devant tout le monde.

M A D. B R U T E.

Les mauvaises manières sont bien aussi insupportables.

C O N S-

Jamais femme, Madame, eût-elle autant de raison que vous de se venger de son mari.

M A D. B R U T E.

Mais le caractère de femme sage à toutes épreuves, est si beau.

C O N S T A N T.

Il rend ridicule quand le mari est un indigne.

M A D. B R U T E.

Est-ce que les fautes d'un mari autorisent une femme à en commettre ?

C O N S T A N T.

Oui, Madame, suivant toutes les règles de l'équité. Ce sont ces loix qui sont les plus inviolables de toutes. Le caprice n'y a point de part.

M A D. B R U T E.

Finissons, je vous prie, notre raisonnement, Monsieur. Les yeux d'une belle femme ne sont pas plus séduisans que les raisons d'un Amant.

C O N S T A N T.

Tandis que vous vous servez de vos avantages contre moi pour me faire souffrir, me doit-il être défendu de me servir

vir de ceux que j'ai sur vous pour me soulager?

MAD. BRUTTE.

Il y a cette difference, que nous ne saurions nous empêcher de faire le mal que nous faisons, & on nous le doit pardonner par cet endroit.

C O N S T A N T.

Il est vrai qu'il faut pardonner aux femmes les playes qu'elles font lorsqu'elles veulent bien y appliquer un peu de baume de compassion, mais un visage charmant & un cœur dur sont aussi dangereux à la Société, qu'un cœur susceptible de passion avec un vilain visage, est le fleau des hommes.

MAD. BRUTE.

Et celui des femmes aussi, mais lequel des deux vous semble le plus insupportable, & qui vous a fait le plus de peine?

C O N S T A N T.

Pourquoi me le demander, Madame, si vous l'ignorez consultez votre miroir. (*il lui prend la main.*) Mais pour vous parler du fond du cœur, si la pitié, si la reconnoissance peuvent quelque chose sur vous, si la constance & la fidelité savent

vous

vous donner du goût pour un homme, si la plus violente passion qui fût jamais peut vous toucher, donnez-moi du moins de l'espérance, & que je puisse me flatter de vous voir un jour m'aimer, ce que vous avez peut-être envie de ne faire jamais. J'en souffrirai moins, mais je ne vous en aimerai pas moins.

M A D. B R U T E.

Votre amour plus content s'affoiblirait peut-être, & je vous avouerai qu'il me fait trop de plaisir pour vouloir prêter les mains à le diminuer.

C O N S T A N T.

Ah Madame! les faveurs que vous pourriez m'accorder ne serviroient qu'à le faire croître. Il n'est pas de meilleur aliment pour une passion aussi constante & aussi sincère que la mienne.

M A D. B R U T E.

Que je vous en accorderois avec plaisir, si je ne craignois qu'elles l'étoufassent plutôt!

C O N S T A N T.

En lui refusant tout cependant, vous la faites mourir de faim. Pardonnez-moi donc si dans la rage où se trouve cette passion,

C U R I E U X. 407

l'amour rend ici vôtre maître, ne l'est plus de lui-même.

M A D. B R U T E.

C'en est donc fait & je suis..... perdue.

(Comme il l'entraîne sous le berceau, Madame Fanciful & la Françoisse sortent de derriere les palissades en criant, si si si si.)

C O N S T A N T.

Qui sont ces Demons-là?

M A D. B R U T E.

Juste ciel! j'en perds l'esprit, elles m'ont peut-être reconnuë & je suis perduë.

C O N S T A N T.

Rien ne doit vous effraier, Madame, entre dix mille personnes il n'y en auroit pas une qui vous connût.

M A D. B R U T E.

Il n'importe, qui que ce soit, je ne reste plus ici un moment.

C O N S T A N T.

Où voulez-vous aller donc?

M A D. B R U T E.

Au logis, ah je suis comme possédée, où est Bellinde presentement? La voici bien à propos. Allons-nous-en au plus vite

vite. Je suis si épouvantée que les cheveux me dressent à la tête.

B E L L I N D E.

Juste ciel! qui fait cela donc?

M A D. B R U T E.

Le Diable est ici, & nous sommes découvertes. Deux femmes cachées derrière la palissade en sont sorties. Ah aussi mal à propos... allons, allons, allons.

(*Elle sort.*)

SCENE DIXIEME.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

M A D. F A N C I F U L.

Cela va le mieux du monde. En vérité, Mademoiselle, c'est une chose prodigieuse, que les libertez que les femmes laissent prendre avec elles à de petits compagnons si des-honnêtes.

L A F R A N Ç O I S E,

Ah! Madame, il n'y a rien de si naturel.

M A D. F A N C I F U L.

Fi fi fi. Mais je crève de jalousie & je

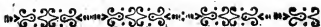
je souffre comme si j'étois à la gêne. Que devenir ! mon Amant est perdu pour moi. Jamais Heartfré ne peut être à Madame Fanciful.

(*révant.*)

Mais je m'en vengerai, & le plaisir de la vengeance vaut bien celui de l'amour. L'invention est heureuse, & me guerit déjà la moitié de mon chagrin. Vengeance, seconde mon depit en cette occasion, ce n'est plus que toi que j'implore dorénavant. C'est une des plus grandes obligations que nôtre Sexe ait à la nature, de lui avoir formé le cœur de maniere, qu'il puisse être heureux au milieu des traverses, en lui donnant autant de sensibilité aux douceurs de la vengeance qu'à la satisfaction de voir réussir ses desirs.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIEME.

*Le Théâtre représente la maison de
Madame Fanciful.*

SCENE PREMIERE.

MADAME FANCIFUL, LA
FRANÇOISE.

M A D. F A N C I F U L.

EH bien, Mademoiselle, avez-vous
suivi nos abonnées, & leurs ga-
lans?

L A F R A N Ç O I S E.

Oh qu'oui, Madame.

M A D. F A N C I F U L.

Où font-ils allez?

L A F R A N Ç O I S E.

Au logis.

M A D. F A N C I F U L.

Les galans y font-ils aussi descendus?

L A F R A N Ç O I S E.

Tous ensemble.

M A D.

M A D. F A N C I F U L.

Quelle effronterie! mener les galans chez soi.

L A F R A N Ç O I S E.

C'est que le mari n'y est pas.

M A D. F A N C I F U L.

Je le crois bien en vérité: mais il y fera bien-tôt si on le peut trouver. C'est une chose étrange comment la fréquentation des hommes avec les femmes rend ceux-là entreprenans, & celles-ci effrontées. Ils s'enhardissent les uns les autres à tout oser & à tout souffrir. Si par bonheur on peut découvrir la taverne où git son yvrogne de mari, il ira bientôt troubler la fête.

L A F R A N Ç O I S E.

En vérité, Madame, ce seroit dommage.

M A D. F A N C I F U L.

Non, Mademoiselle, point de grace, vous la demandez en vain, quand j'ai une fois mis dans cette tête-là le dessein de faire pièce à quelqu'un, rien ne peut l'empêcher. Allons, Mademoiselle, allons.

SCENE SECONDE.

MADAME BRUTE, BELLINDE,
CONSTANT, HEARTFRE', UN
DOMESTIQUE.

*Le Théâtre représente la maison du
Chevalier Brute.*

M A D. B R U T E.

Ees-vous bien assuré de ne vous être point trompé?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame, je les ai laissés tous ensemble atablez au cabaret, & mon maître si fou qu'il ne se pouvoit soutenir.

(Il va à la porte.)

M A D. B R U T E.

Cela étant, Messieurs, je crois que nous pouvons risquer de vous garder ici une heure ou deux pour faire une reprise d'ombre. Mon mari aime trop la compagnie, où il se trouve pour revenir au logis avant demain matin.

B E L L I N D E.

Il faut différer le plus qu'il sera possible le chagrin de se quitter.

Cons-

C O N S T A N T.

Madame, la compagnie qui est ici. . .

M A D. B R U T E.

Il faudra bien, Monsieur, qu'elle se
sépare une fois.

C O N S T A N T.

Madame, je ne veux point perdre les
faveurs que j'espère, en faisant un usage
indiscret de celles que vous m'accordez.
Je battrai la retraite dès que vous m'en
donnerez le signal.

M A D. B R U T E.

A ces conditions-là, que l'on nous ap-
porte des cartes.

L E D O M E S T I Q U E.

Madame, tout est perdu. Voilà mon
Maitre qui arrive tout chancelant. Ap-
paremment qu'il aura fait du bruit, &
que ses Camarades l'auront mis dehors
par les épaules.

M A D. B R U T E.

Ah! Seigneur, aidez-moi. Messieurs,
entrez dans ce cabinet jusques à ce que je
sois venue à bout de le charier à son lit.

SCENE TROISIEME.

LE CHEVALIER BRUTE, MAD.
BRUTE, BELLINDE, LE DO-
MESTIQUE, CONSTANT, HE-
ARTERE, *dans le cabinet.*

M A D. B R U T E.

A H.... ah bon Dieu! il est plein de
sang.

LE CH. BRUTE *yvre, & plein de
bouë & de sang.*

Voyez un peu le bruit que font les
femmes pour.... rien. Pourquoi se tant
lamenter? N'avez-vous jamais vû un
homme en desordre?

M A D. B R U T E.

Où avez-vous donc été?

LE CH. BRUTE.

J'ai été aux.... croquignoles, & aux
coups de poings.

M A D. B R U T E.

Mais vous n'êtes pas blessé toujours?

LE CH. BRUTE.

Non plus que si j'avois été de pierre,
ma femme.

M A D.

M A D. B R U T E.

Que vous me faites plaisir de me rassurer en me disant cela.

L E C H. B R U T E.

Je vois bien..... oui, je connois bien que vous mentez.

M A D. B R U T E.

Vous me faites une grande injustice, mon enfant, & le Ciel m'est témoin que j'aimerois mieux voir couler mon propre sang que le vôtre.

L E C H. B R U T E.

Si j'étois crucifié.

M A D. B R U T E.

C'est une chose épouvantable que je ne puisse vous persuader que je suis sincère.

L E C H. B R U T E.

Ma femme, nous vivons en un tems où les mécroians sont à la mode.

M A D. B R U T E.

Je suis sûre de vous avoir donné mille preuves pleines de tendresses de l'attachement que j'ai pour vous, & malgré l'injustice que vous me faites, je veux toujours continuer mes soins & mon affection pour vous. Mon petit mari, si vous voulez

liez venir vous coucher & prendre un peu de repos.

LE CH. BRUTE.

Est-ce que vous croiez que je suis yvre vous êtes vous une salope.

M A D. BRUTE.

Le ciel me preserve de croire cela de vous, mais j'aprehende que vous n'aiez la fièvre. Laissez-moi, mon ami, tâter votre poulx.

LE CH. BRUTE.

Arrêtez, ou que le Diable vous emporte.

M A D. BRUTE.

Bon Dieu! vos yeux sont tout en feu. Vous brûlez. Allons coucher, mon cher, souffrez que mes prieres obtiennent cela de vous.

LE CH. BRUTE.

Venez donc me baiser.

M A D. BRUTE, *elle le baise.*

Voilà qui est fait. Allons donc.

(*A part.*)

Il pût comme un retrait.

LE CH. BRUTE.

Cela vous' fait mal au cœur, j'en suis bien

bien aise, ça qu'on vienne me baiser encore une fois.

MAD. BRUTE.

Vous voulez rire.

LE CH. BRUTE.

Point de raillerie, qu'on se mette à son devoir.

MAD. BRUTE, *elle le baise encore.*

Etes-vous content. Venez donc à présent. (*à part.*) Ciel! aidez-moi.

LE CH. BRUTE.

Oh ça, ma femme je veux vous faire connoître que je ne suis pas un ingrat, allons deux baisers & vous en aurez deux cens de moi.

(*Il la chifone après l'avoir baisée.*)

MAD. BRUTE.

Ah Seigneur! Monsieur, tenez vous en repos, en quel état il m'a mise.

BELLINDE *à part.*

Si j'étois à sa place je ferois sortir mon galand du cabinet qui le bâtoneroit d'importance.

LE CH. BRUTE.

Presentement que vous êtes aussi salope & aussi maussade que moi, nous pou-

vous aller travailler ensemble à faire de petits cochons. (*Il va au Cabinet*) il faut auparavant que je boive un verre de votre Thé froid (1).

M A D. B R U T E à part.

Ciel! je suis perdue. ... je vous assure; mon cher, qu'il n'y en a point.

L E C H. B R U T E.

Et moi je suis sûr, ma chere, que j'y en trouverai.

M A D. B R U T E.

La Serreure est embrouillée vous ne pourrez jamais ouvrir la porte. Je viens d'être une demi-heure à tourner la clef sans en pouvoir venir à bout. Demain matin je ne manquerai pas d'envoyer chercher le Serrurier.

L E C H. B R U T E.

Il n'y en a point en Europe qui sache ouvrir une porte aussi vite que moi. (*Il jette la porte dedans.*) Par exemple..... quel Diable... qui s'est venu là fourrer. Constant..... Heartfré... il y a aussi ici deux putains, je pense. Je n'ai jamais trou-

(1) De l'eau de vie, que les Dames appellent du *Thé froid*.

trouvé de si mauvais thé froid en ma vie.

MAD. BRUTE.

Bon Dieu! que deviendrons-nous!

(*Constant & Heartfré sortent du Cabinet,*)

LE CH. BRUTE.

Messieurs, je suis vôtre très-humble Serviteur. Je vous dois de grands complimens..... je vois que vous prenez soin de ma famille..... & je ferai tout ce que je pourrai pour en témoigner ma reconnaissance.

CONSTANT.

Monsieur, quelque fâcheuse que cette affaire vous paroisse d'abord, il n'y a rien dans le fonds qui doive vous faire mal à la tête. Madame est une des plus vertueuses femmes du monde, & il ne s'est passé que des folies innocentes; & rien autre chose.

HEARTFRÉ.

Non Monsieur, je vous le jure, sur mon honneur.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes deux Gentilhommes très-courtois, & ma femme est une Dame
S O très-

très-courtoise aussi ; je suis donc bien persuadé qu'il ne s'est rien passé que de très-courtois entre vous. Je suis vôtre très-humble valet.

M A D. B R U T E à *Constant*.

Sortez je vous prie, il est si yvre ce soir que nous n'en avons rien à craindre. Demain matin vous aurez de nos nouvelles.

C O N S T A N T.

J'obeis, Madame.

Au Chevalier Brute.

Monseigneur, quand vous serez de sang froid & en état d'entendre raison je prendrai la peine de m'en expliquer avec vous, en tout cas je porte une épée. Je suis vôtre valet, Monsieur. Allons Heart-fré.

SCENE QUATRIEME.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE.

LE CH. BRUTE.

J'E porte une épée, Monsieur ...
qu'est ce que cela veut dire ? Il entre
chez moi, mange mon bien, couche avec
ma

ma femme, deshonne ma famille, y met un bâtard qui aura un jour mes biens, & quand civilement je lui demande compte de tout cela je porte une épée, Monsieur, je porte une épée. Cela est bon à dire à un homme qui nous chante pouille, mais la réponse est ici de plus impertinentes. Il porte une épée.

*à Madame Brute en lui montrant
les cornes.*

Et que porte-je moi, Madame, presentement?

(Il s'assied dans un fauteuil.)

Voiez un peu sa modestie, elle n'ose répondre des cornes. Et moi, je vous dirai que vous êtes une vilaine vous portez un front sans honneur, & un visage sans modestie un cœur qui vous damnera à tous les Diables & un derriere ... un derriere trop ... trop...

(Il s'endort & ronfle.)

M A D. B R U T E.

Le Ciel soit loué, nous voilà en repos pour quelque tems.

B E L L I N D E.

Cela vient fort à propos pour avoir le
S 7 tems

tems de composer une histoire. Il faut mentir comme tous les Diables pour nous disculper ici.

M A D. B R U T E.

Eh bien ! que dirons nous, ma chere ?

B E L L I N D E *fronçant le sourcil.*

Attendez, il faut mettre tout sur mon compte & celui de Heartfré. Nous dirons qu'il m'en conte depuis long-tems, mais que pour bonnes raisons, il a toujours voulu que vôtre mari n'en sût rien. Qué pour cet effet l'ayant entendu sur l'escalier il s'est sauvé dans le cabinet ; & que Constant l'a suivi crainte de donner des soupçons si on le trouvoit seul avec nous. Pour achever de donner une bonne couleur à nôtre histoire, nous ajouterons que je suis d'accord d'épouser Heartfré, s'il le veut bien, & vous voilà rendue blanche comme neige.

M A D. B R U T E.

Je vous suis obligée tout ce que l'on peut être, ma Nièce, mais c'est trop me vouloir sacrifier vos interêts. Heartfré est un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

B E L L I N D E.

N'importe, il me revient & j'ai assez de
de

de bien pour en subsister l'un & l'autre. Je ne fais qu'en dire, mais il me semble que je vivrois contente avec lui dans un grenier avec un peu de pain & de beurre & beaucoup d'amour. J'aimerois mieux toujours avoir un mari que j'aimasse & manquer de quoi satisfaire à la moitié des besoins de la vie, qu'un époux pareil à celui qui ronfle dans ce fauteuil avec deux fois autant de bien & de splendeur que vous en avez.

M A D. B R U T E.

Je crois que vous avez raison, tout mon bien ne m'empêche pas d'être malheureuse. Mais quand j'aurois choisi un mari dans les principes où vous êtes, n'aurois-je pas peut-être été plus heureuse dans la suite.

B E L L I N D E.

On risque toujours en se mariant, cela est vrai, mais il est bien difficile qu'un homme, lequel a la moindre étincelle d'honneur & de bon naturel, puisse en mal user avec une femme qui l'aime & qui a fait sa fortune. Cependant il faut que je vous avoue que je ne suis pas encore bien maîtresse de faire taire mon ambition qui se revolte contre mon amour. La vanité,
vous

vous le savez, est aussi bien l'apanage des femmes que des devots. Je suis folle de mon cadet, mais je ne saurois penser sans fremir qu'il me faut renoncer à briller au cours dans un magnifique équipage entraîné par six chevaux, trop heureuse d'y prendre l'air dans un carosse bourgeois attelé de deux. Je n'aurai ni page pour me porter la queue, ni couverture de velours sur mon carosse. Ce qui est de pis encore, point de rang nulle part..... La belle chose de pouvoir prendre place au dessus des autres!

M A D. B R U T E.

Sur tout quand on vous la dispute.

B E L L I N D E.

Ne m'en parlez pas davantage crainte que je n'en change ma résolution. Sans la nécessité de vous justifier, je pourrois bien prendre pour mari quelque sot de qualité, & le pauvre Heartfré pour galand.

M A D. B R U T E.

Vous le voulez à votre service, n'importe en quelle qualité.

B E L L I N D E.

Oui.

M A D.

M A D. B R U T E.

Mais les choses n'arrivent pas toujours à souhait, & il est bien dur de vivre éloigné de ce que l'on aime.

B E L L I N D E.

Sur tout lors qu'on vit avec un mari que l'on hait. Mais dites-moi, je vous prie, comment les hommes du monde peuvent-ils croire, eux qui nous pratiquent, qu'il y ait des femmes vraiment vertueuses?

M A D. B R U T E.

Aussi ne le croient-ils pas ; l'espérance de gagner leur estime par cet endroit-là est des plus vaines & ne nous doit empêcher de rien. La plupart croient que ce qu'on appelle vertu n'est qu'une véritable chimere, une vraie pierre philosophale. Quand on dit par tout que Madame une telle est sage, ils croient que c'est une femme avisée & assez adroite pour cacher ses plaisirs à tout le monde. Ils font reflexion que la nature n'a point donné plus de vertu à notre sexe qu'au leur, & jugent qu'étant tous poussés aux plaisirs par le même pente, nous sommes aussi peu capables qu'ils se le sentent, de résister au poids

poids qui nous y entraîne. Et entre nous, ma chere, si quelques femmes restent sages, il est bien croyable que c'est manque d'avoir été sollicitées.

B E L L I N D E.

Comptez-vous pour rien la crainte d'être décelée, & la peur du qu'en dira-t-on?

M A D. B R U T E.

Nous ne sommes pas si timides, Belinde, & un peu de passion fait bien-tôt nous affranchir de toutes ces terreurs. Dès quinze ans nous nous croyons trop habiles pour n'espérer pas de dérober à tous les yeux les mysteres que nous voudrions cacher. A dire vrai, le jugement que les hommes portent des femmes n'est pas si temeraire.

B E L L I N D E.

Vous ne me nierez pas au moins, que leur malice ne soit infiniment plus grande que la nôtre.

M A D. B R U T E.

Nous sommes aussi mauvaises qu'eux, mais nos méchancetez sont seulement d'un autre genre. Comme les hommes ont plus de courage que nous ils se portent plus aux vices d'éclat, ils se querellent, se battent,

tent , jurent , boivent , font des imprécations. Les femmes moins hardies n'en font pas plus vertueuses , elles s'adonnent seulement à des vices qui font de leur portée. Elles médifent fans cefle , mentent prefque toujours , ne fauroient fouffrir la reputation les unes des autres , s'entredéchirent éternellement , & fi elles ne s'appellent point comme les hommes pour s'égorger , c'est qu'elles n'ont pas le courage de manier une épée ; elles fe haïffent avec plus de fureur qu'ils ne le font. Faufles dans toutes leurs démarches , difsimulées dans tous leurs difcours , infidèles dans toutes leurs actions , elles ne fauroient joüir fanftricher. Remettons le refte à une autre fois , & par un excès de charité prenons un peu foin de ce cochon - là. Regardez - le un peu , ma nièce.

B E L L I N D E.

L'excellent ragoût que voilà !

M A D. B R U T E.

Quelque dégoûtant qu'il foit , c'est mon mets neceffaire. Je l'ai époufé. Je vous prie , appelez un peu le Sommelier pour venir ôter tout....

B E L -

B E L L I N D E.

Le Sommelier.... ce feroit bien plutôt le Gadoüard de la Ville qu'il faudroit faire venir. Y a-t-il là quelqu'un? Faites venir Rafor, qu'il vienne prendre son maitre, & l'écurer avec un peu de sable avant de le porter coucher.

M A D. B R U T E.

Allons, Bellinde, je veux coucher avec toi, & nous aviserons à ce que nous aurons demain à écrire à nos galans pour le bien de nos affaires.

B E L L I N D E.

De tout mon cœur.

M A D. B R U T E.

Bon soir, ma chere, (*faisant une profonde reverence.*)

T O U T E S D E U X.

Ha ha ha ha ha. (*Elles sortent.*)



S C E.

SCENE CINQUIEME.

LE CHEVALIER BRUTE

endormi. RASOR.

R A S O R.

MA maitresse est une libertine, mon maitre est un cocu. Le mariage est un pas bien glissant..... Les femmes sont sujettes à d'étranges convoitises. Ma maitresse est une effrontée. J'ai tout entendu de mes deux oreilles, j'ai tout vu de mes deux yeux, & je veux tout dire aussi. Si rien peut gagner le cœur de mon aimable François ce sera le recit de mon histoire. C'est la femme la plus curieuse qui soit au monde, c'est en dire assez. Mon maitre, vôtre tête est trop pleine de fumée pour que la jalousie y trouve place, ainsi je ne veux point vous éveiller par mon recit, je vous le garde pour demain que vôtre cerveau sera dégagé. Alons au chenil, sot de cocu, & fou d'yvrogne.

(Il tire le fauteuil dans lequel son maitre est endormi, en criant, la rareté, la curiosité.)

SCE-

SCENE SIXIEME.

*La Scene est chez Madame Fanciful.*MADAME FANCIFUL, LA
FRANÇOISE.

M A D. F A N C I F U L.

NE m'avez-vous point dit autrefois, Mademoiselle, que Rasor & vous aviez une intrigue ensemble?

L A F R A N Ç O I S E.

Madame, la modestie m'empêche de dire, oui.

M A D. F A N C I F U L.

Il est bien vrai que c'est un terrible frein à nos volontez. Mais Rasor vous aime-t-il assez pour ne vous rien refuser? Seroit-il homme à faire de mauvais rapports pour l'amour de vous?

L A F R A N Ç O I S E.

Ah! Madame! pour vous servir, il parleroit mal du Ciel.

M A D. F A N C I F U L.

Il faut donc l'engager à faire à son maitre le recit le plus empoisonné qu'il se pourra de ce qui s'est passé au Jardin du prin-

printemps, il est bon qu'il sache de quoi sa femme & sa nièce sont capables.

L A F R A N Ç O I S E.

Il le fera, Madame.

Un Valet vient dire à l'oreille de la Françoise.

Mademoiselle, Monsieur Rasor est ici qui souhaite de vous parler.

L A F R A N Ç O I S E.

Dis-lui qu'il monte tout-à-l'heure. Rasor est ici, Madame.

M A D. F A N C I F U L.

Cela est heureux, je vais vous laisser tête à tête, & s'il fait le revêche, pour l'amour de moi tâchez de le gagner par de petites faveurs. Les petites libretés que vous lui laisserez prendre le mettront en humeur de tout faire. *(Elle sort.)*

L A F R A N Ç O I S E.

Laissez-moi agir.



SCENE SEPTIEME.

LA FRANÇOISE, RASOR,

il regarde si Madame Fanciful y est encore, & la voyant sortie il vient embrasser en grande hâte la Françoise & lui baise la gorge.

LA FRANÇOISE.

D'Où vient tant de hardiesse?

R A S O R.

D'où vient tant de modestie?

LA FRANÇOISE.

Qui vous rend si libre, Monsieur le coquin?

R A S O R.

Mon effronterie. *Vivat.*

LA FRANÇOISE.

Qu'on s'arrête, impudent.

R A S O R.

Ah, Mademoiselle, il y a de grandes nouvelles au logis.

LA FRANÇOISE.

En quoi consistent-elles?

R A -

R A S O R.

Ce sont des choses au dessus de toutes
les choses du monde.

L A F R A N Ç O I S E.

Tu te moques de moi.

R A S O R.

Oui, je vais t'en dire toutes les parti-
cularitez, le tems, le lieu, la maniere
dont tout s'est passé; mais non, tu n'en
sauras pas un mot.

L A F R A N Ç O I S E.

Ah! tu me fais mourir.

R A S O R.

Si tu veux savoir quelque chose, vien
me baiser.

(Il se met les mains derrière le dos.)

L A F R A N Ç O I S E.

Mon cher Rasor, dis-le moi.

R A S O R.

Je suis ton valet.

(Il fait semblant de sortir.)

L A F R A N Ç O I S E.

Arrête. Tien, j'aime mieux te baiser.

(Elle le baise.)

R A S O R.

Oh, voilà qui est honnête. Presente-
ment,

Tom. I.

T

ment,

ment, ma petite folichone, mon petit chardonneret, mon petit locheul, tu sauras. Mais non, il faut que tu me baïses encore une fois.

L A F R A N Ç O I S E.

Je ne te baïserai pas davantage.

R A S O R.

Je suis ton serviteur.

(*Il fait semblant de sortir.*)

L A F R A N Ç O I S E.

Doucement, doucement, es-tu content?

(*Elle le baïse encore.*)

R A S O R.

Tu vas tout savoir. On débite depuis peu le cocuage in folio ; & le mariage in quarto sera en vente au premier jour. As-tu envie d'acheter des livres, ma chere?

L A F R A N Ç O I S E.

Tu parles comme un Libraire, le Diable ne t'entendrait point.

R A S O R.

Eh bien, je vais parler en Valet de chambre pour me faire entendre d'une Demoiselle suivante.

L A

LA FRANÇOISE.

Bon.

R A S O R.

Tout ce que je vais te dire ne sont que des soupçons; je n'ai rien vû de positif.

LA FRANÇOISE.

N'importe.

R A S O R.

Mais nos soupçons sont bien fondez, & signifient quelque chose de positif.

LA FRANÇOISE.

Oui-da.

R A S O R.

Ils sont accompagnez de si cruelles circonstances.

LA FRANÇOISE.

Sans doute.

R A S O R.

Qu'un homme d'esprit en conclut aisément..... des conclusions chatouilleuses.

LA FRANÇOISE.

Fort bien.

R A S O R.

Nous avons trouvé deux jeunes Gentils-hom-

hommes des mieux bâtis enfermez dans le cabinet de Madame.

LA FRANÇOISE.

Le Diable.

R A S O R.

Et en mon particulier j'ai entendu un complot qui se fait pour venir à bout de faire accroire à mon maître que tout ce manège n'aboutit qu'à un mariage en face d'Eglise pour la charmante Bellinde.

LA FRANÇOISE.

Un mariage! ah, les drolesses.

R A S O R.

Tu m'interromps mal-à-propos. Cela est résolu entr'elles, comme je t'ai dit. Ainsi ma prudente maîtresse pour tirer son épingle du jeu devient l'intriguante de sa nièce, & livre sans scrupule son corps charmant pour être labouré & arrosé par ce succulent distillateur d'eaux précieuses Heartfré. Es tu satisfaite?

LA FRANÇOISE.

Non.

R A S O R.

Tu es bien femme. Voilà leur devise.... encore.

LA

L A F R A N Ç O I S E.

Est-ce là tout ce que tu fais?

R A S O R.

C'est bien assez, je pense. Ce ne font point là des bagatelles?

L A F R A N Ç O I S E.

Tu es un pauvre fou qui ne fait rien. Ecoute, mon pauvre Rasor. Tien, regarde mes yeux, ils ont vû le Diable aujourd'hui.

R A S O R.

Volià une fille qui devient folle.

L A F R A N Ç O I S E.

C'a été au Jardin du printemps. Constant y avoit un rendez vous avec ta maîtresse. Oui, avec Madame Brute.

R A S O R.

Bon.

L A F R A N Ç O I S E.

Je ne veux point t'en dire davantage.

R A S O R.

Je te prie, ma blanche tourterelle.

L A F R A N Ç O I S E.

Viens donc me baiser.

(Elle met ses mains derriere le dos comme l'autre a fait.)

R A S O R.

R A S O R.

Moi, je ne te veux point baiser, il n'en fera rien.

L A F R A N Ç O I S E.

Adieu.

R A S O R.

Arrête, parle donc à présent.

(Il lui donne un baiser.)

L A F R A N Ç O I S E.

O ça, je me cache dans un coin, d'où je pouvois tout voir & tout entendre: d'abord arrive ton ivrogne de maître, qui ne reconnoit pas la chere compagne de sa couche, & qui se retire honnêtement pour ne point troubler ses plaisirs.

(Pendant ce recit la Françoise fait les postures de la femme, & Rasor celles du galant.)

Le jeu commence, dès qu'il est parti, l'amant dit les choses du monde les plus tendres. Ta maitresse n'ose lever les yeux. Il la prend par la main. Elle détourne la tête d'un autre côté. Il la serre avec transport, elle le repousse avec nonchalance, il l'embrasse avec vivacité, elle s'en défend avec respect, il lui baise la gorge, elle lui dit, si, arrêtez. Il se tremousse, elle

elle foupire , il la détourne dans un berceau, elle lui donne de petits coups.

R A S O R.

Oh, Madame la Vivandiere, ne frappez point fi fort, vous n'êtes pas en droit de cela vous. La premiere fois que. . .

L A F R A N Ç O I S E.

Il en devint plus hardi, l'autre plus foible , il la fait tomber à la renverse,

(*Rasor figurant l'Amant , la veut renverser.*)

il tombe dessus , le Diable jouë son jeu, & acheve le reste. Attens, attens, mairaut , as tu envie de te contenir ?

R A S O R.

Ton récit m'a tout enflamé, coquine.

L A F R A N Ç O I S E.

Va te rafraichir à la riviere.

R A S O R.

Voilà une Princesse de bien mauvais naturel.

L A F R A N Ç O I S E.

Rasor! (*Elle le regarde d'un air languissant.*)

R A -

R A S O R.

Mademoiselle!

L A F R A N Ç O I S E.

Est-il bien vrai que tu m'aimes?

R A S O R.

Je t'adore. Jamais François n'aima la
soupe avec plus d'attachement.

L A F R A N Ç O I S E.

Tu ne me refuseras rien de ce que je
te demanderai?

R A S O R.

Non, ou que le Diable m'emporte.

L A F R A N Ç O I S E.

Redis seulement à ton maître tout ce
que je viens de te dire de sa femme.

R A S O R.

Trouveriez-vous bon, la petite mi-
gnonne, que l'on vous servît d'un pareil
raport?

L A F R A N Ç O I S E.

Ah! tu disputes, tu veux tirer au bâ-
ton avec moi. Deloge.

R A S O R.

Mais encore un coup, pourquoi veux-
tu me faire faire une pareille lâcheté?

L E

LA FRANÇOISE.

Voilà un veritable Anglois, il est amoureux & veut raisonner. Va-t'en au Diable.

RASOR.

Ecoute encore un mot. Dispose de mon ame comme tu le trouveras bon, à condition que je disposerai de même de ton corps.

LA FRANÇOISE.

Bon. Mais écoute, si tu me manques de parole, je ne te vois plus davantage. Si tu m'obéis.... je m'abandonne à toi.

*(Elle l'embrasse.)*RASOR *lechant ses lèvres.*

Il ne faut pas être coquin, l'amour vient à bout de tout. *Amor vincit omnia.*

(Il sort.)

SCENE HUITIEME.

MADAME FANCIFUL, LA
FRANÇOISE.

M A D. F A N C I F U L.

ON les va marier, dites-vous? Bellinde & Heartfré vont être mariez?

L A F R A N Ç O I S E.

On va le faire.

M A D. F A N C I F U L.

Mademoiselle, en un mot, je ne le saurois souffrir. Non, je ne saurois m'y résoudre. Si je les vois une fois mari & femme la jalousie me montera à la tête jusqu'à m'en faire perdre l'esprit. Je vous prie donc d'aller chercher Rasor tout-à-l'heure, il faut absolument que je mette obstacle à cet impertinent mariage. Si je puis seulement le retarder de vingt-quatre heures, je remplirai la Ville de bruits si desavantageux à la reputation de Bellinde, que Heartfré choisira plutôt d'épouser une sorciere que cette creature.

L A F R A N Ç O I S E *à part.*

La voila bien intentionnée.

SCE-

SCENE NEUVIEME.

*Le Théâtre représente l'appartement de
Constant.*

CONSTANT, HEARTFRE.
UN LAQUAIS.

CONSTANT.

Que pensez vous qu'il arrive de tout
ceci?

HEARTFRE.

Il est plus aisé de prévoir ce qui n'en
arrivera pas.

CONSTANT.

Quoi?

HEARTFRE.

Un cartel de la part du Chevalier Bru-
te. Vous connoissez trop bien le Heros
pour vous y attendre. Les reflexions sur
le desastre qui en pourroit arriver à son
corps, n'auront point de peine à calmer
les émotions de son courage.

CONSTANT.

Mais son chagrin n'osant tomber sur
moi, ira peut-être tomber sur sa femme.

T 6

HEART-

H E A R T F R E.

Il ne l'osera si vous lui ferrez le bouton, & si vous lui dites du bon ton de n'en rien faire. C'est le seul moyen de l'en empêcher. Quelque yvre qu'il fut hier au soir, il se souviendra bien de nous avoir trouvé où nous n'avions que faire, & aparemment il n'est pas assez bête pour espérer de lui faire accroire que nous étions entrez dans le cabinet de sa femme, seulement pour dire nos prieres dans les heures.

L E L A Q U A I S.

Monsieur, un homme vient d'apporter cette lettre.

C O N S T A N T.

Voici nôtre instruction que l'on nous envoie.

(Il lit.)

L'accident qui nous arriva hier a eu beau nous aiguïser l'imagination, nous ne saurions sortir d'affaire sans vous mettre en jeu. Nous rejettons toutes deux l'avanture sur une negotiation de mariage entre votre ami & mon amie. S'il n'est pas au gré des parties il suffit qu'elles en avoient le dessein, & l'on

l'on trouvera bien dans la suite des moyens pour rompre tout sans qu'on se mesie de rien. Adieu.

Vivent les femmes pour trouver des expédiens. J'aurois été dix ans à imaginer un pareil tour. Heartfré, à quoi Diable rêvez vous? Soiez un peu moins mélancolique..... Que dites-vous donc, mon ami, du mariage que l'on propose comme un remède à rajuster toutes choses?

H E A R T F R E'.

Je dis que le remède est pire que le mal.

C O N S T A N T.

Bellinde est riche & belle, elle vous aime, vous l'aimez; & vous balancez encore?

H E A R T F R E'.

Encore! ma foi, le pas est assez glissant pour songer deux fois à le risquer. Epouser la nièce lors que vous êtes après pour coucher avec la tante.

C O N S T A N T.

Il est vrai, il y a quelque chose à dire à cela. Mais n'avez-vous pas assez bonne opinion de vous-même pour croi-

re pouvoir garder une femme pour vous seul?

H E A R T F R E.

Ce n'est pas de moi, mais des femmes, que j'ai trop mauvaise opinion pour me flatter d'en venir à bout. Mais après tout il faut rendre cette justice aux femmes, rarement font-elles des écarts si les maris ne leur en ont montré l'exemple.

C O N S T A N T.

Il est constant que rarement un homme qui vaut quelque chose est cocu si ce n'est par sa faute. Les femmes ne sont pas débauchées naturellement; il faut que quelque chose les fasse devenir telles. Elles feront cocu un brutal pour se venger de ses brusqueries, un sot par mépris, une bête par dégoût, mais elles sont rarement infidèles à un homme digne d'être estimé, si le premier ne les néglige & ne les pique contre lui.

H E A R T F R E.

Je croirois bien que ne jouant jamais le rôle du Chevalier Brute, Bellinde ne jouera point celui que fait sa femme. Les infidelitez dont se plaignent les hommes

mes

mes ne viennent que de leur inclination au changement dont ils osent accuser l'autre Sexe plus constant & plus ferme dans ses amitez que le leur.

C O N S T A N T.

Il est vrai que nous sommes bien effrontez quand nous reprochons aux femmes leur inconstance. Mais ce qui est digne d'admiration c'est de vous voir vous échauffer si fort à prendre leur parti, vous qui hier disiez la rage contre elles.

H E A R T F R É.

Les hommes quand ils changent vont toujours à l'extrême. Le bigot devient un Athée déterminé, & la plus scrupuleuse, ordinairement la plus grande garce. Mais conseillez-moi, je vous prie, sur l'état où je suis, au milieu du bien & du mal, entre la vie & la mort, la benediction & la malediction; me marierai-je mourrai-je garçon ?

C O N S T A N T.

Mon cher Heartfré, le mariage ressemble assez à une armée qui marche à une action. L'amour, ce sont les enfans perdus de l'armée, ils sont tuez dès le premier choc. Le Sacrement, est le corps
de

de bataille qui tient bon plus long-tems, & le repentir en est l'arrière-garde qui fait ferme presque toujours tant que le corps de bataille subsiste.

H E A R T F R E'.

Ainsi vôtre avis c'est que je vive sur le commun comme vous le pratiquez.

C O N S T A N T.

Je ne conclus pas cela. Le mariage est une lotterie où il y a bien des billets blancs, & presque point de noirs; mais ces derniers sont précieux, & qui peut en avoir vit le plus heureux du monde. Si vôtre destinée vous en donne un, croyez qu'au milieu de tous les plaisirs du libertinage, j'envierai vôtre sort.

H E A R T F R E'.

Vous aurez raison, on est plus heureux quand on est d'humeur à s'en tenir à une seule femme, que lors que par inquietude on change tous les jours de maîtresse, mais je ne me sens guere de disposition à tant de constance.

C O N S T A N T.

Ne voudriez-vous point l'avoir?

H E A R T F R E'.

J'en serois charmé.

C O N S.

C O N S T A N T.

Le mariage & un peu de résolution vous en feront venir à bout. Je vous suis garant qu'après deux mois de menage vous connoîtrez mieux de quoi vôtre corps & vôtre esprit sont capables.

S C E N E D I X I E M E.

*Le Theatre represente le logis du
Chevalier Brute.*

M A D A M E B R U T E , B E L L I N D E.

B E L L I N D E.

EH bien, Madame! quelle reponse avons-nous reçue?

M A D. B R U T E.

Nos galans seront ici dans un moment, & je me trompe bien si la comedie ne finit par un mariage. Il faut que Heart-fré soit un grand fou s'il refuse le parti, cinquante mille écus & une fillette de vôtre air, sont un bon parti pour un cadet. Vous devez être un peu en agitation, ma chere, & je pense que le poulx vous bat comme il faut.

B E L

* Haut & bas. J'ai beaucoup de peine à être brave, & je trouve que c'est une terrible action d'aller coucher dans le même lit avec un jeune homme.

M A D. B R U T E.

Cela vous paroitra un peu dur d'abord, mais vous ne vous en plaindrez plus dans la suite.

SCENE ONZIEME.

MADAME BRUTE, BELLINDE,
CONSTANT, HEARTFRE.

M A D. B R U T E.

BOn jour, Messieurs, comment avez-vous passé la nuit après l'aventure d'hier?

H E A R T F R E.

Vous nous avez empêché de dormir, Mesdames.

B E L L I N D E.

Vous ne vous ferez pas tenus éveil-
lez seulement pour l'amour de nous.
Eh bien que dites-vous de notre pro-
jet de mariage?

H E A R T-

H E A R T F R E'.

Ce que disent les Soldats d'une Ville riche & qui promet un grand butin, quand il s'agit de l'emporter d'assaut. La soif du pillage les empêche de songer au danger d'être rencontré par une bale.

B E L L I N D E.

Est-il bien possible après tout, que vous osiez vous re foudre à un vrai Mariage?

H E A R T F R E'.

Madame, vous m'avez rendu si étourdi que je suis capable de tout hasarder.

B E L L I N D E.

Cela étant je vous donne rendez-vous sur le pré de l'hymen. Je vous y ferai face.

H E A R T F R E'.

Je m'y trouverai.

M A D. B R U T E.

Eh bien, est-on d'accord de ses faits, & a-t-on repeté ce que l'on doit dire à mon mari? Il est devenu d'une incredulité surprenante, & à moins de toucher la chose au doigt il ne croira point.

C O N S T A N T.

Nous viendrons à bout de le convertir, & de le rendre plus facile à croire. Mais
je

je vous prie, Madame, comment l'avez-vous trouvé ce matin?

MAD. BRUTE.

Très-chagrin & ruminant sur l'affaire d'hier au soir, dont il n'avoit que des notions très-confuses. Mais ce qui m'a défolée, c'est que son fripon de valet de chambre est venu lui dire tout ce qui s'est passé & tout ce qui se passe: ce qui a fait que quand je l'ai entretenu sur le mariage de Bellinde, il m'a répondu d'un ton de porc. C'est tout ce que j'en ai pu tirer; vous voyez bien par là de quoi il s'agit. Mais le voici, à vos rôles tout le monde, à vos rôles.

SCENE DOUZIEME.

MADAME BRUTE, BELLINDE,
CONSTANT, HEARTFRE, LE
CHEVALIER BRUTE, RASOR.

CONSTANT.

Monsieur, je vous souhaite le bon jour.

HEARTFRE.

Monsieur le Chevalier, je suis vôtre
ser-

serviteur. Je suis au desespoir du trouble que mon indiscretion a mis dans vôtre domestique.

C O N S T A N T.

C'est une chose ordinaire. La plupart des troubles des familles ne viennent que par des indiscretions.

M A D. B R U T E.

J'espere, mon cher, que vous êtes content, vous devez bien être persuadé que rien ne rouloit ici sur vôtre compte.

L E C H. B R U T E.

Oui, oui, ma colombe.

B E L L I N D E.

En tout cas, vos soupçons ne sauroient tenir contre mon mariage avec Heartfré. Je suis peu savante dans les affaires amoureuses, mais il me semble qu'une seule intrigue peut fort bien assembler quatre personnes sans aucun autre mystere.

L E C H. B R U T E.

Les intrigues tendent toujours à la multiplication de leur espece, & une intrigue en engendre aussi naturellement une autre, qu'elle fait un enfant.

C O N S T A N T.

Je suis au desespoir, Monsieur, que rien
ne

ne puisse vous rassûrer sur la conduite de Madame vôtre épouse, femme d'une vertu distinguée. Je croirois commettre un crime d'avoir d'elle des sentimens pareils aux vôtres si elle étoit ma femme.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, si je pense qu'avec toute sa vertu elle s'est comportée un peu mal, tant pis pour moi. Ce qui s'ôte à l'honneur des femmes c'est toujours le mari qui le perd.

CONSTANT.

Vous devez être content, Monsieur, de ce que vous avez entendu pour sa justification. Je vous prie au reste de me pardonner si j'entre si avant dans les affaires de vôtre domestique, mais je me crois obligé de le faire dès que je vois bien que je suis l'homme dont vous êtes jaloux. Cela me regarde de trop près pour n'en rien dire.

LE CH. BRUTE.

Je souhaiterois seulement que cela ne me regardât point moi, & je ne me mettrois guere en peine du reste.

CONSTANT.

Enfin, Monsieur, si la raison & la vérité

rité ne vous sauroient contenter je ne fais plus qu'un moyen de vous satisfaire. Vous n'avez qu'à parler.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes bien prompt, Monsieur. Si j'avois été trouvé dans le cabinet de votre femme à dire mes prières, je vous eusse donné quatre fois plus de tems pour prendre votre parti.

C O N S T A N T.

S'il ne vous faut que du tems pour revenir, Monsieur, nous n'aurons point de querelle.

H E A R T F R E' à *Constant.*

Je vous avois bien dit qu'il n'en vouloit point tâter. C'est le meilleur moyen de le mettre à la raison.

C O N S T A N T.

Laissons-le rever. Je suis sûr que pour l'amour de lui il me déclarera innocent.

LE CH. BRUTE à *part & d'un air rêveur.*

Cela est bien..... Cela va le mieux du monde. Malgré toute l'intrigue de mariage de cette jeune haridelle je vois bien
que

que je suis cocu ... Il y a sur ma tête...

(*Il se fait des cornes.*)

un beau panache. Voilà pourquoi je l'ai épousée.... je voyois bien aussi qu'elle ne m'aimoit pas quand je lui faisois l'amour. N'eût-elle pas voulu alors coucher avec moi? Moi qui l'aimois, je voulois coucher avec elle. Mais cela est passé, & c'est ma bête. Le Diable sait comment en user avec elle à l'heure qu'il est. Si je mets mes cornes dans ma poche elle en deviendra insolente. Si je fais du bruit, voilà son étalon qui me coupera la gorge. La question est maintenant de savoir si je vivrai en coquin, ou si je mourrai en héros. Ma foi, les plus habiles gens ont toujours conclu sur ce sujet qu'un chien en vie valoit mieux qu'un lion mort.

A Constant & à Heartfré.

Messieurs, ma passion & mon vin sont devenus traitables. Il est vrai que je n'ai jamais rien remarqué dans la conduite de ma femme qui ait dû me donner aucun soupçon contre elle: mais après tout la jalousie est une marque d'amour, & Madame ne s'en doit pas tant scandaliser. Je pense que cela doit vous suffire.

SCE-

SCENE TREIZIEME.

Les mêmes ACTEURS de la Scene precedente, MADAME FANCIFUL déguisée qui vient tirer Bellinde à part; peu après un Laquais vient apporter une Lettre à Heartfré, RASOR.

CONSTANT.

JE suis ravi de vous voir rendre à la raison.

(Il lui donne la main.)

Je vous prie de fraper là-dedans. J'espère que vous me regarderez toujours ainsi que vous faisiez ci-devant, comme un de vos meilleurs amis.

LE CH. BRUTE.

Je suis vôtre serviteur.

à part.

Le rusé fils de putain.

HEARTFRE'.

Je vous prie pour me persuader que nous sommes toujours amis, de me donner vôtre consentement pour épouser vôtre nièce.

Tom. I.

V.

LE

Le Diable m'emporte si je veux vous le refuser.

(à part.)

Il est tems de se défaire d'elle. Voilà une intrigante bien éveillée. Que cela promet d'être bien-tôt la plus entendue maqurelle de la ville!

BELLINDE à Mad. Fanciful.

Hartfré votre mari, dites-vous? Cela est impossible.

M A D. F A N C I F U L.

(Elles sont toutes les deux en un coin du theatre.)

Plut au ciel, Madame, que cela ne fut pas! mais rien n'est si veritable & dans tout le monde il n'y a point une personne si miserable. Je suis jeune & si mes amis & mon miroir ne me flattent point, la nature m'a assez bien partagée. La fortune ne m'avoit point non plus été cruelle, & j'avois plus de bien qu'il ne devoit esperer d'en rencontrer. Mais en s'emparant de mon cœur il s'est aussi rendu maitre de tout le reste, & il m'a des-honorée & reduite à la mendicité en même

me tems. A peine, Madame, ce vilain me donne-t-il de quoi me nourrir sans que j'ose encore m'en plaindre à personne; car il a juré qu'il me tueroit si jamais l'on venoit à savoir que je fusse sa femme.

(*Elle pleure.*)

B E L L I N D E.

Le traître!

M A D. F A N C I F U L.

J'ai ouï dire par hazard qu'il vous faisoit l'amour, & je suis accourue pour vous donner un avis qui vous fît éviter vôtre malheur. Vous voyez, Madame, que je fers encore l'infame malgré son ingratitude. Je n'avois qu'à le laisser prendre une seconde femme pour avoir le plaisir de le voir pendre.

(*Elle pleure.*)

B E L L I N D E.

La pauvre femme! qu'elle me fait de compassion!

(*Elles continuent de parler ensemble.*)

H E A R T F R E' à part.

Quel Diable est cela? Ai-je bien lû? il faut relire.

(*Il lit.*)

V 2

Quoi

Quoi que j'aie des raisons pour vous cacher mon nom jusques à ce que je vous voye, vous connoîtrez cependant par la nature de l'avis qu'il ne peut venir que d'un bon ami, j'ai couché avec Bellinde.

(Bon)

J'ai un enfant d'elle,

(Cela va encore mieux.)

Lequel est presentement en nourrice.

(Le Ciel soit loué)

Je pense qu'un second est sur le métier.

(Cela n'apas commencé d'aujourd'hui.)

J'eusse nié toute cette intrigue à la question, mais l'amitié m'oblige de vous le déclarer, j'ai su que vous l'alliez épouser, & je n'ai pas voulu vous laisser faire une si mechante affaire. Profitez de mon avis & gardez-moi toujours le secret, je vous en prierai de bouche dans peu. Adieu.

(Madame Fanciful se retire à l'écart.)

CONSTANT à Bellinde.

Venez, Madame, enverrons-nous chercher le Curé, car je crois qu'il n'y a pas ici grande besogne pour le Notaire. Les cadets n'ont rien à apporter en mariage que

que leurs cœurs, & je crois que mon ami est tout disposé à vous donner le sien sans clauses.

B E L L I N D E *d'un air railleur.*

Etes vous bien assuré, Monsieur, qu'il n'y ait point dessus quelque vieille hypothèque?

H E A R T F R E *d'un air froid.*

Si vous l'aprehendez, Madame, il n'y a qu'à differer le mariage jusques à ce que vous soiez bien sûre que je les aie purgées.

B E L L I N D E *à part.*

Qu'est ce que cela veut dire? Les battus payeront l'amande.

à Heartfré.

Nous le differerons, Monsieur, tant que vous le jugerez à propos.

H E A R T F R E.

Oui, Madame, & plus nous le differerons, moins nous courerons risque de nous tromper. Je crois pour bonnes raisons que nous ne devons point prendre un terme plus court que neuf mois.

B E L L I N D E.

Je ne m'étonne point qu'il faille tant de tems pour vous resoudre. On n'est
guez

guere hardi quand la conscience nous reproche certaines choses.

H E A R T F R E'.

Je m'étonne aussi peu que vous vous soiez déterminée si vite. Une femme a bientôt pris son parti quand la conscience lui reproche certaines choses.

B E L L I N D E.

Que veut dire cet honnête Monsieur-là?

H E A R T F R E'.

Qu'entend Madame?

L E C H. B R U T E.

Que Diable veulent-ils dire tous deux?

(*Bellinde & Heartfré font quelques tours en colere.*)

R A S O R.

En verité je suis prêt de pleurer moi-même quand je vois une si belle fête prête d'être troublée. La peste à Madame Fanciful, & toutes ses intrigues & à sa François. C'est une folle, une malfaisante, une chienne, & quand je me serois fait casser les os pour l'amour d'elle, ma récompense sera le gros lot. Elles ne sont point sorties, je veux les aller prendre par les oreilles, les tirer jusques ici & dé-

découvrir la conjuration pour obtenir mon pardon.

(*Il va chercher Madame Fanciful.*)

C O N S T A N T.

Heartfré , je vous prie , de vous expliquer.

H E A R T F R E'.

Je la viens d'échaper belle , grace à mon étoile & à mon ami.

B E L L I N D E.

Je suis heureuse que les choses n'aient été plus avancées. L'indigne homme!

M A D. B R U T E.

Qui peut donner sujet à ceci , & qu'en penser?

B E L L I N D E.

Je ne fais pas ce qu'il veut dire , ce que j'ai à vous dire moi , c'est que si je l'eusse épousé. je n'aurois pas eu de mari.

H E A R T F R E'.

Je ne la comprends point , mais je fais bien que si je l'eusse épousée , j'eusse eu une femme moi , & toute encore.

L E C H. B R U T E.

Vos gens d'esprit affectent des expressions si extraordinaires que l'on n'y comprend

prend rien. Que la peste vous saisisse tous deux! avez-vous envie de parler de maniere que les hommes vous puissent entendre?

Rasor entre en habit de penitent & il traine avec lui Madamen Fanciful & la Françoisse.

R A S O R.

Si elles ne veulent point parler je servirai bien d'interprete, moi.

M A D. B R U T E.

Ciel! qu'est-ce que ceci?

R A S O R.

Un pecheur, mais repentant. C'est le bois dont on a toujours fait les Saints.

M A D. B R U T E.

Que veut dire cette soudaine metamorphose? à quel dessein?

R A S O R.

Pour obtenir mon pardon.

M A D. B R U T E.

De quoi? A qui voulez-vous demander grace?

R A S O R.

A vous, Madame, la premiere pour une menterie Diabolique contre vôtre honneur que j'ai accusé d'avoir fait naufrage au Jardin

din du Printemps : à mon Maître ensuite,
pour lui avoir mis martel en tête.

à Constant.

En troisième lieu à cet honnête homme pour l'avoir fait le Héros de mon Roman.

à Heartfré.

A vous, Monsieur, ensuite, pour vous avoir marié clandestinement, sans publication de bans, dispense de l'Evêque, consentement des parens, & même sans que vous en fussiez rien.

à Bellinde.

Et à vous enfin, ma belle Dame, pour avoir dit que la terre étoit déjà ensemencée, quand il étoit vrai que la charuë n'y avoit pas encore passé.

LE CH. BRUTE *à part.*

Après tout, c'est encore un point à débattre, si je suis cocu ou non.

B E L L I N D E.

Si vous voulez confesser les choses & dire qui vous avoit poussé à ces médifances, je vous pardonne, moi qui suis la plus offensée, & je me fais fort d'obtenir une pareille grace de tout le monde.

R A S O R.

Le Diable & toute sa sequelle. Une femme m'a tenté, la convoitise m'a affoibli..... & le serpent est devenu le plus fort. L'histoire de la chute du premier homme est le recit de la mienne.

B E L L I N D E.

Dites-nous donc, Monsieur Adam, qui a été votre Eve?

R A S O R à la Française.

Demasquez-vous pour l'honneur de la France.

T O U S ensemble.

La Française?

L A F R A N Ç O I S E.

Je demande mille pardons à l'honorable Compagnie.

L E C H. B R U T E à Rasor.

Loin d'éclaircir le mystere, tout ceci ne sert qu'à l'obscurcir. Allons, fils de putain, qu'on débrouille au plutôt ce que cela veut dire.

R A S O R,

Un instant va tout éclaircir. Il est vrai que c'est Mademoiselle qui m'a tenté.

(Il montre la Française.)

Voilà

Voilà la femme qui m'a séduite,
(montrant Madame Fanciful.)

Mais voici le serpent qui l'a tentée d'abord, & si mes prières pouvoient être exaucées, son chatiment ne seroit pas moindre que celui du serpent d'autrefois, pour avoir imité sa malice.

(il lui ôte son masque.)

Que ceci puisse-t-il lui rester collé sur la peau tous les jours de sa vie.

Tous ensemble.

Madame Fanciful!

B E L L I N D E.

L'impertinente!

M A D. B R U T E.

La ridicule!

Tous ensemble.

Ha ha ha ha.

B E L L I N D E.

Vous me permettez, Madame, de vous faire des complimens de conjouissance sur votre mariage, puis que vous me l'avez appris vous-même. Monsieur Heartfré, je suis terriblement en colère contre vous. Quoi! songer à prendre une autre femme dans le tems que vous en avez une aussi aimable que Madame.

V 6

Tous

T O U S *ensemble.*

Ha ha ha ha.

M A D. F A N C I F U L.

Je leur souhaite de sentir un jour autant de confusion que j'en ai.

L A F R A N Ç O I S E.

Que le Diable étouffe ce maraut de Rasor.

B E L L I N D E.

Madame, vous paroissez toute déconcertée, seroit-ce quelque mal de cœur de grossesse? Allons vite, Monsieur Heartfré, donnez à Madame votre flacon d'eau de la Reine d'Hongrie. Cela est étrange, il en est aussi peu ému & paroît aussi indifférent que s'il étoit véritablement votre mari.

M A D. F A N C I F U L.

Vos plaisanteries ne valent guere mieux que vous, Bellinde. Vous croyez triompher d'une rivale à l'heure qu'il est. Hélas! ma pauvre fille, c'est par d'autres motifs que ceux que vous vous imaginez que j'ai agi. Voyant combien vous seriez mauvaise femme & lui méchant mari, je voulois prévenir un si mauvais menage, crainte que l'esprit ne tournât à tous deux. Hehehe.
(*Elle sort en riant & la Françoise la suit.*)

L A

L A F R A N Ç O I S E.

Fi fi fi fi.

T o u s *ensemble.*

Ha ha ha ha ha.

L E C H. B R U T E.

Je fouhaite à celui qui me veut mal,
d'épouser cette femme-là.

S C E N E D E R N I E R E.

MADAME BRUTE, BELLIN-
DE, LE CHEVALIER BRUTE,
CONSTANT, HEARTFRE', RA-
SOR.

B E L L I N D E.

LA pauvre creature! qu'elle est folle!
Je lui pardonne de bon cœur.

H E A R T F R E'.

Puis que vous avez tant de bonté pour
elle, je me flatte, Madame, d'obtenir
aussi mon pardon.

B E L L I N D E.

J'aurois mauvaise grace de vous faire
languir après, quand je suis coupable de
la même faute.

V 7

H E A R T-

H E A R T F R E'.

Puis donc que les graces sont signées des deux côtez, vous voulez bien venir à l'Eglise pour terminer ce grand ouvrage.

C O N S T A N T.

Avant que vous sortiez, souffrez que je vous regale d'une chanson (1) qu'une jeune mariée a faite depuis quatre jours. Faites-en vôtre profit tous deux.

Fin du cinquième & dernier Acte.



R E-

(1) Il y a dans l'Anglois une chanson sur une première nuit de nûces, trop licencieuse pour être tournée en François.



R E P O N S E

AUX REFLEXIONS CRITIQUES

DE MR. DESPREAUX

SUR LONGIN.

PAR MR. PERRAULT.

MONSIEUR DESPREAUX s'étant imaginé que j'avois fait de grands outrages aux Auteurs Anciens dans mes *Paralleles*, a crû être obligé de prendre leur fait & cause, comme le principal héritier de leur mérite, & leur imitateur le plus fidelle. Il l'a fait à l'occasion de la réimpression de ses ouvrages, où sous prétexte d'éclaircir ses Notes sur Longin par des *Reflexions critiques*, il a répandu sur moi toute l'amertume de son fiel. Ces Reflexions sont au nombre de neuf, & contiennent avec une conclusion qui leur sert de couronnement, quatre-vingt-quatre pages, dans lesquelles il n'y a presque pas un seul mot qui ne me frappe, & qui ne soit aux yeux de Mr. Despreaux un coup

coup de foudre qui me terrasse & qui m'accable.

Comme ce n'est pas un petit travail de répondre à toutes ces critiques, (les Réponses étant de leur nature toujours beaucoup plus longues que les objections qu'elles réfutent) & qu'un trop long silence de ma part donneroit lieu de croire que je me tiens battu; j'ai crû devoir pour empêcher que cette pensée ne s'établisse, & ne se fortifie, ne pas tarder davantage à me mettre en défense, & parce que l'endroit de mes *Paralleles* où il est parlé de Pindare, est le sujet principal de nôtre dispute, celui qui a blessé davantage Mr. Despreaux, & qui l'a échauffé jusqu'à lui faire composer une Ode Pindarique ou soi disant telle, j'ai jugé qu'il étoit à propos de commencer par là, faisant mon compte de répondre ensuite à toutes les autres Reflexions. Je mets d'abord le texte de la Reflexion sans en oublier un seul mot, afin qu'on ne dise pas que j'ai évité les endroits difficiles, & je mets ma Réponse au dessous, separant le tout en plusieurs articles pour en rendre l'intelligence plus nette & plus facile. On sera sans doute étonné de la hauteur de mon adversaire,

verfaire , & sur tout de son peu de soin à citer juste. Il faut qu'il ait cru que je mourrois subitement après l'impression de ses *Reflexions critiques* , & que personne ne se donnant la peine d'éclaircir ce qu'il lui a plu de dire , on l'en croiroit sur sa parole. Voici de quelle sorte commence la huitième Reflexion qui est toute entiere sur le sujet de Pindare.

R E F L E X I O N VIII.

• *Il n'en est pas ainsi de Pindare, &c. (1).*
 „ Longin donne ici assez à entendre qu'il
 „ avoit trouvé des choses à redire dans
 „ Pindare : Et dans quel Auteur n'en
 „ trouve-t-on point ? Mais en même
 „ tems il declare que ces fautes qu'il y a
 „ remarquées, ne peuvent point être ap-
 „ pellées proprement fautes, & que ce
 „ ne sont que de petites negligences où
 „ Pindare est tombé , à cause de cet es-
 „ prit divin dont il est entraîné, & qu'il
 „ n'étoit pas en sa puissance de regler
 „ comme il vouloit. C'est ainsi que le
 „ plus grand & le plus severe de tous les
 „ Cri-

(1) Longin chap. XVI.

„ Critiques Grecs parle de Pindare, mê-
 „ me en le censurant.

R E' P O N S E.

Dans le xvi. Chapitre de Longin où Mr. Despreaux dit avoir pris ce qu'il rapporte, il n'est pas dit un seul mot de Pindare; ce Chapitre ne traite que *Des Interrogations*, & en porte même le titre. Je veux croire que c'est une faute de l'imprimeur, qui par inadvertance a mis chap. xvi. au lieu de mettre chap. xxvii. quoi qu'on pût soupçonner que cette erreur est affectée pour dépaïser le Lecteur, & l'empêcher de voir le sentiment de Longin, qui parle en cette sorte dans la Traduction même de Mr. Despreaux que voici. *Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement.* Je ne sai si je me trompe, mais il me semble que Longin traite ici Pin-

(1) Pindarum huc usque à doctioribus viris vix intellectum. *Joan. Ben. Epist. ad. Joan. H.*

(2) Page

Pindare plus mal quẽ je n'ai jamais fait, puisque j'ai pretendu seulement que Pindare étoit fort obscur dans le commencement de sa premiere Ode, & en plusieurs autres endroits, en quoi je n'ai fait autre chose que suivre le sentiment de Jean Benoist (1) l'un de ses plus celebres Interpretes, qui assure qu'avant lui, les plus savans hommes n'y ont presque rien entendu. (2) Mr. Blondel dans le comparaison qu'il a faite de Pindare & d'Horace, dit que *Pindare fait souvent d'énormes digressions qui n'ont aucun rapport au sujet de l'Ode.* Le P. Rapin (3) a écrit que *ce sont des égaremens perpetuels que les Panegyriques de Pindare qui promene ses Lecteurs de fables en fables, d'illusions en illusions, de chimeres en chimeres, car c'est,* ajoute-t-il, *l'imagination la plus déreglée du monde.* Il faut que Mr. Despreaux m'en veuille d'ailleurs pour relever comme il fait le peu que j'ai dit de Pindare, après avoir laissé passer à ses meilleurs amis ce que je viens de rapporter.

S U I T E

(2) Page 205. & suivantes.

(3) Refl. 30. sur la Poétique.

SUITE DE LA MEME REFLEXION.

„ Ce n'est pas là le langage de Mr.
 „ Perrault, homme qui sûrement ne fait
 „ point de Grec.

R E' P O N S E.

Peut-être sai-je assez de Grec pour faire voir à Mr. Despreaux qu'il n'en sait gueres ; & qu'il s'est trompé plus d'une fois dans ses Critiques. Cette grande affectation d'entendre bien le Grec m'est fort suspecte , je ne voi point que ceux qui savent bien quelque chose en fassent tant de parade, & on remarque qu'aux receptions des Echevins de l'Hôtel de Ville il n'y a que ceux qui ne savent point de Latin qui en mettent dans leurs harangues.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Selon lui Pindare non seulement est
 „ plein de veritables fautes ; mais c'est un
 „ Auteur qui n'a aucune beauté.

R E'.

R E' P O N S E.

Je n'ai jamais dit ni en termes exprès, ni en termes équivalens, que Pindare fût un Auteur qui n'a aucune beauté, j'ai même dit le contraire à la page 163. du 3. Tome de mes *Paralleles*, comme on le verra ci-après.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ Un diseur (1) de galimatias impene-
 „ trable que jamais personne n'a pu com-
 „ prendre, & dont Horace s'est moqué,
 „ quand il a dit, que c'étoit un Poëte ini-
 „ mitable.

R E' P O N S E.

Ces paroles que Mr. Despreaux a fait mettre en Italique pour marquer qu'elles sont extraites mot à mot de la page 235. du 1. Tome de mes *Paralleles*, n'y sont point du tout, & il n'est parlé que de Peinture dans cette page. Il est vrai que dans la page 184. du 3. Tome, il est dit

que

(1) *Paral. tom. 1. pag. 235. & tom. 3. pag. 163. 184.*

que comme Horace n'a point imité Pindare dans son galimatias impenetrable, il eût bien fait de ne l'imiter pas aussi en finissant un vers par la moitié d'un mot, & en commençant le vers qui suit par l'autre moitié du même mot; mais je ne crois point avoir eu tort de le dire: car s'il est vrai, comme on ne peut pas en disconvenir, qu'il y a de très-belles choses dans Pindare, il est plus vrai encore qu'il y en a de si obscures qu'elles peuvent passer pour inintelligibles.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *En un mot, c'est un Ecrivain sans*
 „ *merite.*

R E' P O N S E.

Cela, quoi qu'écrive en Italique, ne se trouvera en aucun endroit de mes ouvrages, ni expressément, ni d'une manière équivalente.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Qui n'est estimé que d'un certain nom-*
 „ *bre de Savans qui le lisent sans le conce-*
 „ *voir,*

„ voir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir
 „ quelques miserables Sentences, dont il a
 „ semé ses ouvrages.

R E P O N S E.

Voici ce qu'il y a dans la page 163. du
 3. Tome de mes Paralleles d'où l'on dit
 que le passage ci-dessus a été extrait. *Les*
Savans en lisant Pindare passent legere-
ment sur ce qu'ils n'entendent pas, & ne
s'arrêtent qu'aux beaux traits qu'ils trans-
crivent dans leurs Recueils. Dire qu'on ne
 s'arrête qu'aux beaux traits d'un Auteur,
 est-ce dire, qu'on ne s'attache qu'à en re-
 cueillir quelques miserables Sentences? Est-
 ce dire, que c'est un *Ecrivain sans merite,*
 que c'est un *Auteur qui n'a aucune beauté?*
 Où est la bonne foi? J'ai honte de faire
 de semblables Remarques.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ Voilà ce qu'il juge à propos d'avan-
 „ cer sans preuves dans le dernier de ses
 „ Dialogues. Il est vrai que dans un autre
 „ de ses Dialogues, il vient à la preuve
 „ devant Madame la Presidente Morinet,
 „ &

„ & pretend montrer que le commence-
 „ ment de la premiere Ode de ce grand
 „ Poëte ne s'entend point. C'est ce qu'il
 „ prouve admirablement par la traduc-
 „ tion qu'il en a faite : Car il faut a-
 „ vouër que si Pindare s'étoit énoncé
 „ comme lui, la Serre, ni Richesource,
 „ ne l'emporteroient pas sur Pindare
 „ pour le galimatias, & pour la bas-
 „ sesse.

R E' P O N S E.

Puisque Mr. Despreaux reconnoît que dans le 1. Tome de mes Dialogues j'en suis venu à la preuve, pourquoi dit-il que dans le 3. Tome j'avance la même chose sans preuve? Il dira peut-être que mes preuves ne valent rien, & qu'il faut les regarder comme nulles, mais c'est de quoi il s'agit & qu'il a tort de supposer. Pendant qu'il s'acharne sur moi & qu'il me mord de tous côtez à son contentement, pourquoi faut-il qu'il donne encore des coups de dent à des gens, qui n'ont que faire de nos disputes? C'est être bien peu maître de sa mauvaise humeur que de se jeter ainsi sur les passans. S'il y a du galimatias dans ma version, & qu'il vienne de

de moi, (car du côté de Pindare, j'avouë qu'il y en a du plus fin & du plus sublime) ce galimatias ne peut ressembler à celui dont on accuse les deux Auteurs auxquels il me compare, puisque ces Auteurs vont toujours par haut, au lieu que selon Mr. Despreaux j'ai un style rampant, trivial, & tout plein de bassesse.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ On fera donc assez surpris ici de voir
 „ que cette bassesse de galimatias appar-
 „ tient entièrement à Mr. Perrault qui
 „ en traduisant Pindare, n'a entendu ni
 „ le Grec, ni le Latin, ni le François.
 „ C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais
 „ pour cela, il faut savoir que Pindare
 „ vivoit peu de tems après Pythagore,
 „ Thalès, & Anaxagore, fameux Philo-
 „ sophes naturalistes, & qui avoient en-
 „ seigné la Physique avec un fort grand
 „ succès. L'opinion de Thalès, qui met-
 „ toit l'eau pour le principe des choses,
 „ étoit sur tout celebre. Empedocle Si-
 „ cilien, qui vivoit du tems de Pindare
 „ même, & qui avoit été disciple d'A-
 „ naxagore, avoit encore poussé la chose
 „ Tom. I. X „ plus

„ plus loin qu'eux, & non seulement a-
 „ voit pénétré fort avant dans la con-
 „ noissance de la Nature: mais il avoit
 „ fait ce que Lucrece a fait depuis, à
 „ son imitation; je veux dire, qu'il a-
 „ voit mis toute la Physique en vers.
 „ On a perdu son Poëme. On fait pour-
 „ tant que ce Poëme commençoit par
 „ l'éloge des quatre Elemens, & vrai-
 „ semblablement il n'y avoit pas oublié
 „ la formation de l'Or & des autres mé-
 „ taux. Cet ouvrage s'étoit rendu si fa-
 „ meux dans la Grece, qu'il y avoit fait
 „ regarder son Auteur comme une espe-
 „ ce de Divinité.

R E' P O N S E.

Je ne conteste point cette érudition
 qui va à insinuer que Pindare a voulu fai-
 re allusion aux opinions de Pythagore, de
 Thalès & d'Anaxagore dans le commen-
 cement de son Ode; je le veux bien, mais
 l'a-t-il fait d'une manière intelligible? Il
 ne suffit pas d'avoir intention de dire de
 bonnes choses, il les faut dire effective-
 ment, & les dire de sorte qu'on les en-
 tende.

S U I T E

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Pindare venant donc à composer sa
 „ premiere Ode Olympique, à la loüan-
 „ ge d'Hieron Roi de Sicile, qui avoit
 „ remporté le prix de la course des che-
 „ vaux, débute, par la chose du monde
 „ la plus simple & la plus naturelle, qui
 „ est: Que s'il vouloit chanter les mer-
 „ veilles de la Nature, il chanteroit, à
 „ l'imitation d'Empedocle Sicilien, l'Eau
 „ & l'Or, comme les deux plus excellen-
 „ tes choses du monde: mais que s'étant
 „ consacré à chanter les actions des hom-
 „ mes, il va chanter le Combat Olym-
 „ pique; c'est en effet ce que les hom-
 „ mes font de plus grand: & que de
 „ dire qu'il y ait quelque autre com-
 „ bat aussi excellent que le Combat O-
 „ lympique, c'est pretendre qu'il y a
 „ dans le Ciel quelque autre astre aussi
 „ lumineux que le Soleil. Voilà la pen-
 „ sée de Pindare mise dans son ordre
 „ naturel, & telle qu'un Rheteur la
 „ pourroit dire dans une exacte pro-
 „ se. Voici comme Pindare l'énonce
 „ en Poëte. *Il n'y a rien de si excellent*
 „ *que l'Eau: Il n'y a rien de plus éclatant*
 „ *que l'Or: Et il se distingue entre toutes*

„ les autres superbes richesses comme un
 „ feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon
 „ Esprit, puisque (1) c'est des combats que
 „ tu veux chanter, ne va point te figu-
 „ rer, ni que dans les vastes deserts du
 „ Ciel, quand il fait jour (2), on puisse
 „ voir quelqu'autre Astre aussi lumineux
 „ que le Soleil; ni que sur la Terre nous
 „ puissions dire, qu'il y ait quelqu'autre
 „ combat aussi excellent que le Combat O-
 „ lympique.

R E' P O N S E.

Je veux supposer d'abord que la Tra-
 duction de Mr. Despreaux est aussi litté-
 rale & aussi fidelle qu'il le prétend & qu'el-
 le l'est peu: car assurément elle n'est ni
 fidelle, ni littérale, comme je le ferai
 voir dans la suite. Peut-on dire que cet-
 te Traduction; même-telle qu'elle est,
 donne à entendre ce qu'il dit y être con-
 tenu, & ce qu'un Rheteur auroit pû dire
 en Prose? Lorsqu'on lit ou qu'on entend
 prononcer ces paroles: *Il n'y a rien de si*
ex-

(1) La particule *si* veut aussi bien dire en cet en-
 droit, *puisque* & *comme*, que *si*, & c'est ce que Be-
 noist a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots
ἀπὸ τοῦ, &c. sont repetez.

(2) Le

excellent que l'Eau, il n'y a rien de plus éclatant que l'Or qui se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme le feu qui brille dans la nuit. Peut-on s'imaginer ni deviner même que cela veut dire: Si je voulois chanter les merveilles de la Nature, je chanterois, à l'imitation d'Empedocle Sicilien, l'Eau & l'Or comme les deux plus excellentes choses du monde. Lorsqu'on lit ou qu'on entend ce qui suit: Mais, ô mon Esprit! puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer ni que dans les vastes deserts du Ciel quand il fait jour, on puisse voir quelqu'autre astre aussi lumineux que le Soleil, ni que sur la Terre nous puissions dire qu'il y ait quelqu'autre combat aussi excellent que le Combat Olympique. Peut-on s'imaginer que cela veut dire: Mais comme je me suis consacré à chanter les actions des hommes, je vais chanter le Combat Olympique, puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus

(1) Le Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit : μηκέτι σκέπαι ἄλλο φαινὲν ἄστρον, *Ne contempleris aliud visibile astrum*, qui doivent s'expliquer dans mon sens, *Ne puta quod videatur aliud astrum*: ne te figure pas qu'on puisse voir un autre astre, &c.

*plus grand, & que de dire qu'il y ait quel-
qu'autre combat aussi excellent que le Com-
bat Olympique, c'est prétendre qu'il y a
dans le Ciel quelqu'autre astre aussi lumi-
niex que le Soleil.* Je suis persuadé que
si un homme parvenoit à trouver dans
les Vers de Pindare, & même dans la
Traduction prétendue litterale de Mr.
Despreaux ce qui est dans l'explication
du Rheteur, cet homme auroit fait un
plus grand effort d'esprit que Pindare en
composant le commencement de son O-
de. Il falloit que les Grecs fussent bien
subtils & bien indulgens tout ensemble,
bien subtils pour deviner tant de choses
qui ne sont point exprimées, & bien in-
dulgens pour vouloir bien les suppléer.
Cette indulgence est un mauvais préju-
gé pour Pindare: car on a remarqué qu'à
mesure que la Poësie s'est perfection-
née, on s'y est rendu plus diffi-
cile. Il n'y avoit rien dans les Poëtes
des premiers tems qu'on n'admirât ou
qu'on

(1) J'ai une Traduction Françoisse de Pindare,
imprimée à Paris en 1617. sous ce titre: *Les Olym-
pioniques, Pythioniques, Nemeoniques, Isthmioni-
ques, de Pindare. Ou Odes en l'honneur de ceux qui
sont sortis victorieux des jeux Olympiens, Pythiens,
Nemeens, Isthmiens. Translatées du Grec de Pindare.*
Avec

qu'on n'exculât. Depuis & particulièrement en ce tems-ci il n'y a rien qu'on ne critique ou qu'on ne blâme, sans vouloir rien excuser ni suppléer. Au lieu qu'on s'efforçoit autrefois à trouver des beautés dans les Ouvrages des Poëtes, on ne tâche aujourd'hui qu'à y remarquer des défauts, encore faut-il que les Ouvrages soient excellens pour s'en donner la peine : car pour peu qu'ils soient mediocres, on ne daigne pas les regarder. Pour les notes marginales, elles sont bien inutiles ; puisque quand on accorderoit à Mr. Despreaux tout ce qu'il prétend, & qu'il n'a pas raison de prétendre, Pindare n'en feroit gueres plus clair, ni plus intelligible.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ Pindare est ici presque traduit mot à
 „ mot (1), & je ne lui ai prêté que le
 „ mot de Terre, que le sens amène si
 „ na-

Avec quelques petites notes sur la diction & l'intention de l'Auteur, pour la commodité de ceux qui sont amateurs de la langue Grecque. Par F. Marin Champenois.

Voici comme il a traduit & commenté l'endroit de Pindare dont il s'agit :

X 4

Tout

„ naturellement, qu'il n'y a qu'un hom-
 „ me qui ne fait pas traduire qui me
 „ puisse chicaner là-dessus.

R E'.

Tout ainsi que l'eau (a) excelle entre les Elements, & que l'or (ne plus ny moins qu'un feu brillant se faict paroistre durant la nuit) surpasse toute autre magnifique (b) richesse ; de mesme aussi qu'en plain iour l'on ne peut veoir par la vague de l'air un astre apparrant
qui

(a) „ Les Anciens Philosophes ont esté fort en
 „ peine pour trouver le premier principe des cho-
 „ ses naturelles. Voyez ce qu'en note brièvement
 „ A sancto Paulo q. 4. du premier traité de la pre-
 „ miere partie de sa Physique, & un peu plus am-
 „ plement Eusebe chap. 5. du premier liure de la
 „ preparation Euangelique. Or Pindare avec Tha-
 „ les est de l'opinion de ceux qui disoient que l'eau
 „ est ce principe de toutes choses, suivant laquel-
 „ le opinion quelques anciens Grecs faisoient of-
 „ frande de leur poil aux fleuves.

(b) „ Vous avez au texte *μεγάνωρος*, qui vaut au-
 „ tant comme *ἀγήτωρ* , qui ense le courage aux
 „ hommes. Tous deux ont double signification,
 „ pource qu'ils se prennent en bonne & mauuaise
 „ part. Ces epithetes conuiennent extremement
 „ bien aux richesses, quand les hommes s'y lais-
 „ sent aueugler. Car comme dict un jour Platon
 „ aux habitans de la ville de Cyrene qui lui de-
 „ mandoient des loix ; *ὅθεν ἔτω γαῦρον καὶ τραχὺ*
 „ *καὶ δύσπεκτον ὡς ἀνὴρ ἔφυ ἐν πρᾶξις δεξιᾶς ἐπι-*
 „ *λαμβανόμεν* , c'est-à-dire, il n'y a rien si haut à
 „ la main, si farouche, si malaisé à dompter,
 „ qu'un personnage qui s'est persuadé d'être heu-
 „ reux, *μεγάνωρ* donc & *ἀγήτωρ*, outre qu'ils si-
 gnifient

R E' P O N S E.

Cette Traduction de Mr. Despreaux est
si peu litterale, qu'il y a plus de la moitié
des

*qui flamboye d'avantage que le Soleil. Ainsi (ma-
chere (c) Muse) si tu desire que nous celebrions les
jeux d'exercice, n'en cherchons pas de plus excellents
ou plus dignes de nos vers encomiaſtes que les combats
qui se font aux champs Olympiques.*

„ signifient courageux & vaillant, ils signifient aus-
„ si superbe & arrogant, cè qui est frequent dans
„ les Poëtes.

(c) „ Φίλοι ἡτρε, id est, *amatum seu amicum cor.*
„ ἡτρε signifie l'ame, le cœur: mais pource que les
„ Poëtes, comme témoigne doctement & philoso-
„ phiquement Eûstathius sur le premier de l'Ili-
„ de, invoquants l'assistance de quelque diuinité
„ aux commencemens de leurs œuvres, prennent
„ indifferemment en mesme sens, ces mots, Muse,
„ ame, Deesse, ie me suis donné la liberté de
„ mettre en ceste version celui qui m'a semblé
„ plus conuenable à nostre langage. ἡτρε, ἦτα,
„ μέση, φίλοι κῆρ, ne sont qu'une mesme chose.

Le Lecteur fera, sans doute, bien aise de trou-
ver ici la Traduction que Mr. le Clerc nous a don-
née de ce même endroit de Pindare, dans le Tome
VI. de sa *Bibliothèque choisie*, pag. 266. La voici.

*L'eau est le meilleur des élémens, & l'or brille
entre les richesses, comme le feu allumé de nuit. Mais,
ô mon esprit, si vous voulez raconter les combats, ne
cherchez pendant le jour aucun autre astre que le So-
leil dans le vuide de airs; nous ne saurions chanter
de plus illustres combats, que ceux qui se font à O-
lympie.*

des mots auxquels il n'y en a point dans le Grec qui y répondent. C'est ce qu'on peut voir à la fin de mes Réponses, où je rapporte le texte Grec de Pindare; & parce que les gens qui entendent parfaitement le Grec, ne sont pas les seuls qui ont attention à nôtre dispute, & que plusieurs personnes qui ne savent que le Latin, sont bien-aïses d'en prendre connoissance: j'y ai joint la version Latine d'Henri Estienne, un des plus excellens hommes pour le Grec qui ait jamais été, & qui assurément en savoit plus que Mr. Despreaux. Ensuite j'ai mis celle de Mr. Despreaux & puis la mienne; on aura le plaisir de les comparer ensemble. Je ne croi pas que la mienne très-conforme au Grec, doive en valoir moins pour être aussi très-conforme à celle d'Henri Estienne, ni que celle de Mr. Despreaux doive être trouvée meilleure, pour s'éloigner de celle de
ce

„ On trouvera, *ajoute Mr. le Clerc*, un grand
 „ renversement dans ces expressions, mais il y en
 „ a bien plus dans le Grec; où le renversement est
 „ le caractère du stile d'un homme plein de fureur
 „ Poétique. Ces paroles ne renferment autre
 „ chose qu'une comparaison, que l'on exprime-
 „ roit ainsi en stile vulgaire: comme l'eau est le
 „ plus excellent des élémens, comme l'or est la
 prin:

ce grand Personnage, de même que du texte Grec dont il s'écarte à tous momens, ce qu'il n'a point dû faire : il faut qu'il se trouve du sens dans les paroles de Pindare, & ce n'est pas assez qu'il y en ait dans celles qu'on lui fournit.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ Je ne prétens donc pas dans une Tra-
 „ duction si litterale avoir fait sentir tou-
 „ te la force de l'original, dont la beauté
 „ consiste principalement dans le nom-
 „ bre, l'arrangement & la magnificence
 „ des paroles; cependant quelle majesté
 „ & quelle noblesse un homme de bon-
 „ sens n'y peut-il pas remarquer, même
 „ dans la secheresse de ma Traduction?
 „ Que de grandes images présentées d'a-
 „ bord, l'Eau, l'Or, le Feu & le Soleil?
 „ Que

„ principale de toutes les richesses, comme le So-
 „ leil est le seul astre, qui brille pendant le jour :
 „ les Jeux Olympiques sont les plus fameux de
 „ tous, & les seuls qu'il faut choisir, lorsqu'on
 „ veut louer des Jeux. Je fai qu'il y a des gens
 „ d'esprit [*Mr. Despreaux*], qui cherchent ici un
 „ sens beaucoup plus mystereux; mais ce qu'ils
 „ disent est tiré de trop lo'n; & il faut beaucoup
 „ aider à la lettre pour l'y trouver.

» Que de figures ensemble! la Metapho-
» re, l'Apostrophe & la Metonymie.

R E' P O N S E.

J'avouë que l'Eau, l'Or, le Feu & le Soleil presentent de grandes images; mais plus ces images sont grandes & lumineuses, & plus elles blessent quand on ne voit pas pourquoi on les a mises ensemble. Il en est de même des grandes figures de Rhétorique, qui offensent l'esprit à proportion de leur grandeur & de leur force, quand elles sont hors de leur place ou dans un discours qu'on n'entend point. Ces figures sont d'elles-mêmes aussi propres à rendre un discours ridicule, qu'à le rendre sublime, & il s'en fait à tous momens par toutes sortes de personnes & en toute sorte de rencontres. C'est dommage que Mr. Jourdain, après avoir appris qu'il faisoit de la Prose, n'ait pas eu la joye de savoir qu'il lui arrivoit souvent de faire aussi des Metaphores, des Apostrophes & des Metonymies.

R E.

R E F L E X I O N.

„ Quel tour & quelle agreable circon-
 „ duction de paroles!

R E P O N S E.

Je ne fai ce que c'est qu'une circon-
 duction de paroles; ce mot n'est point
 dans le Dictionnaire de l'Académie Fran-
 coise, & je ne croi pas qu'il soit dans au-
 cun autre Dictionnaire. *Circumductio* en
 Latin signifie tromperie; mais il n'est pas
 possible que Mr Despreaux ait voulu di-
 re qu'il y a de la tromperie dans les paro-
 les de Pindare, & que ces grands mots
 d'Eau, d'Or, de Feu & de Soleil qui
 imposent d'abord, se trouvent dans la
 suite ne signifier rien qui fasse une idée
 bien nette & bien distincte.

R E F L E X I O N.

„ *Les vastes deserts du Ciel quand il fait*
 „ *jour, est peut-être une des plus grandes*
 „ *choses qui ayent jamais été dites en*
 „ *Poësie; en effet quin'a point remarqué*
 „ *de quel nombre infini d'Etoiles le Ciel*
 „ *paroît peuplé durant la nuit, & quelle*
 „ *vaste*

„ vaste solitude c'est au contraire dès que
 „ le Soleil vient à se montrer.

R E' P O N S E.

Le Grec ne dit point *dans les vastes deserts du Ciel*, il dit *dans l'air qui est desert*. Henri Estienne traduit ainsi cet endroit, *per desertum aërem*; & dans une Edition postérieure, il met *per vacuum aërem*. Suivant la même idée j'ai traduit dans *le vague de l'air*. De sorte que cette pensée des vastes deserts du Ciel est presque toute de Mr. Despreaux, & c'est peut-être ce qui fait qu'il lui donne tant d'éloges. Le Ciel me paroît plus grand, plus vaste & plus desert dans le silence d'une nuit fereine, que durant le jour, où le Soleil & sa lumiere le remplissent de tous côtez.

R E F L E X I O N.

„ De sorte que par le seul debut de
 „ cette Ode on commence à concevoir
 „ tout ce qu'Horace a voulu faire enten-
 „ dre, quand il dit que Pindare est com-
 „ me un grand fleuve qui marche à flots
 „ bouillonnans, & que de sa bouche com-
 „ me

„ me d'une source profonde il sort une
 „ immensité de richesses & de belles
 „ choses.

„ *Fervet, immensaque ruit profundo*

„ *Pindarus ore.*

R E P O N S E.

Je ne m'oppose point aux louanges
 qu'Horace donne à Pindare, je consens
 qu'il soit un fleuve, un torrent & tout ce
 qu'on voudra, pourvu qu'on demeure
 d'accord qu'il est fort obscur, qu'il fait
 souvent d'énormes digressions, & que ses
 Panegyriques ne sont que des égaremens
 perpetuels, ainsi que l'ont dit avant moi
 Jean Benoist, Mr. Blondel & le P. Rapin,
 & avant eux une infinité d'autres habiles
 gens, non prevenus & qui n'en vouloient
 à personne.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Examinons presentement la Traduc-
 „ tion de Mr. Perrault. La voici: *L'Eau*
 „ *est très-bonne à la verité, & l'Or qui*
 „ *brille comme le feu durant la nuit, éclate*
 „ *merveilleusement parmi les richesses qui*
 „ *rendent l'homme superbe. Mais, mon*
 „ *Esprit ! si tu desires chanter des combats,*
 „ *ne*

„ ne contemples point d'autre *Astre* plus lu-
 „ mineux que le *Soleil*, pendant le jour,
 „ dans le vague de l'air : car nous ne sau-
 „ rions chanter des combats plus illustres
 „ que les *Combats Olympiques*. Peut-on
 „ jamais voir un plus plat galimatias?

R E' P O N S E.

Je ne garantis ma version que pour être fidelle & litterale, & c'est de quoi on peut s'éclaircir en la comparant avec le Grec de Pindare qui est à la fin de mes Réponses. Si avec ces qualitez ma Traduction est un plat galimatias, ce n'est plus ma faute, c'est celle de Pindare. Comment Mr. Despreaux n'a-t-il pas vû que cela retomboit sur son Auteur bien-aimé, & qu'il ne faisoit que confirmer la proposition que j'ai avancée?

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *L'Eau* est très-bonne à la verité, est
 „ une maniere de parler familiere & co-
 „ mique, qui ne répond point à la ma-
 „ jesté de Pindare.

R E' P O N S E.

Encore une fois, si je traduis fidelle-
 ment & en Prose, suis-je garant du peu
 de

de majesté qui se trouve dans ma Traduction? D'ailleurs comme il s'agit principalement de savoir si Pindare est obscur ou s'il ne l'est pas, on se tourmente mal-à-propos à prouver que mon stile est trivial & familier, puisque c'est le stile le moins sujet au galimatias, & dans lequel on se donne le mieux à entendre. Quoi qu'il en soit, je ne comprends point pourquoi on trouve que ce commencement est comique. Si un homme vouloit donner à un autre le conseil de ne pas boire de l'eau toute pure, & lui disoit ces paroles: *L'eau est très-bonne à la vérité*; mais je vous conseille d'y mêler un peu de vin pour fortifier votre estomach, y auroit-il quelque chose de comique dans ce discours?

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

Le mot *ἀριστον* ne veut pas simplement dire en Grec, bon; mais merveilleux, divin, excellent par excellence.

R E' P O N S E.

* *Αριστον* veut dire très-bon, comme je l'ai traduit, & non pas simplement bon. Je demeure d'accord qu'il signifie aussi, très-

très-excellent, très-merveilleux. Pour *excellent par excellence*, je ne connois point cette phrase. Je pouvois fort bien mettre, l'Eau est très-excellente, l'Eau est très-merveilleuse; mais on m'auroit demandé pourquoi je n'ai pas mis : l'Eau est très-bonne, qui est l'explication la plus naturelle & que les Interpretes Latins ont suivie, en mettant, *Optima quidem est aqua*.

SUITE DE LA REFLEXION.

On dira fort bien en Grec qu'Alexandre & Jules César étoient ἀρίστοι, traduit-on qu'ils étoient de bonnes gens.

R E' P O N S E.

Non assurément, parce que ce seroit dire qu'ils étoient de sottes gens, ou du moins des gens fort simples & fort pacifiques : ce qui ne leur convient point du tout. Voilà une grande merveille, qu'un mot qui a de soi une signification avantageuse, se prenne quelquefois en mauvaile part, & que ce qui arrive dans une Langue n'arrive pas dans une autre à l'égard des mots qui ont la même signification.

SUITE

SUITE DE LA REFLEXION.

„ D'ailleurs le mot de bonne Eau en
 „ François tombe dans le bas, à cause
 „ que cette façon de parler s'emploie
 „ dans les usages bas & populaires, à
 „ l'enseigne de la bonne eau, à la bonne
 „ eau de vie.

R E' P O N S E.

Je n'ai jamais ouï dire que bonne eau fût une expression basse, ou un *mot* bas, puisqu'il plaît à Mr. Despreaux que *bonne eau* ne soit qu'un mot. Parle-t-on bassement quand on dit qu'il y a presentement de bonne eau à Versailles, ou quand on se vante d'avoir de bonne eau à sa maison de campagne? Je veux croire qu'il y a une enseigne où on lit ces mots, à l'enseigne de la bonne eau. Mais une enseigne est-elle capable de rendre une expression basse? Le Roi de France, le Roi d'Espagne, l'Empereur, la Renommée, la Victoire, les Mysteres de nôtre Religion, & tous les Saints de Paradis, ne pourront-ils plus entrer dans le discours, sans le rendre bas & trivial, parce qu'il n'y a rien de tout cela

cela que l'on n'ait mis dans des enseignes. S'il falloit aussi que le cri qu'on fait dans les rues de cent sortes de choses les avilît jusqu'à ne pouvoir plus s'en servir que bassement, que deviendroient les Declarations du Roi, les Bulles du Pape, les Indulgences, les Jubilez & tant d'autres choses très-graves & très-serieuses, dont il est nécessaire que le public soit informé. Il y a là une délicatesse mal entendue.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Le mot d'*à la vérité* en cet endroit,
 „ est encore plus familier & plus ridicule,
 „ & n'est point dans le Grec, où le *μὲν*
 „ & le *δὲ* sont comme des especes d'en-
 „ clytiques qui ne servent qu'à soutenir
 „ la versification.

R E' P O N S E.

À la vérité n'est point un mot, mais une façon de parler adverbiale, qui n'est point ridicule à l'endroit où je l'ai mise, puisqu'elle est dans le Grec, puisqu'elle amène le *mais* qui suit, & qu'elle sert à accomplir le sens, & même le sens que Mr. Despreaux y veut donner: car selon lui Pindare a voulu dire que l'Eau est *à la*

la verité très-excellente, & qu'il la celebreroit par ses vers, s'il avoit entrepris de parler des choses naturelles; *mais* que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, &c. Ainsi la particule *μὲν* n'est point en cet endroit une espece d'enclitique, & j'ai le même droit de l'expliquer par *à la verité*, qu'Henri Estienne a eu de l'expliquer par *quidem*.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ *Et l'Or qui brille*; il n'y a point d'Ω
 „ dans le Grec, & *qui* n'y est point non
 „ plus.

R E' P O N S E.

Il y a dans le Grec ὁ δὲ χρυσοῦς. Il est très-ordinaire de traduire le δὲ Grec par l'Ω, soit Latin, soit François; Henri Estienne a traduit Ω *aurum*. D'ailleurs quel tort Pindare peut-il recevoir de cet Ω. L'Eau & l'Or ne sont-ce pas deux choses? Qu'importe qu'elles soient mises l'une auprès de l'autre sans conjonction ou avec une conjonction? j'ai honte de m'amuser à ces minuties; mais c'est Mr. Despreaux qui m'y engage. Il dit que ce *qui* n'est pas dans le Grec: voilà peut-être la plus

plus étrange Critique qui ait jamais été faite. Il y a dans le Grec *αἰθόμενον*, qui veut dire brillant; & parce que j'ai mis *qui brille* au lieu de brillant, il dit que c'est *qui n'est pas dans le Grec*. Je soutiens qu'il y est, puisque brillant ne se peut définir autrement que par *qui brille*, & que toute définition est renfermée dans la chose qu'elle définit. Mais ce qui est admirable, c'est que Mr. Despreaux a mis comme moi *qui brille*, au lieu de brillant, en expliquant le même mot d'*αἰθόμενον*: Voici sa version. „ Il n'y a „ rien de plus éclatant que l'Or, & il „ se distingue entre toutes les autres su- „ perbes richesses, comme un feu *qui „ brille dans la nuit*”. Voici la mienne: „ & l'Or *qui brille* comme le feu „ durant la nuit, éclate merveilleuse- „ ment parmi les richesses qui rendent „ l'homme superbe”: Nous avons mis l'un & l'autre *qui brille* au lieu de brillant; comment puis-je avoir tort & lui raison? cela est incompréhensible.

SUITE DE LA REFLEXION.

Eclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement est burlesque en cet en-

endroit. Il n'est point dans le Grec & se sent de l'ironie que Mr. Perrault a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduisant.

R E' P O N S E.

Je ne sais où je suis, quand j'entends dire que *merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Si lorsqu'on dit qu'une personne chante merveilleusement bien, qu'elle réussit merveilleusement en toutes choses, on ne trouve point de burlesque dans cette expression, pourquoi y en aura-t-il dans celle-ci, *l'or éclate merveilleusement parmi les autres richesses*? Je ne sais pas pourquoi Mr. Despreaux dit que merveilleusement n'est pas dans le Grec. Il y a *ἐξοχα*, qui veut dire excellemment: où est le mal d'avoir mis merveilleusement, qui vient bien où il est, au lieu d'excellemment, qui y viendroit fort mal: car on ne peut pas dire, éclater excellemment. J'ai eu dans l'esprit aussi peu d'Ironie en mettant merveilleusement, que les Interpretes Latins en ont en mettant *eximie*. Personne ne se sert moins que moi de l'Ironie. Je sais bien que c'étoit la figure fa-
vorite

vorite de Socrate; mais avec tout cela je ne l'aime point, elle est presque toujours offensante, & je ne veux offenser personne. Mr. Despreaux ajoûte que j'ose prêter l'Ironie que j'ai dans l'esprit, *même* aux paroles de Pindare. Ce *même* est réjouissant; ne semble-t-il pas que les paroles de Pindare soient les paroles de l'Ecriture sainte? Cela me fait souvenir de ce qu'on lit dans les notes du Petrone de Mr. Nodot. *Il a paru depuis peu*, disent ces Notes, *un (1) Poëme en nôtre Langue, où il n'y a pas un vers qui ne soit un blasphème contre la sacrée Antiquité, & même contre Apollon.* O College! College! que tes impressions demeurent long-tems en de certains Esprits!

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Qui rendent l'homme superbe.* Cela
 „ n'est point dans Pindare, qui donne
 „ l'épithete de *superbes* aux richesses mêmes, ce qui est une figure très belle,
 „ au lieu que dans la Traduction n'y
 „ ayant point de figure, il n'y a plus par
 „ consequent de Poësie.

RE-

(1) C'est le Poëme du Siècle de Louis le Grand.

R E' P O N S E.

Qui rendent l'homme superbe, est dans le Grec, puisqu'il y a *μεγάνωρος*. Voici comment le celebre Tufanus parle de ce mot dans son Lexicon. (1) *μεγάνωρος*, dit-il, *est une Epithete des Richesses dans Pindare, parce qu'elles donnent du faste & de la fierté*; & Henri Estienne la traduit par celui de *superbificas*, qui ne peut pas le rendre en François par d'autres mots que ceux dont je me suis servi. Je ne trouve pas d'ailleurs qu'il y ait un fort grand merite à donner l'Epithete de *superbe* aux Richesses non plus que celle de *modeste* à des habits, ou celle de *sobre* à des repas. C'est la même figure fort ordinaire dans le discours & qui s'offre naturellement à tout le monde. Dire que les richesses *rendent l'homme superbe*, me semble plus beau, plus moral & plus ingénieux, que de dire simplement qu'elles sont *superbes*.

S U I T T E

(1) *Μεγάνωρος*, Epitheton divitiarum apud Pindarum, ut quæ fastum & animum addant.

Tom. I.

Y

„ *Mais mon esprit, &c.* C'est ici où
 „ Mr. Perrault acheve de perdre la tra-
 „ montane; & comme il n'a entendu au-
 „ cun mot de cet endroit où j'ai fait voir
 „ un sens si noble, si majestueux & si
 „ clair, on me dispensera d'en faire l'a-
 „ nalyse.

R E' P O N S E.

Parce que je n'ai entendu aucun mot dans un endroit de Pindare, Mr. Despreaux veut que ce lui soit une raison de n'en pas faire l'analyse. Il devoit au contraire par cette même raison avoir la bonté de me l'expliquer. Il est vrai qu'il dit ensuite qu'il a fait voir dans ce même endroit un sens noble, majestueux & clair; mais la conséquence qu'il tire ne tombe point là-dessus. Elle tombe directement sur ce que je n'ai rien entendu de cet endroit. Un tel desordre dans le discours se par-

(*) Mr. Despreaux censure avec beaucoup de raison Mr. Perrault d'avoir traduit *μηδ' Ολυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσσειν*, par, *Car nous ne saurions chanter* &c: Mais ayant écrit par mégarde *μηκίτι* au lieu de *μήδε*, Mr. Perrault a cru qu'il le blâmoit d'avoir rendu *μηκίθ' ἄλις σκόπει* &c. par, ne com-
 temple

pardonneroit à un homme ignare & non lettré, mais il ne peut être souffert à un homme de l'Académie Française; quelque beau que soit ce vers,

On me dispensera d'en faire l'analyse.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Je me contenterai de lui demander
 „ dans quel Lexicon, dans quel Diction-
 „ naire ancien ou moderne il a jamais
 „ trouvé que *μηκέτι* en Grec ou *ne* en
 „ Latin voulût dire *car* (1).

R E P O N S E.

Je ne sai pas pourquoi Mr. Despreaux me fait cette demande: car je n'ai jamais donné à entendre que je crusse que *μηκέτι* signifiât *car*. Je l'ai expliqué par *ne*, comme Mr. Despreaux me dit charitablement qu'il le faut faire, & j'ai mis: *Mais mon esprit! ne contemple point. Cet-*
 te

temple point &c. Cette faute se trouve encore dans la dernière édition que Mr. Despreaux publia de ses Oeuvres en 1701. On l'a corrigée dans l'édition posthume de 1711; & dans celle de Geneve de 1716. Je ne sai comment elle a pu passer dans les dernières éditions de Hollande.

te demande donne lieu de croire que Mr. Despreaux a perdu quelque chose de plus que *la tramontane*.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Cependant c'est ce *car* qui fait ici
 „ toute la confusion du raisonnement
 „ qu'il veut attribuer à Pindare. Ne
 „ fait-il pas qu'en toute Langue mettez
 „ un *car* mal à propos, il n'y a point de
 „ raisonnement qui ne devienne absur-
 „ de? Que je dise, par exemple: *Il n'y*
 „ *a rien de si clair que le commencement*
 „ *de la premiere Ode de Pindare, & Mr.*
 „ *Perrault ne l'a point entendu.* Voilà
 „ parler très-juste. Mais si je dis: *Il*
 „ *n'y a rien de si clair que le commence-*
 „ *ment de la premiere Ode de Pindare:*
 „ *car Mr. Perrault ne l'a point entendu.*
 „ C'est fort mal argumenter, parce
 „ que d'un fait très-véritable je fais une
 „ raison très-fausse; & qu'il y a un fort
 „ grand nombre de choses fort claires
 „ que Mr. Parrault n'entend point.

R E' P O N S E

Comme j'ai mis *ne*, & non pas *car*,
 dans l'endroit dont il s'agit, tout ce qui
 est

est dans cet article frappe à faux. — Pour la Plaisanterie dont on a voulu égayer la Reflexion critique, l'entendra & en rira qui pourra; mais c'est bien le plus profond galimatias qui se soit jamais fait.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„ Je ne m'arrêterai pas davantage à
 „ lui faire connoître une faute qu'il n'est
 „ pas possible que lui-même ne sente:
 „ j'oserai seulement l'avertir, que lors-
 „ qu'on veut critiquer d'aussi grands
 „ hommes qu'Homere & que Pindare,
 „ il faut avoir du moins les premières
 „ teintures de la Grammaire, & qu'il
 „ peut fort bien arriver que l'Auteur
 „ le plus habile devienne un Auteur de
 „ mauvais sens entre les mains d'un Tra-
 „ ducteur ignorant qui ne l'entend point,
 „ & qui ne fait pas quelquefois que *ni* ne
 „ veut pas dire *car*.

R E P O N S E

Comme je n'ai point crû que *ne* ou
 μηκέτι voulût dire *car*, Mr. Despreaux
 pouvoit se dispenser de me faire ses chari-

tables remontrances. Est-il possible que la louange d'avoir bien fait des satyres, ait pû donner à un homme une si grande opinion de lui-même & un si grand mépris pour les autres!

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Après avoir ainsi convaincu Mr.
 „ Perrault sur le Grec & sur le Latin,
 „ il trouvera bon que je l'avertisse aussi
 „ qu'il y a une grossiere faute de Fran-
 „ çois dans ces mots de sa Traduction;
 „ *Mais, mon esprit! ne contemples point,*
 „ & que *contemple* à l'imperatif n'a point
 „ de s.

R E' P O N S E.

Je ne fais pas ce que Mr. Despreaux veut dire. Dans la premiere & dans la seconde édition de mes Paralleles, page 28. du premier Tome, il y a: *Mais mon esprit! ne contemple point*, & non pas *ne contemples point*. Il faut que Mr. Despreaux ait trouvé cette faute d'orthographe dans une des éditions qu'on en a fait en Hollande: car Mr. Bayle a mandé à un
de

de mes amis qu'on avoit réimprimé mes *Paralleles* à Amsterdam. Je croi que vous ne serez pas fâché de voir ici l'extrait de cette Lettre. Elle est écrite à Mr. Pinsson Avocat, homme de mérite & très-connu. En voici les termes.

„ Je suis tout-à-fait du sentiment de
„ Mr. Perrault, & je remarque que ses
„ Adversaires ne se défendent jamais par
„ des raisons, ils ne font que declamer,
„ & ne viennent jamais au fait. Ses *Pa-*
„ *ralleles* ont été réimprimez à Amster-
„ dam depuis quelques mois, & plaisent
„ beaucoup à nos Curieux. Sa Lettre
„ à Mr Boileau est tout-à-fait judicieuse
„ & polie, & je ne voi pas ce qu'on y
„ pourroit répondre. J'en ai fait part à
„ Mr. de Beauval, qui quoi que grand
„ ami de Mr. de Fontenelle, ne veut
„ pas se trop ouvertement declarer pour
„ aucun parti”. Cette Lettre est datée
du 19. Novembre 1693.

Cet extrait peut donner lieu à faire trois remarques. La premiere, que mon Livre n'est pas si peu lû que le pretend Mr. Despreaux. La seconde, que la loian-ge qu'il donne à un grand Prince de lire jusqu'à mes livres n'est pas si forte qu'il le
veut

veut faire entendre; & la troisième, que Mr. Beauval, autrement Mr. Basnage, qui est de mon sentiment, n'oseroit se déclarer. J'ai été surpris qu'on craignît encore Mr. Despreaux & les traits de la Satyre. Cette crainte étoit pardonnable il y a vingt-cinq ans; mais aujourd'hui pourquoi le craindre? La Satyre lui avoit donné de la réputation, la Satyre la lui a ôtée; & il a été puni par où il avoit péché.

R E F L E X I O N.

„ Je lui conseille donc de renvoyer
 „ cet *s*, au mot de *Casuite* qu'il écrit
 „ toujours ainsi. Cet *s*, je l'avouë, y
 „ est un peu plus nécessaire qu'au pluriel
 „ du mot d'*Opera*: car bien que j'aye
 „ toujours entendu prononcer des *Ope-*
 „ *ras*, comme on dit des *Factums* &
 „ des *Totons*, je ne voudrois pas as-
 „ surer qu'on le doive écrire, & je pour-
 „ rois bien m'être trompé en l'écrivant
 „ de la sorte.

R E' P O N S E.

Il faut écrire *cette s*, & non pas *cet s*: car *s*, est un substantif féminin. Dans le troisième Tome de mes *Paralleles* (1) où j'ai

(1) Paral. Tom. 3. pag. 5.

j'ai parlé de *Casuiſtes*, on trouvera que ce mot eſt imprimé avec une *s*, tant dans la premiere que dans la ſeconde édition. Il eſt ſi peu vrai que je *l'écrive toujours ſans s*, comme l'aſſûre Mr. Despreaux que dans le petit Conte de Peau d'Asne (1) je l'ai fait rimer avec *triſte*: ce que je n'aurois pû faire, ſi je le mettois toujours ſans *s*. Je ſuis honteux de répondre à des Critiques frivoles, & je ne comprends point comment on n'a pas eu honte de les faire. Si l'on ſe donne la peine d'observer la maniere dont Mr. Despreaux avouë qu'il peut avoir manqué en écrivant des *Operas*, au lieu d'écrire des *Opera*, on verra que nature pût beaucoup, quand il faut qu'il confeſſe avoir tort. J'oſerai dire que je ſuis fâché de n'avoir pû trouver quelque endroit dans l'Article que je viens d'examiner, où j'euffe fait une faute un peu conſiderable, pour avoir le plaifir de l'avouër franchement, je m'en ſerois fait plus d'honneur que de toutes mes Réponſes, quelques bonnes & précises qu'elles ſoient. Je ne doute point que je n'aye ce plaifir-là plus d'une fois, en répondant aux autres Reflexions de Mr. Despreaux: car je ne pretends nullement être infaillible. Il

(1) Pag. 9.

Il est aisé de conclure, par les mauvaises Critiques qu'on vient de voir, que ce n'est point l'intérêt de Pindare qui échauffe Mr. Despreaux, & que je dois moi seul lui tenir compte de la peine qu'il s'est donnée.

COMMENCEMENT

DE LA PREMIERE ODE DE PINDARE.

Avec la Version d'Henri Estienne, la
Version François de Mr. Despreaux,
celle de l'Auteur des Paralleles.

Pindare.

* *Ἀριστὸν μὲν ὕδωρ.*

Version d'Henri Estienne.

Optima quidem est aqua.

Version de Mr. Despreaux.

„ Il n'y a rien de si excellent que l'Eau.

Version de l'Auteur des Paralleles.

„ L'Eau est très-bonne à la vérité.

Si Henri Estienne avoit été du sentiment de Mr. Despreaux, il auroit mis :
Nihil est aqua præstantius, & non pas :
Optima quidem est aqua. Pourquoi vouloir
être

être plus habile que les plus habiles, dans
une chose aussi simple & aussi claire que
celle-là?

Pindare.

Ο δὲ χρυσὸς, αἰθόμενον πῶρ ἅτε διαπρέπει
νυκτὶ μεγάνορος ἑξοχα πλούτου.

Version d'Henri Estienne.

*Et aurum velut ignis noctu ardens coru-
scat eximie inter superbificas divitias.*

Version de Mr. Despreaux.

„ Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or,
„ & il se distingue entre toutes les autres
„ superbes richesses, comme le feu qui
„ brille dans la nuit.

Version de l'Auteur des Paralleles.

„ Et l'Or qui brille, comme le feu du-
„ rant la nuit, éclate merveilleusement
„ parmi les richesses qui rendent l'homme
„ superbe.

Pindare.

Εἰ δ' ἄεθλα γαρύεν ἑλδοῖσι φίλον ἦτορ μη-
κέτ' αἰλίου σκέπει ἄλλο θαλπνότερον ἐν αἰθέρα
φαινὸν ἄστρον ἐρήμας δι' αἰθέρος.

Henri Estienne.

*At si certamina narrare cupis, anime mihi
ne jam sole contempleris aliud splendidius
astrum*

astrum, lucens interdiu per vacuum aërem.

Version de Mr. Despreaux.

„ Mais, ô mon esprit! puisque c'est
 „ des combats que tu veux chanter, ne
 „ va point te figurer ni que dans les vas-
 „ tes deserts du Ciel, quand il fait jour,
 „ on puisse voir quelqu'autre astre aussi
 „ lumineux que le Soleil.

Version de l'Auteur des Paralleles.

„ Mais, mon esprit! si tu desires chanter
 „ des combats, ne contemple point d'au-
 „ tre astre plus lumineux que le Soleil
 „ pendant le jour dans le vague de l'air.

Pindare.

Μηδ' ὀλυμπίας ἀγῶνα φέρετερον αὐδάσομεν.

Henri Estienne.

*Neque Olympici certamen præstantius di-
 cemus.*

Version de Mr. Despreaux.

„ Ni que sur la terre nous puissions dire
 „ qu'il y ait quel qu'autre combat aussi ex-
 „ cellent que le Combat Olympique.

Version de l'Auteur des Paralleles.

„ Car nous ne saurions chanter des
 „ combats plus illustres que les combats
 „ Olympiques.

T A-

F I N.

627306

583



